ROMANS D'AMOUR — 65c — DRAMES DE PASSION

JULES MARY

La Marquise Gabrielle



Editions Jules TALLANDIER
75, rue Dareau, Paris

LA

Marquise Gabrielle

LE LIVRE NATIONAL

A 65 CENT. LE VOLUME COMPLET

POUR PARAITRE :

Le 15 Janvier

Les Crimes de l'Amour

CHARLES MÉROUVEL

LA FILLE DE L'AMANT

Le 25 Janvier

Les Romans Héroïques

MICHEL ZÉVACO

BURIDAN

Le Héros de la Tour de Nesle

Le 5 Février

Romans d'Amour et Drames de Passion

JULES MARY

LES AMOURS PARISIENNES

JULES MARY

LA
Marquise Gabrielle



PARIS
ÉDITIONS JULES TALLANDIER
75, RUE DAREAU, 75 (14e)

La Marquise Gabrielle

PREMIÈRE PARTIE

UN MARIAGE AU REVOLVER

I

— Un lot d'ustensiles de cuisine, en assez mauvais état, mais facilement réparables, composé de quinze pièces... voyons... nous disons... dix francs ! A dix francs ! C'est pour rien... pour rien... Mesdames... au poids, cela vaudrait davantage... A dix francs, personne n'en veut ?

— Onze francs !...

— Onze francs nous disons... une fois, deux fois... onze francs le lot d'ustensiles de cuisine... une dernière fois, onze francs, adjugé !... Nous vendons maintenant un canapé, deux fauteuils et six chaises... le tout moderne... recouvert en velours d'Utrecht... en assez bon état de conservation... A cinquante francs, le tout !

— Cinquante-cinq !

— A cinquante-cinq francs !... allons, Messieurs, un peu de courage, vous ne laisserez pas enlever ces meubles à ce prix-là... Le bois seul vaut davantage... Cinquante-cinq francs... nous disons... six chaises, un canapé, deux fau-

teuils !... cinquante-cinq francs, une fois, deux fois, personne ne dit mot ? Adjugé !... Nous vendrons maintenant un bahut en vieux chêne sculpté, armorié, authentique... un meuble précieux... une occasion rare... Nous avons acheteur à trois mille francs... Je dis trois mille francs ! Qui met au-dessus ?

Cette scène de vente publique se passait dans la cour d'honneur du château de Bois-Tordu, situé à deux pas de la forêt de Montreuillon, et à quelques kilomètres du gros bourg de Corvigny, en Morvan.

Le Bois-Tordu méritait-il encore le nom de château ?

Oui, à ne consulter que son histoire...

Non, si l'on ne regardait que ses ruines tristes, que cet abandon qui l'environnait et laissait à tous les visiteurs la mélancolie des grandes choses écroulées dans un désastre.

Les tours, qui s'étaient élevées jadis orgueilleusement avec leurs toits en éteignoir, ne présentaient plus qu'un amas de pierres dans lesquelles couraient ou dormaient des lézards.

Le bâtiment d'habitation, entre ces tours, avait ses fenêtres sans carreaux, par lesquelles devaient siffler lugubrement les rafales, dans les nuits d'hiver.

Des familles d'hirondelles y avaient fait leurs nids.

Les pluies avaient rayé leurs murailles et le crépi avait disparu, laissant voir la pierre sous l'attaque répétée des mauvaises saisons.

Du lierre et des plantes sauvages s'aidaient des intervalles des moellons pour grimper jusqu'au faîte et cachaient ainsi, heureusement, par un air

de fraîcheur, la désolation de ce délabrement.

Au jardin, les broussailles avaient poussé, s'entremêlant aux longues tiges des ronces, pour barrer les sentiers à demi disparus sous les herbes folles.

Et la cour d'honneur, où se faisait la vente devant une centaine de villageois assemblés, aurait pu être prise pour un champ inculte, tant les pavés y étaient recouverts de plantes poussées là en liberté.

L'intérieur répondait au dehors.

Les chambres étaient poussiéreuses ; le parquet disjoint ; les murailles nues ; les plafonds crevés ; les tapisseries pendaient en loques.

Partout moisissure et abandon.

Partout la même impression de froid, pénétrante comme l'humidité d'une cave !

Cependant, le château était habité — ce jour-là, du moins.

Celui auquel il appartenait — auquel avait appartenu tout l'immense domaine déchiqueté d'année en année, pièce à pièce — le marquis Norbert d'Argental, s'y trouvait.

Cet homme debout, sombre, à l'attitude tragique, dont les traits sont crispés, et dont le front semble alourdi par un désespoir sans remède, — cet homme qui, d'une pièce du rez-de-chaussée, dont les fenêtres donnent sur la cour, regarde les acheteurs et entend les cris de la vente publique, — cet homme, jeune encore, c'est le marquis d'Argental.

Grand, robuste, le front vaste, le visage osseux et éclairé par des yeux très vifs, quoiqu'ils soient cerclés de cette teinte bleuâtre qui indique la fatigue, la moustache fine, les cheveux roux,

coupés en brosse, Norbert d'Argental plie ses larges épaules sous le lourd fardeau de la misère, — de la misère noire.

Il a dépensé en fantaisies l'héritage légué par son père.

Il a vécu à Paris, de jeu, d'expédients et d'aventures, ne trouvant pas à exercer dans un cadre digne d'elle, une volonté énergique, une intelligence supérieure.

Tout d'abord soldat, il avait quitté l'armée parce qu'il ne pouvait y faire figure, côte à côte avec des officiers plus riches, qui l'écrasaient de leurs dépenses.

Ensuite, diplomate, il avait fait des dettes et il avait été obligé de reprendre sa liberté avant la conclusion d'un brillant mariage, dont il avait fait la base de sa fortune politique et de son avenir.

Le mariage avait été rompu, sans retour.

Alors, il avait vécu à tous les vents de la vie parisienne.

Morceau par morceau, le domaine de Bois-Tordu s'était fondu sous sa main.

On avait vendu, ce matin même, le château, chez le notaire de Corbigny, et au moment où commence notre récit, on en vendait les meubles à l'encan...

Et quels meubles !

Depuis longtemps, Bois-Tordu était déserté... depuis longtemps, de père en fils, l'argent s'était fait rare, on n'avait pu songer à tout le luxe moderne, à tout le confortable des inventions nouvelles.

Le marquis avait voulu recevoir le dernier soupir de ce qui avait été la fortune de ses pères ; il

y avait pour lui, dans le spectacle de ce dénûment, une âpre et cruelle jouissance dans laquelle il se complaisait, avec une sorte de colère furieuse contre lui-même.

C'est pourquoi il était venu.

Et debout, les bras croisés, les lèvres crispées par un sourire amer, il n'avait pas bougé depuis le commencement de la vente.

Du reste, les meubles les plus précieux étaient partis ; il ne restait là que quelques débris.

Autour de lui, dans la grande pièce où il se tenait, des tableaux représentaient quelques-uns de ses ancêtres, en leur costume de guerre ou de cour, et ces portraits semblaient regarder Norbert avec tristesse.

— Qu'as-tu fait de notre nom ?... l'as-tu porté haut et fier ? Puisque tu étais pauvre, pauvre il fallait vivre !

Et le sourire désabusé de Norbert répondait comme une insulte ou comme un défi, à ce muet reproche.

Dans la cour d'honneur, on continuait de vendre.

Tout y passait.

On avait trouvé, dans le grenier, sous la poussière, des armes ; on avait trouvé des guenilles ; on avait trouvé des joujoux, chevaux de bois, sabres ou fusils, qui rappelèrent à Norbert son enfance et le rendirent un peu plus pâle.

C'est que tout cela, subitement tiré de l'oubli, évoquait brusquement les souvenirs de sa vie entière, de l'enfance à l'âge d'homme ; de sa vie manquée, faute d'argent, alors qu'il se sentait dans la tête assez de force pour conquérir le monde ; de sa vie dont chaque acte s'était heurté

à la misère, alors que l'ardeur de son sang l'emportait vers toutes les batailles de l'ambition.

Il laissa échapper une exclamation étouffée.

Ses poings se serrèrent, — des poings capables de manier les hommes, comme les enfants manient des soldats de plomb.

— Je souffre, dit-il. Je sens que ce qui restait de bon chez moi s'effondre. Je deviens mauvais !...

— Adjugé ! répondait-on dans la cour, au milieu des rires et des cris.

Le soleil des premiers jours de printemps éclairait cette scène.

Les oiseaux chantaient dans les arbres.

Les fauvettes babillaient en sautillant dans les broussailles.

A côté de la détresse de Norbert, c'était le spectacle de la nature éternellement riche, éternellement féconde, éternellement bienfaisante.

Norbert tourna les yeux vers les portraits, qui lui rappelaient la puissance écroulée de sa famille.

Il cherchait conseil quelque part.

Ah ! s'il avait pu vendre son âme au diable, pour de l'or, comme la légende raconte que le firent de nobles hommes d'autrefois !

Mais Norbert ne l'aurait pu, même en imagination.

Les nobles hommes avaient la foi.

Lui, ne croyait à rien.

— Adjugé ! dit-on dans la cour.

Et la vente est finie.

Il y eut un dernier coup de marteau, — le commissaire-priseur voulait faire savoir que, bien décidément la justice avait passé là, et qu'on

aurait beau chercher, fureter désormais et gratter partout, il n'y avait plus rien à vendre.

La place était nette.

Alors, le marquis d'Argental se pressa la tête entre les doigts, la paume de ses mains sur les yeux.

On eût dit qu'il pleurait, — s'il en avait été capable.

Et, tout à coup, les doigts brusquement convulsés :

— A qui m'apporterait la fortune, je donnerais mon âme... je donnerais mon honneur... je donnerais ma vie même, plus tard, s'il le fallait...

Il avait parlé haut.

— Topez là, j'accepte ! fit une voix derrière lui.

Le marquis d'Argental n'était pas superstitieux.

Cependant il eut peur.

Un peu de sueur mouilla son front. Cela répondait si bien à ses préoccupations de l'heure présente, à sa pensée intime, qu'il y avait, dans cette intervention, quelque chose de surnaturel.

— J'accepte, répéta la même voix, plus près de lui, — et vous pouvez me regarder sans crainte. Je ne suis pas le diable. Je n'ai ni queue ni griffes, ni pieds fourchus et je n'ai pas de braises rouges à la place des yeux.

Mais Norbert était déjà maître de lui.

Il fronça le sourcil et laissa tomber un regard dédaigneux sur l'homme qui venait de surgir ainsi dans sa vie.

Il était plus âgé que le marquis de sept ou huit ans.

Très grand, maigre, sévèrement mis, portant favoris, l'air sérieux et froid, il avait l'allure d'un magistrat.

Les lèvres étaient pâles et si fines qu'elles étaient à peu près invisibles.

Le nez droit, pointu, aux narines mobiles et pincées, indiquait un tempérament violent.

L'œil, brun, brillait, très vif.

— Non, monsieur, je ne suis point le diable, répéta ce singulier personnage ; permettez-moi d'abord, avant de faire autrement connaissance, de me présenter moi-même. Je m'appelle Rouquin, tout bonnement — et non Belzébuth — et je suis agent d'affaires à la Sécuritas — recherches officieuses sur absents, débiteurs disparus, informations confidentielles, commerciales et privées, et pour mariages, sur honorabilité, situation de fortune ; recherches de tous documents indispensables pour procès civils en matière de séparation de corps, revendications de succession, contrôle et renseignements sur le personnel des grands magasins, usines, manufactures, administrations particulières, au moyen de surveillances officieuses et quotidiennes exercées par des employés spéciaux (ancienne maison Montenat, fondée en 1847). Vous trouverez tous ces renseignements dans le bottin de Paris.

— Et à quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur Rouquin, fit le marquis ironique et hautain.

— De l'honneur, monsieur, il n'y en a pas plus pour moi que pour vous. Je vous connais. Quant à la visite, c'est vous qui êtes chez moi, et non pas moi chez vous !

— Que voulez-vous dire ?

— Ceci, tout bonnement, que j'ai acheté ce château, et l'ai payé comptant, et que j'étais en train, tout à l'heure de le parcourir du haut en

bas, quand j'ai entendu, sans le faire exprès, votre cri désespéré.

Le marquis était pâle et fut une seconde silencieux.

— Vous êtes chez vous, monsieur. Il n'y a plus rien ici qui m'appartienne. Je me retire donc. Quant à ce que vous avez entendu, qu'il soit convenu entre nous que vous n'en ouvrirez pas la bouche... ou sinon !...

Norbert fit un geste de menace et s'éloigna.

Déjà il était sur le seuil et allait disparaître dans le vestibule.

La voix mordante de Rouquin l'arrêta.

— Je vous l'ai dit, monsieur, j'accepte ! Voulez-vous ? Je ne vous demande ni votre âme — j'ai bien assez de la mienne — ni votre vie, — je n'en ai que faire. Pour votre honneur, ah ! dame, il n'en sera pas question, bien qu'il restera sauf aux yeux du monde, et c'est le principal. Oui, j'accepte ! Et ne croyez pas que j'agis à la légère. Vous n'êtes pas un étranger pour moi. Depuis longtemps, je m'intéresse à vous !

Le marquis fit un mouvement.

Du seuil, il écoutait Rouquin, toujours prêt à sortir.

Rouquin continuait :

— Vous êtes ruiné jusqu'au dernier sou. Tout le monde sait cela. Mais ce que je sais mieux que tout le monde, c'est que vous êtes doué d'une intelligence supérieure. Vous êtes dévoré d'ambition. Votre vie s'en va à vau-l'eau, faute d'argent ? Vous avez essayé de vous marier. Vous ne l'avez pu. Vous avez bien trouvé quelques fortunes bourgeoises, mais elles étaient insuffisantes. Vous n'auriez fait qu'une bouchée de qua-

tre ou cinq cent mille francs... Est-ce vrai ?

— Peut-être. Qui vous a si exactement renseigné ?

— Parbleu, moi-même. Ne vous ai-je pas débité, tout à l'heure, mon prospectus ? Vous êtes indécis et fort perplexe. Je vois, à votre trouble, que vous hésitez. Etes-vous encore sous le coup de mon apparition fantastique ? Je n'ai de commun avec le démon que de ne pas être un mauvais diable. Réfléchissez, mais faites vite.

— Que m'offrez-vous donc ?

— Je vous offre mieux que ce que vous auriez rêvé... car je suis sûr que jamais vos rêves les plus fous n'ont atteint le chiffre de la fortune dont vous disposerez...

— Vous avez lu les *Mille et une Nuits ?*

— Ne riez pas. C'est bien une fortune des mille et une nuits... mais plus certaine... mais plus moderne...

— Vous avez lu le *Monte-Christo ?*

— Je l'ai lu. Je ne suis pas un abbé Faria et mon trésor sera plus facile à découvrir.

— Qu'aurais-je à faire, si j'acceptais ?

— Vous vous marierez, tout simplement. Vous voyez, il n'y a rien là dedans d'impossible.

— Et j'épouserai une vieille femme ou une jeune fille ? et ma fiancée sera bossue, aveugle ou ivrognesse.

— Vous serez le plus heureux des hommes, car vous aurez un amour de petite femme charmante et honnête, et pure, et jolie au possible... et pauvre, avec cela !...

— Pauvre ? voilà où le mystère commence...

— Oui, pauvre et vivant de son travail ; la fille

d'un ouvrier ajusteur ; dix-sept ou dix-huit ans, une rose fraîche.

— Peste ! vous me faites venir l'eau à la bouche, monsieur Rouquin. Jusqu'ici, tout cela n'a rien que de fort agréable : une fortune, une jolie fillette. Je ne sais pas comment l'un apportera l'autre, mais j'ai le temps de comprendre. En attendant, quelles sont vos conditions ? Car ce n'est point par amour de l'art que vous essayez sur moi ces tentations ?... Vous devez avoir un but ?... et ce que vous allez me proposer, sans doute, en échange, va être si énorme ?...

— Vous vous trompez, Monsieur, dit froidement Rouquin. Ce que je vous demanderai sera très juste et très acceptable. Je suis sûr d'avance que vous ne refuserez pas.

— Qu'est-ce donc ?

— La moitié de votre fortune future !

— Et à quel chiffre se montera cette fortune ?

— A une centaine de millions ! fit Rouquin, très calme. Soit, cinquante millions pour vous... autant pour moi !... de quoi ne pas mourir de faim...

Il y eut un silence entre les deux hommes.

Norbert, saisi par l'énoncé de ce chiffre, avait un éblouissement.

Sa gorge était sèche et il avalait difficilement sa salive.

Ses yeux agrandis contemplaient Rouquin avec une sorte d'effarement.

— Cinquante millions !... bégaya-t-il... vous êtes fou !...

— Regardez-moi bien, et dites-moi si j'ai l'air d'un insensé.

Le marquis passa la main sur son front.

Rêvait-il ? Ou se moquait-on de sa crédulité ? Mais Rouquin semblait pénétrer jusqu'au fond de ses plus secrètes pensées.

— Vous ne rêvez pas, dit-il d'un ton sec... presque impatienté. — Je comprends votre étonnement et jusqu'à un certain point votre indécision, — pourtant je vous prie de croire, une fois pour toutes, que je n'ai jamais été plus sérieux.

— Cinquante millions ! balbutia Norbert dont la voix était rauque.

Et en une seconde il entrevit l'existence nouvelle que créerait une pareille fortune ; il redorait son blason, rachetait ses châteaux, avait des chevaux superbes, des meutes et des chasses.

Il écrasait de son luxe ceux qui l'avaient méprisé quand il était pauvre !

Ah ! comme il ferait chèrement payer les humiliations qu'il avait reçues !

Ce serait une vie d'ivresses et de fêtes ! la grande vie qu'il aimait !

Ce serait aussi tous les chemins ouverts à son ambition ! Où n'atteindrait-il pas, avec ce puissant levier de la fortune ? Il se sentait soulevé, soulevé toujours par son intelligence que n'entravait plus la misère, au-dessus des hommes qu'il méprisait.

Et il maniait tout cela, il pétrissait toutes les passions entre ses doigts puissants, ne voyant point de limite à son ambition, parce qu'il n'en sentait point à la dévorante ardeur de son génie.

— Cinquante millions ! répétait-il. Quelle folie ! cinquante millions à moi ; qui ne sais plus comment je dînerai demain ? A moi qui ai à peine dans ma poche l'argent qui paiera mon retour à Paris ? Cinquante millions, quel rêve !

Il était tombé sur une chaise, la seule qu'il y eût là.

Et il continuait de divaguer, comme pris d'ivresse.

Rouquin, debout, le regardait du même air tranquille et froid.

Tout à coup Norbert se releva, se jeta d'un bond sur le tentateur et lui entoura le cou de ses dix doigts.

— Ecoute, dit-il, avec un geste de folie, si tu as voulu rire de moi, tu ne sortiras pas vivant d'ici !...

De la main gauche, sans effort apparent, Rouquin se délivra, puis, saisissant le marquis par les reins, il le souleva et le tint au-dessus de sa tête, le broyant dans une étreinte formidable.

Après quoi, il le reposa devant lui.

Et doucement, sans colère :

— Monsieur le marquis, avec moi, si nous devons vivre ensemble, il ne faudra jamais jouer à ce jeu-là !

Norbert eut un petit frisson dans les épaules.

Cet homme était son maître — au moins par la force physique.

— Excusez-moi, j'ai eu tort, dit-il, mais tout cela est si étrange !

— Finissons. Vous savez ce que je vous offre. Acceptez-vous ?

— Ainsi, c'est bien vrai ?... Je ne rêve pas ?

— Acceptez-vous ? répéta Rouquin.

Norbert eut un regard désespéré autour de lui.

— Soit ! dit-il brusquement, le visage contracté.

Des nuages cachant le soleil, il y avait de l'obscurité dans la salle. On eût dit, là-bas, contre la muraille, que les ancêtres se voilaient la face...

II

Après quelques instants de silence, Rouquin reprit :

— Vous allez me demander, n'est-ce pas ? comment il se fait que je vous ai choisi de préférence à tout autre ? Le hasard est pour beaucoup dans mon choix. En outre, vous êtes libre, indépendant, ruiné, sans scrupules, prêt à marcher à la conquête du monde, cela me convenait.

— Mais vous-même, ne réunissez-vous pas ces conditions ?

— Non, j'ai peu de scrupules, c'est vrai : mais je ne suis pas libre, je suis marié. Ah ! si le divorce était dans nos lois !

— Comment serai-je mis en possession de cette fortune ?

— Par héritage !

— Une fois maître de ces millions, qui vous prouve qu'au lieu de partager avec vous, je ne les garderai pas pour moi ?

— Je vais bien vous étonner, j'ai confiance en vous. Je ne vous demande que votre parole. Cela me suffira.

Le marquis regarda Rouquin avec surprise.

— Je vous la donne, dit-il avec une gaieté forcée... bien qu'à partir d'aujourd'hui, elle ne vaille plus grand'chose.

— Oh ! si vous ne la teniez pas, je vous punirais.

— Comment ?

— En vous tuant comme un chien.

Rouquin avait dit cela, toujours calme, avec un sourire.

— Mais si vous vous trompiez ? Si vous me trompiez ?

— Voulez-vous rompre nos engagements ? Je ne vous retiens pas. Un autre que moi vous eût lié par n'importe quelle ruse, vous eût fait tomber dans un piège. Moi ma force, au contraire, est de vous laisser libre.

— Vous avez raison. Je suis un sot.

— Non, mais vous vous défiez, et je veux vous enlever tout motif de défiance. Je suis riche. Ma caisse est ouverte pour vous. Puisez comme si elle était la vôtre. Je ne veux pas de reçu. Etes-vous fixé ? et, pour gagner votre confiance, je ne partirai pas de ce pays sans vous avoir rendu votre château, si le cœur vous en dit et si cela vous fait plaisir.

— Quel étrange homme vous êtes !

Et Norbert lui tendit la main. Rouquin secoua la tête.

— Merci : pas d'effusion ! Inutile ! Mettez-vous bien cela dans la cervelle. Je suis un coquin, vous êtes sur le point d'en devenir un autre. Si nous nous donnions la main, nous pourrions nous faire mal.

Norbert avait des soubresauts à chacune de ces brutalités.

Il ne s'y faisait pas.

Il reprit après un instant :

— Nous sommes complices. Rien ne vous em-

pêche donc de me dire comment vous avez découvert cette fortune...

— Rien, en effet. Aucun journal, ni le *Times*, ni le *New-York Herald*, ni le *Figaro*, ni le *Petit Journal*, n'a parlé de ces millions dont le possesseur reste introuvable. Si, pourtant, un seul, le *Levant Herald*, de Constantinople, a raconté une fois les faits suivants :

« A seize ans, Georges Bertara, un Français, était apprenti matelot, à New-York. A dix-neuf ans, il était propriétaire d'une gabarre. A vingt ans, il avait ramassé dix mille dollars et devint capitaine d'un steamboat. Peu à peu, il acquit d'autres navires. En 1847, il se trouva mêlé à une foule d'entreprises que firent réussir son énergie, son audace, son sang-froid et son bon sens. La Californie venait d'être découverte. Bertara ouvrit à ses frais une route traversant l'état de Nicaragua et abrégeant de beaucoup, pour les voyageurs, la distance entre New-York, la Nouvelle-Orléans et la baie de San-Francisco. En 1858, il établissait une ligne de steamers entre New-York et le Havre ; quelques années plus tard, il devint propriétaire de lignes de chemins de fer ; il partit pour le Far-West, acheta des actions sur chacun des railways, devint tout puissant dans leurs conseils d'administration, et fit à son gré la hausse et la baisse sur toutes les lignes qui relient l'Atlantique et le Mississipi à l'Océan Pacifique.

« Fatigué de sa vie aventureuse et se sentant un peu malade, Bertara réalisa sa fortune, vint habiter Constantinople et fit bâtir aux Eaux-Douces un palais grandiose.

« C'est là qu'il vient de mourir, après dix ans passés parmi nous.

« On évalue sa fortune à une centaine de millions. Il ne laisse pas de testament. Bertara n'avait jamais parlé de sa famille et ses héritiers ne sont pas connus. »

Après quoi, soit qu'il eût reçu un ordre, une prière, soit qu'il eût appris que cette nouvelle à sensation n'était qu'un vulgaire canard, le *Levant Herald* avait évité de revenir sur cette affaire. Et même, quelques jours après, il publia une note ainsi conçue :

« Nous avons été abusés par des renseignements dont quelques-uns sont erronés. Bertara, dont nous avons annoncé la mort, ne laisse pas une fortune aussi considérable qu'on nous l'avait dit.

« En outre, ses héritiers sont connus. Ils nous ont rendu visite hier et nous nous empressons d'accueillir la rectification qu'ils nous apportent. »

— Je fus averti, continua Rouquin, par un de mes agents, que la nouvelle seule était vraie et que la rectification était fausse. En même temps, on m'apprenait le départ pour Paris d'un riche Asiatique, Mourad, fils d'un pacha, qui s'était lié d'amitié avec Bertara. La note de mon agent me disait que, malgré le secret gardé sur cette affaire, on soupçonnait le jeune Mourad d'avoir été chargé par Bertara, à son lit de mort, de rechercher ses héritiers.

Je flairai la chose. Cela sentait une bonne odeur de millions. La rectification du *Levant Herald* n'avait été faite que pour calmer les désirs éveillés par une pareille fortune et pour empêcher surtout les entreprises de coquins habiles.

Je guettai l'arrivée de Mourad à Paris, et au moment où il commençait ses recherches, je lui

jetai dans les jambes un de mes hommes, La Guyane, qui est devenu son confident et que j'ai chargé de mettre à Mourad des bâtons dans les jambes. Ce que je veux, c'est découvrir, avant Mourad où se cachent les héritiers de Bertara. La moitié de cette tâche a réussi. Bertara a deux héritiers, un frère et une sœur. Je sais où est le frère. C'est l'ouvrier ajusteur dont vous épousez la fille. Quant à la sœur, je m'en occuperai plus tard. Il y a temps pour tout. A l'heure qu'il est, grâce aux fausses pistes imaginées par La Guyane, le Mourad n'est pas plus avancé qu'au premier jour. Nous avons de l'avance, mais un hasard peut nous la faire perdre. Il faut nous hâter. Votre mariage doit être enlevé lestement. Nous partirons ce soir pour Paris. Demain, je vous montrerai la belle et vous commencerez votre cour. Je ne doute pas un instant que vous vous fassiez aimer... Vous êtes joli garçon... Vous avez l'expérience des femmes... En deux jours, on raffolera de vous...

— Cependant, il est possible qu'elle ne m'aime pas...

— Je n'admets pas cette hypothèse.

— Les jeunes filles sont capricieuses... il est possible aussi que celle-là ait un autre amour dans le cœur... alors, mes chances diminuent... diminuent...

Rouquin l'avait écouté attentivement.

— J'y ai pensé, dit-il, et il avait en parlant un sourire glacé. Si elle ne vous aime pas, nous y remédierons.

Le marquis d'Argental tressaillit. Il entrevoyait quelque sinistre aventure.

Mais il se secoua tout à coup, comme s'il avait

voulu dissiper les dernières hésitations de son honnêteté.

Son parti était pris. Il ne reculait plus.

— Il sera nécessaire, dit Rouquin, que vous oubliiez, pendant quelque temps, votre qualité pour vous introduire chez l'ouvrier Bertara. Il me semble donc que vous ferez bien d'abandonner votre titre de marquis d'Argental pour vous appeler M. Norbert. Il faut craindre les défiances. Je ne vous empêche pas, cependant, d'être audacieux. Je vous le dis : si l'amour ne réussit pas, j'ai un autre moyen.

— Lequel ?

— C'est mon secret. Je vous le dévoilerai en temps opportun.

Le même sourire froid accompagnait ces paroles.

Cet homme ne devait pas être accessible à la pitié.

Souvent, il se le disait :

« La nature a oublié de me mettre un cœur. C'est ce qui fait ma force.

Le soir même, le marquis rentrait en possession du château de Bois-Tordu, ainsi que l'avait promis Rouquin.

Les deux complices partaient ensuite pour Paris, où ils arrivaient à l'aube du jour.

Rouquin emmena Norbert chez lui, rue Lafayette, où étaient les bureaux de son agence.

Le jeune homme prit quelques heures de sommeil.

Rouquin, lui ne se coucha pas et réveilla le marquis vers sept heures.

— Habillez-vous, dit-il, et soignez votre toilette. Dans une demi-heure, je vous montrerai votre femme.

Quand ils furent dehors, Rouquin prit Norbert par le bras et s'arrêtant tout à coup et le regardant en face, les lèvres pincées, le regard dur :

— Je vous ai dit qu'elle était adorablement jolie, monsieur d'Argental... surtout n'allez pas en tomber amoureux... je ne le veux pas... et ce serait la plus grande sottise que vous pussiez commettre !

Le marquis haussa les épaules.

Amoureux d'une petite ouvrière ? Allons donc ! il était sûr de lui !

Ils remontaient la rue Lafayette, se dirigeant vers les boulevards extérieurs.

Le matin, la rue Lafayette est très mouvementée. Les uns montent, les autres descendent ; ce n'est, se frôlant sur le trottoir, qu'ouvriers se rendant à l'ouvrage, ouvrières gagnant l'atelier, employés s'en allant au bureau : les voitures de place n'y sont point encore encombrantes; mais en revanche, les omnibus sont complets jusqu'à l'impériale.

Norbert et Rouquin se perdirent un instant dans ce tohu-bohu de gens affairés dont la journée commence.

— Elle passe tous les matins par ici, dit Rouquin. Elle va chercher de l'ouvrage ou en reporter.

— Où demeure-t-elle ?

— Rue d'Allemagne, près du passage d'Hautpoul. Elle vit avec son père, un espèce de monomane que tout le monde protège parce qu'il est inoffensif et doux, mais qui ne semble pas loin d'avoir le délire des persécutions. En flattant sa manie et en vous déclarant prêt à le protéger contre qui que ce soit, vous entrerez vite dans son

intimité. C'est par lui que vous arriverez à la fille.

— Il est toujours à la maison ?

— Non pas, il n'y est jamais, au contraire. Il travaille. Il est un des meilleurs ouviers ajusteurs d'une usine de Pantin.

Norbert, désireux d'être amplement renseigné avant de se lancer dans cette aventure allait continuer ses questions, quand tout à coup Rouquin lui serra le bras fortement.

— Je l'aperçois ! dit-il.

Portant un carton à la main, une jeune fille de seize à dix-huit ans, à peu près, s'en venait vers eux.

Elle n'était pas seule ; un jeune homme de vingt à vingt-deux ans l'accompagnait ; ils marchaient, se donnant le bras, allant lentement et s'arrêtant à tous les pas, comme font les gens qui vont se quitter.

Ils se parlaient à l'oreille en se souriant doucement ; et sur leurs visages, où respiraient la gaîté et l'insouciance de la jeunesse, il était facile de lire qu'il y avait de l'amour, de l'amour frais et fort.

Norbert et Rouquin s'étaient arrêtés pour les laisser passer.

Les deux jeunes gens se quittèrent.

— Adieu, Gabrielle, à ce soir !

— A ce soir, Valentin ! fit la jeune fille.

Et elle lui adressa un gentil sourire qui découvrit ses dents blanches.

Gabrielle — elle s'appelait ainsi — resta seule.

— Son frère ? fit le marquis à son complice.

— Non, elle est fille unique...

— Alors, son amant, peut-être ?

— Elle est honnête. Son amoureux tout au plus... Un garçon sans père ni mère, recueilli par Bertara... Inutile de vous en préoccuper... vous n'aurez qu'à paraître... on vous aimera.

— Savez-vous qu'elle est admirablement belle, cette enfant ?

— Oui, je vous avais prévenu. Prenez garde !

Norbert la suivait des yeux ; un peu impressionné.

Gabrielle l'avait presque touché, sans le voir.

Et elle s'en allait d'un petit pas pressé, tout droit, sans tourner la tête.

Elle était grande et svelte, élégante sous ses vêtements simples.

Ah ! Paris, la seule ville du monde où l'ouvrière est jolie... s'habille d'un chiffon... se coiffe d'un ruban ou d'une fleur... et se trouve reine avec cela... audacieuse et moqueuse... l'œil railleur... la lèvre fine prête à lancer le sarcasme... la taille mince, le visage pâli... de cette pâleur particulière de la peau que brûle le gaz des journées sans soleil, tout au fond des ateliers obscurs.

Et Norbert, quand elle disparut au loin, dans la rue, rêveusement murmura :

— Quelle séduisante marquise elle fera !

Rouquin ne s'était pas aperçu de cette émotion.

Ce ne fut qu'un éclair.

Il dit seulement avec un regard en dessous :

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Ravissante ! fit négligemment M. d'Argental. On l'épouserait sans dot, parole d'honneur !

Rouquin fit entendre un rire sinistre.

Il n'y eut rien de plus entre eux ce jour-là.

Dès le lendemain, il se mettaient tous les deux en campagne, et s'en allaient rôder aux alentours

du passage d'Hautpoul, puis de là, à Pantin.

La connaissance du père Bertara fut bientôt faite.

Le marquis se donna comme un petit rentier jouissant de quelques mille livres de rentes, en bonnes valeurs, provenant de l'héritage d'un oncle.

En cinq ou six jours, il était devenu l'ami de Bertara sans défiance.

Et Bertara l'introduisait chez lui.

Norbert habitait un petit hôtel près le Cours-la-Reine, appartenant à Rouquin, et un appartement rue Lafayette, à deux pas de celui qu'occupait Rouquin.

Les deux complices ne se voyaient pas chaque jour.

Rouquin avait dit au marquis :

— Prenez votre temps. Ne pressez pas les choses. Toutefois, ne faites rien d'inutile et ne perdez pas une minute. J'ai su par La Guyane que Mourad, sans être sur la piste des Bertara, était loin de se décourager et avait mis toute sorte d'agents en campagne. Tant que La Guyane sera là, nous n'aurons rien à craindre ; le hasard seul peut tout apprendre à Mourad, mais ce hasard est possible, et alors, adieu les millions, monsieur le marquis !

Après quoi, laissant Norbert libre d'agir comme bon lui semblerait, il était allé à ses affaires.

Seulement, quinze jours après, M. d'Argental recevait un billet laconique, mais expressif, qui lui disait :

— « Venez vite, une heure de retard et tout est perdu. »

C'était le matin.

Norbert était encore au lit quand son valet de

chambre lui apporta cette lettre remise par un agent du bureau de Rouquin.

Il sauta du lit et s'habilla en toute hâte.

— Diable, se dit-il, que s'est-il donc passé ?

L'agent, — nommé Louffard, — un des plus rusés de ceux qu'employait Rouquin, l'attendait en bas dans une voiture.

Cinq minutes après, Norbert et Rouquin étaient ensemble.

Le second était dans une grande surexcitation ; les lèvres pâles, les yeux presque invisibles sous les sourcils froncés, toute la figure contractée, cet homme devait avoir la colère terrible.

Quand Norbert entra, il lui fit signe de s'asseoir.

— Ah ! c'est vous, je vous attendais avec impatience... Vous avez commencé votre cour à Mademoiselle Bertara ? Eh bien, où en êtes-vous avec cette péronnelle ?

— Aussi avancé qu'au premier jour.

— Vous ne vous êtes pas déclaré ?

— J'ai avoué mon amour... j'ai été repoussé... cette fille ne veut pas de moi... j'ai supplié... j'ai essayé de la persuader... j'ai dit que j'étais riche... je me suis adressé à sa coquetterie, à son affection pour son père, au désir inné chez toutes les femmes de paraître et de briller...

— Eh bien ?

— J'ai trouvé son cœur fermé !...

— Sans espoir de retour ?

— Sans espoir ! et il y a pour cela une excellente raison. C'est qu'elle aime autre part.

— Qui ? ce petit Valentin, peut-être ? voilà ce qu'elle préfère à vous ?

— Valentin ! justement !... elle a de l'imagi-

nation, cette jeune fille... elle a la tête prise... c'est beaucoup pour une femme... et quand le cœur est pris comme la tête... autant vaudrait attendrir un rocher.

Les poings de Rouquin se serrèrent si fortement qu'on entendit craquer les doigts.

— Tonnerre ! dit-il. Voilà qui est jouer de malheur.

— Il me faudrait six mois, un an, peut-être, pour vaincre sa résistance... Il faudrait d'abord écarter Valentin...

— Pas un jour de plus. Déjà peut-être il est trop tard.

— Pourquoi ?

— Je vous ai dit que j'avais placé chez Mourad un de mes hommes, nommé La Guyane, avec mission de tout surveiller et de tout me dire...

Eh bien ! cette nuit, je suis réveillé par des coups violents frappés à ma porte : neuf coups espacés en trois fois par une seconde. C'est un signal. Je me lève et j'ouvre.

— C'était La Guyane. Il avait les vêtements déchirés, la figure ensanglantée, les yeux hors de la tête. Tout en lui indiquait qu'il venait de se battre, et, de plus, il avait la main droite entourée d'un foulard et passée dans son gilet ? — Blessé sans doute. — Cet homme n'est pas très intelligent, mais il est dévoué. Je lui dirais de se faire tuer pour moi, il obéirait sans observation. — Seulement, il a de mauvais instincts. Je l'ai pris, il y a trois ans, à mon service. Il revenait de la Guyane où il avait été déporté pour vol avec effraction.

Le marquis se mordit les lèvres et fit un geste de dégoût.

— Peu vous importent les instruments de votre fortune, dit froidement Rouquin, qui vit le geste, — ces gens-là ne connaissent que moi, mais vous serviront sans vous demander compte de vos projets. Quand vous serez riche, ils disparaîtront. — Vous ne les reverrez jamais.

La Guyane était donc chez Mourad, qui vit à Paris d'une existence orientale, au fond d'un palais mystérieux et splendide, où il a accumulé tout le luxe de son pays : fleurs, diamants, perles, tapis, autour de ses deux sœurs qu'il adore et qui ne le quittent pas. La Guyane s'est laissé griser par ce luxe. C'est une ivresse dangereuse que celle qui vient par les yeux ; les pierres précieuses qui valent des fortunes vous aveuglent de leurs rayonnements et enlèvent la raison bien mieux que les vins les plus fins et les plus vieux. — L'ancien forçat avait remarqué que ces richesses étaient souvent enfermées dans un coffre-fort de forme bizarre, scellé au mur d'un salon voisin de la chambre où couchait Mourad. — Hier soir, il s'est caché dans ce salon. — Vers minuit, il a forcé le coffre-fort. Celui-ci n'était pas très solide, à ce qu'il paraît, et La Guyane me racontait qu'en faisant sauter la serrure, il avait eu comme une crainte vague d'un danger invisible. Il entr'ouvrit la porte et plongea dans le coffre une main avide.

Soudain, ses cheveux se hérissèrent, il poussa un cri d'épouvante ; un pistolet, chargé à poudre, venait de partir à l'intérieur. En même temps, son poignet était pris dans un étau de fer mû par un ressort que la porte, en s'ouvrant, avait fait agir, et le malheureux sentait sur sa main les pointes aiguës d'une griffe terrible qui s'enfonçait dans sa chair et semblait vouloir le marquer

à tout jamais d'une empreinte ineffaçable et ignoble !

Le coup de pistolet était un signal...

Le palais s'éveillait et des bruits de pas précipités ébranlaient le parquet des salons voisins...

En une minute, les gens de Mourad entouraient La Guyane, le mettaient, malgré sa vigueur, dans l'impossibilité de se défendre. Sa main était toujours prise dans l'étau invisible. — Mourad, bientôt, arriva lui-même. — Il commençait à se défier de La Guyane, sans doute, car, à ce que m'a dit celui-ci, il ne parut pas très étonné. — Il s'avança jusqu'au coffre-fort, pressa un ressort. La Guyane sentit que sa main était libre. Il la dégagea entièrement et la retira ensanglantée. Il y ressentait une douleur cuisante, mais il ne se doutait pas encore du vrai motif qui la produisait.

Mourad, après un moment de silence, lui dit :

— Je t'avais pris à mon service. Je te croyais honnête. Si tu m'avais été utile, je t'aurais rendu riche. Tu n'es plus qu'un bandit. Je pourrais me venger et te punir en te livrant à la justice de ton pays. Je ne le veux pas. J'aime mieux te rendre ta liberté. Va donc ; retourne dire à ceux qui t'ont envoyé vers moi, et que je dédaigne, comment Mourad sait se garder, et pour leur prouver comment il se garde, montre-leur ta main, quand tu en auras étanché le sang !...

La Guyane délivré ne se le fit pas répéter deux fois.

L'intendant de Mourad, un Arménien nommé Azep, le conduisit en silence jusqu'à la porte et le poussa dehors.

La Guyane était un peu étourdi par tout ce

qui venait de lui arriver ; cela s'était passé en moins d'un quart d'heure... et l'on prétend que les Orientaux sont lents et paresseux !

Il fut obligé de s'appuyer contre le mur, puis, quand il eut repris son sang-froid, il accourut ici me réveiller et me raconta son histoire...

— Montre ta main, lui dis-je...

Il la tendit, mais elle était rouge de sang.

Sur mon conseil, il la plongea dans une cuvette pleine d'eau où je versai du vinaigre de toilette ; quand le sang ne coula plus, il l'essuya.

— Montre, maintenant ! lui dis-je de nouveau.

J'avais approché une lampe ; il étala sa main, près du globe, en pleine lumière... et il la retira aussitôt, avec un cri de rage... pendant que moi-même, je l'avoue, je ressentais un petit frisson... oh ! pas de peur... de surprise !...

La griffe du coffre-fort avait tatoué sur la main de la Guyane, en énormes lignes noires, ce mot qui était comme autrefois la marque du fer rouge sur le dos des forçats :

— *VOLEUR !*

Le marquis d'Argental, lui-même, frissonna, et, par un geste instinctif et bizarre, il regarda sa main.

— J'ai fait comme vous, dit Rouquin avec un froid sourire, j'ai regardé la mienne. Heureusement que Mourad a dédaigné d'interroger La Guyane et de lui demander pour le compte de qui il était installé dans son hôtel. La Guyane, pour éviter un voyage au bagne, eût été obligé de me nommer. La partie n'est donc pas perdue, mais Mourad sera de plus en plus sur ses gardes.

Donc, il faut nous hâter, et brusquer les choses. Demain, à cette heure-ci, il faut que Gabrielle soit en notre pouvoir. Vous m'entendez, marquis ?

— J'entends. Demain, elle sera à nous...

— Vous voulez dire à vous... Quelles sont vos relations avec le père Bertara ?

— Excellentes ! Nous sommes devenus amis. Je n'ai pas tardé à parler franchement au bonhomme, et je lui ai dit que, si j'avais lié connaissance avec lui, c'est parce que j'aimais sa fille... Il a trouvé cela naturel...

— Vous me plaisez m'a-t-il dit, et puisque vous avez une petite fortune et que vous aimez Gabrielle... puisque vous me promettez de me prendre auprès de vous et de ne point me séparer d'elle quand elle sera votre femme, eh bien, c'est accordé !... seulement, je ne suis pas le seul maître.,.

— Et qui donc ?

— Mais Gabrielle ! Elle a sa tête, voyez-vous. Vous avez beau être joli garçon, être instruit, avoir de l'argent... si cela ne lui dit pas... elle ne vous regardera pas plus que les pavés de la rue...

— Au moins, promettez-vous de m'appuyer auprès d'elle ?

— Je vous le promets...

Pendant les premiers jours, je crus que je ne rencontrerais pas trop de résistance chez Gabrielle.

Elle me regardait avec un sourire que je trouvais très doux... et il me semblait y voir plus de complaisance qu'on n'en témoigne d'habitude à un nouveau venu.

Du reste, je n'arrivais jamais rue d'Allemagne

sans apporter quelque cadeau dont je n'accusais pas toujours le véritable prix, dans la crainte d'effaroucher ces pauvres gens...

J'essayais ainsi d'entrer peu à peu dans leur confiance...

J'étudiais leurs goûts, leurs penchants, leurs habitudes, leurs affections.

J'ai fait avec eux et avec leurs amis des parties de campagne sur les remparts...

J'ai payé des dîners dans les guinguettes, le dimanche, à Suresnes, où le beau temps de ces derniers jours nous a permis d'aller deux fois...

Ils m'appellent M. Norbert et personne ne se doute que je suis marquis...

Le père Bertara est un singulier homme. Il est envahi souvent par des idées noires, qui lui font prendre tous ceux qui le fréquentent comme des ennemis lui voulant du mal...

Ce n'est pas encore la folie des persécutions, mais c'est une manie qui s'en approche.

J'ai essayé d'apprendre comment cette manie inoffensive s'était déclarée chez lui !...

Il paraît que le père Bertara, jadis contre-maître, a essayé de devenir patron... mais qu'il a été obligé de vendre, grâce à la concurrence de plusieurs rivaux qui abusèrent de sa bonne foi.

Il a gardé de cette aventure une tristesse et une timidité qui forment le fond de son caractère...

Et si je suis entré aussi vite dans son intimité, c'est que je ne lui ai pas caché que, si je devenais son gendre, je consacrerais une partie de ma fortune à l'aider à reconstituer cette situation qu'il a perdue.

Il en a été profondément touché... mais il a refusé...

— Non, Monsieur Norbert, a-t-il dit, non, je ne veux pas. Ce que vous m'offrez prouve que vous êtes un excellent cœur, mais je suis trop vieux pour recommencer la partie, voyez-vous. Il faut de la jeunesse pour cela, et avoir bon pied, bon œil, et la tête à soi. Moi, je suis fini, usé, il est trop tard. Puisque vous aimez ma fille, gardez pour elle votre fortune. Elle sera plus heureuse avec vous qu'avec moi ; vous lui donnerez de l'aisance... elle vivra désormais sans besoin... qu'est-ce que je demande de plus ? rien. C'est pour elle que je travaillais... et sait-elle, au moins, que vous la recherchez, ma fille ?

« Je vous crois un peu timide !... Lui avez-vous parlé ?

— Pas encore, monsieur Bertara...

— Voulez-vous que, ce soir, nous lui en disions un mot ?

— Ce soir, puisque vous-même m'y engagez !

Le soir, nous nous trouvions seuls, en famille, avec Gabrielle et Bertara.

Ce fut Bertara qui prit la parole.

Au premier mot, Gabrielle l'arrêta :

— N'allez pas plus loin, mon père, dit-elle avec douceur. Je trouve que je suis beaucoup trop jeune pour songer au mariage... je n'en remercie pas moins M. Norbert d'avoir songé à moi !...

Elle me regardait en souriant ; j'ai l'habitude des femmes et il me sembla que ce sourire démentait un peu ses paroles. Les lèvres disaient non ; le sourire paraissait dire : oui !... Toutes les femmes sont coquettes... et c'est par la coquet-

terie que la plupart se perdent... je repris courage...

— Permettez-moi d'espérer, mademoiselle, que ce n'est pas votre dernier mot et que vous reviendrez sur votre décision.

Le visage de Gabrielle changea et ce fut d'une voix sèche qu'elle répondit :

— Vous avez tort, monsieur, de ne pas prendre à la lettre ce que je viens de vous dire. Je ne veux pas me marier !

Le père Bertara se pencha à mon oreille :

— Ne la taquinez pas trop. Elle a ses nerfs. Vous n'en tirerez pas deux mots de plus. Demain, nous réussirons mieux.

— A demain, donc.

Mais le lendemain, le père Bertara me dit en hochant la tête :

— Je ne sais pas ce qu'elle a la petite. C'est comme si on lui avait monté la cervelle. Quand j'ai prononcé votre nom, elle s'est mise à pleurer, à sangloter, à crier :

— Je ne me marierai pas ! je ne veux pas me marier !

Allez donc faire entendre raison à une petite fille qui, au premier mot, vous répond par une crise de nerfs...

Et Bertara ajouta :

— Continuez votre cour... Il se fait un grand travail dans le cœur de ma fille... Pour sûr, je vois ça !... Ne la négligez pas... soyez prévenant et attentif... Puisque j'ai bonne envie que vous deveniez mon gendre... la partie est donc plus qu'à moitié gagnée !...

Norbert d'Argental garda un moment le silence.

Il pinçait les lèvres et ses sourcils étaient froncés.

Son orgueil souffrait de s'être heurté à cette enfant et d'avoir été battu.

Rouquin ne l'avait pas une seule fois interrompu.

— Et vous et Bertara, vous avez renouvelé cette tentative ?

— Hier, pour la dernière fois... sans plus de succès...

Rouquin eût un geste d'insouciance.

— Peu importe ! dit-il... souvenez-vous de ce que je vous ai dit... demain, cette fille sera à vous, de gré ou de force... et dans trois semaines, elle sera votre femme...

Il sonna.

Louffard, un petit homme à visage brun, aux cheveux noirs épais, à l'œil fuyant et sinistre, parut :

— Va chercher La Guyane et reviens avec lui !

Quelques minutes après, les quatre misérables étaient réunis.

La Guyane était une sorte de colosse aux membres d'athlète, au cou énorme, aux épaules carrées. Il avait le poignet droit dans le revers de sa redingote. Son visage était blême et ses yeux, petits, ronds et gris d'acier, étincelaient.

— Et ta main ! demanda Rouquin... as-tu effacé ?

— Impossible ! dit l'homme, dont les dents grincèrent.

Il étala sa large main sur laquelle se lisait l'ignoble mot.

— Oh ! je me vengerai, patience ! murmura-t-il.

— Tu te vengeras, c'est entendu, plus tard, dit Rouquin, avec un regard qui fit courber la tête du colosse... Mais auparavant, nous avons autre chose à faire.

Il alla lui-même fermer les portes, et s'asseyant :

— Maintenant, mes amis, causons sérieusement !

III

C'est vers la fin de mars que commence notre roman.

Un jeune homme, de vingt-deux ans environ, descend la rue Laffitte, en se promenant lentement, ayant une pile de livres sous son bras. Sa mise, très propre, est presque élégante. Son allure est fière et décidée, ses yeux gris sont spirituels, son regard franc et droit. Son teint est pâle et ses lèvres fines sont rouges et ombragées d'une coquette moustache noire, retroussée aux pointes. Sa taille, moyenne, est bien prise, mais frêle et presque délicate.

Ce jeune homme, nous l'avons vu une fois déjà, c'est celui que Gabrielle a appelé Valentin.

Vingt ans auparavant, le père et la mère de Valentin étaient morts, à quinze jours d'intervalle, de la fièvre typhoïde, et l'enfant allait être porté à l'hospice quand Bertara et sa femme l'avaient recueilli. Il avait grandi dans cette famille qui était devenue la sienne, qu'il avait aimée comme si elle avait été sa véritable famille. La mort de Mme Bertara, qui succomba quelques jours après la naissance de Gabrielle, ne changea rien à la situation de l'enfant dans la maison. Seulement, Bertara était pauvre, et Valentin fut mis de bonne heure en apprentissage ; sept ou huit

ans après, Bertara, réalisant ses économies, s'établissait à son compte ; il ne put qu'entrevoir l'indépendance et l'aisance, car, un an après, un accident terrible faillit lui coûter la vie.

Enlevé par la courroie de transmission d'une machine, Bertara était gravement blessé à la tête. Il en guérit, cependant, mais il garda de cette blessure une faiblesse d'esprit, dont les premières conséquences amenèrent bien vite le désordre dans ses affaires.

Forcé de vendre, il redevint ouvrier comme avant, et retourna chez son ancien maître, Lehoussu. Mais il était bien changé. Craintif et taciturne, il voyait partout des ennemis ? Son intelligence, autrefois très vive, s'était pour ainsi dire, obscurcie.

Rentré chez M. Lehoussu, comme son père adoptif, Valentin, qui avait alors une quinzaine d'années, n'avait pas été longtemps sans s'attirer l'attention du maître. M. Lehoussu vit dans cet enfant une nature supérieure, une intelligence hors ligne, en même temps qu'une honnêteté, qu'une loyauté à toute épreuve.

Le maître mécanicien ne faisait rien à la légère.

Après avoir longuement et sérieusement étudié le jeune apprenti, M. Lehoussu alla trouver Bertara et lui apprit que, n'ayant lui-même ni parents ni famille, enfant du hasard et fils de ses œuvres, il se chargeait de l'éducation et de l'instruction de Valentin.

Racheté par son maître du service militaire, les études de Valentin n'avaient pas été interrompues ; son goût l'avait porté vers les sciences, les mathématiques, la chimie, la physique ; il y avait

fait des progrès rapides et déjà sa jeune imagination travaillait et sollicitait l'inconnu, cherchant et trouvant des modifications dans les machines ; déjà Lehoussu recueillait, par l'application de ces premières découvertes, le fruit de sa bienfaisance et de sa bonté.

Un pareil changement de situation aurait dû avoir son contre-coup chez Bertara, et lui apporter un peu d'aisance ; mais avec une obstination maladive, le vieux bonhomme s'était constamment refusé à recevoir autre chose que son salaire, à être autre chose qu'un ouvrier. Il mettait, à refuser, une sorte d'orgueil pointilleux qu'on ne s'expliquait guère qu'en se rappelant qu'il avait parfois l'esprit dérangé.

Maintenant que nos lecteurs savent ce qu'était Valentin, nous allons reprendre notre récit.

Le jeune homme était arrivé aux boulevards extérieurs.

Il avisa tout à coup la charrette d'une marchande ambulante qui criait, sur un ton aigu :

— Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous !

Il y avait là tout un encombrement de bouquets de violettes, de bottes de giroflées, de lilas roses et blancs, encore humides d'une dernière averse, mais qu'égayait, en cet instant, un clair rayon du soleil déjà chaud.

— Un bouquet de fleurs, mon joli garçon ? fit la marchande.

— Tout juste, dit Valentin, c'est ce que je cherchais.

Cinq minutes après, ayant une gerbe énorme sur les bras, embarrassé par ses fleurs, embarrassé par ses livres, s'arrêtant à chaque pas, quand il sentait ceux-ci et celles-là perdre l'équilibre, ainsi

chargé, l'œil brillant, le sourire aux lèvres, il enfila la longue rue d'Allemagne et grimpa au deuxième étage d'une petite maison située entre l'impasse d'Hautpoul et le pont du chemin de fer de ceinture.

Il s'arrêta devant une porte, au fond d'un couloir très sombre, et frappa doucement.

— Entre, Valentin, je t'ai reconnu, cria-t-on de l'intérieur.

Il ouvrit — difficilement, n'ayant pas la libre disposition de ses mains, — et resta planté debout, très gêné, sous le regard tout à la fois rieur et caressant d'une jolie fille blonde, aux cheveux opulents, élégante sous ses vêtements pauvres.

Elle avait d'admirables yeux, de ce bleu changeant si bizarre, tantôt pâle, tantôt presque noir, selon qu'ils reflètent une mélancolie d'âme ou d'ardentes et tumultueuses pensées. Son front blanc trahissait la pureté de son cœur, et si le coin relevé de ses lèvres fraîches et humides indiquait un peu d'ironie, — quelle fillette n'est pas moqueuse — l'ensemble de sa physionomie reflétait une bonté douce et tendre, une franchise primesautière et toute l'énergie d'une volonté tenace.

C'était Gabrielle Bertara.

— Je savais bien que tu ferais des folies, dit-elle en recevant ses fleurs, et tout cela parce que c'est aujourd'hui que j'ai dix-sept ans.

Valentin, étonné, regardait autour de lui.

— Comment, dit-il, ton père n'est pas revenu de l'atelier ?

— Tu sais bien qu'il ne rentre jamais avant sept heures.

— C'est qu'hier il avait promis d'être ici à qua-

tre heures quand tout le monde viendrait t'embrasser ; c'est étrange.

Gabrielle n'entendit pas. Elle rangeait le bouquet dans des vases bleus, sur la cheminée. Quand elle eut fini, elle revint à sa table, sur laquelle s'étalaient en désordre des fleurs artificielles de toute espèce : Gabrielle était fleuriste.

Valentin s'assit sur un tabouret auprès d'elle, regarda un moment ses petites mains habiles et légères, puis :

— Et ma récompense, Gabrielle, tu n'y penses pas ?

Elle se mit à rire et tendit la joue, gentiment :

— Tiens, dit-elle, prends-la, puisque tu ne fais pas crédit.

Il appuya un baiser timide sur la figure rougissante de la jolie fille. Il avait pâli un peu.

— Oh ! comme je t'aime ! dit-il... Comme je voudrais que tu aies deux ou trois ans de plus pour que ton père nous marie !

— Patience, Valentin, je vieillirai, va !

— Pas assez vite. Je t'aime tant ! Je ne pense qu'à toi.

Elle l'écoutait, la tête baissée.

Elle posa sur la table ses fils, la soie et le satin de toutes couleurs, et demeura pensive.

— Vois-tu, disait Valentin, je suis heureux que tu sois seule aujourd'hui. Quand il y a du monde auprès de nous, nous n'osons rien nous dire, parce que nos amis me plaisantent, sous prétexte que tu es trop jeune pour m'aimer vraiment... alors, nous-mêmes, nous rions, comme les autres... et pourtant, je t'assure que j'ai envie de chercher querelle à tous ceux, dans la rue, qui te regardent trop en face... tiens, il y en a un sur-

tout que je déteste... ce Norbert, qui a demandé ta main... Ah ! si je savais seulement que tu l'aimes !...

Sur tous ses traits, dans la flamme de ses yeux, il y avait une étrange colère.

— Sois tranquille, dit-elle avec calme, je ne l'aime pas... mon père m'a fait part de ses propositions. J'ai refusé...

— Et tu ne l'aimeras jamais ? Et tu refuseras toujours ?

— Je te le jure !

Il y eut un léger silence entre eux. Ils souriaient de nouveau en se regardant bien franchement dans les yeux.

A ce moment la pendule de marbre noir sonna cinq heures et demie.

Un pas lourd se fit entendre dans l'escalier, se rapprochant.

— C'est Bertara ? dit le jeune homme.

— Non. Je ne reconnais pas sa marche. Mais pourquoi sembles-tu inquiet ?

Il n'eut pas le temps de répondre.

Un commissionnaire entra : il avait, lui aussi, entre les bras, une gerbe de fleurs.

— Mam'zelle Gabrielle Bertara ? demanda-t-il.

— C'est moi.

— Ces fleurs sont pour vous... et voici une carte de visite.

Le commissionnaire sortit.

Elle s'était emparée vivement de la carte ; elle y jeta un coup d'œil rapide et fit un geste instinctif pour la dérober à Valentin qui se penchait :

— J'ai lu, dit-il avec effort... c'est de Norbert... Oh ! ne la cache pas, c'est inutile !

— Comme tu vois, j'ai eu beau le repousser, il ne se décourage pas...

— Gabrielle, fit Valentin, les yeux troublés, — comme s'il avait eu peur de ce qu'il allait dire, — es-tu bien certaine de ne lui avoir point donné, par quelque coquetterie, le droit de conserver une dernière espérance ?

Gabrielle resta interdite.

Il y avait dans son regard à la fois une douloureuse expression de reproche, et de la fierté blessée.

— Ainsi, dit-elle, tu n'as pas confiance en moi ?

— Oh ! si, si, je t'assure ! mais cet homme est riche... il est assez jeune pour être ton mari... et je suis jaloux, jaloux, jaloux !

Elle réfléchit une seconde, puis, ayant pris son parti :

— Tu as raison, dit-elle, il faut que nous causions. Mais d'abord, attends !...

Elle déchira en morceaux la carte qui portait le nom de Norbert, alla ouvrir une petite fenêtre qui donnait sur une étroite cour obscure, long boyau humide, et lança par la fenêtre les fleurs apportées par le commissionnaire.

Après quoi, revenant à Valentin :

— Viens t'asseoir près de moi, dit-elle.

— Je te demande pardon si je te fais parfois des scènes de jalousie, Gabrielle... c'est plus fort que ma volonté... tu es tout pour moi, vois-tu ?... est-ce que nous n'avons pas été élevés ensemble ?... moi, sans parents... toi, pauvre, c'est vrai, mais qui as du moins connu ton père et ta mère ? Est-ce que, grâce au père Bertara qui m'a recueilli auprès de ma mère expirante, je n'ai pas été habitué à te considérer comme ma sœur ?... jusqu'au

jour où je me suis aperçu que je t'aimais autrement ?... et si tu te mettais, Gabrielle, à en aimer un autre, vois quel mal cela me ferait...

— Et toi, ne sais-tu pas, aussi bien que moi, tout ce que je pense ? Est-ce que je t'ai menti jamais ?... Pourquoi te mets-tu dans la tête que je ne t'aime plus ?... Peux-tu citer un fait qui le prouve ?...

— Non, je ne pourrais pas, dit Valentin embarrassé.

— Avons-nous eu des querelles ensemble ?... Des querelles sérieuses, même quand nous étions tout petits ?

— Jamais, Gabrielle, jamais !

— Ce Norbert qui t'ennuie, — et qui m'ennuie davantage, — m'as-tu jamais vu lui parler en secret, en me cachant ?

— Jamais, Gabrielle, jamais !

— Est-ce que je parais seulement troublée, quand il est là ?

— Non, non.

— En un mot, as-tu des reproches à me faire ?

— Aucun, Gabrielle, aucun !

— Sache donc, une fois pour toutes, que moi aussi, je t'aime, autant que tu peux m'aimer !

— Bien vrai ? Répète-le moi encore. J'ai besoin de te l'entendre dire. J'ai eu si peur, tous ces temps-ci, depuis que cet homme vient à la maison... je me suis figuré, je ne sais pourquoi, que tu n'étais pas insensible à ses hommages, et comme j'ai vu qu'il plaît à ton père, j'ai cru que tout était fini... Dis-moi encore que tu ne l'aimes pas, que tu n'as jamais pensé qu'il pourrait être ton mari... dis-le moi, Gabrielle ! ! !

— Ecoute, ami, dit-elle très grave, — et son

front blanc était plissé d'une ride, — si tu me poses encore la même question, que je considére comme une injure, si je m'aperçois que tu as conservé le moindre doute, que tu me soupçonnes, enfin, eh bien, je te le jure, Valentin, malgré tout le mal que cela me fera, je ne te reverrai jamais plus.

Il détourna les yeux en baissant la tête.

Il resta silencieux pendant quelques instants.

Elle le regarda avec plus d'attention. Des soubresauts, des frissons, lui passaient dans les épaules. Comme elle ne voyait pas son visage, elle le fit tourner brusquement.

Il était très rouge et des larmes brillaient dans ses yeux.

— Mon Dieu, Valentin, qu'est-ce que tu as ? dit-elle attendrie.

Et, sans attendre sa réponse, elle lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa à pleines lèvres.

C'était la sœur, cette fois, qui embrassait.

— Vois-tu, dit Valentin, je ne sais pas s'il pourrait m'arriver un plus grand malheur que celui d'être oublié par toi. Ton père mourrait, M. Lehoussu, mon bienfaiteur, à qui je dois d'être devenu ce que je suis, mourrait aussi, certes, j'en aurais bien du chagrin, mais ce ne serait pas comparable à ce que j'éprouverais si tu venais à m'être infidèle. Je t'aime depuis si longtemps ! Il me semble que je t'ai toujours aimée et que j'ai toujours été jaloux, même tout petit ! j'ai si bien mis ma vie en toi ! Est-ce que je pense à autre chose qu'à mon travail et à toi ? Je vis entre toi et mes livres. Et c'est tout. Voilà toute ma vie. Et je suis si heureux de t'aimer, si fier d'être aimé que je suis bien pardonnable si je tremble rien

qu'à la pensée que mon bonheur pourrait finir !

— Je t'aime, dit-elle avec une tendresse infinie. Je ne veux pas que tu en doutes. Je te jure que je n'aimerai jamais que toi... et je veux que tu me jures aussi de me croire, quoi qu'il puisse arriver, quoi qu'on puisse te dire...

Il répondit vivement :

— Je te le jure !... mais comme tu me dis cela !... que crains-tu donc ?

Elle hésita, puis très bas, redoutant d'être entendue :

— Ce Norbert jette souvent sur moi des regards singuliers... veux-tu tout savoir ?... eh bien, il m'épouvante !

Une expression de mâle audace, dédaigneuse et résolue, se peignit sur le fin visage de Valentin.

— Moi, je ne le redoute pas, dit-il... je te protégerai, Gabrielle, et qu'as-tu à craindre ? N'as-tu pas, avec moi, deux autres protecteurs... qui t'aiment et qui m'aiment, deux braves garçons, deux braves cœurs ?

— Tu parles de Trompe-l'Œil et de M. Trutat ? dit-elle en souriant...

— De Trompe-l'Œil l'escamoteur... et d'Auguste Trutat, le clown du cirque Franconi... honnêtes et braves, autant qu'ils sont adroits et forts... ton père m'a dit bien souvent qu'après son terrible accident, alors qu'il est resté près d'une année dans son lit, c'est grâce à Auguste et à Trompe-l'Œil, que tous deux nous ne sommes pas morts de faim.

— Oui, je crois comme toi, que si jamais j'avais besoin d'eux, il me suffirait de les faire appeler... ils viendraient tout de suite...

— Et ils te suivraient au bout du monde, Gabrielle.

A ce moment, ils se turent et penchèrent la tête pour écouter. On entendait un bruit de voix dans l'escalier. Les voix se rapprochaient. On frappa à la porte.

— Justement, ce sont eux, Valentin. Ils n'avaient garde d'oublier que c'est aujourd'hui jour de fête.

Gabrielle s'empressa d'aller ouvrir.

Deux hommes entrèrent... l'un mince, maigre, anguleux, la peau sur les os, mais l'œil vif et malicieux, l'allure souple et délicate, un sourire sur les lèvres...

C'était Trompe-l'Œil.

L'autre, large d'épaules, la face bonhomme et carrée, les yeux à fleur de tête... un air d'honnêteté et de bonté... de vigueur calme, sûre d'elle-même et sans forfanterie...

C'était M. Trutat, le clown Auguste du cirque...

Trompe-l'Œil s'avança vers Gabrielle et lui tendit sa main vide au bout de laquelle apparut soudainement un petit bouquet de violettes, — qu'elle reçut en remerciant, — puis un autre, sorti d'on ne sait où, puis un autre, puis un autre... enfin, une dizaine qu'elle prit en riant des mains de l'escamoteur, lequel demanda :

— Aurai-je la permission de vous embrasser ?

— Volontiers, puisque c'est jour de gaîté.

Ensuite, ce fut le tour d'Auguste.

Gravement, sans quitter son air bonasse, il exécuta par-dessus l'épaule de Trompe-l'Œil un saut vertigineux et retomba un genou en terre, devant Gabrielle.

Il lui tendit un pot de jacinthe.

— Voilà, dit-il, tout à votre service, Mam'zelle Gabrielle, si jamais vous avez besoin d'un bon poignet pour vous défendre.

— Et tu as peur avec de pareils amis ? fit Valentin à l'oreille de la jolie fille, regarde-les donc, un peu !...

— Tu as raison, dit-elle...

— Crois-tu que si Norbert jamais te voulait du mal, à nous trois, nous ne pourrions pas l'en empêcher ?

Elle ne répondit pas.

Cette pensée l'avait rendue triste tout à coup, comme si elle avait eu la prescience de l'avenir.

— Où donc est Bertara ? interrogea Auguste.

— Pas encore revenu de l'atelier.

— Et il est sept heures ! et c'est à quatre heures qu'il avait promis d'être là !...

— Je vais aller à sa rencontre, dit Valentin.

— C'est cela, fit Gabrielle. Pendant ce temps-là, j'irai acheter des gourmandises. Vous dînerez ici, n'est-ce pas ? et puisque c'est ma fête, il est juste qu'on se réjouisse...

Valentin sortit pour aller chercher Bertara chez Lehoussu, près de la porte de Pantin.

Il y avait à peine cinq minutes qu'il était parti, qu'un autre personnage fit son apparition chez Gabrielle, qui eut un mouvement de répulsion en le voyant.

C'était Norbert d'Argental.

Trompe-l'Œil et Auguste le saluèrent poliment.

Il s'avança vers la jeune fille et lui tendit la main.

— Vous avez reçu mes fleurs ?... sachant que

c'était aujourd'hui votre fête, je n'ai pas voulu laisser passer un pareil jour...

Et il regardait de tous les côtés, pour découvrir son bouquet.

— Ne cherchez pas, dit Gabrielle d'une voix brève, très émue, ne cherchez pas !... Vos assiduités, monsieur, tout en me flattant beaucoup, ne me conviennent guère... Je ne vous ai pas déguisé ma pensée du premier jour où vous vous êtes déclaré !... Vous ne déplaisez pas à mon père, c'est vrai... mais... j'aime Valentin !

— Un enfant, fit-il avec mépris.

Trompe-l'Œil et Auguste, qui écoutaient, eurent un geste de colère.

— Soit, dit-elle... un enfant... mais je l'aime... quand votre cadeau est arrivé, Valentin m'a fait une scène de jalousie... et, pour lui prouver combien peu je tenais à vos fleurs, je les ai jetées là, — par cette fenêtre, — où vous les ramasserez si le cœur vous en dit...

Norbert pâlit, se mordit les lèvres, et il eut dans le regard un fugitif éclair...

Cependant, il se contint, et ce fut d'une voix presque calme, ce fut presque avec un sourire, qu'il répondit :

— Avouez, mademoiselle Gabrielle, que vous êtes injuste à mon égard. Qu'ai-je fait pour être accueilli de la sorte et pour m'attirer une pareille insulte ? Je vous aime et je ne m'en suis point caché à votre père. Est-ce un crime que de vous aimer ? Est-ce donc un crime surtout que de prétendre à votre main ? Je respecte beaucoup l'amitié qui vous lie à Valentin, mais je persiste à ne voir là qu'une amitié toute fraternelle, et à croire que vous vous trompez sur l'état de votre cœur...

La douceur apparente de ces paroles, — que démentait si bien le regard, — fit plus sur la colère de la jeune fille que des menaces ou des reproches violents.

Elle comprit qu'en obéissant à ses pressentiments, à l'instinct mystérieux qui l'éloignait de cet homme et le lui faisait considérer comme un ennemi duquel elle avait tout à craindre, elle avait eu tort, puisque rien ne motivait ses appréhensions.

La tranquillité de Norbert lui donnait sur elle une supériorité ; elle le sentit.

S'il avait de mauvais desseins, ce n'était pas en le bravant qu'elle y échapperait ; c'était bien plutôt en dissimulant.

— Du reste, disait le marquis en continuant de sourire, si je vous fais horreur à ce point, il ne sera plus question de rien entre nous, mademoiselle Gabrielle. Je vous promets de ne plus faire aucune allusion au sentiment que vous m'avez inspiré. Je renonce à me faire aimer de vous, — et ce n'est pas sans un serrement de cœur, croyez-le. Permettez-moi seulement d'attendre le retour de M. Bertara, — qui m'avait accueilli mieux que vous, — et auquel je dois annoncer ma résolution...

— Vrai, vous ferez cela ? — dit-elle avec élan, — soulagée tout à coup.

— Bien plus, comme votre vue raviverait ma blessure, et comme je tiens à votre estime, je partirai, Gabrielle, afin que vous ne me revoyiez plus... J'ai des affaires importantes qui m'appellent en Algérie et qui m'y retiendront longtemps... deux ans, trois ans, peut-être... dans deux jours, je serai à Marseille, le temps de pré-

parer mes malles, — dans cinq jours, chère et cruelle enfant, j'aurais mis la mer entre vous et moi...

Gabrielle l'écoutait interdite.

Ainsi, elle s'était lourdement trompée ? C'était un brave garçon que ce Norbert ? Honnête et incapable de mal faire ? et, parce qu'il l'aimait, elle l'avait blessé mortellement ?

Tous ses soupçons s'évanouissaient.

Le marquis se laissa tomber sur une chaise, et les deux coudes sur la table, le visage dans les mains, parut si accablé que la pauvre enfant eut compassion de lui.

— Monsieur Norbert, je n'ai pas été bonne... j'ai eu tort... je vous demande pardon, dit-elle.

Il secoua la tête à plusieurs reprises et d'une voix étouffée :

— Je vous pardonne, Gabrielle... je vous pardonne !

Ses yeux étaient rouges.

On eût dit que l'orgueil seul l'empêchait de pleurer, retenait sa douleur.

Pendant cet incident bizarre, Trompe-l'Œil et Auguste s'étaient tenus silencieux dans un coin, assez embarrassés de leur personne...

Trompe-l'Œil jugea qu'il était temps de faire une diversion.

— Pardon, excuses, dit-il, puisque vous voilà réconciliés, m'est avis qu'il ne faut pas oublier le superflu... j'ai entendu dire tout à l'heure à Mademoiselle Gabrielle qu'elle voulait faire emplette de gourmandises, à cause de sa fête ?... Comme nous sommes du dîner, Auguste et moi, nous avons intérêt à ce qu'on n'escamote pas ce festin de Balthazar...

— Je n'y pensais plus, dit Gabrielle... M. Norbert, s'il est bien vrai que vous ne me gardez pas rancune, donnez-moi une bonne poignée de main, et consentez à partager notre repas... si vous tenez à mon amitié, comme vous le dites, c'est à ce prix-là que vous la gagnerez...

— Soit, mais ma figure longue nuirait à la gaîté de votre réunion de famille... je resterai pour vous obéir, et je me retirerai dès que je le jugerai opportun.

— On vous laissera libre. Alors, c'est dit ?

— Je vous attends.

— Dans un quart d'heure, je serai revenue. Monsieur Trompe-l'Œil, allons, quelques tours d'escamotage pour égayer M. Norbert... Où est donc mon panier ?... Ah !... j'ai de l'argent ?... Oui... je me sauve... A tout à l'heure !...

Elle sortit, se hâtant, et l'on entendit son pas léger qui s'éloignait.

Trompe-l'Œil, docilement, se mit à faire des tours de gobelets, pendant qu'Auguste visitait le logement, les jambes en l'air.

Mais Norbert ne les regardait pas. Son œil était sombre. Un peu de sueur mouillait son front.

A deux reprises, il se dirigea vers une fenêtre qui donnait sur la rue d'Allemagne, comme s'il avait eu l'envie, — difficilement réprimée, — de regarder au dehors, mais il se retint.

Un courant fiévreux agitait ses doigts et sa respiration était oppressée.

— Ça ne va pas mieux ? interrogea Trompe-l'Œil.

Brusquement, se voyant observé, il redevint calme.

— Si, dit-il, c'est fini. Continuez donc. Vous êtes très adroit de vos mains et vos tours m'intéressent.

Un quart d'heure, puis une demi-heure s'écoula : Gabrielle ne revenait pas... Le marquis respira bruyamment... son visage s'éclaira... Tout à coup, l'on entendit une course précipitée dans l'escalier.

— C'est Valentin, fit Auguste.

La porte s'ouvrit avec fracas.

C'était Valentin, en effet, mais pâle, consterné, si ému, qu'il ne remarqua même pas la présence de Norbert.

Ce qu'il vit, par exemple, c'est que Gabrielle était absente.

— Où est-elle ? demanda-t-il tout essoufflé.

— Chez l'épicier, pour le frichti de tantôt. Avez-vous oublié ?

— Il s'agit bien de la fête. Savez-vous ce qui se passe ?

— Quoi ? fit Trompe-l'Œil... en effet, vous avez l'air tout drôle ; est-ce que le feu est chez Lehoussu ?

— On ne sait pas ce qu'est devenu Bertara !

— Hein ? vous dites ?

— Je dis que Bertara n'a point paru à l'usine de toute la journée. A Pantin, on le croyait malade. On a été surpris quand on m'a vu. Il n'a rien fait dire. Ce matin, je l'ai rencontré quand il allait à l'atelier. Je l'ai accompagné un instant. Il était gai. Il parlait de souhaiter la fête à Gabrielle... Il m'a donné rendez-vous pour ce soir... Bertara travaille chez Lehoussu depuis bien longtemps. Jamais il ne s'est absenté une journée entière... Jamais !... les plus vieux ouvriers

et les contremaîtres l'ont dit... jamais !

— Ça, c'était connu, fit Auguste... encore, s'il avait aimé s'amuser, on pourrait croire...

— Oui, mais ce n'était pas un paresseux.

— C'est vrai qu'il avait quelquefois comme qui dirait un grain dans la tête... sous prétexte, à ce qu'il prétendait, qu'il avait des ennemis, des gens qui lui en voulaient...

— Ah ! il lui est arrivé malheur... dit Valentin, avec désespoir... et Gabrielle ? Comment allons-nous faire pour lui apprendre, quand elle reviendra ?...

Et il regarda tour à tour Trompe-l'Œil et Auguste.

Alors, il aperçut Norbert.

Celui-ci écoutait, la tête penchée, retenant sa respiration, semblant ne vouloir rien perdre de ce que disait le jeune homme.

Valentin se leva brusquement, et sans réfléchir :

— Qu'est-ce que vous faites-là, vous ?

— J'attends comme vous M. Bertara, — et comme vous, Mademoiselle Gabrielle, — dit le marquis. Inutile d'être insolent, monsieur Valentin. Je ne veux pas me quereller avec vous...

Valentin, emporté, leva ses deux poings, et, certes, il eût infligé à cet homme un suprême outrage, si Auguste, le prenant par la taille, ne l'eût enlevé comme une plume.

— Vous êtes fou, lui dit-il à l'oreille. Norbert en mangerait quatre comme vous. Laissez-le tranquille.

Cette observation n'était pas faite pour calmer Valentin, qui se débattait vigoureusement.

Une réflexion du marquis l'apaisa.

— Monsieur, le plus pressé, serait de savoir, — à mon avis, — ce qu'est devenu M. Bertara. Si je peux vous être utile ?

— Nous le saurons sans vous !

— A votre aise, dit Norbert qui venait de consulter furtivement sa montre et dont le ton avait changé.

Huit heures sonnaient.

Soudain, une même pensée vint en même temps à Trompe-l'Œil et à Auguste.

Ils tressaillirent, se regardèrent, en entendant le timbre cristallin de la pendule.

Valentin vit leur trouble, comprit leur regard.

— Où est Gabrielle ? à quelle heure est-elle partie ? est-ce qu'elle devait être aussi longtemps ?

Ni l'un ni l'autre ne répondit...

Ils avaient peur...

Valentin se rua sur Trompe-l'Œil et le secoua de toutes ses forces.

— Parle, toi ! parle, malheureux !

— Il y a plus d'une heure qu'elle est partie... murmura le pauvre diable... et elle devait revenir tout de suite... mais, patience... elle va rentrer, bien sûr !...

Valentin, blême, et les mains crispées dans les cheveux, envahi par un pressentiment :

— Elle ne rentrera pas, elle ne rentrera pas !

IV

Il y eut un moment de silence pénible.

Seul, en cette circonstance, le marquis conserva sa présence d'esprit : Auguste et Trompe-l'Œil se regardaient avec des yeux effarés, et Valentin, les pommettes toutes rouges ; fiévreux, semblait être pris d'une attaque nerveuse...

— Je crois vos craintes, disait Norbert, car enfin, rien ne prouve que nous n'allons pas voir Mademoiselle Gabrielle revenir avec ses provisions et nous expliquer son retard de la façon la plus naturelle du monde... rien ne prouve non plus qu'un malheur soit arrivé à M. Bertara... quel malheur ? Je vous le demande, réfléchissez un peu, monsieur.

Mais Valentin, les dents serrés, de la rage dans les yeux, regardait la porte obstinément et ne songeait pas à répondre.

— Il a raison, après tout, disait Trompe-l'Œil. Ce garçon-là nous met dans un état. Il faut attendre pour savoir.

— Attendre, oui, attendre, cria Valentin, dont les ongles entraient dans la paume des mains. Et qui sait ce qui arrive pendant que nous attendons ?

— Raisonnons, pour l'amour de Dieu ! reprit Norbert. M. Bertara a-t-il des ennemis ?

— Des ennemis ? c'est l'homme le plus doux et le plus inoffensif de la terre... des ennemis ?... pauvre et inconnu comme lui ?... quelle bêtise... pour avoir des ennemis, il faut être riche, et puissant... et pouvoir faire le mal...

— Personne n'avait donc intérêt, à ce qu'il lui arrivât malheur ?

— Personne...

— Quant à mademoiselle Gabrielle, je ne partage pas non plus vos craintes, monsieur Valentin... Bien que je n'aie point le bonheur d'être aimé d'elle, j'ai plus de confiance que vous en son honnêteté... elle va revenir, n'en doutez pas... que diable ! une fille n'est pas perdue parce qu'elle s'attarde une demi-heure chez des voisins !...

En apparence, il avait raison...

Mais chez le jeune homme nerveux à l'excès, et de plus amoureux et jaloux, les pressentiments parlaient plus haut que les raisonnements.

Il se résigna à attendre...

Le marquis restait assis.

Il roula une cigarette qu'il mit entre ses lèvres et alluma tranquillement.

Auguste et Trompe-l'Œil causaient à voix basse, debout près de la cheminée, en regardant Valentin qui, penché maintenant à la fenêtre, inspectait la rue d'Allemagne, vaguement éclairée par les becs de gaz...

On n'entendit bientôt plus que le tic tac régulier de la petite pendule de marbre noir...

Mais au fur et à mesure que le temps s'écoulait, l'inquiétude allait s'augmentant.

Trompe-l'Œil et Auguste cessèrent de causer...

Valentin regarda l'heure, puis se remit à la fenêtre...

Il était horriblement pâle...

La demie sonna, précédée par le bruit sec du ressort.. les minutes passèrent.. la pendule sonna neuf heures...

Valentin vint s'écrouler sur une chaise... Il mit les poings sur ses yeux gonflés, et d'une voix étranglée :

— Il y a un malheur, je vous le dis, il y a un malheur !

Norbert fumait cigarettes sur cigarettes.

— Ma foi, dit-il, entre deux bouffées, — cela commence à me paraître surprenant, je l'avoue !... La fille et le père du même coup, le même soir, c'est étrange !

— Gabrielle ! Gabrielle ! murmurait Valentin, comme s'il eût voulu l'appeler... oubliant le père Bertara pour ne songer qu'à celle qu'il aimait... ah ! je n'y tiens plus, je veux savoir... déjà, peut-être, nous avons trop attendu !

Un mystérieux sourire erra sur les lèvres de Norbert.

Mais personne ne le remarqua.

Valentin, tout à l'heure accablé, semblait plus calme ; il avait recouvré son sang-froid, ses yeux gris étincelaient.

— Viens, Trompe-l'Œil... descendons... il faut que nous sachions ce qui est arrivé... Auguste, tu resteras ici... afin d'expliquer notre absence, dans le cas où Gabrielle et son père rentreraient...

Il ne s'occupait pas de Norbert.

— Je vous fais de nouveau mes offres de service... dit celui-ci. Je serais aussi affligé que vous s'il était arrivé quelque accident à celle que nous aimons tous les deux...

Il tendit sa main ouverte, offrant son amitié.

Valentin eut un geste, comme pour la prendre et la serrer, mais il se retint et se détourna.

— Non, c'est plus fort que moi... je vous hais !

Et il sortit, suivi de Trompe-l'Œil.

— Rancunier, ce petit homme ! dit le marquis à Auguste.

— Oui, fit le clown, aussi constant dans ses amitiés que dans ses haines... Brave comme un aigle... et généreux... et un cœur d'or... Ce n'est pas pour rien, voyez-vous, que nous lui sommes dévoués et prêts à lui donner notre vie au besoin.

Norbert fronça le sourcil et resta un moment soucieux.

Puis, il haussa les épaules, et il eut un rire dédaigneux.

— Allons donc ! un enfant ! j'aurais peur ? quelle folie !...

Pourquoi avait-il besoin de se rassurer, et à quelle pensée répondait-il en se murmurant ces paroles à lui-même ?

Trompe-l'Œil et Valentin étaient descendus.

L'escalier aboutissait à la boutique d'un marchand de vin.

Celui-ci était sur le seuil, fumait sa pipe en prenant l'air et en causant avec un voisin.

— M. Lestibout, dit Valentin, vous avez vu Gabrielle ?

— A sept heures, oui. Elle s'en allait avec un panier... aux provisions, m'a-t-elle dit, parce que c'était sa fête...

— Elle n'est pas rentrée, par hasard ?

Le marchand de vin parut très surpris...

Il n'avait pas quitté sa place depuis sept heures...

Il était certain de n'avoir pas revu la jeune fille...

Ce qu'il pouvait affirmer aussi, c'est qu'elle allait chez le boulanger et l'épicier...

Gabrielle le lui avait dit... Même elle avait ajouté :

« Si vous avez un peu de temps, dans la soirée, Monsieur Lestibout, vous monterez boire un verre à ma santé ? »

— Ce n'est pas de refus, que je lui ai dit, acheva le marchand de vin. Elle est rudement gentille, et il n'y a pas un locataire dans la maison qui ne se ferait mettre en quatre pour elle.

Mais Valentin n'écoutait plus.

Il n'avait retenu qu'une chose : c'est que, assurément Gabrielle n'avait point reparu.

— Courons, dit-il à Trompe-l'Œil ; Gabrielle achetait son pain chez Lingard, à la boulangerie qui fait le coin de la rue des Ardennes, et elle se fournissait à l'Epicerie Générale, rue de l'Ourcq, chez Lantaume... peut-être nous renseignera-t-on!

Ils eurent bientôt fait le trajet.

La boulangère était à son comptoir.

En deux mots, Valentin la mit au courant de ce qu'il voulait savoir.

— Je connais très bien Mademoiselle Bertara, répondit Madame Lingard, et comme je n'ai pas quitté la caisse depuis six heures du soir, — nous dînons à cinq heures, — je peux vous certifier que cette jeune fille n'est pas venue.

— C'était bien chez vous qu'elle se fournissait ?

— Très régulièrement et depuis longtemps.

Ils sortirent de la boulangerie et allèrent rue des Ardennes.

Deux garçons dînaient au fond de la boutique,

sur le coin d'une table ; au comptoir se tenait Madame Lantaume.

Les garçons et la patronne connaissaient Gabrielle ; ni celle-ci, ni les autres ne l'avaient vue de l'après-midi...

Valentin et Trompe-l'Œil sortirent désespérés.

Que faire ? comment savoir ? à qui s'adresser ?

Valentin répétait machinalement :

— Il y a un malheur, je le savais bien, un grand malheur.

Et il s'en allait de droite et de gauche, sur le trottoir de la rue d'Allemagne, chancelant sur les jambes, la tête ballotante, titubant comme si l'ivresse l'eût amolli.

— Hé ! hé ! voilà un garçon qui a sa pinte !... disaient les passants, — lesquels devenaient de plus en plus rares...

Sans y penser, vaguant ainsi au hasard, ils étaient arrivés à la rue de Meaux...

Sur leur chemin, ils avaient exploré les boutiques où la jeune fille avait pu entrer, ils avaient donné son signalement, ils avaient interrogé ! vains efforts !

Tout à coup, Valentin s'arrêta...

Venant à lui, un chiffonnier, la hotte sur le dos, la lanterne traînant à terre, fouillait les ordures... et, dans le ruisseau, il venait de ramasser, du bout de son crochet, un de ces petits paniers d'osier mou, ornés sur le côté de fleurs en laine, dont se servent les ménagères pour aller au marché !

Ce panier, à la lueur jaune de la lanterne, Valentin le reconnut...

C'est celui que prenait Gabrielle, tous les jours.

Il se précipita sur le chiffonnier, le lui arracha... l'examina...

Il y avait un G brodé sur un des coins.

Plus de doute.

Trompe-l'Œil accourut. Sans prononcer une parole, le jeune homme lui montra sa découverte. L'autre, au premier coup d'œil, comprit.

— Tonnerre ? dit-il, que s'est-il passé ?

— Vois-tu, je te l'ai dit, un malheur ! un malheur ! répétait Valentin... elle est partie, on ne la reverra pas !...

Il s'assit sur le bord du trottoir.

Le chiffonnier, sans comprendre, continuait sa besogne nocturne.

A quelques pas de là, au coin de la rue de Meaux et de la rue d'Allemagne, se trouve une station de voitures. Deux cochers, des premiers de la file, qui flânaient en attendant de charger, s'approchèrent, croyant à un accident.

Ils s'informèrent...

— Voilà ce que c'est, dit Trompe-l'Œil...

Nous sommes à la recherche d'une jeune fille... dont la disparition nous semble bizarre... bien qu'elle ne remonte pas à plus de trois ou quatre heures...

— Tiens, tiens, fit un cocher, comment est-elle de son espèce, votre jeune fille ?

Trompe-l'Œil donna le signalement. A peine avait-il fini que le cocher disait :

— Comme ça se trouve !... je crois bien que je vais pouvoir vous fournir quelques renseignements...

Ils se rapprochèrent, haletants, anxieux. Le cocher prit son temps, tira sa pipe et, après l'avoir

secouée sur l'ongle de son pouce, la bourra méthodiquement.

C'était un vieux bonhomme, sec et maigre, à la figure rouge-brique, à l'œil bridé, clignotant et malicieux.

— Je l'ai bien vue, votre demoiselle, dit-il, s'arrêtant à chaque mot pour souffler dans sa pipe, elle montait la rue et je la trouvais gentille, et je me disais moi-même, à part moi, que je lui aurais bien fait un pas de conduite, si je n'avais pas été aussi vieux. Elle avait un panier à son bras, et elle se pressait, elle se pressait. Elle allait entrer chez l'épicier, là, à deux pas, quand deux hommes sont venus à sa rencontre. Ils l'ont abordé très poliment, le chapeau à la main. Ils s'étaient mis de chaque côté d'elle. Je me promenais sur le trottoir, en fumant Jeanne-Marie, — Jeanne-Marie, c'est ma pipe, — et j'entendis ce qu'ils disaient.

Valentin tremblait de tous ses membres, et comme une sueur froide mouillait son front, il s'essuyait de temps en temps avec son mouchoir.

— Je vous en prie, dit-il, parlez plus vite, dites tout de suite ce que vous savez...

— Voilà ! voilà ! jeune homme, fit le cocher avec flegme ; les deux hommes, après avoir salué la demoiselle, lui ont demandé comme ça :

— C'est vous, n'est-ce pas, qui êtes Mam'zelle Bertara ?

— C'est moi... que me voulez-vous ?

— Nous venons de chez vous, mam'zelle...

— De chez moi ? et pourquoi donc ?

— Parce que nous avions une mauvaise nouvelle à vous apprendre et que c'est nous qu'on a dépêchés pour ça à l'usine de Pantin.

— Mon père ? s'écria la demoiselle.

— Justement : il s'agit de votre père...

— Il lui est arrivé malheur ?...

— Un grand malheur... il est tombé sous la roue de la machine et il a eu les deux pieds broyés...

— Grand Dieu !...

— Une hémorragie s'en est suivie... on craint pour sa vie... on l'a couché là-bas... le médecin a défendu le transport... alors on nous a donné votre adresse, en nous disant : « Courez vite prévenir Mademoiselle Gabrielle et ramenez-là en voiture auprès de son père !... » Nous sommes partis sans perdre une minute. Chez vous, on nous a appris, dans la maison, que vous veniez de sortir et nous nous sommes mis à votre recherche. Heureusement, nous vous connaissions un peu, vous ayant rencontré une fois avec votre père !...

Le cocher alluma sa pipe avec soin, lentement.

— La pauvre petite était défaillante. Un des hommes fut obligé de la soutenir. Et il la conduisit ainsi jusqu'à un fiacre qui les attendait, à deux pas de la station. Etait-ce un fiacre ? je ne le crois pas. Je n'ai pas vu de numéro. Il est vrai que je n'y ai pas prêté grande attention. Par exemple, le cheval était bon. Il a filé d'un grand trot allongé et, en une seconde, il avait disparu.

— Dans quelle direction ? demanda Valentin.

— Parbleu, sur Pantin, descendant la rue d'Allemagne. En montant, la petite a laissé tomber son panier. Personne n'a songé à le ramasser. Moi-même, je ne l'ai pas vu, et il a fallu votre arrivée et surtout le désespoir de ce jeune homme, — et il désignait le malheureux Valentin, — pour éveiller mon attention.

Valentin avait retrouvé un peu de sang-froid. Le récit du cocher lui rendait au moins un peu d'espérance. Il demanda :

— Et il y a longtemps que tout cela s'est passé ?

— Plus de trois heures... personne ne charge, à la station. Je ne sais pas ce qu'ont les bourgeois du quartier... Tous en omnibus, à quinze francs le cent.

Après cette bourrade, le vieux s'en alla remonter sur son siège.

Valentin et Trompe-l'Œil n'avaient pas d'argent ; ils ne pouvaient songer à prendre une voiture ; mais ils avaient de bonnes jambes et se mirent, en courant, à redescendre la rue d'Allemagne.

Quand ils passèrent devant la maison du père Bertara, Trompe-l'Œil dit :

— Si nous allions voir ?... Auguste viendrait avec nous...

Une seconde après, ils frappaient à la porte.

Auguste vint ouvrir. Il était seul. Norbert était parti.

Auguste ne savait rien. Il était demeuré tout le temps à son poste et n'avait vu personne. Ils allaient repartir tous les trois dans l'intention de se rendre à Pantin, quand deux hommes entrèrent brusquement, sans frapper.

— Mademoiselle Bertara, demanda l'un, c'est bien ici ?

— C'est ici, mais elle est absente.

— Nous nous en doutons un peu ; car nous l'avons vue en voiture, entre deux individus qui ne la lâcheront pas de sitôt, c'est certain...

—Que voulez-vous dire ?...

— Et qu'elle est enlevée, parbleu !...

— Enlevée ! dit Valentin, avec un cri de rage et de désespoir... je le savais bien... je l'ai dit !... nous ne la reverrons pas !...

Ceux qui venaient d'entrer répondaient aux noms de Siméon et de Chilpéric.

Petits, râblés, les épaules larges, la figure intelligente et audacieuse, ils avaient entre eux un certain air de ressemblance, ce qui faisait croire souvent qu'ils étaient frères, bien qu'ils ne fussent pas parents.

Ils étaient, depuis quelques jours, au service de Mourad qui ne s'était confié à eux, cette fois, qu'après renseignements pris et était sûr de pouvoir compter sur leur probité.

Mourad ne leur avait pas laissé ignorer l'aventure de La Guyane ; il leur avait raconté également quelle délicate et difficile mission il était chargé de remplir à Paris, et leur avait conseillé de filer l'ancien forçat afin d'apprendre quels étaient ses projets et qui l'employait.

Siméon et Chilpéric avaient appartenu à la préfecture, qu'ils avaient quittée à la suite d'un malentendu avec le chef de la Sûreté : celui-ci avait fait quelques démarches pour les reprendre, mais les deux hommes, dont la fierté avait été blessée, se montrèrent intraitables ; anciens soldats et compagnons d'armes, ils vivaient en frères, sur les revenus d'un petit héritage fait par l'un d'eux.

Ils connaissaient La Guyane, ses habitudes, son repaire.

Ils le découvrirent donc aisément et ne l'abandonnèrent plus, se réglant sur lui et copiant son existence.

Ce soir-là, ils avaient vu Louffard et La Guyane monter dans une voiture sans numéro qui était

venue les prendre à la porte d'une maison de la rue Lafayette.

Siméon et Chilpéric, courant derrière, avaient réussi à la suivre jusqu'au moment où ils purent eux-mêmes, arrêter un fiacre. Siméon monta près du cocher.

La voiture de La Guyane n'alla pas jusqu'au passage d'Hautpoul. La Guyane et son compagnon en descendirent et rôdèrent aux alentours de la maison habitée par Bertara.

Siméon et Chilpéric s'attablèrent chez un marchand de vin et demandèrent un litre qu'ils burent consciencieusement.

Ils commençaient à s'impatienter quand Gabrielle sortit.

Ils n'eussent pas fait attention à elle s'ils n'avaient vu La Guyane et Louffard la suivre en remontant la rue.

— Ils sont là pour cette fillette, dit Chilpéric, attention !

Ils payèrent et emboîtèrent le pas aux deux bandits.

Leur fiacre marchait derrière eux, frôlant le trottoir, mais ils étaient obligés de garder un certain intervalle, car La Guyane et Louffard les avaient remarqués, les avaient même laissé passer et ne les perdaient pas de vue.

— Ils nous soupçonnent ! fit Siméon, à voix basse.

A la hauteur de la rue de Meaux, ils virent La Guyane accoster Gabrielle, celle-ci chanceler, comme sous le coup d'une émotion foudroyante ; ils virent Louffard soulever la jeune fille et la jeter presque en voiture et celle-ci disparaître, en descendant devant eux avec la rapidité d'un éclair.

— Voilà de la besogne habilement faite ! fit Chilpéric.

— Nous n'aurions pas mieux travaillé.

Déjà, ils avaient rejoint leur fiacre, et Siméon guidait le cocher, lui montrant au loin, dans la rue déserte, la voiture des bandits, éclairée de temps en temps par les becs de gaz et filant comme le vent...

— Je ne la rattraperai jamais, dit le cocher. Ils ont un cheval vigoureux ; le mien est sur pied depuis douze heures !

— Tonnerre ! il le faut, pourtant !

— Impossible ! il butte à chaque pas... j'ai beau casser mon fouet sur son échine, il ne dépassera pas la barrière.

Aucun fiacre ne passait dans la rue.

Et puis, descendre et remonter, c'eût été perdre un temps précieux.

Cependant, à la barrière, ils purent regagner un peu de terrain ; la voiture de La Guyane venait de s'arrêter ; une main sortit de la portière et fit signe à un soldat qui rentrait à la caserne en flânant, la retraite n'étant pas sonnée.

Le soldat s'approcha.

On parlementa pendant une seconde avec lui, de l'intérieur.

Puis le soldat prit une lettre qu'on lui tendait, et, au lieu de continuer vers la caserne par le chemin de ronde qui longe les remparts, revint sur ses pas et remonta la rue.

Siméon avait vu le manège.

— Fouette... fouette !... mon vieux... je te le paierai, ton cheval, si tu le crèves !

Le cheval buta, s'abattit et poussa un hennisse-

ment de douleur ; il avait les deux jambes de devant cassées.

— Eh bien, payez-le, c'est le cas ! fit le cocher, très rouge.

Siméon sauta du siège ; mais la voiture qui emportait La Guyane, Louffard et la jeune fille avait disparu dans la nuit... Siméon, sans dire un mot, s'élança dans la direction qu'il avait vue prendre au soldat et le rejoignit.

— Pardon, dit-il, on vous a remis une lettre... tout à l'heure ?

— Oui, avec prière de la porter à son adresse.

— Et combien, pour la commission ?

— Cent sous !

— Voici vingt francs ! donnez la lettre. Je me charge de la course.

Le militaire se mit à rire.

— Ma foi, dit-il, ce n'est pas de refus. Je n'ai point de scrupules. La voici ! au moins vous me promettez de faire la commission ?

— Tout de suite, vous pouvez m'accompagner, si le cœur vous en dit.

Mais le soldat était déjà parti.

Siméon rejoignit Chilpéric, qui avait généreusement payé le cheval au cocher, puis tous deux coururent à l'adresse indiquée.

— La lettre ? vous avez la lettre ? demanda Valentin.

— C'est à Monsieur Bertara qu'elle est destinée, observa Siméon.

— Le père Bertara ? est-ce qu'on sait où il est ?

— Peut-être bien qu'on l'aura enlevé comme sa fille !... son accident, ces deux pieds broyés, c'était une frime pour attirer Gabrielle en voiture... donnez, vous dis-je...

Siméon obéit, Valentin lut la suscription et pâlit.

— C'est l'écriture de Gabrielle, qu'est-ce que cela signifie ?

Il décacheta et d'un trait parcourut la lettre. Elle était courte, du reste, et ne contenait que ces quelques mots :

« Mon cher père, je te supplie de me pardonner le mal que je vais te faire, mais c'est plus fort que moi et il ne m'est plus possible de raisonner. J'aime... J'appartiens à un autre... Il veut que je le suivre... et je pars avec lui !... Oh ! pardonne-moi de t'abandonner...toi que j'aime bien aussi... tout me dit que je te retrouverai bientôt et que nous serons heureux ensemble. Quelque chose me dit, encore, que je suis destinée peut-être à réaliser un de tes rêves, celui d'avoir une vieillesse calme, passée dans l'aisance, avec la certitude que désormais rien ne manque plus à ta fille de ce qui était nécessaire à son bonheur. »

Valentin passa la main sur son front.

— C'est drôle, dit-il, je ne reconnais plus là Gabrielle... jamais je ne l'ai entendue faire des phrases comme cela... elle n'a pas écrit cette lettre... on a imité son écriture, voilà tout.... Parbleu !... réfléchissez, vous autres... d'abord, Gabrielle n'avait point d'amant... c'est une calomnie infâme... et si je tenais celui qui en, a eu l'idée !... Gabrielle m'aime, j'en suis sûr, elle me le disait encore tout à l'heure, et rien ne lui était plus facile de me donner mon congé, si je l'ennuyais... Puis, ce qui le prouve, c'est le piège qu'on lui a tendu... On a deviné juste, en pensant qu'elle ne raisonnerait pas et qu'elle n'hésiterait pas à s'en aller avec le premier venu à la nouvelle d'un

aussi effroyable accident arrive à son père...

Tout à coup, se retournant vers Siméon et Chilpéric :

— Au fait, qui êtes-vous donc, vous autres ? vous m'apportez cette lettre... qui sait si ce n'est pas vous qui l'avez écrite ?... vous me racontez cette histoire... qui sait si ce n'est pas vous qui avez enlevé Gabrielle ?...

Il s'avança vers les agents d'un air de menace.

Trompe-l'Œil et Auguste barrèrent la porte, d'un mouvement spontané ; Auguste retroussa les manches de sa redingote.

Les deux agents se mirent à rire.

— A bas les pattes ! camaros, dit Chilpéric. Au lieu de nous disputer, je crois qu'au contraire, nous sommes appelés à travailler ensemble et à nous entr'aider. Vous vous intéressez à la petite. Nous aussi.

— Pour quel motif. Vous ne la connaissiez pas.

— C'est vrai ! eh bien, sans la connaître nous la cherchions, pourtant. Et même nous commencions à désespérer de la trouver. Oh ! n'essayez pas de comprendre. Il y a là un secret que nous ne pouvons pas vous confier, parce qu'il ne nous appartient pas. Sachez seulement que votre Gabrielle me semble courir un grand danger, et que si vous êtes de braves gens, et si vous l'aimez, nous ne serons pas de trop pour la tirer d'affaire. Quant à nous, vous pouvez nous prendre pour autre chose que des bandits, cela ne nous rendra pas plus fiers. Si nous avions enlevé votre protégée, notre premier soin n'eût pas été d'accourir vous en informer...

— Vous avez raison, dit Valentin. A quoi vais-je penser ?

Et il ajouta en tremblant :

— Croyez-vous que la vie de Gabrielle soit en péril ?

— Oui, et plus que cela, même, son honneur.

Valentin, d'un geste fou, planta ses ongles dans ses cheveux et se déchira le crâne ; le sang coula sur son front et ses joues...

— Au lieu de se lamenter, il faut agir !

— Que faire, mon Dieu, que faire ?

— Cherchez de votre côté ; nous chercherons du nôtre... voici notre adresse. Venez nous voir quand vous aurez besoin de nous.

Siméon et Chilpéric partirent sans que le jeune homme parût s'en apercevoir. Il sentit que deux mains prenaient les siennes et les serraient avec force... Il releva les yeux... c'étaient Trompe-l'Œil et Auguste.

— Vous savez fit Trompe-l'Œil je connais mon Paris mieux que le plus rusé des agents du quai des Orfèvres. Nous remuerons Paris de fond en comble s'il le faut pour la retrouver...

— Moi, dit Auguste, je n'ai que ça pour les amis, mais c'est solide, on peut compter dessus.

Et, raccourcissant les bras, il fit saillir, sous sa manche, les muscles énormes de ses biceps d'hercule.

Alors, Valentin eut un éclair dans les yeux.

— Nous la retrouverons, dit-il gravement.

V

La rue d'Allemagne, comme toutes les rues qui constituaient l'ancienne banlieue, a une physionomie particulière. La première partie de la rue, celle qui avoisine les boulevards extérieurs, a plutôt l'allure de Paris, avec ses maisons à quatre ou cinq étages, tandis que la partie basse, surtout celle qui borde le chemin de fer de ceinture, rappelle, avec ses petites maisons, les villages de l'autre côté des remparts. Beaucoup de ces maisons n'ont qu'un étage, quelques-unes, deux. Par conséquent, il n'y a point de concierge, et c'est le principal locataire qui donne les renseignements, ou le boutiquier du rez-de-chaussée.

Les portes pleines qui ferment sur la rue, les corridors noirs et étroits conduisant à l'escalier, ne s'ouvrent point par le traditionnel cordon ; chaque locataire possède une clef.

Le soir du jour où se sont passés les événements que nous venons de raconter, un homme remontait la rue d'Allemagne, venant de la barrière.

Il titubait sur ses jambes et zigzaguait sur la largeur du trottoir, des maisons aux arbres de la rue.

Il pouvait être, à cette heure, minuit.

L'homme allait vite, malgré son ivresse... on

eût dit qu'il marchait soutenu par une idée fixe qui lui redonnait des jambes quand il allait tomber.

Il roulait, les bras au long du corps, le dos penché, la tête en avant, faisait quelquefois de grandes enjambées, comme s'il avait rencontré une pierre sur son chemin et ne se remettait debout que par un prodige d'équilibre.

Dans un de ses zigzags, il se cogna à un des arbres maigres nouvellement plantés le long de la rue et l'entoura de ses deux bras pour se soutenir...

Comme il y avait un banc derrière lui, il s'y laissa choir.

La jaune lumière d'un bec de gaz, qu'une forte brise qui venait de se lever agitait de soubresauts, éclaira le visage de l'ivrogne renversé sur le dossier du banc, la bouche entr'ouverte, les yeux fixes.

C'était le père Bertara...

Il était presque méconnaissable tant sa figure était décomposée.

Il resta longtemps dans cette posture, immobile à ce point qu'on aurait dit qu'il était mort, si l'on n'avait entendu sa respiration rauque, pénible, siffler en sortant de sa poitrine.

Le matin, avant d'entrer à l'atelier, il avait bu un demi-setier sur le comptoir d'un marchand de vin, en compagnie d'un bon vivant qui l'avait invité. Deux ouvriers étrangers et de mauvaise mine, qui étaient là, trinquèrent avec eux, et, chose bizarre, à peine Bertara eut-il bu que sa tête tourna. Il dut s'asseoir et s'endormit. On le traîna dans un coin où il resta jusqu'à la nuit.

A onze heures seulement il put se tenir debout. On le jeta dehors.

Et il remontait péniblement la rue d'Allemagne.

Tout à coup il mit son front entre ses mains et se secoua la tête avec une sorte de rage.

— Je veux marcher... je veux arriver chez moi, dit-il. Ils m'ont grisé... je ne sais pas ce qu'ils m'ont fait boire... Ma fille doit être inquiète... je veux marcher...

Son esprit était libre. Il possédait tout son sang-froid.

Il se releva ; ses jambes molles le portaient avec peine et il se frottait fréquemment les yeux.

— On dirait que je suis aveugle... Jamais je ne verrai le numéro de ma maison...

Il chercha longtemps et arriva enfin.

— C'est là dit-il avec un sourire de soulagement... je vais pouvoir dormir... mais qu'est-ce que va dire Gabrielle ?...

Il chercha sa clef et, après des efforts, finit par ouvrir.

Alors, en se guidant le long de la muraille contre laquelle il appuyait l'épaule, il gagna l'escalier... les forces lui manquant, il grimpa sur les mains et sur les genoux...

Dans la première des deux chambres qui composaient son logement, il s'arrêta et cria en tremblant :

— Gabrielle ! Gabrielle ! viens m'aider... viens à mon secours !...

Mais il n'y avait là personne. Personne ne répondit.

— Gabrielle ! Gabrielle ! dit-il de nouveau... ne m'entends-tu pas ?

Sa voix était étranglée dans sa gorge. Il renversa une chaise qui s'abattit avec fracas. Mais ce fut toujours le même silence.

Alors pris de peur il se releva droit... l'ivresse disparaissait de ses membres... seule dans son crâne, une lourdeur persistait.

D'un pas presque ferme, il alla vers la cheminée, chercha les allumettes, alluma une bougie.

La porte de la chambre de sa fille était au fond; il alla y frapper, discrètement d'abord, puis, plus fort ; puis, comme rien ne répondait, d'un coup de poing il poussa la porte et entra.

La chambre était vide ; le lit n'était même pas défait.

Le chandelier trembla dans sa main et des gouttes brûlantes de bougie tombèrent sur ses rudes doigts de travailleur.

— Gabrielle, murmura-t-il d'une voix étouffée, Gabrielle, j'ai peur... Je t'en supplie, dis-moi où tu es !...

Il revint à l'autre chambre et sur la table où d'habitude la fillette confectionnait ses fleurs, il aperçut une lettre dépliée, celle que Siméon et Chilpéric avaient apportée.

Il la prit, il essaya de lire... un nuage voilait ses yeux...

Il alla se rafraîchir le visage en le plongeant dans une cuvette d'eau et revint étaler le papier près de la lumière.

Et il lut, — le malheureux, — la lettre cruelle !...

Le papier maudit s'échappa de ses mains, et le pauvre vieux s'abattit en sanglotant, le ventre sur le plancher.

Et tel était son désespoir qu'il n'entendit pas

que quelqu'un venait d'entrer et refermait la porte... puis, les bras croisés le regardait...

C'était le marquis Norbert d'Argental.

Caché au coin du passage d'Hautpoul, il avait guetté Bertara, l'avait vu revenir, et comme le vieux n'avait pas refermé la porte dans sa hâte d'arriver près de sa fille, il était monté derrière lui.

Le marquis considéra longuement, en silence, le pauvre désolé dont le corps était secoué de sanglots nerveux qui l'agitaient de convulsions, comme s'il avait été près de rendre l'âme.

Il se baissa, le prit par les épaules et le remit sur pied.

Bertara le reconnut.

— Ah ! monsieur Norbert, monsieur Norbert ! dit-il, savez-vous ce qui m'arrive ?

— Je sais tout... consolez-vous... rien n'est désespéré...

Et, pour lui prouver qu'il était au courant de la disparition de Gabrielle, il lui raconta brièvement les scènes qui s'étaient passées là, dans la soirée...

Bertara l'écoutait, les yeux rougis, la tête basse.

— Et vous m'affirmez qu'il reste un espoir de la retrouver ?

— Je n'affirme rien, dit Norbert. Seulement, voici mon avis :

La lettre que vous venez de lire, bien qu'elle semble être de l'écriture de votre fille... n'a pas été écrite par elle... J'en suis sûr... votre fille n'a point d'amant... si elle est partie, c'est contre sa volonté. Autrement, elle n'eût pas attendu, pour vous quitter, le jour de sa fête et le moment où il y avait auprès d'elle plusieurs personnes réunies pour la lui souhaiter...

— Vous avez raison... Alors, qu'est-il arrivé ?

— Il est arrivé que l'on a enlevé Gabbrielle !

— Enlevé ? qui ? et pourquoi ? est-ce qu'on peut enlever de la sorte, une jeune fille en plein Paris ?

— A Paris, tout est possible, monsieur Bertara, c'est le pays du merveilleux et de l'invraisemblable. On les va chercher au loin, bien souvent quand on les a près de soi...

— Mais que veut-on faire de mon enfant ?

— Je l'ignore, mais je vous promets que je le saurai, et bientôt. J'aime Gabrielle et je ne suis pas moins effrayé que vous de sa disparition. En attendant que je la retrouve et que je vous la ramène, tâchez de m'écouter avec sang-froid et de bien comprendre ce que j'ai à vous dire.

— Hélas, monsieur Norbert, le pourrai-je ? Je sens ma pauvre tête qui déménage... je ne mettrais pas deux idées à la file, et je crois que mieux est pour moi de me jeter par la fenêtre sur le pavé, pour en finir tout de suite...

Norbert haussa les épaules.

— Ce serait une singulière façon de sauver votre fille.

— Je ferai tout mon possible pour vous écouter...

— Vous avez des ennemis, cela est certain... vous n'en doutez pas, je suppose ?

— J'ai des ennemis, oui.

— D'autre part, votre fille qui est très belle, si belle qu'elle ne peut passer dans les rues sans attirer des regards d'admiration ; votre fille, qui est honnête, a dû exciter bien des envies, éveiller des passions... Il n'est sorte de périls dont ne soient entourées les jolies fillettes à Paris, et Ga-

brielle, après y avoir échappé jusqu'aujourd'hui, a fini par y succomber. Où est-elle, à présent ? peut-être près de nous, peut-être loin déjà !... qui l'a enlevée ? Assurément, ce ne peut être qu'un homme que sa fortune et son influence mettent à l'abri, au moins pour un long temps, des représailles de la loi.

— Je me plaindrai, j'irai trouver le préfet de police.

— C'est-à-dire que vous ferez tout le contraire de ce qu'il faut. La police, prévenue, ébruite la chose. Elle va, elle vient, cherche, ne trouve pas, et comme elle a d'autres chiens à fouetter, s'occupe d'autre chose. Mis en garde, le ravisseur a pris ses précautions. Il connaît les moyens dont la police dispose ; la police ne l'atteindra pas.

— Que faire, mon Dieu ?... Pouvons-nous laisser Gabrielle à la merci d'un misérable, sans rien tenter pour la sauver ?

— Non, ce serait un crime. Voici ce que je vous propose. Le ravisseur est à l'abri des coups immédiats que nous pourrons lui porter ; il doit craindre seulement que l'enlèvement de Gabrielle ne fasse trop de bruit et comme vous seul pouvez vous plaindre et faire scandale, je redoute pour vous quelque piège où vous pourriez laisser la vie. Vous disparu, mort, Gabrielle est perdue, parce que personne n'aura plus le droit de s'occuper d'elle ? Il est donc nécessaire que vous disparaissiez, sans que l'on connaisse le lieu de votre retraite... Quand vous serez en sûreté, j'agirai plus librement et avec d'autant plus de chances de succès que je suis inconnu et que l'on ne se méfiera point de moi. Saisissez-vous ma pensée ?

— Je comprends, je comprends !

— Ce n'est pas tout. En ne donnant pas signe de vie, en évitant tout scandale, en n'allant pas mettre dans la confidence ni le commissaire du quartier, ni le préfet de police, ainsi que vous en parliez tout à l'heure, qu'arrivera-t-il ?... Une chose bien simple. Celui qui a enlevé Gabrielle et qui a tout intérêt à ce que le silence se fasse autour de son crime, s'imaginera que la ruse dont il s'est servi a réussi, que vous avez cru à la lettre imaginée par lui, dans laquelle votre fille vous avoue qu'elle fuit avec un amant et que vous vous êtes résigné à cet abandon...

Ce raisonnement avait un semblant de logique qui frappait l'esprit tendu du bonhomme.

— Oui, oui, disait-il, je me tais, je disparais, je fais le mort, quoi !... et pendant ce temps-là, vous cherchez Gabrielle... Est-ce cela ?

— C'est cela, et je vous la ramènerai avant qu'il soit longtemps, monsieur Bertara ; je vous la ramènerai, je vous le jure par ce que j'ai de plus cher au monde, par Gabrielle elle-même, que j'aime du plus profond de mon âme.

Le vieux se reprit à pleurer...

— Merci, monsieur Norbert, merci, je n'ai que vous d'ami, je le vois bien... et c'était le ciel qui m'inspirait quand je voulais vous donner ma fille... ah ! si elle avait voulu, pourtant... elle serait dès à présent votre femme... et tout cela ne serait pas arrivé...

Norbert frisa sa moustache, pour cacher un imperceptible et cruel sourire d'ironie.

Il se disait :

— Bertara a plus raison qu'il ne pense !...

Le pauvre homme lui avait pris la main qu'il

serrait de toutes ses forces dans ses larges mains calleuses.

— Je l'aime tant, répétait-il, je l'aime tant, que je mourrai si on ne me la rends pas !...

L'ouvrier était dans un état d'affaissement, d'hébétude qu'il serait difficile de dépeindre; pâle, les traits contractés, les bras ballants, la tête sur la poitrine, il offrait l'image du désespoir, de l'angoisse la plus intense.

Il aimait sa fille à l'adoration ; elle était née alors qu'il n'espérait plus d'enfant, et elle avait coûté la vie à sa mère ; il l'aimait pour lui et pour la mère qui n'était plus.

Norbert reprit :

— Je vous conseille de ne pas attendre le jour pour quitter Paris. Qui sait même s'il n'est pas trop tard !...

— Où aller ? m'abandonnez-vous donc ? ne voyez-vous pas que si je reste seul, il me sera impossible de me conduire ?...

Il était faible d'esprit autant que de corps ; sa vieille manie de persécuté le faisait trembler maintenant, d'autant plus qu'il voyait se réaliser devant lui, sous ses yeux, un de ces dangers imaginaires dont il rêvait souvent.

— Non, je ne vous abandonne pas. Je ne vous laisserai que lorsque je vous verrai tranquille et que vous serez en lieu sûr. Hâtons-nous. Avez-vous à prendre ici de l'argent... quelques papiers de famille auxquels vous tenez ?

— Rien du tout. De l'argent, je n'en ai point.

— Je vous en procurerai.

— Quant aux papiers, ils sont sans importance.

— Alors, partons.

Bertara voulut marcher, mais il chancela. Norbert lui passa le bras sous les épaules et l'emporta presque, comme il eût fait d'un enfant.

Ils descendirent ainsi l'escalier.

Le marquis prenait des précautions pour ne point faire de bruit.

Quand ils furent dans la rue, l'air vif de la nuit fit du bien à Bertara, qui marcha sans soutien.

Un fiacre passa comme par hasard, Norbert y fit monter Bertara et s'installa près de lui.

Le cheval filait à fond de train. Une demiheure s'écoula.

Tout à coup, la voiture s'arrêta. Norbert fit descendre le bonhomme.

Ils étaient à la gare de Paris-Lyon.

— Nous n'avons que le temps de prendre nos billets, dit le marquis en se précipitant au guichet.

Il reçut les coupons et courut, entraînant l'ouvrier : le train allait partir ; un employé leur ouvrit une portière et la ferma sur eux ; il y eut un coup de sifflet et le train se mit en marche.

Ils étaient seuls dans un compartiment de première, et l'employé venait d'accrocher au dehors une pancarte sur laquelle se lisait : « *Réservé* ».

— Nous ne serons pas dérangés, dit Norbert. J'ai pris les huit places.

— Où allons-nous ?

— A quelques heures de Paris, en express, dans un coin désert du Morvan où j'ai une propriété, et bien malin sera celui qui viendra vous y déterrer, père Bertara !

Norbert souriait toujours.

A l'heure même où le marquis d'Argental en-

traînait Bertara loin de Paris, Siméon et Chilpéric entraient dans un somptueux hôtel situé au fond de l'avenue du Bois-de-Boulogne, au coin d'une rue nouvellement percée et dont les plaques administratives n'indiquaient pas encore le nom.

C'était un logis seigneurial dont l'extérieur, si grandiose qu'il fût, pouvait à peine laisser deviner les richesses inouïes. Nous aurons plus tard à y revenir et nous tracerons alors à nos lecteurs le tableau du luxe oriental, éblouissant, féerique, au milieu duquel vivait Mourad, et où se dérouleront plusieurs des scènes les plus émouvantes de notre récit.

Siméon et Chilpéric avaient sans doute leurs entrées libres, car les nombreux serviteurs asiatiques qu'ils rencontrèrent se contentèrent de s'incliner devant eux.

Ce ne fut que lorsqu'ils arrivèrent dans un petit salon, dont les tapis étaient doucement éclairés par une veilleuse turque suspendue au plafond, qu'ils s'arrêtèrent.

Un homme venait de se dresser devant eux, près de la porte qui conduisait à l'appartement particulier de Mourad.

Il était vêtu du pittoresque costume arménien, sa haute taille serrée dans une veste de drap marron à boutons d'or, bordée de galons noirs, les reins pris par une ceinture de soie noire ; le pantalon bouffant jusque sous le genou et se terminant par une molletière de laine ; les pieds nus. Il avait pour coiffure un bonnet de foulard roulé gracieusement autour de la tête.

C'était Azep, le domestique dévoué de Mourad.

— Votre maître est-il couché ?... demanda

Chilpéric. Vous savez, l'ami, qu'il nous a permis de le déranger à quelque moment que ce fût. Prévenez-le que nous avons besoin de nous concerter avec lui, sans perdre une minute.

— Mon maître ne dort pas, dit l'Arménien, après avoir salué à l'orientale, en portant la main à son front et à son cœur. Je vais l'avertir seulement, et vous pourrez entrer.

Il sortit et revint presque aussitôt.

— Mon maître vous attend.

Azep avait été élevé à Constantinople et il parlait très purement le français.

Chilpéric et Siméon entrèrent. Au fond d'une petite chambre, près d'une table basse incrustée de nacre sur laquelle reposaient deux lampes, un jeune homme lisait, étendu nonchalamment sur une pile de tapis et de coussins.

En apercevant les agents, il laissa tomber son livre, se leva vivement et vint à eux.

C'était un joli garçon de vingt-cinq ans, à peu près, grand, mince, très élégant, à l'œil noir fort doux, comme velouté, à la peau blanche et délicate. Il avait le front large et intelligent. Une fine moustache noire ombrageait ses lèvres un peu fortes, le seul signe de sa physionomie qui accusait le tempérament sensuel de sa race.

Il était vêtu à l'européenne.

Comme il n'y avait point de siège, Mourad indiqua aux agents un divan bas, leur faisant signe d'y prendre place, mais ils s'y refusèrent.

— Merci, dit Siméon, nous ne nous assoierons pas. Nous n'avons que peu de choses à vous dire, mais ce peu de choses vaudra mieux que les plus longs discours.

— Avez-vous trouvé la piste des héritiers

Bertara ? fit Mourad avec un vif intérêt.

— Mieux que cela, patron, fit familièrement Chilpéric, nous avons retrouvé les héritiers eux-mêmes, sinon tous, du moins quelques-uns. Malheureusement, tout n'est pas fini, c'est même comme s'il n'y avait rien de fait. Ecoutez plutôt :

Il raconta alors comment, chargé par Mourad de filer La Guyane pour savoir au compte de qui le misérable travaillait, ils avaient assisté à l'enlèvement d'une jeune fille près de la station de voitures de la rue de Meaux.

Il raconta aussi comment ils avaient dû être obligés d'abandonner la voiture qui emportait La Guyane et la fillette, et comment toutefois, leurs efforts n'avaient pas été perdus, puisque le hasard, en leur livrant une lettre destinée à tromper le père Bertara, leur livrait en même temps celui qu'ils cherchaient.

— La fille enlevée, acheva Chilpéric, est l'enfant de Bertara, l'héritier. Il n'est pas difficile de deviner que d'autres que nous en veulent à l'héritage pour un tout autre motif. C'est la lutte qui commence, et il me semble bien, sans les connaître, que nous avons devant nous des adversaires qu'un crime ne fera pas reculer s'il est nécessaire pour assurer leur triomphe.

Mourad était très inquiet ; ses yeux noirs étaient devenus plus sombres et il se mordait nerveusement les lèvres.

— Jadis, Bertara, à Constantinople, a sauvé la vie et l'honneur de mon père, dit-il. Quand il fut sur le point de mourir, il me fit promettre de consacrer ma jeunesse, s'il le fallait, à rechercher son frère et sa sœur pour les millions qu'il leur léguait. J'ai promis, j'ai juré. Il y va pour

moi de l'honneur, si je n'accomplis pas ma promesse, si je ne tiens pas mon serment. Je vous ai donné à chacun cinquante mille francs pour me servir. Je vous en promets cent mille à chacun lorsque vous aurez réussi !

Les deux agents tressaillirent et devinrent un peu pâles.

— Cristi ! fit Chilpéric, en voilà un patron comme il y en a peu !

Mourad poursuivit, avec une animation croissante :

— Ceux que nous allons combattre sont riches, sans doute. Je le suis autant qu'eux, vous puiserez dans ma caisse, sans compter. Mes serviteurs et ma fortune, tout est à vous. Prenez ! et s'il y a quelque jour un danger de mort à courir, n'oubliez pas que je suis votre maître — votre patron, comme vous m'appelez, — et que je veux être là ! Ceux que nous allons combattre sont des criminels ; nous ne pouvons répondre à leurs crimes par d'autres crimes ; mais lorsque nous aurons fait notre devoir, lorsque nous aurons accompli notre mission, il nous restera un dernier devoir, une dernière mission : la loi française n'atteint pas tous les criminels... eh bien ! nous substituerons notre punition au châtiment légal qui ferait peut-être défaut ! Nous frapperons à notre tour ! ! !

— Ça me va, ça me va, dit Siméon en se frottant les mains.

— J'en dis autant, fit Chilpéric avec flegme.

Les trois hommes se tendirent spontanément les mains. Il y avait un peu d'émotion dans ce simple geste ; cette émotion, amenée peut-être par la perspective des dangers qu'ils allaient

rencontrer, les deux Français la dissimulèrent sous un sourire, mais l'Oriental, gravement, laissa tomber ces simples mots :

— Dieu est grand ! qu'il nous protège !

Quelques minutes après, tout dormait dans le palais où Mourad abritait sa vie mystérieuse.

Simeon et Chilpéric couchèrent, en rêve, sur des monceaux d'or.

VI

Quelques jours après ces événements qui forment comme une sorte de prologue à notre récit, Norbert d'Argental, vêtu d'un élégant costume sombre, qui faisait valoir la richesse de sa taille, mais donnait à sa physionomie naturellement sévère je ne sais quel air de dureté farouche, Norbert d'Argental, ganté de frais, descendait de voiture dans l'avenue du Bois-de-Boulogne, marchait pendant quelques minutes et tournait le coin de la rue nouvellement percée le long de laquelle s'étendaient les vastes et merveilleux jardins de Mourad.

Dans la rue ne se trouvait qu'une seule maison nouvellement bâtie, à peine achevée.

Des hachures à larges coups de pinceau, sur les vitres des fenêtres, indiquaient que les logements n'avaient pas encore reçu de locataires, à l'exception toutefois du quatrième étage qui semblait habité, mais dont les persiennes, au balcon, sur la rue, étaient hermétiquement closes.

Il était dix heures du matin et un radieux soleil inondait l'avenue, ruisselant sur les équipages et les cavaliers qui se dirigeaient sur le Bois ; il y avait tout un encombrement de voitures de maître, depuis la calèche et le mail, depuis le coupé et le landau, jusqu'à la petite charrette anglaise.

Norbert s'était arrêté et contempla un instant ce spectacle unique au monde d'un des plaisirs chers à la grande ville : la promenade au bois.

Les plus jolies femmes de Paris, actrices, filles à la mode ou grandes dames, défilèrent devant lui, appuyées sur les coussins des voitures, souriantes, pareilles, sous leurs toilettes, à des bouquets de fleurs fraîchement écloses, amoureusement caressées par les rayons du soleil... Quelques frileuses aux yeux bleus, aux cheveux blonds, avaient encore leur fourrure d'hiver ; mais presque toutes saluaient gaiement, de leurs robes claires, de leurs chapeaux de roses, de violettes et de lilas blancs, l'arrivée du printemps nouveau.

Ce qui se passait devant lui, c'était le plaisir, l'insouciance, le luxe ; c'ét it la volupté, le torrent qui entraîne sans laisser regarder en arrière ; c'étaient les fêtes, les triomphes, les suprêmes ironies de ceux qui sont hauts, adressées à ceux qui sont bas, les orgueils du pouvoir, l'ineffable jouissance de satisfaire ses fantaisies ; c'était la vie de fièvres, de conquêtes et d'ambitions ; c'était la vie, enfin, celle qu'il adorait, enviait, après laquelle il aspirait de toute la puissance de son âme et que la richesse seule pouvait lui redonner.

Et il touchait à tout cela du doigt ? Derrière une porte entre-bâillée et chancelante, la fortune l'attendait.

Il eut un soupir profond, détourna les yeux et vivement s'engagea dans la maison isolée, dont il grimpa les quatre étages.

Il frappa trois fois trois coups : un signal.

Un colosse, — La Guyane, — vint ouvrir et referma soigneusement la porte, quand il fut entré...

— A-t-elle dormi ? demanda Norbert.

— Non, elle ne s'est pas couchée.

— A-t-elle mangé quelque chose ?

— Rien !... depuis trois jours !!!...

Il s'agissait de Gabrielle ; on l'a deviné. C'était là qu'elle était : là qu'on l'avait enfermée.

Le soir de sa fête, quand La Guyane et Louffard l'eurent fait monter dans un fiacre sous prétexte de la conduire à Pantin, où son père, disaient-ils, était dangereusement blessé, elle fut si désolée de ce qu'elle venait d'apprendre que, pendant le premier quart d'heure, elle n'eut aucun soupçon.

Quand elle vit qu'on n'arrivait pas, que la voiture cependant filait à fond de train, une inquiétude s'éveilla dans son esprit et sécha ses larmes.

Elle se pencha à la portière.

Après être sorti dans la banlieue, le fiacre était rentré dans Paris ; elle le comprit, regarda ses compagnons qui restaient silencieux, et, à la lueur des becs de gaz, elle crut voir un mauvais sourire crisper leur visage.

Elle eut peur et voulut se lever.

— Où sommes-nous ? Où allons-nous ?

— Patience, ma petite, nous arrivons !...

— Arrêtez ! Je veux savoir où je suis !...

Une main brutale s'appuya sur son épaule et la força de se rasseoir... Elle retomba sur le siège, effarée, le cœur glacé par une épouvante... sans savoir quel danger la menaçait, elle comprit qu'elle était en péril et l'instinct lui fit jeter un rauque cri d'appel :

— Au secours ! au secours !

Elle s'élança en portant les poings en avant pour briser la glace de la portière ; elle voulut

crier encore mais son cri fut étouffé sous un large foulard qu'on lui lia sur la bouche.

En même temps, elle sentait ses petites mains comme broyées dans un étau... une grande chaleur lui monta des pieds à la tête, envahit son cerveau, obscurcit ses yeux... elle essaya de résister, de lutter contre la faiblesse qui l'envahissait, mais ce fut inutile... elle s'évanouit !

Quelques minutes après, la voiture s'arrêtait. La Guyane enlevait Gabrielle dans ses bras et l'emportait ; dans la rue, comme dans la maison, personne : aucun témoin du crime.

Quand la jeune fille reprit connaissance, elle se vit couchée sur un lit, dans une chambre qu'elle ne connaissait pas ; l'aube apparaissait derrière les persiennes fermées ; elle regarda autour d'elle ; pour meubles, il n'y avait que les objets indispensables, le lit, quelques sièges, une table de toilette, une petite armoire; au mur, point de papier encore et des traces de plâtras et de couleur sur le parquet neuf et sur les appuis des fenêtres.

A la fin, elle se rappela... les événements de la nuit se retracèrent un à un à son esprit troublé...

— Ou suis-je et que veut-on faire de moi ? dit-elle avec terreur.

A sa chambre, il y avait deux portes... elle courut à l'une et à l'autre, frappant contre elles à coups de poing, avec une force que décuplait l'épouvante.

A droite et à gauche apparurent simultanément La Guyane et Louffard.

Elle se précipita sur celui-ci avec rage, et, le saisissant à la gorge, le secoua avec une vigueur d'homme.

— Je veux m'en aller... je veux m'en aller...

vous n'avez pas le droit de me retenir ici... misérables !... Que vous ai-je fait et que voulez-vous de moi ?

Louffard, à demi étranglé, eut de la peine à se débarrasser de son étreinte furieuse, et respirant :

— Quelle poigne...! Mademoiselle, je vous déclare que si vous n'êtes pas raisonnable, nous allons vous lier les bras et les jambes et vous remettre votre bâillon... Vous n'avez rien à craindre de nous, nous ne vous ferons point de mal... au contraire, si vous êtes gentille, vous serez bien traitée et bien soignée... seulement, pas de cris, pas de révolte... du calme !

Gabrielle avait essayé de reprendre son sang-froid.

— Expliquez-moi au moins, dit-elle tremblante, ce qu'on me veut.

— Vous l'apprendrez bientôt. Un autre que nous vous le dira. Nous ne sommes que des instruments. On nous a commandé. Nous avons obéi...

Elle pleura, implora, se fâcha de nouveau, mais ils ne prononcèrent pas un mot de plus.

La Guyane vint lui servir une tasse de chocolat, mais elle n'y toucha point ; à midi, elle eut un déjeuner délicat ; le soir, un dîner où abondait un dessert friand et soigné.

Elle ne mangea pas. Elle but seulement une gorgée d'eau. Assise sur une chaise, près du lit, immobile, elle se torturait l'esprit à chercher quels pouvaient être les projets de ceux qui l'avaient amenée là... elle ne trouvait, ne comprenait rien... La fièvre l'avait saisie... tantôt elle grelottait, des frissons la secouaient et ses dents claquaient avec violence.

Elle passa la nuit sur une chaise ; elle avait, à plusieurs reprises, tenté d'ouvrir les persiennes, mais chaque fois, La Guyane ou Louffard était apparu, et sans mot dire, la prenant par la main, l'avait reconduite au fond de sa chambre.

Le second jour, même obstination. Elle buvait de l'eau à plein verre, mais ne mangea rien de ce qu'on lui présenta... elle était dans une faiblesse extrême ; la fièvre avait redoublé... Les pommettes de ses joues étaient toutes rouges, d'un rouge carmin très vif... les traits étaient tirés, fatigués... les lèvres sèches... le nez comme aminci...

— Je ne prendrai rien, avait-elle dit, — tant que je ne saurai pas où je suis et ce qu'on veut de moi !...

Et elle tenait parole... le troisième jour, Norbert arriva...

Revenu du Morvan, dans la nuit même, il avait couru chez Rouquin, qui seul pouvait lui apprendre où il retrouverait Gabrielle.

Et après être passé à son hôtel du Cours-la-Reine, pour y changer de vêtements et faire sa toilette, il était venu.

— Elle est là, dans cette chambre ? demanda-t-il.

— Oui, Louffard et moi nous ne la quittons pas.

Norbert frappa, et comme on ne répondait pas, il ouvrit la porte doucement et entra.

Gabrielle, vaincue par la fièvre, par la faiblesse, sommeillait, assise sur une chaise, sa jolie tête abandonnée sur le bord du lit... les mains jointes entre les genoux... les cheveux dénoués flottant sur ses épaules... les lèvres entr'ouvertes...

Elle dormait, d'un sommeil traversé de rêves et

de délires, où restait comme la perception de la réalité, car de temps en temps elle murmurait :

— Pauvre père ! mon pauvre Valentin !

Le bruit que fit d'Argental la réveilla... elle ouvrit les yeux et reconnut Norbert... alors, comme galvanisée, elle se dressa soudain et s'élança vers lui :

— Ah ! vous, du moins, vous allez tout me dire !...

— Je vous dirai tout, fit-il froidement.

Elle se recula, avec un grand geste d'horreur inexprimable.

— C'est vous qui m'avez enlevée... c'est vous qui me retenez ici contre ma volonté ?

— Vous avez deviné... c'est moi !

— C'est à vous qu'obéissent les deux misérables qui me gardent ?

— C'est à moi. Vous auraient-ils manqué de respect ? dites un mot, un seul, et je les châtierai sur-le-champ...

Elle se tordit les mains, le visage convulsé...

— J'aurais dû m'en douter, murmurait-elle, — se parlant à elle-même, — à l'effroi et à la haine instinctive que cet homme m'inspirait !

Norbert avait posé sur un guéridon sa canne et son chapeau, il s'était assis et considérait Gabrielle sans songer à cacher la surprise que lui inspirait la vue des ravages produits par ces trois jours sur le fin visage de la jeune fille... Il la considérait en connaisseur, sans se presser, la détaillant des pieds à la tête, hochant le front comme pour approuver, pareil à un amateur qui marchande un cheval de prix, ou à un sportsman qui examine un chien de haut chenil.

— Décidément, Gabrielle, fit-il, vous êtes au-

jourd'hui encore plus belle qu'autrefois...

Elle rougit de honte et de colère.

En même temps elle trembla, car elle se sentait sous la menace d'un danger inconnu, mais terrible, dont elle ne se rendait pas compte !...

Elle se voyait au pouvoir de cet homme, capable de tout sans doute, et contre lequel personne ne viendrait la protéger.

Il avait, lui, comme le don de seconde vue, car il lut clairement dans sa pensée, et avec un méprisant sourire :

— Personne ! dit-il... vous êtes bien à moi, sachez-le !

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! murmura-t-elle, regardant machinalement autour d'elle, blême, les yeux agrandis par la peur.

— Je vous aime, Gabrielle... depuis longtemps...

— Taisez-vous... votre aveu, en ce lieu, en pareil instant, est une insulte !...

— Je vous aime, et vos dédains ne m'ont pas découragé ? Je vous aimerai toujours !

— Moi, je vous hais !... je vous haïssais avant de savoir de quoi vous étiez capable ! Ah ! comme j'avais raison et comme mon pauvre père se trompait sur votre compte !

— Mieux eût valu lui obéir, cependant... vous seriez libre, aujourd'hui, puisque vous seriez ma femme !...

Elle eut un éclat de rire strident.

— Votre femme !... moi !... vous êtes fou !

— Regardez-moi, Gabrielle, et voyez si je déraisonne.

Il avait l'œil dur, la physionomie empreinte d'une résolution implacable.

Elle frémit...

Que voulait-il donc ?...

Qu'allait-il exiger d'elle ?...

Elle eut pourtant le courage de murmurer :

— J'aime mieux mourir que d'être à vous !... je ne serai jamais votre femme, jamais... je le jure ! ! !

Il dit, toujours très calme :

— Ne faites point de serments, Gabrielle, car vous seriez obligée d'être parjure !... :

Norbert garda le silence pendant quelques minutes ; on eût dit qu'il voulait, avant de parler, rassembler en son esprit les arguments dont il allait se servir.

— Pourquoi ne m'aimez-vous pas, Gabrielle ? Qu'ai-je en moi qui vous repousse ? Vous êtes si jeune que vous n'avez pas encore pu, quoi que vous en disiez, disposer de votre cœur... Je ne puis considérer comme sérieux votre amour pour cet enfant perdu qu'on nomme Valentin...

Elle redressa la tête, le bravant de son orgueil de femme :

— Vous avez tort : je l'aime !

— Ne pouvez-vous l'oublier ? Quelle sera votre existence auprès de lui ? Etes-vous certaine seulement de l'aimer encore dans quatre ou cinq ans ? Et puis, quel bonheur vous fera-t-il ? est-ce lui qui vous tirera de cette pauvreté voisine de la misère où vous vivez ? est-ce lui qui vous apportera l'aisance ?...

— Je suis habituée à ma pauvreté ; j'y vis heureuse.

— Propos de fillette sans cervelle. Raisonnez sérieusement. On n'est pas belle comme vous sans avoir de la coquetterie et de l'ambition...

n'avez-vous jamais rêvé que vous seriez plus belle, plus séduisante encore, si vous pouviez sacrifier un peu à votre goût pour la toilette ?... Croyez-vous qu'une fille comme vous soit faite pour vivre dans la gêne ? est-ce que sa place n'est pas là où elle sera admirée, fêtée, où elle brillera comme une reine? Les diamants ne sont-ils pas faits pour étinceler à la lumière ? Les enfouit-on dans un coin obscur où ils restent inaperçus ? Je vous aime, Gabrielle, aimez-moi, je vous en prie !... si vous ne le pouvez maintenant, du moins laissez-moi vous aimer !

— Je vous hais. J'ai beau consulter mon cœur, je n'y trouve pour vous que du dégoût et de la répulsion...

Norbert pâlit légèrement, mais resta calme...

— Avec moi, Gabrielle, vous trouverez la vie qui vous convient. Votre jeunesse s'écoulera dans l'éblouissement des triomphes quotidiens... Fascinée, charmée, entraînée... vous connaîtrez les jouissances les plus délicates du luxe le plus raffiné... A mon bras, tous les salons vous seront ouverts... quand vous serez ma femme, tout le monde vous enviera !...

— Qui êtes-vous donc ?

— Le marquis d'Argental... j'appartiens à la plus vieille noblesse de France... je tiendrai ce que je promets...

Gabrielle recula, effarée, jusqu'au fond de la chambre.

— Ainsi, dit-elle, vous me trompiez... vous avez trompé mon père... dans quel but ?

— Parce que je vous aime !...

— Et parce que vous m'aimez, vous avez commis un crime ?...

— Peu m'importe !... je veux que vous soyez à moi !...

— Jamais !... dit-elle avec violence.

Puis, tout à coup, plus humble, presque suppliante :

— Pourquoi songez-vous à moi ?... Pourquoi m'avez-vous remarquée ? j'étais heureuse ! que ne m'avez-vous laissée dans mon bonheur ?... je n'avais nul désir, nulle fantaisie, nulle ambition... Pourquoi essayez-vous de faire naître toutes ces choses en mon âme ?... renoncez à moi, monsieur... est-ce qu'il n'y en a pas d'autres que moi, plus jolies, plus instruites, plus élégantes, habituées à votre monde, moins gauches et moins sottes que je ne le serais ?... je ne suis qu'une pauvre fille... je n'ai pas mérité que vous me fassiez du mal... je pleure et j'ai peur... rendez-moi la liberté... vous savez bien que c'est contre tout droit que vous me retenez ainsi ? laissez-moi partir... vous m'aurez vite oubliée !...

Ses yeux s'étaient remplis de larmes ; elle joignait les mains en implorant Norbert ; elle était si séduisante et si belle, que celui-ci en eut un frisson.

Il s'était approché d'elle, lui avait pris les mains dans une des siennes et l'avait attirée vers lui d'une brusque secousse, lui entourant la taille de son autre bras.

— Ah ! que tu es belle et que je t'aime, fit-il d'une voix frémissante, — ne songeant plus à se défendre contre un sentiment qui allait l'envahir tout entier.

Ses lèvres effleurèrent les cheveux de la jeune fille.

Elle se dégagea avec un cri de colère, toute blanche, le regard brillant, révoltée :

— Ah ! Vous êtes donc le dernier des lâches ?

— Oui, je suis un lâche, un misérable, puisque j'emploie la force contre toi... Pourquoi me résistes-tu ? Insulte-moi, si tu veux... j'adorerai l'insulte de ta bouche !... Je veux que tu sois ma femme ! Il le faut !

Et il se rapprochait d'elle de nouveau ; appuyée contre le mur, elle ne pouvait plus reculer... elle se débattait, mais elle était bien faible... sans souffle...

— Misérable !... Misérable !... murmura-t-elle.

Et tout à coup, prise d'un accès de folie, elle dégagea ses mains, lui saisit la tête et lui cracha au visage :

— Voilà un outrage que vous n'effacerez jamais, dit-elle, et dont vous vous souviendrez jusqu'à votre mort !

Il chancela comme s'il avait reçu une blessure et, en battant l'air de ses bras, alla tomber sur une chaise où il resta un moment sans bouger... sa respiration était rauque, ses yeux étaient sanguinolents.

Gabrielle crut que c'en était fait d'elle et murmura :

— Mon Dieu, prenez pitié de moi !...

Norbert avait les bras sur le guéridon, et ses ongles s'enfonçaient dans le bois, se déchiraient et se saignaient...

La douleur lui rendit un peu de calme...

Il tira son mouchoir, s'essuya lentement la face, très lentement, sans cesser de regarder Gabrielle, puis froidement :

— Si je n'avais eu besoin de vous, je vous eusse étranglée, dit-il...

Sa voix était basse et rauque, presque inintelligible.

— Je serais désolé, reprit-il, que vous gardiez l'espoir qu'un jour ou l'autre vous pourrez m'échapper ; vous allez comprendre pourquoi je tiens à vous. Ne perdez pas une de mes paroles ; je suis ruiné... je n'ai même plus de quoi vivre... j'ai essayé de me marier... je n'ai trouvé que des dots insuffisantes... or, vous, Gabrielle, vous serez riche un jour...

— Moi ? dit-elle avec un mépris hautain...

— Votre père est l'héritier d'une immense fortune, à lui léguée par son frère dont vous avez entendu parler, sans doute, et qui a passé toute sa vie en Amérique...

— En effet !... dit-elle inquiète et surprise.

— Comme le défunt ignorait où se trouvait, en France, sa famille, cela explique que votre père n'ait pas encore été prévenu. Il le sera par moi, plus tard. J'ai connu tout de suite l'existence de cette fortune : — Cent millions ! un héritage royal, — et vous ayant trouvée, vous, la fille unique de Bertara l'héritier, très belle et de mon goût, j'ai tout de suite pensé que je ferais deux affaires excellentes en épousant une belle fille qui m'apporterait une dot magnifique ! Vous savez le reste !...

Gabrielle se taisait ; la surprise lui enleva, pour une minute, toute autre préoccupation.

Une fortune énorme, invraisemblable, cent millions ! a elle, tout à l'heure si pauvre ! A son père, dont l'esprit faible était hanté par la crainte des maladies et de la vieillesse !...

N'était-ce pas un rêve ? se moquait-on d'elle ?

Elle appuya les mains sur son front brûlant de

fièvre... Non, elle ne rêvait pas !... c'était la vérité que disait cet homme... sa conduite lui apparaissait maintenant, dans son audace cynique... ce qu'il cherchait, c'était bien une spéculation !... il avait l'odieuse franchise de l'avouer !... et elle était à sa merci !

— Infâme !... dit-elle le cœur soulevé, infâme !

— Je ne me fâcherai plus, dit-il. Vous avez atteint, tout à l'heure d'un seul coup, la suprême injure...

Il se leva et fit quelques pas dans la chambre, puis :

— Comprenez-vous maintenant, pourquoi je tiens à ce que vous soyez ma femme ? Il me faut votre fortune !

— J'ai des amis qui me défendront, qui me sauveront !

— Des amis ! Valentin, peut-être ? Votre père ? Pour celui-là, il est en mon pouvoir, et vous verrez bientôt de quelle façon je l'emploierai à vaincre votre obstination, à surmonter vos répugnances.

— Quoi, mon père, lui aussi ? n'était-ce pas assez de moi ? où est-il ? qu'avez-vous fait de lui ?

A présent qu'il s'agissait de son père, l'angoisse la tiraillait de nouveau...

Norbert n'était-il pas capable de tous les crimes ?...

Aurait-il frappé un vieillard ?

— Tranquillisez-vous, fit le marquis. Bertara ne court aucun danger. J'ai intérêt à ce qu'il vive... Votre père me répondra de vous...

Elle se tordait les mains, regardait Norbert avec horreur.

— Cette fortune dont vous parlez, dit-elle,

puisqu'elle vous tente, puisque c'est elle qui vous pousse au crime, prenez-là... Je vous la donne, moi, pour sauver mon père... Mon père, lui, ne refusera pas de la donner pour me sauver !... prenez-là et fuyez !... je ne penserai jamais à ce que j'ai perdu !... et je vous promets, pour ce que vous avez fait, mon oubli, mon pardon... un éternel silence !

— Gabrielle, à cette heure, il est trop tard. Peut-être il y a quinze jours, eussé-je accepté !... Aujourd'hui, je vous aime !... Ne fuyez pas ! je vous aime ardemment, avec passion, avec folie !... et je veux que vous m'aimiez, vous aussi, et que vous effaciez un jour, avec un baiser de ces lèvres qui m'ont craché la honte, la mortelle insulte que vous m'avez infligée à la face...

Et lui saisissant la main, malgré elle, il se mit à lui embrasser les doigts.

— Souviens-toi... c'est ton amour que je veux encore plus que ta fortune... souviens-toi, aucune force humaine ne te sauvera !... souviens-toi ! ton père est en mon pouvoir... souviens-toi et réfléchis... demain soir, je reviendrai !...

— Je vous hais ! dit-elle farouche.

Et lui, d'une voix sourde, en s'enfuyant :

— Plus tu me hais, et plus je t'aime !...

VII

Pendant les jours qui suivirent l'enlèvement de Gabrielle et la disparition du père Bertara, — ajoutons, pour celui-ci, que personne ne s'était douté qu'il était revenu la nuit, — nos trois amis : Auguste, Valentin et Trompe-l'Œil étaient passés régulièrement tous les matins rue d'Allemagne.

Ils conservaient, au fond du cœur, l'espérance qu'ils y apprendraient quelque nouvelle.

Mais leur espoir fut déçu.

Ils avaient revu Siméon et Chilpéric, lesquels, malgré leur activité, leur ruse et leur intelligence, n'étaient pas encore tombés sur la piste qu'ils cherchaient.

Siméon leur avait dit :

— C'est La Guyane qui a enlevé Gabrielle. C'est donc par La Guyane que nous arriverons à tout connaître.

— Mais nous ne l'avons jamais vu, comment faire ?...

— Oh ! quand vous le rencontrerez, vous n'aurez pas d'hésitation, rien ne sera plus facile que de mettre un nom sur sa figure. La Guyane est un colosse qui a près de six pieds de haut, large et fort à l'avenant. Il a la figure osseuse et porte toute sa barbe, qui est noire, coupée très courte. Vous me direz, qu'à Paris, on peut rencontrer dans

une journée vingt personnes ayant le même type. J'en conviens. Mais La Guyane a un signe particulier auquel vous le reconnaîtrez sans peine. Il est toujours vêtu comme un ouvrier charpentier, veste, gilet et pantalon de gros velours à côtes, porte un chapeau noir de feutre mou et des gants !

— Des gants ? fit Valentin avec surprise.

— Oui, ce qui n'est pas sans le gêner, vu le défaut d'habitude ; mais il ne peut plus s'en passer, car la griffe d'un coffre-fort qu'il a essayé de voler lui a marqué sur le dos de la main droite, en lettres énormes, ce simple mot : VOLEUR.

— Et cette flétrissure est ineffaçable ?

— Absolument, à moins que La Guyane ne se serve de vitriol, mais le vitriol laissera sur la main d'autres traces profondes, qui seront, elles aussi, autant de signes accusateurs. Enfin, comme derniers renseignements, je puis vous dire que La Guyane habite dans les environs, ou du moins qu'il y a son repaire. Où ? je l'ignore. Quand j'étais à la Sûreté, il avait pour maîtresse une fille qu'on surnommait Bigarreau, à cause d'une tache de vin qu'elle a d'un côté du visage. Qu'est devenu Bigarreau ?... est-elle encore sa maîtresse ? Je ne sais pas. Si nous avions La Guyane en notre pouvoir, ce serait un atout dans nos mains, mais il est dangereux et robuste comme dix hommes ; de plus, son couteau ne le quitte pas. Donc, de la prudence !...

Ils s'étaient séparés sur ce mot.

Le soir, Valentin remontait seul la rue Lafayette et se trouvait à peu près en face du marchand de vin dont l'enseigne représente un cocher et porte cette inscription bizarre : *Y a pas d'erreur.*

Il s'en allait attristé et désespéré, songeant à

Gabrielle et cherchant dans son imagination les moyens de lui venir en aide ; il avait la tête baissée, les yeux fixés sur le trottoir, de telle sorte qu'il faisait peu attention aux passants ; tout à coup, il se sentit bousculé par un homme qui sortait d'une maison au moment où Valentin traversait ; la secousse fut si rude qu'il chancela et recula de quelques pas.

L'homme s'était mis à rire.

— Eh ! morveux, fais donc attention et regarde où tu marches !

Valentin s'était retenu à un bec de gaz, et l'inconnu qui venait de l'interpeller était en pleine lumière.

Le jeune homme tressaillit.

Il sentit qu'il pâlissait et que tout son sang se glaçait, tant son émotion était vive...

L'homme qui l'avait bousculé avait la stature, la carrure, les vêtements de La Guyane !

Même les gants !

Des gants noirs craqués de partout, où étaient enfouies péniblement des mains énormes !

Etait-ce une illusion, parce qu'il y pensait ? Ou bien se trouvait-il réellement devant La Guyane ?

— Si c'était lui !... murmura-t-il, si c'était lui !

Tout son sang-froid, toute son audace revenaient.

Le colosse était parti à grandes enjambées dans la direction de la Villette. Valentin se mit à le suivre, longeant les maisons, les yeux brillants de fièvre, ne le quittant pas une seconde. Quelquefois il était obligé de courir, tellement l'autre allait vite...

Mais, dans Paris, qui prête attention à un passant pressé ?

A plusieurs reprises, le colosse s'arrêta, se retourna et jeta un regard perçant derrière lui... puis, tranquillisé, sûr, sans doute, de n'avoir pas d'agents à ses trousses, il reprenait sa marche...

Quand il regardait ainsi, le sang de Valentin se refroidissait... non pas qu'il eût peur ! Il était brave jusqu'à la folie... mais il craignait d'être aperçu et soupçonné !...

Après avoir un instant longé les boulevards extérieurs, La Guyane, — car c'était bien lui, — se jeta dans les petites rues qui, du boulevard, sillonnent le pâté de maisons qui s'étendent jusqu'aux remparts, vers la porte de Saint-Ouen.

Il était onze heures du soir, environ ; la lune était cachée par de gros nuages qui roulaient, rapidement poussés par un vent violent ; la pluie menaçait ; de temps en temps, quelques gouttes tombaient et les rafales, en passant sur les toits, enlevaient des briques de cheminées et des ardoises, qui venaient s'écraser sur la chaussée avec un bruit retentissant.

Il n'y avait plus que de rares passants dans les ruelles étroites, mal éclairées...

Bien que La Guyane prît maintenant moins de précautions, il avait fini par s'apercevoir de la présence obstinée, derrière lui, d'un jeune homme qui, s'il ne le filait pas, suivait, du moins, le même chemin.

Après avoir ralenti sa marche, le colosse, tout à coup, revint sur ses pas et se croisa avec Valentin.

Celui-ci avait prévu le mouvement... Il mit son chapeau de côté, les mains dans ses poches, et, se dandinant, il entonna le premier couplet qui lui vint à l'esprit :

Holà, hé, la voici, la joyeuse vendange!
Chacun a radoubé ses tonneaux en vidange,
Les pampres des côteaux commencent à jaunir,
Dépêchons-nous, enfants, car le froid va venir.

En passant près de lui, La Guyane lui lança un regard menaçant ; mais le bandit fut rassuré par la jeunesse de Valentin.

A coup sûr, ce n'était pas un agent ; dès lors, peu lui importait...

Cependant, habitué à toutes les ruses et à toutes les aventures, il laissa prendre de l'avance à Valentin...

Le jeune homme comprit et se jeta dans une ruelle où il disparut derrière un chantier.

La nuit était de plus en plus obscure, et le vent, qui redoublait de violence, faisait danser follement les lumières jaunes des becs de gaz.

La Guyane passa, n'ayant point de soupçons.

Il enfila les unes après les autres, d'un pas pressé, la rue Gignot, la rue Boucry, la rue de l'Evangile, longea un instant l'usine à gaz, traversa le boulevard Ney, puis se jeta sur la gauche dans des terrains vagues où ne s'élevaient, de loin en loin, que de rares et bizarres constructions, entre la porte d'Aubervilliers et celle de la Chapelle.

Valentin courait sur ses traces, moitié rampant, se laissant tomber à plat ventre, à la moindre alerte... Dix fois, il avait perdu le misérable... dix fois, il le retrouva...

Le vent qui soufflait en tempête empêchait La Guyane d'entendre le bruit des pas...

Quand La Guyane disparut dans le terrain vague, Valentin trembla de ne plus pouvoir le suivre...

Heureusement un coup de vent balaya le ciel... la lune, un instant, brilla...

C'en fut assez pour permettre à l'audacieux garçon de voir La Guyane entrer dans une petite maison basse, perdue, toute noire, au milieu des ténèbres épaisses...

— Bon, se dit-il, l'homme est là, j'en suis sûr !...

Il attendit quelques minutes, par prudence, couché de son long sur la terre humide, jusqu'à ce qu'un nuage eût voilé la lune de nouveau.

Alors il se releva, et, doucement, s'arrêtant à chaque pas, il se dirigea vers la maison...

Au fur et à mesure qu'il approchait, des bruits étranges frappaient son oreille ; c'étaient des cris, des rires, des exclamations, mais tout cela assourdi, semblant venir de très loin, ou plutôt paraissant sortir de sous ses pieds, pareil à un grondement souterrain.,.

— Hé ! hé ! murmura-t-il, qu'est-ce que cela signifie ?

Il colla son oreille contre terre ; mais il eut beau écouter, il ne trouva pas l'explication de ce qu'il cherchait.

Il approcha de quelques pas encore; maintenant, il était tout près de la maison... celle-ci continuait d'être ensevelie dans l'obscurité la plus profonde ; les contrevents étaient fermés ; il n'y avait qu'un rez-de-chaussée assez haut et point d'étage... pas une lumière ne filtrait à travers les disjointures des fenêtres...

Et le bruit souterrain, parfois, devenait si perceptible, qu'on aurait pu distinguer certaines paroles, certains cris.

Le vent faisait craquer les planches de la ma-

sure, et la lune, qui apparaissait et disparaissait, selon que les rafales poussaient en avant les nuages, lui donnait, en l'éclairant, je ne sais quel aspect sinistre et fantastique...

— J'avais déjà vu cette boutique en me promenant, se dit Valentin, mais j'avais toujours cru que c'était inhabité...

Il poussa doucement la porte ; elle était soigneusement fermée ; il fit le tour de la maison ; il y avait, par derrière, également, une porte et deux fenêtres : celles-ci closes à l'aide de planches clouées. Il essaya d'ouvrir, mais inutilement...

Seulement, comme il tâtait, il remarqua qu'une planche des fenêtres se déclouait et venait à lui...

Il l'arracha d'une secousse...

Valentin, nous l'avons dit, était mince ; il se glissa dans l'ouverture laissée par la planche ; les ténèbres étaient si profondes qu'il lui fut impossible de rien voir autour de lui.

Il se mit à marcher en tâtonnant, portant les mains en avant afin de ne pas se cogner contre quelque meuble et de ne rien renverser...

La pièce où il était était nue.

Une porte qu'il poussa le conduisit dans une seconde chambre qui, selon toute apparence, n'était pas mieux meublée.

Et toujours, d'en dessous, partaient les mêmes clameurs.

C'était un étrange établissement que celui où Valentin venait de s'aventurer, mystérieux et terrible à la fois, avec son air d'abandon et de délabrement.

Ignoré de la police, qui croyait cette masure

inhabitée, l'établissement n'était connu que de quelques rôdeurs de barrière, sous l'enseigne assez bizarre du *Canon de Marseille.*

Au rez-de-chaussée, donnant de plain-pied sur le terrain vague, rien ne pouvait faire deviner le sous-sol, et cependant le sous-sol, ou plutôt les caves étaient composées de plusieurs salles assez vastes garnies de tables et de tabourets, car le *Canon de Marseille* n'était autre chose qu'un débit de vins clandestin.

Derrière un comptoir étroit, dans un coin, trônait une femme sèche et anguleuse, aux yeux durs, dont la joue droite était marquée d'une large tache de vin.

C'était Bigarreau, la maîtresse de La Guyane.

Les caves, en ce moment, étaient pleines de buveurs, dont beaucoup étaient ivres ; des querelles s'élevaient de temps à autre, avec des insultes et des menaces ; deux fois, déjà, des couteaux avaient été tirés, le sang avait coulé, sans qu'un seul bandit voulût intervenir entre les adversaires.

C'étaient les scènes ordinaires du bouge.

Là se préparaient les crimes, là se bâtissaient les plans de campagne, là se formaient les bandes qui s'éparpillaient le lendemain dans Paris ; là aussi se partageaient les bénéfices ; et l'or et les bijoux, sous la lumière fumeuse des lampes, scintillaient dans les mains ensanglantées.

Cependant, Valentin, à force de chercher, avait rencontré la trappe fermant l'escalier qui conduisait aux caves.

Il la prit par l'anneau et voulut la soulever..

Elle résista ; elle était fermée.

— On n'ouvre qu'à un signal, sans doute, se dit-il.

Des pas lourds montèrent, en trébuchant, les marches de pierre... Valentin eut peur d'être surpris... se rejeta en arrière, rampa jusqu'à la fenêtre et s'échappa.

La nuit, de plus en plus sombre, le protégeait de ses voiles.

Des hommes sortaient du *Canon de Marseille* et disparaissaient au loin, silencieusement, dans le terrain vague.

Quelques minutes après, d'autres sortirent encore, puis d'autres encore, sans bruit, sans un mot.

Puis, ce fut tout.

Il n'y avait plus personne dans le bouge sinistre.

Valentin se rapprocha... écouta.... plus un bruit !...

Qu'allait-il faire ? Puisque c'était là le repaire de La Guyane, il n'avait plus qu'à prévenir ses amis Trompe-l'Œil et Auguste... ils le retrouveraient le lendemain... ou quelque autre jour...

Il allait s'éloigner et il avait déjà fait deux ou trois pas, quand il s'arrêta tout à coup, avec la sensation bizarre du surnaturel.

Devant lui, à ses pieds, quelque chose brillait... c'était comme un petit point lumineux pareil à une étoile...

Machinalement, Valentin avança le pied et regarda le ciel, croyant qu'une étoile se réfléchissait dans une flaque d'eau... mais le ciel continuait d'être sombre... il pleuvait, le vent avait cessé... Valentin se baissa...

La lumière venait d'en dessous, semblait filtrer le long d'un étroit boyau qui devait donner de l'air à la cave, mais dont l'orifice avait été re-

couvert de planches, sur lesquelles on avait ré pandu de la terre et du gravier.

La terre et le gravier s'étaient dérangés, et entre deux planches s'échappait un rayon de lumière, pas plus large que les plus petites étoiles, qu'on aperçoit au ciel par les nuits calmes et pures.

Valentin gratta la terre, doucement, avec les doigts ; les dernières pluies l'avaient détrempée ; la besogne fut facile. En quelques minutes il eut dévoucert les planches; il y en avait trois qu'il souleva et dérangea, et par le soupirail, libre, maintenant, s'échappa un flot de lumière.

Valentin sentit son cœur battre violemment... ce qu'il faisait était grave ; il y allait de sa vie, il le savait.

Le boyau sur l'orifice duquel se penchait le jeune homme, était à peine assez large pour le recevoir ; Trompe-l'Œil lui-même, malgré sa maigreur, n'y eût point passé. Auguste non plus, à coup sûr.

Bâti en pierres, le soupirail descendait de trois mètres sous terre, en décrivant un angle de quarante-cinq degrés ; comme il tournait brusquement vers le milieu, il était impossible d'apercevoir l'autre extrémité et de se rendre compte de l'endroit mystérieux d'où montait la lumière.

Valentin s'y engagea, la tête en avant, glissant avec lenteur, afin de ne pas faire dégringoler ni terre ni gravois et de ne pas donner l'éveil ; ses pieds, un instant, apparurent au-dessus du sol, puis on ne vit plus rien ; la terre semblait l'avoir englouti.

Le couloir était si étroit que, malgré qu'il fût

mince, les pierres, de chaque côté, lui meurtrissaient les épaules...

Il descendit... et disparut au tournant.

L'autre extrémité du boyau était fermée par une grille scellée dans la pierre ; et, rampant, il arriva jusque-là...

Sous lui, c'était un caveau éclairé par une chandelle plantée dans le col d'une carafe, et ce caveau était habité, car il y avait, du seul côté que Valentin pouvait apercevoir, une table, un escabeau et un lit.

Une porte massive communiquait avec les salles du débit de vins, mais une porte si basse qu'il fallait se plier en deux pour y passer.

Cette porte s'ouvrit ; un homme et une femme entrèrent, La Guyane et Bigarreau ; la porte se referma.

Le signalement donné par Siméon et Chilpéric était trop précis pour que Valentin hésitât à les reconnaître.

L'homme et la femme restèrent d'abord silencieux.

Bigarreau, sur une table, avait mis les restes froids d'un repas de la veille, du fromage, deux litres de vin, du pain et deux verres..

Ils buvaient, tous deux, et mangeaient...

Valentin les regardait, tout pâle et les dents serrées.

Dans ce lourd silence de la cave, il lui semblait que les tressautements de son cœur avaient des sonorités éclatantes.

Et il tremblait qu'ils ne les entendissent.

Tout à coup, l'homme et la femme échangèrent quelques phrases brèves, à voix basse, mais si

bas qu'ils parlèrent, les paroles arrivaient jusqu'aux oreilles du jeune homme.

— Il y a longtemps que je ne t'ai vu, disait Bigarreau... il y a eu de la besogne, chez le patron ?

— Oui, pas mal... Nous avons enlevé la petite...

— La petite aux millions ?... et où l'avez-vous cachée ?

— A l'endroit où personne de ceux qui la cherchent ne s'avisera d'aller la trouver... dans l'avenue du Bois, tu sais, derrière l'hôtel Mourad ?

Bigarreau eut un rire aigu...

— Tiens, tiens, drôle d'idée ... qu'est-ce qui l'a trouvée ?

— Parbleu ! c'est le patron, comme toujours.

— En voilà un homme... et bon à servir !... et généreux !... et franc comme l'or.

Et avec un frémissement dans la voix, la femme dit :

— Il t'a payé ?

— Recta.

— Combien ?

— Cinq cents balles... chiffre promis.

— Tu les as ?

— Tiens, tends ton tablier, la Garaude !

Il y eut un tintement clair de l'or qui tombait... puis un silence... les misérables respiraient péniblement. Leurs yeux fiévreux ne quittaient pas cet or... ils étaient avares. Et Bigarreau de sa main longue, noire, se mit à remuer, à faire sauter et retomber en pluie les vingt-cinq louis apportés par La Guyane... Puis, tout à coup, comme prise de folie, elle se mit à danser dans le caveau avec des éclats de rire stridents.

A la fin, s'arrêtant, épuisée :

— Sais-tu, dit-elle, que ça fait plus de sept mille en tout... et de l'or, rien que de l'or... viens... viens les voir, les jaunets... ce que nous économisons... ce qu'on ne sait pas... viens !

Dans le fond du caveau, ils soulevèrent une pierre qui cachait un trou, et, dans ce trou, la lumière de la chandelle, qui tremblait dans la main de Bigarreau, fit ruisseler des pièces d'or...

La femme s'était mise à genoux.

— Ecoute leur musique, dit-elle en les remuant... Ecoute comme ça chante... ah ! comme ça délasse et comme ça rafraîchit les doigts !... comme ça repose les yeux !... je passerais la nuit à les regarder les mignonnes, les gentilles, les coquettes... remets la pierre, La Guyane, mon chéri.

Ils s'arrachèrent à la contemplation de leur trésor ; La Guyane sema quelques poignées de terre pour sceller la pierre avec les dalles voisines, appuya le pied dessus, et se relevant, se trouva près de Bigarreau.

Il retint un cri d'épouvante...

Celle-ci était horriblement pâle et pouvait à peine rester debout, ses yeux hagards semblaient rivés à un petit miroir accroché au mur, en face du soupirail... la chandelle faillit lui échapper et vacilla follement entre ses mains...

— Eh bien, quoi ? fit brutalement La Guyane.

— Prends garde, dit-elle à voix basse, on nous épie !

La Guyane suivit la direction du regard de Bigarreau.

La petite glace, légèrement penchée, renvoyait aux deux misérables l'image de Valentin couché

dans le soupirail, l'oreille collée contre la grille de fer, attentif à tout ce qui se passait, à tout ce qu'il entendait.

La Guyane se mordit les lèvres qui saignèrent ; une expression terrible de colère passa sur ses traits ; ses yeux voyaient rouge...

D'un mouvement lent il tira de sous sa veste de velours un long couteau-poignard tout ouvert...

— Celui-là ne s'en ira pas vivant ! murmura-t-il !

Mais Bigarreau qui avait eu le temps de reprendre son sang-froid lui prit le bras et l'entraînant jusqu'au fond du caveau lui murmura quelques mots à l'oreille.

Tous deux sourirent... d'un sourire affreux !

La Guyane s'esquiva sans bruit et Bigarreau se mit à marcher de long en large dans le caveau, passant devant le soupirail, et continuant de parler à haute voix comme si son complice eût été encore là.

En deux bonds, La Guyane avait franchi l'escalier et se trouvait dans le terrain vague.

Devant lui était l'ouverture béante du soupirail au fond duquel Valentin, ne soupçonnant pas le danger qui le menaçait, continuait d'écouter.

La Guyane riait silencieusement...

Il commença par remettre les trois planches, sans faire de bruit, en marchant avec des précautions infinies.

Puis il alla, en un coin de la masure, prendre une bêche et sur les planches déposa des pelletées de terre.

L'orifice du soupirail se retrouva bouché, mais

cela ne suffisait pas... un coup de talon de Valentin pouvait faire sauter tout ce travail... lui rendre la liberté !

La Guyane s'éloigna... disparut dans la nuit noire...

A cent mètres de là on avait abandonné la construction d'une maisonnette... quelques moellons restaient avec des poutres et d'énormes pièces de bois...

La Guyane roula un moellon jusqu'à la masure et le fit tomber à plat sur le soupirail.

C'étaient trois à quatre cents livres qui allaient peser tout à l'heure sur les pieds du prisonnier !...

Cela fait, La Guyane rentra, riant du même rire... ouvrant tout large sa bouche, les yeux bridés et sanglants...

Quand il fut dans le caveau, il dit :

— C'est fait !

Et comme s'ils n'avaient pas vu Valentin, ils se couchèrent, éteignirent la chandelle, et dormirent...

Valentin ne fit pas un mouvement, de peur de les réveiller ; il patienta, bien que la position, dans ce boyau, devînt gênante...

Quant il les entendit ronfler bruyamment, il commença à rétrograder, rampant comme une couleuvre, mais ne se pressant pas, heureux du résultat de sa ruse et de son audace.

Une seule chose l'inquiétait.

De qui avait voulu parler La Guyane lorsqu'il avait annoncé l'enlèvement de la jeune fille ?

Etait-ce de Gabrielle, comme tout le faisait prévoir ?

Alors, pourquoi l'avait-il appelée : « La petite aux millions ? »

L'endroit était mal choisi pour que Valentin pût se livrer à des réflexions profondes. Le plus sage était de se retirer sans donner l'éveil. Plus tard, il reviendrait en force, pour saisir La Guyane dans sa bauge.

Il venait, en rampant de franchir le tournant du soupirail, lorsque ses pieds, au lieu de rencontrer le vide, comme il s'y attendait, se heurtèrent à un corps solide qui rendit un bruit sourd.

— Tiens, murmura-t-il, je me suis trompé de côté, le couloir a deux soupiraux, sans doute...

Tout d'abord, la pensée ne lui venait pas qu'il pouvait être là enseveli vivant..

Il revint lentement à la grille du caveau... puis rétrograda derechef...; mais il eut beau tâter..., il n'y avait qu'un couloir sans embranchement... il revint forcément là d'où il était parti..., et ses pieds rencontrèrent le même obstacle.

Alors, il sentit que ses cheveux se hérissaient et une sueur froide inonda son front.

— Je suis perdu ! pensa-t-il, on a rebouché l'entrée...

La première terreur passée, la présence d'esprit lui revint.

S'appuyant des bras et des épaules contre les parois du couloir il tendit les jambes avec vigueur... essayant de déplacer l'invisible poids qu'il sentait...

Mais il s'épuisa en vains efforts.

S'il n'avait rencontré que de la terre et des planches comme lorsqu'il avait élargi l'ouverture, il en fût venu à bout aisément, mais il était sans forces contre l'énorme poids traîné là par La Guyane.

Cependant, il ne se découragea pas... ses frêles

pieds heurtaient et poussaient avec une vigueur désespérée les planches si lourdes qu'on eût dit que le ciel pesait dessus de l'autre côté...

Le long du visage de Valentin, la sueur ruisselait... et ce n'était plus la sueur de l'angoisse... la fatigue l'accablait... dans ce réduit étroit où les murailles l'oppressaient de tous les côtés comme une gigantesque cuirasse de pierre, et qui semblait se resserrer tout le long de son corps comme pour en prendre la mesure... dans ce boyau qui l'écrasait, lui meurtrissait les épaules, il se sentait étouffer.

Une lourdeur s'abattait sur son front, comme si la voûte s'était effondrée sur lui, et sa respiration devenait difficile.

Ah ! si au lieu d'essayer avec ses pieds, il avait pu se servir de ses mains, il eût pu gratter, gratter, se déchirer les ongles, se meurtrir les doigts et il eût réussi peut-être à faire une ouverture qu'il eût élargi peu à peu... Il eût vu le ciel, il eût appelé, il eût crié...

Il avait cru remarquer qu'à l'orifice le couloir s'élargissait légèrement... Il y revint et là essaya de se retourner sur lui-même.

Mais il comprit bien vite que c'était une tentative impossible... alors il demeura immobile, s'étendant de toute la longueur de son corps, pour respirer plus à l'aise, et il rêva, — en attendant qu'au petit jour La Guyane et Bigarreau fussent partis, pour essayer de fuir...

Il ne devinait pas encore que c'étaient les deux bandits qui l'avaient pris dans cette souricière...

Les heures se passaient...

Le jour et la nuit n'existaient plus pour Valentin... Le jour n'arrivait pas jusqu'à lui... et la

nuit profonde, impénétrable, éternelle, l'ensevelissait.

Il jugea pourtant que le jour se levait quand il entendit remuer dans le caveau...

La Guyane était parti...

Valentin, revenu à la grille, apercevait la femme de temps à autre ; elle fredonnait, d'une voix éraillée, une chanson d'amour... .

Elle s'assit à la table et mangea, buvant sec...

Alors Valentin s'aperçut qu'il avait faim... il sentit quelques tiraillements... il avait soif aussi, très soif... sa gorge était desséchée... un verre d'eau lui eût fait tant de bien !...

Bigarreau mangeait et buvait sans se préoccuper du jeune homme comme si elle avait ignoré qu'il était là.

Valentin entendait le bruit de ses mâchoires et le choc de la bouteille contre le bord du verre...

Il souffrait...

Bientôt Bigarreau rangea la table et s'en alla...

La lourde et basse porte du caveau fut fermée à clé...

Avant de partir, Bigarreau avait jeté un coup d'œil sur le petit miroir qui reflétait Valentin dans le soupirail.

Ses yeux noirs étaient devenus sinistres :

— Il est toujours là, se dit-elle, bon, il est bien !

Quand Valentin se vit seul, il ne perdit pas de temps, et, entourant de ses mains nerveuses les barreaux de fer, il les secoua avec une force que la rage décuplait, cherchant à les desceller, à les briser, à les enlever...

Les barreaux étaient solides et résistaient.

Il ne parvenait pas à les ébranler...

Il réussit à glisser la main jusqu'à sa poche et prit son couteau... dans ce mouvement, sa blouse se déchira vers l'épaule, mit à nu sa chair qu'éraflèrent les pierres rugueuses et qui saigna... avec une douleur cuisante...

Il ouvrit son couteau et essaya de creuser autour des barreaux pour les desceller... La pierre était dure... le couteau était mauvais et se brisa près du manche au premier effort... la lame tomba dans le caveau !...

Il se sentit perdu !...

Il revint jusqu'en haut et des talons frappa contre les planches au risque d'attirer l'attention de La Guyane...

Il y eut un bruit étouffé qui ne devait point même parvenir au dehors et ce fut tout...

Valentin avait le sang à la tête, aux yeux. La position inclinée qu'il occupait commençait à le faire souffrir d'une façon intolérable... ses tempes battaient avec violence...

Quelques heures après, Bigarreau rentra pour manger.

Il était midi, sans doute...

Elle mangea debout, devant l'orifice du soupirail, mais sans un regard vers Valentin...

Après quoi elle repartit; un long temps s'écoula encore... Valentin était demi-mort de fatigue, de soif... Mais il n'avait ni un soupir ni une plainte...

Bigarreau reparut et dîna...

Et soudain, quand elle eut fini, montant sur une chaise, elle colla contre le grillage sa figure menaçante :

— Eh bien, mon petit, as-tu faim ? as-tu

soif ?... es-tu fatigué ? Ne te gêne pas !... dis-le... ça te soulagera...

Valentin n'avait garde de répondre.

Il était évanoui.

VIII

En quittant Gabrielle, le marquis d'Argental, après la scène que nous avons racontée, lui avait dit :

— Souviens-toi et réfléchis ! demain je reviendrai !

Quand il fut parti, Gabrielle était restée demi-morte de peur, affaissée sous la violence de son émotion, mais cette faiblesse dura peu ; le sentiment du danger qu'elle courait lui rendit toute sa vigueur... son acuité d'esprit... son énergie surtout...

— Je fuirai, murmura-t-elle, cette nuit même, il le faut !

Et son imagination se mit à travailler avec ardeur.

Il y avait un dîner froid servi sur une table devant elle ; comme elle n'avait rien pris depuis le soir de son enlèvement, elle mangea quelques bouchées et but un demi-verre de vin... elle se sentait si fiévreuse et si malade qu'elle tremblait de n'avoir pas la force d'exécuter son projet.

Elle avait remarqué qu'on l'espionnait, et que chacune des deux portes de sa chambre était gardée pendant le jour, et fermée à clef, à double tour.

Quand la nuit fut assez avancée, — c'était

la veille du jour où Valentin pénétrait dans le soupirail des caves du *Canon de Marseille*, elle se glissa jusqu'à l'une des portes, colla son oreille contre la serrure, et, après un moment d'attention, crut entendre derrière, la respiration régulière d'un des gardiens.

La Guyane et Louffard, pendant la nuit, veillaient ou dormaient à tour de rôle.

Ce soir-là, Louffard se trouvait de garde.

Elle se dirigea vers l'autre porte ; là, rien... tout paraissait libre... c'était de ce côté-là qu'il fallait d'abord tenter l'aventure.

Mais la porte était soigneusement fermée ; elle eut beau employer à l'ouvrir tout ce qu'elle trouva sur la table : couteaux, fourchettes, elle ne réussit ni à l'ébranler, ni à forcer la serrure.

Restait la fenêtre comme ressource suprême...

Elle l'ouvrit, en faisant jouer l'espagnolette doucement...

A cet instant, elle crut entendre du bruit derrière elle et se retourna... écoutant... le sang glacé... ne vivant plus !

Mais non, elle s'était trompée... Louffard dormait, peut-être !

Elle ouvrit ensuite la persienne et monta sur le balcon... il faisait une nuit superbe... le ciel, d'un bleu sombre, était piqué d'innombrables diamants... Une tiède brise soufflait et faisait monter jusqu'à la jeune fille les parfums des fleurs printanières qui embaumaient les jardins voisins...

— Comme cela sent bon, les lilas ! murmura-t-elle.

Elle respirait avec délices, et son sang en était rafraîchi.

Le balcon où elle se trouvait était large, — formant presque terrasse, — mais peu long. Il courait devant les fenêtres du logement où on l'avait renfermée ; ce fut une première déception.

Gabrielle avait espéré que ce balcon, qu'elle apercevait à travers les persiennes, s'étendait sur toute la maison, desservant d'autres chambres, d'autres appartements.

Elle avait compté, en brisant un carreau, s'enfuir par ces chambres.

Il fallait y renoncer.

Elle ne pouvait non plus essayer de gagner le toit ; il y avait au-dessus d'elle le cinquième étage et les mansardes ; impossible de les escalader !

La jeune fille se pencha sur le balcon ; au-dessous s'étendait l'abîme des quatre étages, puis la rue déserte.

Devant elle, rien, si ce n'était des jardins pleins d'arbres, au fond desquels étaient perdus de luxueux hôtels...

A cette heure-là, tout le monde dormait ; pas un bruit, tout autour, ni un cri, ni le passage d'une voiture... On se serait cru en pleine campagne, loin de la grande ville, tant le silence était profond.

Elle pensa qu'elle pouvait crier et que ses cris de désespoir, ses appels au secours arriveraient peut-être jusqu'au fond d'un de ces palais endormis et réveilleraient un protecteur.

Mais crier ! N'était-ce pas se perdre ? Louffard, le premier, entendrait et saurait la dérober aux recherches...

Elle tournait et retournait sur le balcon, par petits pas brusques, les mains jointes et si serrées

l'une dans l'autre que les jointures des doigts craquaient.

— Ou je me sauverai, ou je me précipiterai sur le trottoir, j'aime mieux mourir que de retomber aux mains de cet homme !

Nous avons dit que la maison était seule dans la rue ; comme la plupart des constructions qui s'élèvent isolément et contre lesquelles d'autres, plus tard, doivent prendre place, elle présentait cette particularité que l'architecte avait laissé, du cinquième jusqu'au deuxième étage, parallèlement à la façade, des pierres d'amorce, débordant chacune de vingt centimètres à peu près, et espacées l'une de l'autre de soixante à quatre-vingts centimètres.

Cela formait ainsi une douzaine d'échelons dangereux, dont le dernier rejoignait le toit d'une remise servant à l'hôtel Mourad.

Penchée sur le balcon, tout le buste en dehors, au risque d'être emportée dans le vide, Gabrielle venait d'apercevoir cette disposition des lieux.

— C'est par là, dit-elle, que je m'enfuirai !...

Devant elle, de ce côté, était un jardin immense, dont les arbres superbes atteignaient presque le balcon ; la lumière pâle de la lune se jouait doucement à travers les ramures sèches où courait la sève du printemps, mais dont les bourgeons éclataient à peine ; la brise faisait cliqueter les branches grêles des marronniers et quelques oiseaux voletaient en se plaignant par petits cris d'être dérangés dans leur sommeil.

En bas, de larges pelouses paraissaient moins vertes et comme assombries par les pièces d'eau que la lune faisait scintiller ainsi que du plomb

en fusion ; il y avait des coins obscurs où la lumière ne pénétrait pas... c'étaient de ces réduits mystérieux qu'aiment les peintres lorsqu'ils retracent quelques scènes mythologiques et où ils abritent la paix la poésie, l'amour.

Un instant, — elle fut emportée sans doute par son imagination fiévreuse et par le charme du spectacle qu'elle avait sous les yeux, — il parut à Gabrielle que ces pelouses, ces fleurs s'animaient... que deux femmes, penchées l'une sur l'autre, glissaient lentement par les allées sablées, tantôt visibles et tantôt invisibles, selon que les allées tournaient ou que les arbres les dérobaient.

Elles étaient enveloppées de voiles blancs, pareils à des fantômes, et leur visage était à demicaché.

Elles marchaient si lentement, avec une grâce si nonchalante et si souple à la fois, elles étaient de si près enlacées qu'on eût dit qu'elles ne faisaient qu'une seule et même femme, ou plutôt une seule et même et surnaturelle apparition... fées de la nuit, du printemps, du bonheur !

Et sans doute, pour rythmer ce qu'il y avait, dans cette scène de mystérieusement doux, du lointain où était la masse sombre du palais caché par les arbres, Gabrielle croyait entendre des harmonies mélancoliques, même un peu tristes, accompagnées par des instruments bizarres.

Puis, tout disparut tout à coup ; elle n'entendit plus rien ; il ne resta plus, sous elle, que le paysage d'enchantement et de rêves dont elle entrevoyait un coin.

En ce moment, la brise un peu plus forte, repoussa et fit claquer contre le mur une des persiennes qu'elle avait ouvertes... Gabrielle tressail-

lit... si ce bruit avait réveillé Louffard, elle était perdue !!

Elle fit un signe de croix et dit :

— Mon Dieu, si je dois mourir, protégez mon père.

Et elle enjamba le balcon et, se jetant en avant, s'accrocha des deux mains à la première pierre, au premier échelon de cette échelle dangereuse au bas de laquelle elle espérait trouver le salut !...

Un instant, elle resta suspendue dans l'espace, ses pieds cherchant à s'appuyer.

Elle ferma les yeux... et les dents serrées, ne respirant plus, elle commença sa périlleuse descente...

Dix fois ses pieds glissèrent ; dix fois elle sentit se dérober sous elle ses jambes qu'un tremblement agitait... dix fois, elle se retint.

Il y avait à peine quelques secondes qu'elle était suspendue, que déjà il lui semblait que des heures s'étaient écoulées...

A la hauteur du troisième étage, elle se vit perdue ; une sueur inondait le creux de ses mains raidies, qui n'avaient plus la force de se crisper sur les gradins...

La respiration sortit de sa gorge en sifflant... elle avait beau fermer les paupières pour ne plus rien voir... devant ses yeux dansaient les innombrables étoiles du ciel... en même temps un froid mortel l'engourdissait...

— C'est fini, dit-elle, je ne pourrai jamais !...

Elle entourait de ses bras une pierre d'amorce et, la pointe des pieds sur celle du dessous, elle collait son corps contre la muraille. Dans un dernier effort désespéré, au risque de glisser dans

l'espace, elle descendit brusquement deux ou trois échelons.

Mais là, le vertige qui la menaçait depuis le haut, l'envahit ; il lui semblait qu'on la saisissait et qu'on la jetait dans un tourbillon où elle tournait, tournait sans cesse.

Ses pauvres mains meurtries lâchèrent un gradin ; ses jambes, mollement, fléchirent, comme fauchées, et elle tomba en arrière... sans même pousser un cri.

En tombant, elle s'était crue lancée dans le vide, et elle était près de s'évanouir.

Une brusque secousse, de la tête aux pieds, la tira d'engourdissement...

Elle était arrivée, sans le savoir, à l'un des derniers échelons de pierre et s'était laissé choir de la hauteur d'un mètre, à peu près...

Elle se souleva, étonnée de ne pas être brisée, croyant qu'elle rêvait, regardant de tous les côtés...

Elle ne rêvait pas...

Ces gradins qu'elle venait de descendre, ils étaient là devant elle... remontant jusqu'à ce balcon où elle se trouvait tout à l'heure...

Elle avait les mains et les pieds déchirés...

Une sorte de convulsion, de tremblement nerveux, l'agitait, suite de son atroce épouvante...

Elle se leva tout à fait, chancelante et près de tomber à chaque pas.

Alors elle se reconnut.

Elle avait atteint le toit de la remise de l'hôtel Mourad. Le jardin était là, les branches des arbres venaient au-dessus de sa tête...

Elle s'avança jusqu'au bord du toit en terrasse...

Le jardin qu'elle avait entrevu de là-haut s'étalait devant elle.

La lune toujours, l'éclairait doucement.

Tout à coup, derrière les charmilles, elle crut distinguer ces deux ombres, aperçues tout à l'heure, et qui glissaient le long des allées de sable fin, sans bruit, sans toucher terre...

Elles étaient enlacées encore et si blanches, si étranges, qu'on n'eût pas dit qu'elles appartenaient au monde des vivants...

Et les mêmes harmonies tendres, assourdies, s'échappaient de nouveau du fond des massifs sombres.

On eût dit que pour ajouter à ce que cette scène avait de merveilleux, chaque arbre, chaque buisson s'animant, s'était fait musicien.

Gabrielle, à genoux sur le bord du toit, joignit les mains :

— Au secours, dit-elle, par pitié, secourez-moi !

Les deux ombres avaient entendu.

Elles s'arrêtèrent brusquement, sans doute pour écouter, se resserrant davantage, comme si elles avaient peur.

— Au secours ! répéta la jeune fille, par pitié, au secours !

Les promeneuses levèrent la tête et l'aperçurent... la lune l'éclairait en plein, entre deux arbres...

Gabrielle leur tendit les bras, ainsi que les enfants font à leur mère, quand on leur apprend à marcher...

Les mystérieuses ombres reculèrent puis, comme si vraiment elles avaient été des fantômes,

elles s'évanouirent dans la nuit, dans les massifs, dans les arbres...

— Au secours ! disait Gabrielle, qui que vous soyez, ayez pitié de moi !

Le jardin était maintenant plongé dans un silence profond.

La lointaine musique avait cessé.

Il n'y avait plus que le tressaillement des branches se choquant les unes contre les autres.

Alors, Gabrielle se laissa rouler sur le toit, sanglotant.

Cependant les pas de plusieurs hommes qui accouraient se firent entendre, se rapprochèrent.

Les hommes apparurent...

Il y avait Mourad, Azep et d'autres serviteurs.

— C'est là, maître ! dit Azep, désignant le toit de la remise où Gabrielle, demi-morte de désespoir, de fatigue, d'angoisse, étendue de son long, ne bougeait plus...

— Monte et vois ce qui se passe...

Deux serviteurs placèrent une échelle le long du mur.

Azep grimpa, escalada le toit.

— Maître, c'est une femme, une jeune fille... évanouie.

— Prends-la sur tes épaules, elle a besoin d'aide... nous saurons d'elle, plus tard, qui elle est, d'où elle vient et comment elle se trouve là à pareille heure !...

C'était une somptueuse demeure que l'hôtel Mourad, arrangée avec cette science du luxe un peu efféminé, cette science de la volupté qu'ont seuls les Orientaux.

Mourad, dont la fortune était colossale, l'avait achetée dès son arrivée à Paris et y avait mis tout

de suite une armée d'ouvriers pour la faire arranger selon son goût.

Il n'y a pas de ville au monde où l'on travaille plus vite qu'à Paris ; l'installation rêvée par le jeune homme s'était faite comme par miracle ; en quelques jours tout avait été changé, bouleversé, puis remis en état.

Mais Mourad n'avait pas fait seulement de ce palais le temple du luxe asiatique; il y avait réuni, avec un goût artistique très sûr pour la satisfaction duquel il négligeait les règles étroites de la religion à laquelle il appartenait, tout ce que le confortable moderne a de plus riche et de plus merveilleux.

L'hôtel, un logis seigneurial, avait quelques-uns de ses appartements meublés à l'européenne.

Le vestibule était tendu de vieilles tapisseries sans sujets.

Dans les salons, une profusion d'étoffes brodées et lamées, arrangées avec un goût exquis, des cachemires, des tapis, des meubles incrustés d'or, d'argent, de nacre, des armes brillantes superbement damasquinées.

Plusieurs des appartements étaient décorés dans l'ancien goût oriental capricieux et féerique : arabesques touffues, plafonds façonnés en gâteaux d'abeilles, ou en stalactites, dentelures découpées, caissons de bois de cèdre.

Partout profusion de divans et d'étoffes moelleuses, où les pieds s'enfonçaient, comme en une mousse épaisse, jusqu'à la cheville.

La salle de bains était construite en marbre blanc.

Le péristyle donnant sur les jardins était traversé par deux rangées de colonnes de marbre et

fermé par une galerie en vitrage qui contenait des arbustes rares, des plantes tropicales, des fleurs de l'Inde, aux splendides couleurs.

L'escalier par lequel on arrivait à la serre, — et celle-ci formait un vaste jardin à part, dans ce jardin, — était fait de fragments de roches et bordé des deux côtés par des blocs de granit couverts de mousse ; sur ces rocs jaillissaient des cascades d'eau, qui retombaient sans cesse, en écume neigeuse, dans des vasques de marbre.

De chaque anfractuosité, de chaque coin, s'élançaient des arbres des pays chauds, des platanes, des palmiers, puis des saules, des sycomores, et les pièces d'eau formées par les sources jaillissantes étaient peuplées d'oiseaux aquatiques les plus rares.

Et dans cette serre, dans ce jardin des tropiques où il y avait une débauche de parfums enivrants et de couleurs éclatantes, c'étaient des jardinets en terrasse avec parterres, berceaux, rigoles de marbre où une eau fraîche courait, en murmurant, sur un lit de cailloux qu'on eût dit lavés avec du lait ; partout des sentiers formés de mosaïques en cailloux de couleurs les plus inattendues, partout des arbustes, des plantes, des fleurs.

Azep avait pris la jeune fille dans ses robustes bras et l'avait descendue, sans qu'elle fît un mouvement.

Sur un signe, il l'emporta jusque dans l'appartement particulier de Mourad, et là il déposa, sur un divan bas, son fardeau précieux ramenant derrière le dos une pile de riches coussins en écharpes rayées de Tunis.

Puis il se retira, laissant Mourad seul avec Gabrielle.

Les cheveux de l'enfant s'étaient dénoués et les boucles s'enroulaient autour de son cou et sur ses épaules, formant un collier souple dans l'or pâle duquel se jouait la lumière des lampes turques accrochées au plafond... lumière si douce qu'elle ressemblait au demi-jour qui tombe des lames d'une persienne, lorsqu'un matin d'été l'aurore se lève.

Son visage était d'une pâleur de cire... ses yeux clos... ses mains, ses ongles étaient ensanglantés... ses bottines déchirées laissaient passer son pied, et ses vêtements étaient souillés de plâtre et de poussière...

— D'où vient cette enfant, et que lui est-il arrivé ? se demandait Mourad.

Il avait trempé une serviette dans une aiguière d'or ciselé et lui rafraîchissait les tempes, le visage, les mains... et tout en essayant ainsi de lui faire reprendre connaissance, il ne pouvait s'empêcher de l'admirer...

Et il eut, à demi-voix, la même exclamation que Norbert un jour avait laissé échapper, la première fois qu'il avait vu la jeune fille :

— Qu'elle est belle ! ! !

Gabrielle se réveillait et était prise de frissons ; il étendit sur elle un cachemire et se recula discrètement.

Il avait le respect de la femme et craignait de l'effrayer.

Gabrielle se souleva et tout d'abord ne vit rien, dans cette demi-obscurité...

Elle mit son front dans ses mains, ses coudes sur ses genoux et rêva, essayant de se retrouver dans le fouillis de ses pensées, dans le désordre de sa pauvre tête...

Mourad s'avança et dit doucement :

— Mademoiselle, ne vous effrayez pas...

Elle tressaillit et le regarda...

— Où suis-je donc ? qui êtes-vous ?... que m'est-il arrivé ?... Je ne sais plus... aidez-moi !... je suis folle...

Il eut pitié d'elle et lui raconta ce qu'il savait.

Au fur et à mesure qu'il parlait, elle se souvenait...

Et quand il eut fini :

— Est-ce que je serais sauvée ? murmura-t-elle... Est-ce que vraiment je n'aurais plus rien à craindre de cet homme ? Est-ce que je vais retrouver mon père et Valentin... mon pauvre Valentin que j'aime et qui doit pleurer sur moi ? est-ce que ces trois jours seraient passés sur ma vie, pareils à un de ces cauchemars horribles et lourds que le réveil dissipe ?

Et pendant qu'elle rêvait ainsi, Mourad, les yeux étonnés, la figure comme alanguie, par une pensée douce, la regardait toujours et l'admirait...

IX

La situation de Valentin était désespérée; quand il sortit de son évanouissement, il fut longtemps à se remettre, tant sa tête était faible ; il entendait un bourdonnement sonore dans ses oreilles ; c'était le sang qui descendait à la tête ; ses tempes battaient avec violence et ses paupières étaient si lourdes qu'il avait peine à tenir les yeux ouverts.

La nuit s'écoula sans apporter aucun changement.

Depuis trente-six heures, Valentin n'avait pas mangé, n'avait pas bu ; depuis trente-six heures, il était allongé dans cet étroit boyau, cercueil où il allait être enseveli vivant...

Bigarreau apportait des raffinements de cruauté à le torturer...

Devinant chez le prisonnier les tourments de la faim et de la soif, elle s'approchait de la grille du soupirail, chaque fois que dans son taudis, elle rentrait pour manger ou boire.

Le pain qu'elle portait à sa bouche passait à deux doigts de la figure de Valentin ; les verres de vin qu'elle buvait d'un trait, elle les cognait à la grille, sous prétexte de trinquer et disait :

— A la tienne, mon petit homme !...

Valentin sentait ses forces s'en aller et peu à

peu la folie gagner son cerveau ; un engourdissement pendant la nuit qui suivit ce second jour, s'empara de tout son être et il perdit la notion de ce qui se passait.

Cette nuit, La Guyane revint.

— La petite a filé hier... dit-il bouleversé. C'est la faute à Louffard qui s'était endormi. Le patron et le marquis ont failli le tuer... la petite a ouvert la fenêtre ; comment est-elle descendue ?... On ne sait pas... elle a dû se briser les côtes sur le pavé... et pourtant, le trottoir n'était marqué d'aucune tache de sang !... Le patron a promis à Louffard de lui brûler la cervelle si avant huit jours la petite n'était pas retrouvée... et le patron est un homme de parole... il le fera comme il l'a dit !...

— La Guyane, j'ai une idée...

— Ça ne m'étonne pas... qu'est-ce qu'elle est, ton idée ?

— La petite devait bien avoir quelques amis qui se sont lancés à sa recherche... une jeune fille de l'âge de la vôtre ne disparaît pas sans qu'on s'en préoccupe...

— Eh bien ? si c'est là ce que tu as trouvé ?...

— Attends donc ! es-tu sûr que ce garçon qui t'a suivi il y a trois jours jusqu'au *Canon de Marseille* et qui s'est faufilé dans le soupirail pour t'espionner, ne soit pas un de ceux qui la cherchent ?... alors, en l'interrogeant, en le forçant à parler, peut-être apprendrait-on quelque chose ?

— Elle n'est pas bête, ton idée... Nous allons voir... Il est toujours dans le boyau, le petit ?

— Oui, et il doit trouver le temps long.

La Guyane entra dans le caveau, suivi de sa maîtresse.

Le misérable colla sa face contre les barreaux et riant :

— Eh le mioche ! v'là ce que c'est que d'être trop curieux ! on se fait pincer comme ça par le père La Guyane... allons ! avance un peu, qu'on voie ta frimousse...

Mais Valentin n'entendait pas... les paroles du bandit arrivèrent jusqu'à son oreille, sans qu'il en comprît le sens... il gisait sans mouvement, la face écrasée contre terre, les bras étendus en avant, vers les barreaux...

La Guyane lui saisit une main et la secoua de toutes ses forces, appelant avec colère :

— Eh ! le môme !... allons, remue-toi... Il y a moyen de s'entendre... et si tu veux être gentil, le papa La Guyane te tirera de ton trou de taupe...

Valentin ne comprenait plus... Il ne répondit pas.

Seulement, la main de l'homme, serrant la sienne comme dans un étau, le rappela une seconde fois à la vie, c'est-à-dire à la souffrance et il laissa échapper des gémissements.

— Je crois qu'il va passer !... fit La Guyane brutalement.

— Ces mioches d'aujourd'hui, dit Bigarreau avec philosophie, ça n'a pas l'âme chevillée au corps.

— Passe-moi du pain et du vin... je vais tâcher de lui en faire goûter... dépêche-toi !

Bigarreau obéit.

La Guyane, soulevant la tête, essaya de lui introduire entre les dents le col d'une bouteille, mais les dents, convulsivement serrées, résistèrent...

— Trop tard ! murmura le bandit... trop tard !

Il ne passera pas la journée !... Tant mieux !... c'en est un qui n'ira pas dire au chasseur où est baugé le sanglier !...

Il est deux personages de notre récit que nous avons laissé jusqu'aujourd'hui au second plan, et qui, cependant, y doivent jouer un certain rôle.

Nous voulons parler de M. Trutat, dit « Auguste » et du prestidigitateur Trompe-l'Œil.

Trutat, un excellent homme, père de huit enfants, était employé au cirque Franconi, lorsqu'il advint qu'un soir qu'il ratissait et nettoyait la piste, dans l'intervalle des exercices, le public, — très en train ce soir-là, — frappé et amusé de sa mine ahurie et de sa façon gauche de tenir un râteau, se mit à l'acclamer et lui fit un succès.

Chaque fois qu'il reparut, ce furent des huées joyeuses, qui eurent pour résultat, non seulement d'effarer Trutat, mais de le mettre en colère, ce qui le rendit encore plus comique. Plus il s'exaspérait et plus la salle se tordait ; les clowns, profitant de la bonne humeur du public, jouèrent au pauvre garçon toutes les farces de leur répertoire, accompagnées de gifles et de sauts périlleux. Jamais on n'avait tant ri !... Le directeur, en homme intelligent vit là une attraction nouvelle et inattendue pour ses soirées...

Le lendemain, le même public était revenu, prêt à s'amuser des mêmes folies, et Trutat, ayant tardé à paraître, se mit à protester le demandant à grands cris... sous le premier nom qui vint à la bouche d'un plaisant... Auguste !!!... Bon gré mal gré, le pauvre diable fut jeté sur la piste... les lazzis redoublèrent... Décontenancé, Trutat

exagérait comme à plaisir sa timidité et sa gaucherie. Son succès fut étourdissant.

De ce jour, l'emploi des « Auguste » était créé et ce fut Trutat qui le remplit.

Sa femme et ses huit enfants y gagnèrent de n'avoir plus les mains gelées, quand la bise soufflait sous les portes, par les rudes nuits d'hiver... d'avoir des vêtements propres et bien chauds... et la table suffisamment servie deux fois par jour !...

C'était au cirque qu'Auguste, nous lui laisserons ce nom, devenu populaire, avait connu Trompe-l'Œil.

Trompe-l'Œil, un méridional bon enfant, — n'avait, à ses tours de passe-passe, obtenu aucun succès devant le public parisien, si capricieux et si fantasque, de telle sorte, que, ses économies absorbées, dans l'attente de son début et remercié par le directeur, il s'était trouvé bientôt dans une misère noire.

Et lui aussi avait une famille, laissée là-bas sur les bords de la Garonne, lui aussi avait des enfants...

Auguste l'avait perdu de vue, après cet insuccès, Trompe-l'Œil ayant disparu sans laisser de trace.

Or, une nuit, le clown, qui habitait rue Marcadet, dans le XVIII[e] arrondissement, fut tenu en éveil par un bruit strident, continu, qui ne cessa qu'au petit jour et sur la nature duquel il lui fut impossible d'être renseigné ; le lendemain, le surlendemain, les jours suivants, mêmes nuits d'insomnie...

A la fin, il trouva... Près de là était une maison en construction, et la nuit, Trompe-l'Œil, loué

comme manœuvre, sciait des pierres... pourquoi la nuit ? Renvoyé par le patron à cause de sa maladresse, ses camarades, pris de pitié, lui avaient conseillé de venir scier, la journée faite, promettant de compter sur leurs heures de travail son ouvrage nocturne et de le payer de cette façon... Et Trompe-l'Œil gagnait ainsi quelques sous.

Les gardiens de la paix, avertis par le bruit de la scie, l'eurent bientôt découvert ; mais ils avaient eu pitié... ils le laissaient faire...

Auguste, lui aussi, eut compassion... et tous les soirs, lorsqu'il sortit du cirque, il s'en alla trouver Trompe-l'Œil, suant et peinant devant les pierres de taille, et se mit à travailler avec lui...

Cela dura quinze jours, puis il n'y eut plus de pierres à scier, l'ouvrage manqua et Trompe-l'Œil disparut encore...

Et un soir, en descendant le faubourg du Temple, Auguste avait été bousculé par un passant qui marchait, plié en deux, sous un fardeau énorme... C'était Trompe-l'Œil...

— Pardon, mille pardons !... dit l'homme. Tiens, c'est Auguste !

— Qu'est-ce que tu portes là ?

— Je suis placier en briques...

— En briques !!!

— Soulève ! je les ai toute la journée sur le dos... ça pèse plus de cent livres... et il y en a de creuses ! Juge un peu mon pauvre !!

Auguste l'avait amené chez lui, nourri, consolé, ragaillardi, et ce fut sur ses conseils que Trompe-l'Œil, revenant à son état, s'était mis à donner des séances de prestidigitation dans les cafés de la banlieue parisienne, dans les guinguettes, le di-

manche, et chez tous les marchands de vins de l'ancienne banlieue.

C'est de cette façon qu'il avait connu, ainsi qu'il s'en vantait un jour, quand il avait pris avec Valentin et le clown la résolution de trouver La Guyane, — tous les bouges les plus mystérieux, tous les repaires les plus sinistres du Paris qui tue et qui vole.

Auguste avait demandé au cirque un congé de quelques jours, et lui et Trompe-l'Œil étaient partis en campagne, à la recherche de La Guyane, — c'est-à-dire de Gabrielle.

L'absence de Valentin, qu'ils n'avaient pas vu depuis trois jours, et qu'ils avaient en vain demandé rue d'Allemagne, commençait à les inquiéter beaucoup.

Connaissant la témérité de leur ami, ils tremblaient qu'il ne lui arrivât malheur.

Ils l'aimaient comme un fils ; le père Bertara ayant habité longtemps la rue Marcadet, Auguste s'était attaché à cet enfant du hasard, aussi bien qu'à Gabrielle et ne faisait pas de différence entre eux et ses propres enfants.

Quant à Trompe-l'Œil, il s'était mis à adorer le clown et il épousait, avec son ardeur méridionale, ses haines et ses affections.

Voilà comment nous retrouvons les deux amis errant, par les sombres ruelles de Montmartre, un soir pluvieux d'avril.

Déjà, depuis plusieurs jours, ils parcouraient ce coin de Paris, s'arrêtant de préférence dans les établissements interlopes voisins des fortifications, cherchant partout, mais en pure perte, le bandit qui portait sur sa main l'effroyable signe particulier infligé par le coffre-fort de Mourad,

espérant aussi qu'à défaut de La Guyane, ils trouveraient Bigarreau !!

Auguste avait dans un sac de voyage les différents objets nécessaires à Trompe-l'Œil pour exécuter ses tours.

Quand ils voyaient du monde dans un débit de vins, ou au café, ils entraient, demandaient au patron la permission de s'installer et immédiatement commençaient.

Tristes et sinistres repaires que ceux-là... fréquentés par tout ce que la grande ville a de criminel et d'infâme... assassins et voleurs, l'ayant été ou sur le point de l'être, ivrognes... rôdeurs sans travail, ou incapables de travailler, ouvriers en rupture d'atelier, dépensant en quelques soirées l'argent de la quinzaine, pendant que la femme pleure au logis et que les enfants crient la faim... la faim hideuse... tous portaient sur leur visage l'empreinte des mauvaises passions, de la cruauté, du vice abject.

Toutes ces physionomies, Trompe-l'Œil les passait en revue, tout en apprêtant, sur une petite table qu'on apportait devant lui sur sa demande, ses gobelets, ses cartes, ses muscades.

Ses yeux vifs et malicieux scrutaient les recoins les plus obscurs, les réduits les plus mystérieux...

Où était-il le colosse aux mains gantées, signalé par Siméon et Chilpéric ?

Et en cherchant, furetant, Trompe-l'Œil entamait son boniment ordinaire d'une voix aigrelette et pointue en gesticulant, de la main gauche ou de la main droite, avec un petit bâton d'ébène garni de deux bouts en ivoire, de forme ovoïde, la baguette du prestidigitateur.

Les tours se succédaient pendant qu'il parlait avec volubilité ; les mouchoirs s'évaporaient, se desséchaient, brûlaient dans sa main, pour revenir ensuite à leur état ordinaire ; sous le coup de sa baguette magique, les secrètes pensées d'un spectateur se retrouvaient écrites dans une enveloppe cachetée ; il faisait voyager une pièce de cinq francs dans le gousset des assistants, auxquels ce tour, en particulier, sembla plaire infiniment ; ensuite ce fut une pluie d'or tombant d'une casquette ; puis, une infinité d'objets extraordinaires qu'il retira du fond d'un chapeau ; puis vinrent les cartes, le saut de coupe, le faux mélange, la carte forcée, le filage, l'enlevage, la carte à l'œil, les cartes magnétisées, les métamorphoses, la carte pensée et la double pensée prévues, le tour des quatre as, enfin le répertoire varié de son bizarre métier.

Après quoi, sur un signe de Trompe-l'Œil, Auguste faisait la quête, ramassait les ustensiles, et ils s'en allaient recommencer dans un autre bouge.

C'est ainsi que, de repaire en repaire, ils étaient arrivés près de la porte d'Aubervilliers....

Ils s'assirent sur le talus des fortifications, attristés et découragés par leurs recherches infructueuses...

Ils étaient là, silencieux, depuis quelques minutes ; le soir venait ; une pluie fine se mettait à tomber lentement, mais d'une façon continue et un brouillard s'abaissait sur Paris...

Des passants allaient et venaient devant eux sortant de Paris ou rentrant de la banlieue... des employés de l'octroi se promenaient de long en large, d'un air ennuyé...

Et, machinalement, ils se mirent à regarder une femme qu'il leur semblait avoir vue quelques minutes auparavant, et qui passait là, de quart d'heure en quart d'heure, avec des allures étranges, vivement, comme si elle était poursuivie...

Et elle était filée, sans aucun doute, car chaque fois qu'elle apparaissait, arrivaient aussitôt deux hommes, la suivant de près...

L'un était un chiffonnier portant la hotte sur le dos, son crochet d'une main, sa lanterne traînant à terre.

Il avait une barbe broussailleuse qui lui cachait la figure.

L'autre était aussi barbu... de même taille à peu près que le premier ; il avait à son bras un immense panier dans lequel étaient, pêle-mêle, des plâtres de la Vénus de Milo, de Bonaparte, de la République, de la femme piquée par un serpent de Clésinger, du Daphnis de Pezieux, de Bayard, des figurines italiennes et des statuettes religieuses.

Le manège de ces trois personnages intéressait Trompe-l'Œil et Auguste ; ils avaient essayé d'apercevoir le visage de la femme, mais elle avait la tête hermétiquement prise dans un fichu de laine noire qui ne laissait voir que ses yeux...

Evidemment, cette femme avait tenté de dépister le chiffonnier et le marchand de plâtre en s'engageant dans les ruelles, puis en se jetant brusquement dans les terrains vagues.

Elle n'y avait pas réussi, puisqu'elle revenait sans cesse à la porte d'Aubervilliers, toujours suivie à la même distance ; aussitôt qu'elle paraissait se croire en sûreté, surgissaient soudain, derrière

elle, la lanterne du chiffonnier et le panier à statuettes.

Tout à coup Trompe-l'Œil et Auguste assistèrent à une scène curieuse, qui eut la durée d'un éclair.

La femme s'était arrêtée, en croisant les bras... attendant.

Les deux hommes passèrent devant elle, le chiffonnier piquant dans les tas d'ordures, l'autre fredonnant une chanson italienne où il était question de Victor-Emmanuel et de macaroni, de l'Italie et de la France...

La femme les arrêta tous les deux par la blouse.

— Dites donc, vous autres, voilà deux heures que vous me filez. Vous perdez votre temps, vous savez ?... je n'ai rien à faire avec la police... une fois n'est pas coutume !

— Eh ! ma vieille, tu te trompes, dit le chiffonnier, je ne suis pas de la rousse... moi... est-ce que j'en ai l'air ?...

Quant à l'homme aux plâtres, il bredouilla quelques mots italiens en riant, et voulant étaler sa marchandise.

Mais la femme haussa les épaules.

— Ma parole, dit-elle, vous êtes deux fiers imbéciles !

Et soudain, d'un mouvement brusque, avant qu'ils eussent le temps de s'y opposer, elle arracha violemment leur fausse barbe.

— Sacrebleu ! dit le chiffonnier en levant le poing.

— Nom d'un tonnerre ! fit l'Italien en excellent français.

C'étaient Siméon et Chilpéric, piteux et déconfits...

Et ils n'étaient pas encore revenus de leur colère et de leur surprise, que la femme était partie à toutes jambes, fuyant le long des remparts...

Mais en même temps, deux hommes surgissaient devant les agents : Auguste et Trompe-l'Œil, et précipitamment disaient :

— Vous avez été joués, la partie est perdue pour vous, mais nous pouvons, nous, la continuer...

Siméon et Chilpéric tressaillirent. Comme la nuit tombait, ils ne les reconnaissaient pas. Auguste et Trompe-l'Œil se nommèrent... Siméon et Chilpéric eurent un cri de joie.

— Vous avez raison, la partie n'est pas perdue... la femme se défie de nous, mais elle ne vous a pas vus... suivez-la, ne la quittez pas tant que vous ne serez pas sûrs de son taudis...

— Cette femme, qui est-elle donc ?

— Ne l'avez-vous pas deviné ? si elle se cache aussi soigneusement le visage, c'est qu'elle y porte un signe de reconnaissance infaillible...

— Bigarreau ? la maîtresse de La Guyane ?

— Juste... mais hâtez-vous... elle est rusée comme une bête sauvage... peut-être est-il trop tard !...

Trompe-l'Œil et Auguste étaient déjà loin.

Ils avaient vu Bigarreau disparaître en longeant les remparts ; ce fut de ce côté qu'ils se dirigèrent en courant.

— Sapristi ! murmura Auguste, dans vingt minutes, il fera noir comme dans un four... on n'y verra plus à cinq pas...

— Soit, mais présentement on y voit encore assez pour être sûr qu'elle n'est pas devant nous !

— C'est vrai, et il n'y a rien pour la cacher.

— Alors, elle doit s'être lancée à gauche... pour gagner les terrains vagues.

Tout en parlant, ils n'avaient pas cessé de courir...

— Hein ! comme ça dégourdit les jambes ? fit Trompe-l'Œil.

Auguste ne répondit pas... Il venait de s'arrêter, puis saisissant Trompe-l'Œil par le cou, il l'avait jeté par terre, en même temps qu'il tombait lui-même, comme une masse...

Attention, Trompe-l'Œil, elle file devant.

— Je la vois, je la vois, dit le méridional.

Bigarreau courait devant eux, en effet, la tête baissée, le dos plié, se retournant de temps à autre.

Le brouillard s'épaississait de plus en plus... la nuit était venue ; les rares becs de gaz, voilés par la brume, n'avaient qu'une lumière jaune, obscurcie et sans reflet... la pluie fine, froide, pénétrante, continuait de tomber... rendait le terrain glissant.

Trompe-l'Œil et Auguste reprirent leur poursuite... mais on eût dit que le brouillard était le complice de Bigarreau... la mégère avait disparu, s'était évanouie dans l'épaisse brume...

Les deux amis, se séparant, s'élancèrent de chaque côté, au hasard, dans le terrain vague, rapides comme la foudre, courant avec une agilité merveilleuse...

Certes, Bigarreau, si robuste qu'elle fût, n'était pas capable de rivaliser avec eux...

Pourtant, ils eurent beau chercher, ils ne la virent point...

Ils se rejoignirent, dans la nuit, se laissèrent tomber, haletants, n'ayant plus de souffle, sur la

terre humide ; puis, quand ils eurent repris haleine :

— Il est impossible que Bigarreau soit sortie du terrain avant nous... elle n'a pas des jambes de cerf... Donc, de deux choses l'une... ou la terre l'a engloutie, ce qui est peu probable... ou elle est entrée, tout simplement au *Canon de Marseille.*

— Qu'est-ce que cela ? fit Auguste.

— C'est un des bouges les plus dangereux de Paris... il est là à cinquante pas de nous, et si tu ne le vois pas, c'est qu'il est enseveli dans ce brouillard du diable auquel nous devons d'avoir perdu Bigarreau.

Auguste regarda Trompe-l'Œil d'un air étonné.

— Puisque tu crois que Bigarreau est là dedans, dit-il, entrons-y. Qu'est-ce que nous attendons ici ?

— Patience, Auguste. D'abord, je trouve que nous sommes très bien, commodément assis. La terre mouillée, il pleut, le brouillard est froid, mais ce sont des inconvénients passagers, compensés par l'avantage que nous avons de surveiller cette masure. Si Bigarreau y est entrée, elle y restera. Rien ne nous presse. Si elle en sort, nous la pincerons et avec elle La Guyane...

Ils allèrent s'installer dans la maison, dont la construction avait été abandonnée et dont les murs commençaient à peine à s'élever au dessus du sol.

Là, ils furent invisibles.

Ils n'étaient pas à plus de dix pas du *Canon de Marseille* et cependant, telle était l'épaisseur du brouillard jaune qui s'était abattu sur Paris, qu'ils

restèrent très longtemps sans pouvoir rien distinguer.

Des heures s'écoulèrent ; leurs yeux s'étaient habitués à l'obscurité ; maintenant, ils voyaient...

De temps à autre, des ombres semblaient surgir soudain du brouillard et disparaissaient dans la masure..

Il en entra ainsi dix, quinze, vingt...

Mais Bigarreau ne ressortit pas...

— Allons, fit Auguste en se levant un peu engourdi, puisque c'est un débit de vins, nous avons bien le droit d'y entrer comme les autres... et j'ai une soif !...

Ils firent quelques pas dans la direction du *Canon de Marseille*, mais tout à coup Auguste s'arrêta, se pencha.

— Hein ? dit-il, tu as entendu ?

— Quoi donc ?

— Une plainte, un gémissement... je ne me trompe pas !

Et il écoutait, retenant sa respiration...

— C'est drôle, dit-il, c'est une plainte lugubre, sourde, comme de quelqu'un qu'on étouffe, qu'on étranglerait... A présent, j'ai beau prêter l'oreille... je n'entends plus rien...

— Est-ce qu'on assassine là dedans ?

Le vent leur soufflait des rafales dans les yeux et les aveuglait, mais le brouillard se déchirait ; la nuit devenait moins noire.

La plainte ne se renouvela pas... comme ils étaient près du bouge, ils poussèrent la porte qui n'était qu'entr'ouverte et céda. Ils entrèrent mais restèrent sur le seuil, surpris de se trouver dans l'ombre... Un bruit significatif partait du dessous...

— On boit dans le sous-sol, dit Trompe-l'Œil, descendons.

Ce fut à force de tâtonner qu'ils rencontrèrent la trappe. Elle était fermée par un crochet. Auguste frappa deux ou trois coups du talon de son soulier. En bas, les bruits cessèrent brusquement.

— Ah ! ah ! murmura Trompe-l'Œil on n'aime pas les visites, il paraît...

Des pas lourds montèrent l'escalier de pierre, et brusquement la trappe se souleva et des hommes apparurent.

Une lumière jaune et fumeuse éclaira cette scène bizarre.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit une voix rauque, sur un ton menaçant.

Les hommes avaient fait irruption dans la salle et entouraient les deux amis ; leurs figures étaient hâves et sinistres, leurs vêtements sales et déguenillés ; tout en eux trahissait le vice misérable.

— Parbleu ! fit Trompe-l'Œil en riant, nous voulons boire, et en même temps, si on nous le permet, nous donnerons à l'honorable société une petite représentation...

— Tiens ! fit la même voix, c'est l'escamoteur ! Descendez, vous allez nous faire quelques tours de passe-passe...

On les poussa dans l'escalier qu'ils dégringolèrent. Au-dessus d'eux, ils entendirent qu'on refermait la trappe soigneusement.

— Hé ! hé ! dit Trompe-l'Œil à l'oreille d'Auguste... c'est peut-être plus difficile de s'en aller d'ici que d'y entrer.

Auguste fit un geste insouciant. Il avait confiance en sa force. Les tables des caveaux étaient pleines. Un épais nuage de fumée flottait sous la

voûte. Les buveurs regardèrent les nouveaux venus d'un air qui n'avait rien de rassurant. Déjà plusieurs étaient ivres et ceux-là vinrent inspecter de près les deux amis. Ils ne semblèrent pas le remarquer. Dans le fond du caveau, derrière un comptoir, ils avaient aperçu Bigarreau qu'ils reconnurent tout de suite, à sa balafre rouge. Mais, ni près d'elle, ni autour d'elle, ils ne virent La Guyane.

— Messieurs, dit Trompe-l'Œil, je vais avoir l'honneur d'amuser la société par quelques tours de ma composition. Et d'abord, messieurs, est-il quelqu'un d'entre vous qui veuille bien me prêter une pièce de monnaie ? J'ai oublié ma bourse. Puis vous pourriez croire que les pièces qui m'appartiendraient sont préparées... soyez tranquilles, messieurs, sur le sort de votre argent... je le rends presque toujours...

Auguste avait préparé une table et allumé une bougie ; puis, s'écartant, il s'était assis dans un coin, inspectant le bouge et s'imprégnant, pour ainsi dire, de toutes les physionomies qui s'y trouvaient.

— Pour sûr, pensait-il, j'ai entendu tout à l'heure un gémissement et ça ne pouvait venir que d'ici...

— Certains métaux, messieurs, disait Trompe-l'Œil, continuant son boniment, ne se fondent qu'à une température très élevée, l'argent est de ce nombre ; il faut environ mille degrés centigrades de chaleur pour le liquéfier... toutefois, lorsque ce métal est préalablement soumis à certaines frictions magnétiques, la chaleur seule d'une flamme de bougie suffit pour le faire entrer en fusion...

Il allait entamer une démonstration scientifique, mais il s'arrêta, avec un petit mouvement nerveux...

— Auguste ne s'est pas trompé... se dit-il, moi aussi j'ai entendu...

Et il oubliait, pour écouter, son boniment et l'endroit où il se trouvait, et les bandits qui le regardaient, quand il reçut à la nuque un coup de poing qui l'étourdit et le fit chanceler.

— Eh ! l'escam', à quoi penses-tu ? dit une voix avinée.

Il se retourna et tressaillit. Derrière lui était un colosse, le dominant de la tête et des épaules, vêtu de velours et ganté ! et dans ce colosse, il avait reconnu La Guyane...

Trompe-l'Œil échangea un rapide regard avec Auguste.

Ils s'étaient compris...

Trompe-l'Œil eut un sourire de triomphe et il se frotta les mains vigoureusement ; puis, calme et froid.

— Ces frictions de mes deux mains, messieurs, ont pour but de développer le magnétisme nécessaire à l'opération... Je vois l'électricité qui se développe avec abondance dans ma main gauche... très bien... je crois que nous réussirons... je vais commencer l'expérience... car la pièce est suffisamment imprégnée de magnétisme pour être facilement fondue...

Il avait posé la main gauche fermée au-dessus de la flamme de la bougie et il remuait les doigts pour presser la pièce et la forcer de sortir... mais sa main se mit à trembler brusquement...

Pour la seconde fois, la même plainte, sourde, sinistre, lamentable, arrivait à son oreille exer-

cée... et maintenant, il lui avait semblé reconnaître, dans cette plainte, la voix de Valentin.

— Voyez-vous, messieurs, la pièce qui se fond et le métal qui entre dans la bougie ? Ne la voyez-vous pas couler ?

Malheureusement, depuis quelques secondes, Trompe-l'Œil n'était plus sûr de lui... La pièce d'argent qui paraissait être dans sa main gauche, tomba de sa main droite et des rires bruyants s'élevèrent autour de lui avec des menaces et des insultes... Des ivrognes s'élancèrent et le bousculèrent...

Auguste se mit devant lui pour le protéger... alors, rapidement les deux amis purent échanger quelques paroles à voix basse, en restant calmes sous les bordées d'injures.

— Il y a une porte basse au fond du caveau, dit Auguste ; c'est de-là, derrière cette porte, que partent les gémissements...

— Ce qui m'a troublé c'est que j'ai cru que c'était Valentin qui appelait au secours.

— C'est drôle, j'ai eu la même idée.

— Il faut s'en assurer, coûte que coûte...

— Comment ?

— Laisse-moi faire. Ne sois pas étonné de ce que tu entendras et de ce que tu verras... Un dernier mot... Te crois-tu de taille à te battre avec La Guyane ?

— Je me battrais avec le Grand Turc... pour Valentin.

— Bien. Retourne à ta place.

A cet instant, La Guyane qui était allé s'asseoir auprès de Bigarreau s'écria :

— Toi, l'homme, faut que tu prouves que tu es bien un escamoteur et que tu n'es pas de la

rousse... tu entends ?... sinon voilà qui te fera rentrer les yeux dans le ventre !...

Il tira son couteau et le planta sur le comptoir en zinc.

— Vous savez, vous autres, dit La Guyane aux bandits, La Garaude a été filée ce soir par deux roussins... déguisés. Faut être sûr que ceux-là n'en sont pas deux autres...

Soudain un grand silence s'était fait.

Le nom de la police, jeté par l'ancien forçat, avait dégrisé ceux qui étaient ivres, et fait monter une colère terrible à la tête de tous ces évadés du crime.

En une seconde, Trompe-l'Œil et Auguste furent entourés.

Dans les mains brillaient des couteaux...

Auguste tira sa pipe et la bourra avec lenteur, en souriant.

Quant à Trompe-l'Œil, il ne se laissa pas décontenancer, et de sa petite voix, plus aigrelette et flûtée que jamais :

— Messieurs, je vais continuer la séance par un autre tour de mon invention qui vous convaincra, je l'espère, que nous ne sommes pas de la rousse, mon domestique et moi, ainsi que l'affirme ce grand escogriffe qui siège au comptoir...

La Guyane jura... deux ou trois bandits se mirent à rire... l'assurance des deux hommes les frappait.

Encouragé, Trompe-l'Œil reprenait avec énergie :

— Veuillez, messieurs, me prêter une pièce de cinq francs, et... toute votre attention... Je vais faire passer cette pièce de main droite à main gauche avec la rapidité de la balle lancée par une

arme à feu, c'est-à-dire avec une vitesse moyenne de douze cents mètres à la seconde... Voici la pièce... je la prends de la main droite... j'éloigne mes deux mains l'une de l'autre... je lance la pièce avec force vers la main gauche et je lui dis : Passe !... La voilà passée.

Trompe-l'Œil ouvrit la main gauche et montra la pièce.

— Pas mal ! Pas mal ! dit-on...

— Tu ne dois pas avoir qu'un tour dans ton sac, fit La Guyane toujours soupçonneux.

— Je vais continuer par une passe qui vous convaincra tout à fait, je l'espère, que je n'ai pas fait mes études au quai des Orfèvres... ni au bureau de la Permanence... Je vous ai parlé, messieurs et madame, — et Trompe-l'Œil souriait gracieusement à Bigarreau, — de l'extrême vitesse avec laquelle les pièces passent d'une main à l'autre... eh bien, messieurs et madame, cette vitesse est telle que lorsqu'on l'imprime à une pièce, on peut lui faire traverser une table sans y faire d'ouverture...

— Oh ! oh ! dit-on autour de lui, c'est une farce.

— Non, messieurs, ce n'est pas une farce, l'illusion est complète.

Pour la troisième fois, Trompe-l'Œil tressaillit, pâlit, et, se troublant, fut obligé de s'arrêter, dans la crainte, qu'on ne devinât son émotion à l'altération de sa voix.

C'est que, pour la troisième fois, la même plainte parvenait jusqu'à lui... affaiblie maintenant... comme si les forces de l'être qui l'exhalait s'évanouissaient peu à peu...

L'escamoteur rencontra le regard d'Auguste...

Celui-ci murmurait quelques mots et faisait un signe imperceptible... Il était très pâle, lui aussi...

Et Trompe-l'Œil, au mouvement des lèvres, devina ce qu'il disait :

— Valentin... j'en suis sûr... c'est lui !

L'escamoteur reprenait très vite :

— Ce phénomène, messieurs et madame, s'explique ainsi : le trou dans la table est fait par la pièce avec tant de promptitude que, aussitôt fait, il se referme par la contraction moléculaire du bois... voyons ! essayons cette expérience...

— Et si tu ne réussis pas,gare à toi !... fit La Guyane.

— Je prends une pièce dans chaque main ; je porte la main gauche sur la table, tandis que la main droite restera en dessous ; puis, à mon commandement, les pièces vont se réunir. Ecoutez !... passe !... la voilà arrivée !...

— Oui, mais qu'est-ce que ça prouve, tout cela ? et l'autre, là-bas, pourquoi reste-t-il à ne rien faire ?

Et La Guyane désignait Auguste !...

— C'est mon domestique, dit Trompe-l'Œil avec fierté...

— Ton domestique ? Oh ! la ! la !... t'en gagnes donc bien des sous pour te payer un domestique ?... Tout ça, c'est louche.

— Auguste, approchez ! dit Trompe-l'Œil.

Le clown obéit machinalement.

— Messieurs et madame, mon domestique ne fait pas, sans doute, de l'escamotage. Il n'est pas donné à tout le monde d'être le successeur des illustres Jonas, Androletti, Antonio Carlotti et l'élève de Brunet, Tuffereau, de Caston, Clever-

mann et Robert-Houdin, Auguste à toutefois son utilité et vous allez en juger par vous-mêmes. Nous terminons généralement nos soirées de prestidigitation par une lutte, boxe ou main plate, à laquelle prend part l'homme le plus robuste de l'honorable société. Il y a un pari de vingt francs sur le résultat de la lutte... Auguste est très fort, je vous en préviens... est-il quelqu'un qui ose lui tenir tête ?... Ne répondez pas tous à la fois ?...

— La Guyane ! La Guyane ! hurlèrent quelques voix.

— Oui, La Guyane ! dit celui-ci d'une voix rauque.

Et je m'en vais le mettre pour six mois dans son lit, ton domestique.

Il jeta sur-le-champ son paletot, retroussa ses manches, et développant le bras, montra ses muscles d'hercule.

Auguste en faisait autant de son côté.

On avait rangé les tables dans le fond du caveau pour laisser l'espace libre aux lutteurs.

Bigarreau et les autres, quittant leur place, étaient venus se masser tout autour.

Une gaieté cruelle brillait dans tous les yeux. On connaissait la force de La Guyane ; on était sûr de lui.

Et si grande était l'attention qu'on ne remarquait point Trompe-l'Œil qui, au lieu de rester près d'Auguste, traversait les rangs serrés des buveurs et s'esquivait...

— Eh bien, disait Auguste à l'ancien forçat qui déjà l'attendait, arc-bouté sur les jambes, tu te bats avec des gants ?

— C'est pour ne point te faire de mal ! ricana le bandit.

— A ton aise... es-tu prêt ?... Oui ?... attention !...

Et ils se ruèrent l'un sur l'autre...

Trompe-l'Œil tout d'abord, s'était assis sur un escabeau, paraissant indifférent à ce qui se passait, puis, peu à peu, il s'était approché du fond du caveau, où il distinguait dans la demi-obscurité, une porte basse.

La cave tournait, et c'était dans un renfoncement humide et sombre que se trouvait cette porte.

S'il atteignait, sans être vu, ce renfoncement, il pouvait agir à son aise, car il serait à l'abri des regards indiscrets ou soupçonneux.

Il profita, avant de s'y engager, d'un moment où la lutte entre Auguste et La Guyane semblait devenir plus animée...

Les deux hommes s'étreignaient dans leurs bras puissants ; ils étaient, en apparence, d'égale force, mais Auguste, plus habile, plus adroit, aussi agile et aussi souple qu'il était robuste, paraissait dans son élément et parait en souriant toutes les ruses du bandit.

De temps à autre une voix, celle de Bigarreau, s'élevait aigüe, perçante :

— Hardi, La Guyane, étouffe ! étouffe !

Trompe-l'Œil se glissa comme un chat, jusqu'à la porte ! celle-ci n'était que poussée, pas fermée.

Il l'ouvrit et, posant les pieds avec prudence, il s'engagea dans le caveau isolé.

Comme il était là, en pleine nuit, il alluma une allumette.

Au même instant, il entendit un soupir très

faible, une sorte de râle de détresse, tout près de lui... et il avisa le soupirail percé dans le mur, d'où ce soupir semblait s'exhaler...

Son allumette s'éteignit en lui brûlant les doigts... il ralluma une chandelle qu'il avait aperçue, plantée dans le goulot d'une bouteille sur la table...

Assez petit, Trompe-l'Œil n'atteignit pas jusqu'au soupirail ; il monta sur une chaise et son regard plongea dans le trou noir, béant, que sa lumière éclairait à peine.

— Valentin ! Valentin ! dit-il sans retenir un cri d'effroi.

Et passant la main à travers les barreaux, il le secoua :

— Valentin ! mon enfant, c'est moi, Trompe-l'Œil avec Auguste.

Une plainte seule lui répondit, de plus en plus faible.

— Valentin ! courage ! je reviens... dit-il comme si le prisonnier pouvait le comprendre.

Et, sautant de la chaise, il éteignit la chandelle et rentra dans les caves, ayant soin de refermer les portes.

La lutte continuait, avec des chances inégales ; dans le silence, on n'entendait que la respiration haletante, sifflante, des lutteurs.

Des ivrognes murmurèrent... Bigarreau, furieuse, cria :

— La Guyane, tape sur la nuque ; tu sais bien, sur la nuque !

Le bandit, à ce moment, tenait la tête d'Auguste sous son bras ; la colère l'affolait ; il avait du sang aux yeux ; il leva le poing pour frapper Auguste derrière la tête ; c'était un coup mortel.

Mais Auguste se détendit comme un ressort et le repoussa... Ils se retrouvèrent face à face, et Auguste regarda autour de lui.

Deux ou trois fois, dans le courant de la lutte, le brave clown avait cherché des yeux son compagnon sans le voir. Cette fois, il le découvrit... Trompe-l'Œil lui fit un signe mystérieux... il fallait en finir... Alors Auguste :

— Messieurs, dit-il, vous avez vu que mon adversaire a essayé d'un coup qui est expressément défendu dans les luttes ?

— De quoi... de quoi ? fit La Guyane.

— C'est vrai, c'est vrai, cria-t-on... Bigarreau a eu tort !

— Dans ces conditions, dit Auguste, j'ai droit à une revanche et je la prends !...

Il fit un bond vers La Guyane et avant qu'il eut pu parer, le poing du clown s'abattait, d'un terrible coup, sur la bouche du bandit ; La Guyane roula, vomissant le sang, les dents brisées, évanoui...

— Voilà, dit Auguste, très calme... c'est fait !

Et ceux qui étaient là n'étaient pas revenus de leur surprise que déjà le clown et l'escamoteur avaient disparu...

Ils allèrent se cacher dans la maison en construction où ils s'étaient réfugiés tout à l'heure, et là, ils attendirent, craignant qu'on ne les poursuivît... mais ils se trompaient.

Tout en se tenant accroupis derrière les moellons et les planches, Trompe-l'Œil racontait à Auguste ce qu'il avait découvert.

— Ah ! mon Dieu, fit le clown, comment le tirer de là.

— Viens. Suis moi. Tu vas voir... je retrou-

verai facilement l'entrée du soupirail... ce doit être de ce côté... à peu près vers l'endroit où est cette pierre ?... Ne servirait-elle pas, par hasard, qu'à boucher l'entrée ? Auguste, soulève-là un peu, afin que je puisse m'assurer... Bien !

Auguste avait écarté le moellon. Trompe-l'Œil à genoux, grattait la terre, doucement ; il rencontra des planches et les enleva ; et le trou noir apparut.

— Là ! murmura l'escamoteur, qu'est-ce que je disais ?

Et, sans perdre une minute, il se glissa dans le soupirail.

La moitié de son corps seulement y passa, mais ses mains rencontrèrent les pieds de Valentin qu'elles saisirent, et sans bruit, lentement, il ramena le corps.

Le pauvre garçon resta sur le dos, les bras étendus, sans mouvement...

Est-il mort ?...

— Fuyons ! dit Trompe-l'Œil... Maintenant, j'ai peur !

Auguste enleva Valentin, qu'il mit sur ses épaules, et tous deux disparurent dans les ténèbres du terrain vague, courant comme des insensés.

X

Gabrielle se croyait sauvée.

La douce figure de Mourad qui la regardait en souriant, et dont les yeux de velours noir semblaient la caresser, la rassurait :

— Elle se leva, fit quelques pas dans le salon et vint au jeune homme :

— Ah ! monsieur, dit-elle, je vous bénirai toute ma vie, car vous m'avez arrachée à un grand danger...

Elle était encore dans une agitation extrême, ses nerfs étaient secoués ; elle tremblait violemment et ses dents claquaient.

Il lui prit les mains, la conduisit doucement vers le divan où elle était couchée tout à l'heure.

— Rassurez-vous, je vous prie, mon enfant, dit-il ; qui que vous soyez, et quels que soient vos ennemis, vous êtes ici en sûreté. Je devine bien, à votre émotion, que le péril qui vous menaçait devait être très grand. Pour que je puisse l'écarter de nouveau, s'il se représente, pour qu'il me soit possible de vous protéger encore, veuillez me dire qui vous êtes, et comment il se fait que, par cette nuit, mes gens vous aient aperçue, appelant au secours, sur le toit de la remise ? comment vous trouviez-vous là ?

— Oui, monsieur, dit l'enfant, je vais tout vous dire.

Et elle raconta de quel guet-apens elle avait été victime quelques jours auparavant ; comment elle avait été enlevée en voiture, conduite dans cette maison nouvellement édifiée derrière les jardins de l'hôtel ; elle raconta son entrevue avec le marquis d'Argental et comment elle avait voulu s'enfuir, au péril de sa vie, pour échapper au sort qui lui était réservé.

Aux premiers mots de cette histoire, Mourad n'avait pu retenir un geste de surprise ; et, à mesure que Gabrielle avançait dans son récit, une joie immense l'envahissait.

Quand elle eut fini :

— Et ce Norbert, ne vous a-t-il pas appris, par hasard, que vous étiez l'héritière d'une grande fortune ?...

— Il me l'a dit, c'est vrai ; mais comment le savez-vous ? fit-elle avec défiance, en s'éloignant de Mourad...

— Tout à l'heure, vous apprendrez tout... votre nom, mon enfant : quel est votre nom ?

— Gabrielle Bertara, monsieur...

— C'est vous ! c'est vous ! dit Mourad avec un cri de joie. Ah ! je m'en étais douté dès les premiers mots ! c'est vous que je cherche depuis si longtemps et que je désespérais de trouver...

— Vous me cherchiez ?

— Oui, pour vous mettre en possession de cette fortune dont on vous a parlé !... car ce n'est pas un mensonge, ce n'est pas un rêve, vous êtes riche, immensément riche !

Gabrielle passa lentement la main sur son front.

— Depuis quelques jours ma vie est tellement bouleversée que j'ai peur de devenir folle, murmura-t-elle.

— Pauvre enfant !

Et Mourad lui dit de quelle mission il avait été chargé par le vieux Bertara, l'oncle de Gabrielle...

— Je commençais à désespérer de vous rencontrer jamais... Gabrielle... car, en même temps que deux de mes agents dévoués avaient découvert votre adresse, vous étiez enlevée par ce Norbert, et votre père lui-même disparaissait...

— Mon père ! que va-t-il devenir ?

— Puisque nous savons qu'il est entre les mains du marquis Norbert, nous le retrouverons... je vous le jure !... tranquillisez-vous donc... mais il est tard... les émotions de cette nuit vous ont fatiguée et vous tombez de sommeil... je vais vous faire préparer une chambre dans l'appartement de mes sœurs, avec lesquelles vous ferez connaissance demain... dormez en paix, Gabrielle. Désormais, c'est moi qui veillerai sur vous !

Il lui prit la main et la baisa, sans cesser de la regarder et sans cesser de sourire... et la jeune fille sentit une émotion bizarre, délicieuse et douloureuse qui s'emparait de son cœur...

Il était parti depuis quelques minutes déjà, qu'elle restait debout, le regard fixé vers la lourde portière orientale derrière laquelle Mourad avait disparu et où il lui semblait voir encore la silhouette du jeune homme, et ses yeux languissants et limpides...

Une femme entra et salua Gabrielle ; elle était coiffée d'une calotte rouge festonnée d'or ; les longues tresses de ses cheveux noirs étaient or-

nées de sequins ; une étroite basquine lui serrait le corsage ; sa jupe rayée descendait à mi-jambes, et ses pieds nus traînaient des sandales jaunes.

Elle dit quelques mots à Gabrielle en langue étrangère puis, voyant que la jeune fille ne comprenait pas, lui fit un signe.

Gabrielle la suivit.

Et quelques minutes après, l'enfant, accablée de fatigue, dormait dans un lit bas, au-dessus duquel se drapaient des rideaux de cachemire ; son sommeil fut peuplé de rêves dans lesquels elle se revit riche puissamment à côté de son père heureux ; et, dans la vie nouvelle que lui créait cette fortune, elle entrevoyait confusément le visage attristé de Valentin, et la pâle et calme figure de Mourad.

Quand elle se réveilla, elle ne perdit pas le souvenir de ce qu'elle avait rêvé... devant ses yeux, autour d'elle, partout, elle revoyait Mourad, et effrayée tout à coup, — et sans savoir pourquoi, — elle se demandait :

— Qu'ai-je donc fait ? que m'a donc fait cet homme et pourquoi occupe-t-il ainsi ma pensée ?...

Ce furent des jours d'enchantement qui suivirent cette nuit-là.

— Ne vous inquiétez de rien, — lui avait dit le matin Mourad, — et n'ayez aucune préoccupation... dans quelques jours je vous rendrai votre père... En attendant, vivez ici, auprès de moi, auprès de mes sœurs qui seront vos compagnes et qui vous aimeront bientôt, j'en suis certain...

Et il lui avait amené ses deux sœurs, Férédié et Fatma.

Elles avaient dix-huit ans et étaient sœurs jumelles. Elles étaient, certes, aussi jolies que Gabrielle, quoique leur beauté fût d'un genre différent ; leurs yeux noirs contrastaient avec leur teint d'un blanc laiteux ; grandes et sveltes, elles avaient le nez aquilin d'une arête pure et fine, et le cou flexible et long ; leurs mains étaient délicates, leurs pieds petits et cambrés ; leur voile enroulé autour de la tête laissait entrevoir une profusion de nattes d'un noir de jais ; leurs yeux noirs étaient encore accentués par des lignes de surmeh, selon la mode orientale, et leurs sourcils très noirs, en se rejoignant à la naissance du nez, donnaient je ne sais quelle énergie à leur gracieux visage.

Comme elles n'étaient pas voilées, elles apparurent à Gabrielle dans tout l'éclat de leur jeunesse et de leur beauté, et Gabrielle, en les voyant ainsi, l'une auprès de l'autre, ne put retenir un geste de surprise...

C'est que, par un caprice assez fréquent de la nature, Férédié et Fatma semblaient deux copies du même tableau ; de même taille, elles se ressemblaient comme deux diamants se ressemblent quand ils sont de même grosseur, de même eau et sertis sur le même modèle par le même artiste ; comme se ressemblent deux feuilles de la même branche du même arbre ; c'était la même figure, le même regard et jusqu'à la même voix : Férédié et Fatma et Fatma et Férédié... Même langueur dans les attitudes, mêmes gestes et mêmes sourires...

Mourad l'avait bien deviné ; les jeunes filles s'aimèrent dès le premier jour ; en ce coin retiré de Paris, en cette vie intime et mystérieuse, fas-

tueuse et calme tout à la fois, ou chaque détail nouveau pour elle éveillait sa curiosité et surexcitait son imagination, Gabrielle sembla continuer un merveilleux rêve.

Confiante en Mourad et persuadée qu'il retrouverait son père, elle se laissait aller, en fermant les yeux, à cette existence où elle n'avait plus besoin de songer au lendemain, et elle se répétait tous les matins, avec un naïf bonheur, que les jours à venir ressembleraient à ceux qui s'écoulaient.

N'était-elle pas riche ?

Ne pourrait-elle pas faire des heureux autour d'elle et ne serait-elle pas heureuse, elle-même !...

Et pourtant un tourment naissait dans sa jeune âme.

Quand elle pensait à Valentin, et à la surprise que lui causerait la nouvelle de cette fortune, elle faisait mille projets d'avenir.

Valentin. Elle l'aimait !

Pourquoi donc, chaque fois qu'elle pensait à lui, l'image de Mourad surgissait-elle à son esprit ?

Valentin ne lui rappelait que les souvenirs doux, pleins de charme et de mélancolie, de son premier amour ; Mourad au contraire, quand il la regardait, si respectueux que fût son regard, quand il lui parlait, — sa voix était si caressante, — Mourad, quand il s'approchait d'elle et l'effleurait, la troublait profondément.

Le jeune homme se sentait attiré vers elle par une force contre laquelle il ne résistait pas, — à laquelle au contraire, il s'abandonnait avec bonheur ; du jour où il avait vu Gabrielle, il l'avait aimée ; ç'avait été une passion instinctive,

irraisonnée, mais violente ; il l'aimait avec la fougue entraînante de sa jeunesse et de son sang.

Et si Gabrielle, parfois, était troublée, c'est qu'avec sa finesse de femme, elle pressentait vaguement cet amour ; c'est qu'elle se sentait faible, peut-être contre !!!

Toute la journée, il ne la quittait guère, s'attachait à ses pas, la suivait comme son ombre... la félicité qu'il éprouvait à se trouver auprès d'elle se lisait dans ses yeux !

Férédié et Fatma avaient compris son amour ; elles en aimaient Gabrielle davantage...

Souvent Mourad, profitant de ce que la jeune fille se trouvait seule, avait voulu parler, lui ouvrir son cœur...

— Gabrielle, disait-il, j'ai un aveu à vous faire !...

— Un aveu ?... quoi donc ?...

Mais il se taisait, subitement impressionné.

— Plus tard, ajoutait-il, plus tard, quand votre père sera retrouvé.

Et Gabrielle restait toute pâle et interdite.

Elle aussi, devinait... et elle avait peur d'elle-même !

Devant Mourad, Gabrielle sentait son cœur engourdi et comme ensommeillé ; elle perdait, pour ainsi dire, tout empire sur elle-même, ne sachant plus se défendre et se laissant aller avec abandon au sentiment de volupté et d'infinie tendresse que le jeune homme lui inspirait.

Auprès de lui, elle n'était plus capable ni de penser, ni d'agir ; elle était sous le charme et comme fascinée... car c'était bien une fascination que cet attrait puissant, invincible, contre lequel elle ne pouvait même se débattre.

Mais quand il la quittait, quand elle se retrouvait seule, alors elle lisait plus clairement dans son âme et elle était épouvantée de sa faiblesse.

Elle se criait à elle-même :

— Ce n'est pas lui que j'aime... c'est Valentin !!

Loin de lui, elle échappait au charme de sa personne, à la dangereuse séduction de sa caressante voix et de ses yeux de velours noirs, de sa soumission respectueuse, et de son amour.

Elle revoyait alors plus distinctement Valentin avec sa fine et spirituelle figure ; de Valentin dont elle se rappelait le profond attachement ; de Valentin dont le souvenir l'attendrissait, quand elle pensait à ses accès de jalousie et d'emportement !

Qui aimait-elle donc ?

Etait-ce cet enfant auprès duquel elle avait grandi ?... Cet enfant dont elle ne pouvait douter et dont elle eût brisé le cœur rien qu'en lui faisant entrevoir son penchant pour Mourad ?

Etait-ce Mourad ?

Là-bas, auprès de Valentin, parlait son cœur, et tout ce qu'il y avait de meilleur en elle.

Ici, au milieu de ce luxe étrange et oriental, où elle passait comme en un rêve, sa tête et son imagination étaient prises.

Elle vivait, avec Férédié et Fatma, renfermée dans l'hôtel, n'en sortant jamais ; sa sécurité l'exigeait.

Mais dans ce faste et cette splendeur, l'ennui ne venait point la chercher ; les deux sœurs, du reste, avaient à tâche de multiplier autour d'elle les distractions...

Quand la nuit arrivait et que les soirées étaient calmes et tièdes, elles descendaient au jardin, et

là se promenaient doucement dans les allées sinueuses, tout autour des cascades blanches où murmurait l'eau rejaillissante.

Mourad les accompagnait, ayant Gabrielle à son bras.

Souvent, à ces moments, du fond du jardin, vers la serre, arrivait une musique pleine de mélancolie, mystérieusement monotone, que des voix de femme accompagnaient dans une langue forte et vibrante.

Ces voix, cette musique, allaient bien avec ce jardin d'un autre pays, avec ces femmes glissant dans l'ombre, gracieusement vêtues de costumes levantins ; avec ces jeunes filles blanches et brunes, dont chaque trait, comme chaque détail du costume, indiquait une autre civilisation, d'autres soucis, d'autres mœurs. Un mouchoir en tulle s'enroulait autour de leur tête avec un camélia piqué sur le côté ; Férédié avait un camélia blanc et son foulard en tulle rouge ; Fatma un camélia rouge et le tulle blanc ; cela seul les distinguait et Gabrielle ne risquait plus de continuer à l'une des deux une phrase comencée à l'autre. Un large pantalon à jupe tombait en bouffant de la ceinture jusqu'aux pieds et leur taille ondulait librement sous les plis d'une tunique en soie blanche brodée d'or, dont les pointes, en se relevant, passaient dans une très large ceinture de même couleur.

Mourad pressait tendrement dans ses doigts la main que Gabrielle n'avait pas la force de lui retirer.

Ils avaient laissé Férédié et Fatma prendre un peu d'avance sur eux, et Mourad, à dessein, ralentissait le pas.

La jeune fille était effrayée, car elle sentait la main de Mourad trembler dans la sienne ; elle entendait ou elle se figurait entendre les battements de ce cœur d'homme amoureux, et elle se disait :

— Je suis perdue... Il va me dire qu'il m'aime !

C'est pourquoi elle essayait de rejoindre Fatma et Férédié. Mais lui tout à coup l'arrêta, pendant que les deux sœurs, en se retournant, les regardaient avec un malicieux sourire.

Gabrielle, dit Mourad à voix basse, j'ai à vous faire, depuis quelques jours, un aveu qui me brûle les lèvres...

Et comme elle reculait, avec un brusque mouvement :

— Ah ! ne soyez pas inquiète... je ne vous dirai rien qui puisse vous offenser... car j'ai pour vous le respect le plus grand... vous me regardez avec terreur ?... Je ne sais si je dois continuer, Gabrielle ?...

— Mon Dieu, monsieur... vous vous trompez... qu'ai-je à craindre de vous ?... N'est-ce pas vous, au contraire, qui m'avez sauvée et qui me protégez ?...

— Oui, Gabrielle, et je suis prêt, si vous y consentez, à vous sacrifier ma vie tout entière...

— Votre vie, monsieur...

— Je vous aime, Gabrielle... ne l'avez-vous pas deviné ? Je vous aime depuis le jour où je vous ai vue... faible et défaillante dans mes bras... je vous aime Gabrielle, d'un ardent et profond amour... et vous, Gabrielle, m'aimez-vous ?

Elle avait retiré son bras et était dans une agitation extrême ; ses paupières lourdes voilaient ses yeux : elle était pâle et sa gorge était sèche.

— Je vous en prie, monsieur, ne m'interrogez pas... que puis-je vous dire ? que puis-je répondre à une pareile question ?...

— Est-ce donc si difficile, Gabrielle ?... Consultez votre cœur... vous ai-je déplu ? aurais-je eu ce malheur ?

— Non, non, dit-elle avec vivacité... et je serais ingrate si je ne gardais pour vous une reconnaissance éternelle.

— Que parlez-vous de reconnaissance, Gabrielle, fit-il tristement, quand moi, je vous parle d'amour ?

Elle garda le silence.

Elle avait la tête baissée... un violent combat se livrait dans son cœur...

Elle souffrait vraiment.

Dans le fond du jardin, la musique monotone des Levantines, — toutes jeunes femme au service de Férédié et de Fatma, semblait rhytmer, en l'accompagnant en sourdine, la mélancolie de cette scène.

Et les mêmes voix chantaient encore.

Gabrielle voulut changer le tour de l'entretien, et relevant la tête et essayant de sourire :

— C'est dommage, dit-elle, que je ne puisse comprendre... ce que l'on chante là-bas... qui est si doux et si triste...

— Désirez-vous que je vous le traduise ?

— Oui...

— Ecoutez : « La vie, la vie, c'est l'orage ! Jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée, changement sans fin... tempête de fleurs dans la jeunesse, flocons de neige dans l'hiver ! »

Elle hochait doucement la tête, perdue dans sa rêverie.

Mourad continuait, suivant chaque vers :

« Oh ! la jeunesse, déluge de fleurs qui s'échappent, qui tourbillonnent et qui fuient ! la main de l'adolescent essaye en vain de la saisir !... Plaisirs et fleurs, tout s'envole !... »

La jeune fille rêvait... Mourad se rapprocha d'elle.

— Gabrielle, j'ai longuement réfléchi avant de vous avouer que je vous aimais... si peu que vous me connaissiez, je crois que néanmoins vous ne suspecterez jamais la franchise de l'affection que vous m'avez inspirée... toutefois, je veux tout vous dire. En vous aimant, Gabrielle, vous qui maintenant avez ou aurez bientôt une fortune royale, je n'ai fait aucun calcul, et un seul mot vous en convaincra...

— N'achevez pas, monsieur... Une pareille pensée...

— Elle ne vous est pas venue... elle ne pouvait vous venir... pourtant, il faut que vous le sachiez... pauvre, je vous eusse aimée... car je suis presque aussi riche que vous !...

— Je vous en supplie, monsieur, plus un mot sur ce sujet..

Il se tut, craignant de l'offenser, de la faire rougir..

Elle lui désigna, d'un joli geste, la serre...

— Les femmes chantent toujours, et je ne les comprends plus ?

— Elles disent : « Oh ! la vieillesse ! les années sombres ! elles s'entassent comme la neige ! elles s'écoulent comme elle, bientôt tout s'enfuit et disparaît ! fleurs et glace, jeunesse et vieillesse, adieu ! adieu ! tout s'évanouit dans l'orage !

« La vie, c'est l'orage !... jamais de repos ! souf-

fle éternel, sache vivre noblement ta vie !... quelque terrible et violent que soit l'orage, une ou deux gouttes de rosée tombent toujours sur nos fronts brûlants !... »

La musique cessa ; les voix se turent ; il y eut un grand silence autour d'eux : Fatma et Férédié, disparues tout à l'heure, se rapprochaient lentement.

— Gabrielle, dit Mourad d'une voix basse et précipitée, je vous offre d'être ma femme, selon les lois de votre pays... je mets à vos pieds mon amour, mon dévouement, ma vie... Gabrielle, Gabrielle vous ne m'aimez donc pas ?

— Je n'ai pas dit cela. Je ne sais pas si je vous aime... fit-elle avec une sorte de terreur mêlée de colère... je ne sais pas... je ne sais pas !...

Mais lui, secouant la tête, avec une tristesse qui donnait à sa voix quelque chose de très grave :

— Gabrielle, pourquoi ne m'aimez-vous pas ?

Elle se tordit les mains.

— Laissez-moi... je ne puis rien vous dire... rien... ne voyez-vous pas que je souffre ?

Et, le quittant tout à coup, elle courut à Férédié et à Fatma, qu'elle prit dans ses bras et qu'elle se mit à embrasser en pleurant.

Très émues elles-mêmes, en voyant ces larmes, les deux sœurs essayèrent de la consoler.

Elles l'entraînèrent chez elles, au fond de leur appartement et Mourad, debout dans le jardin, à la même place, regarda Gabrielle aussi longtemps qu'elle fut visible, d'un œil attristé et inquiet.

Férédié et Fatma entouraient Gabrielle de leurs bras et la firent asseoir sur un divan, où elles prirent place à côté d'elle ; c'était la retraite mysté-

rieuse des deux jeunes filles, où jamais n'entrait un homme ; pas même leur frère ; avec quelques rares meubles à incrustations précieuses, d'un travail exquis de finesse, c'étaient des tapis, des cachemires, des miroirs ornés de nacre et de perles, de petits tabourets bas incrustés et découpés à jour, des brûle-parfums en filigrane d'or, puis des fleurs, des fleurs partout...

Férédié alla chercher un coffret de bois de cèdre, l'ouvrit et étala sur les genoux de Gabrielle une profusion de perles, de diamants que fit étinceler la lumière, de boucles d'oreilles, d'étoiles, de fleurs, de croissants, de bracelets.

Et, tout en s'amusant, elles se mirent à en parer la jeune fille dont les larmes séchaient.

— Qu'avez-vous, disait Férédié ?... d'où vient votre tristesse ?... Vous pouvez nous parler sans crainte... Nous avons deviné, ma sœur et moi, le secret de notre frère... Tout à l'heure, lorsque nous étions au jardin, si nous nous sommes éloignées, c'est que nous avions compris qu'il allait vous dire qu'il vous aimait... Cela vous a-t-il donc offensée Gabrielle ?... En vous aimant, notre frère ne rend-il pas hommage à la beauté de votre visage comme à la bonté de votre cœur ?

— Oui, Férédié, votre frère est en tout point digne d'être aimé... il est bon, il est respectueux...

— Et il est très beau... dit Fatma.

— Oui, fit Gabrielle dont la voix s'altéra, il est très beau.

— Et cependant, vous ne l'aimez pas, puisque vous pleurez ?

— Je ne sais pas si je l'aime...

— Pourquoi ne répondriez-vous pas à son amour, Gabrielle ? Nous serions si heureuses si

vous vouliez être notre sœur ! déjà nous avons pour vous tant d'affection qu'on dirait que nous vous avons toujours connue... cela ne dépend que de vous que nous ne nous quittions point... quelle vie de bonheur nous ferions ! Notre frère est si doux qu'il s'inclinerait devant toutes vos volontés, trop heureux d'avoir à vous obéir... Il ne vous séparerait pas de votre père qui vivrait avec nous... vous nous suivriez dans notre beau pays de fleurs, de parfums, de soleil... et bien vite notre pays deviendrait le vôtre... Nous n'abandonnerions pas Paris pour cela, tous les ans vos amis vous reverraient !... cela ne vous séduit pas ? Cela vous déplaît donc d'avoir rencontré tout à coup deux jeunes filles qui se sont attachées à vous tout de suite comme si vous étiez leur sœur ?...

Gabrielle leur serra les mains. Elle était très émue.

— Non, dit-elle, jamais je ne vous oublierai... jamais !

— Tenez, dit Fatma, si quelque jour nous devons être séparées, gardez tout cela comme souvenir...

Et elle puisait ses mains dans le coffret empli de bijoux ; elle lui mit autour du cou un collier de perles fines, lui attacha une aigrette de diamants dans les cheveux, passa un bracelet d'or autour de son poignet, et lui plaçant un miroir devant les yeux.

— Regardez ! Gabrielle, comme vous êtes jolie !... Plus jolie que Férédié, plus jolie que Fatma !...

Quelle femme ne se déride quand on lui dit qu'elle est belle ?...

Gabrielle souriait, en détachant les bijoux...

Elles l'embrassèrent et toutes deux, l'une après l'autre, murmuraient à son oreille :

— Aimez Mourad !... aimez-le, si vous nous aimez et si vous voulez que nous soyons heureuses.

Gabrielle les quitta.

Il était tard. Tout, à l'hôtel, reposait. Aucun bruit de pas, aucun soupir.

Elle glissait silencieusement sur les tapis épais pour regagner sa chambre.

Elle chancelait un peu. Elle était enivrée. Des choses bourdonnaient dans sa tête, comme un essaim d'abeilles qui toutes auraient répété le même mot, auraient chanté la même chanson d'amour :

— Aime-le !!! aime-le !!! aime-le !!!

Autour d'elle, tout lui criait d'aimer.

Ces deux jeunes filles si douces qui plaidaient la cause de leur frère ; ce jeune homme au pâle visage ardent, passionné ; et puis ce luxe qui était une ivresse pour elle ; ces chansons qu'elle entendait tous les soirs ; cette musique, ces parfums, le palais tout entier, jusqu'à ce mystère où elle était obligée de vivre et qui rendait ses nerfs plus délicats, plus vibrants, tout lui criait :

Amour, amour !!!

Elle s'arrêta tout à coup... en portant les deux mains à son cœur, pour en comprimer les battements.

Elle avait cru entendre soupirer son nom...

— Gabrielle, disait-on très bas, Gabrielle !

Elle traversait un petit salon entièrement orné des armes les plus curieuses et les plus riches... Kandjars, yatagans, poignards avec gaines de velours, d'argent ou de cuir, aux poignées de jade, d'agate ou d'ivoire, aux lames droites ou recour-

bées, armures, cottes de mailles, arcs, carquois, flèches, casques et fusils...

Elle ne retint pas un cri d'effroi.

Un homme qu'elle n'avait pas vu se détacha pour ainsi dire de la muraille et s'approcha d'elle. En le reconnaissant, elle fut rassurée tout de suite.

C'était Mourad !...

Et lui aussi continuait la chanson d'amour. Lui aussi continuait de l'enivrer...

— Gabrielle... dites-moi si vous m'aimez ?

Alors, elle, affolée, ne sachant plus ce qu'elle disait :

— Eh bien, oui, je vous aime... mais laissez-moi... je vous en prie... j'ai besoin de repos... j'ai besoin de me recueillir, de réfléchir... Oui, je vous aime, mais laissez-moi, par pitié... j'ai la tête en feu... j'ai la fièvre... tenez, touchez mon front... touchez mes mains... mon front et mes mains brûlent...Non, ne me touchez pas...cela me glace... Je vais rentrer chez moi... demain, oui, demain, nous causerons mieux. Je serai plus calme... à demain !!!...

Il la laissa partir.

Cette fois, il n'avait plus dans les yeux ni tristesse ni inquiétude... il la regardait avec attendrissement...

Rentrée dans sa chambre, elle alla droit à son lit, sur lequel elle s'affaissa, la tête dans l'oreiller.

Elle l'avait bien dit... la fièvre l'envahissait... des frissons la secouaient avec violence... elle ne pleurait pas... et cependant des plaintes montaient à ses lèvres, et dans ces plaintes revenait toujours le même nom, la même pensée...

— Valentin, mon pauvre Valentin !...

Elle ne dormit guère cette nuit-là !... elle ne se coucha même pas... les yeux rougis, la figure fatiguée, elle rêvait... les moindres impressions de son enfance, de sa jeunesse, repassaient devant son esprit... C'était à Valentin qu'elle pensait !

Quand elle vit le jour apparaître, et une teinte grise indécise derrière les lourds rideaux de ses fenêtres, elle se leva, alla respirer la fraîcheur matinale.

Cela lui fit du bien.

Elle revint à un petit bureau poussé dans une encoignure, et, sans s'asseoir, écrivit quelques mots :

« Pardonnez-moi. J'aimais avant de vous connaître. Je vous fuis pour être fidèle à mon amour »...

Elle cacheta, écrivit l'adresse de Mourad, et laissa l'adresse en évidence sur le bureau... puis elle se recoiffa devant une glace... mit un peu d'ordre dans sa toilette et sortit...

Quelques serviteurs rôdaient silencieusement par l'hôtel...

Gabrielle descendit et se fit ouvrir la porte qui donnait sur l'avenue...

On lui obéit, et quand elle se retrouva soudain dans ce Paris où elle savait que tant de dangers la menaçaient, elle eut peur... et fut prise d'un tremblement si violent qu'elle dut s'appuyer contre la grille qui fermait la cour de l'hôtel...

Elle entrevoyait, d'instinct, que personne autre que Mourad ne la protégerait efficacement... et la menaçante figure de Norbert lui apparut, avec la honte et le cynisme de son amour...

L'épouvante fut telle que, pendant une seconde,

elle oublia tout, prise de vertige, et d'une voix mourante :

— Mourad !!! Mourad !!! au secours... au secours !!!

Elle fit quelques pas vers la porte... mais rentrer là, dans ce palais, courir droit à l'amour de Mourad.... c'était retrouver les mêmes faiblesses... les mêmes tortures de son cœur.

Elle recula, à demi folle; les mains sur le front, elle s'enfuit, éperdue, sans oser regarder en arrière...

Le soleil se levait et le vent faisait bruisser les feuilles naissantes des jeunes arbres de l'avenue...

Celle-ci aussi loin qu'on pût voir, resta d'abord déserte.

Pas un piéton, pas une voiture...

Puis, tout à coup, apparurent trois hommes qui marchaient à grands pas... Un d'eux semblait malade et très faible, car ses compagnons le portaient, le traînaient presque...

Ils s'arrêtèrent devant la grille... et sonnèrent vigoureusement... à plusieurs reprises, parce qu'on ne venait pas... enfin un domestique arménien descendit lentement les marches du perron...

Il y eut des pourparlers ; l'Arménien ne voulait pas ouvrir... son maître reposait... mais l'un d'eux dit :

— Allez prier votre maître de nous recevoir... et annoncez-lui que nous sommes des amis de Mlle Gabrielle Bertara...

L'Arménien s'éloigna.

Quelques instants après, il revenait, ouvrait la grille...

Les trois hommes entrèrent...

C'étaient Auguste, Trompe-l'Œil et Valentin I...

XI

Valentin, retiré à demi mort du soupirail par Trompe-l'Œil et Auguste, avait été transporté chez ce dernier, rue Marcadet, où la femme du clown le soigna comme son enfant.

Pendant trois ou quatre jours, Valentin resta sans connaissance, et le médecin, qu'on avait appelé en toute hâte, désespéra de le sauver ; puis, la robuste constitution du jeune homme fit mieux que tous les remèdes... bientôt il fut debout !

Dès qu'il put réfléchir, se souvenir, parler et marcher, sa pensée tout de suite courut vers Gabrielle.

— Gabrielle ? dit-il à Auguste... l'avez-vous revue ?... Est-elle revenue rue d'Allemagne ?

Le clown secoua la tête et Trompe-l'Œil, qui venait d'entrer et qui avait entendu la question, répondit avec tristesse :

— Nous n'avons pas de nouvelles de la jeune fille... bien plus, j'ai essayé de remettre la main sur Siméon et Chilpéric et je n'y ai pas réussi... enfin, je suis retourné, la nuit, rôder aux alentours du *Canon de Marseille*, je n'y ai vu entrer personne et je suis persuadé que La Guyane et Bigarreau, quand ils se sont aperçus qu'on avait sauvé Valentin de leur caveau, se sont empressés

de changer de domicile... C'est par La Guyane que nous comptions arriver jusqu'à Gabrielle... Le bandit ayant disparu, c'est à recommencer...

— Je sais où est Gabrielle ! fit Valentin d'une voix faible.

— Hein ? dirent les deux hommes... sursautant... Comment, vous savez ?... et vous ne disiez rien ?...

— Est-ce que j'ai pu parler, jusqu'aujourd'hui ?

— C'est vrai, mais maintenant...

— Eh bien, maintenant, écoutez !... j'avais cru reconnaître La Guyane, rue Lafayette, un soir, du côté de l'*Ancien cocher, y a pas d'erreur...* vous savez ?... Je l'ai filé comme si j'étais de la police... je l'ai vu entrer au *Canon de Marseille* et, pour essayer de surprendre quelque chose, je me suis glissé dans le soupirail de la cave...

— L'idée était bonne, mais elle a failli vous coûter cher...

— Oui, l'idée était bonne... d'abord, j'ai été sûr tout de suite que c'était bien à La Guyane que j'avais affaire, car il avait ses gants... et, à côté de lui, je voyais Bigarreau. Ils se sont dit quelques mots... La Guyane parlait d'une jeune fille enlevée...

— Gabrielle !... c'est Gabrielle !

— Je l'ai pensé comme vous... et pourtant ni l'homme ni la femme ne la désignaient par son nom...

Ils ne le savaient peut-être pas...

— Ils l'appelaient « La petite aux millions ». Pourquoi ?

— C'est drôle ! fit Auguste.

— Moi, ça ne m'étonne pas, dit Trompe-l'Œil avec assurance, il y a de la gabegie là-dessous. Et

si on a enlevé Gabrielle, ce n'est pas apparemment pour des prunes... continuez, Valentin.

— La petite aux millions, disait l'homme, a été conduite dans une maison à Passy, avenue du Bois-de-Boulogne, derrière ce qu'on appelle l'hôtel Mourad.

— Bon, cela, ensuite ?

— Ensuite, je n'en sais pas davantage... La Guyane et Bigarreau allaient continuer leurs confidences, quand ils se sont aperçus qu'on les écoutait... La Guyane est sorti... je ne me doutais de rien, il a roulé un moellon sur la bouche du soupirail... sans vous, j'allais mourir...

— Pour sûr, nous sommes arrivés juste à temps... et sans le gigantesque coup de poing d'Auguste, mon pauvre Valentin, en ce moment Gabrielle pourrait porter votre deuil...

— Mon coup de poing, ce n'est rien, fit Auguste... c'est toi, Trompe-l'Œil qui as eu l'idée de la lutte... remerciez-le, Valentin, c'est l'escamoteur qui vous a sauvé...

— Du tout, Auguste... sans le coup de poing, je te dis que...

Valentin leur prit les mains et les serra.

— Je vous connais tous les deux, murmura-t-il avec émotion... je sais que vous êtes aussi braves que bons... je vous aime bien !

Ils se regardèrent silencieusement ; ils souriaient, heureux de se retrouver... ils reprenaient confiance en l'avenir.

— Ne perdons pas de temps, dit Trompe-l'Œil, allons droit avenue du Bois-de-Boulogne... Là, nous verrons !...

Valentin était encore très faible, mais il était soutenu par l'espérance de revoir Gabrielle.

Ils partirent... c'était le soir... Ils avaient attendu que la nuit fût venue, pour être plus libres, si le hasard voulait qu'ils fussent mêlés à quelque périlleuse aventure...

Auguste, avec ses économies, avait acheté trois solides poignards qu'ils portaient dans une gaine de cuir, accrochés sous leur blouse.

— Comme ça, avait-il dit avec un rire épanoui, on a beau être isolé, on ne se sent jamais seul.

Avenue du Bois-de-Boulogne, ils interrogèrent à droite, à gauche, dans les rues adjacentes, les gens qu'ils voyaient sur le seuil des portes, principalement les boulangers, les bouchers, les épiciers, demandant partout si l'on savait où était l'hôtel Mourad... Ils sonnèrent même à plusieurs hôtels luxueux et interrogèrent les suisses et les concierges.

Après quelques tentatives infructueuses, ils finirent par obtenir le renseignement qu'ils voulaient.

— L'hôtel Mourad ?... Oui, oui, je le connais... j'en ai entendu parler... attendez donc... un Turc ?... Il paraît que c'est très beau là dedans... descendez l'avenue... ce doit être un hôtel dans les arbres, qui fait le coin de la quatrième rue à droite...

C'était là, en effet... et là-bas, derrière les jardins ombreux, la maison isolée, à peine terminée... toute seule dans la rue...

Valentin tremblait si fort, quand ils y arrivèrent, que Trompe-l'Œil fut obligé de le soutenir dans ses bras.

— Mon Dieu, murmurait le jeune homme, si elle était là, pourtant, à quelques pas de moi... si elle était là ?

— Eh bien, si elle est là, fit Auguste, elle sera au milieu de nous tout à l'heure, quand je devrais mettre le feu à la maison.

La porte était fermée. Trompe-l'Œil sonna. On ouvrit. Il y avait un concierge installé là depuis quelques jours. Il se présenta poliment aux visiteurs.

— Ces messieurs viennent pour louer dans la maison ?

— Justement, fit Trompe-l'Œil avec un regard à Valentin et à Auguste. Nous voudrions un appartement dans les prix... voyons... dans les prix de...

Le concierge les dévisageait des pieds à la tête ; c'était un petit homme maigre et blême, à l'œil faux. Il était coiffé d'une calotte et vêtu d'un gilet de laine.

— Nous n'avons rien au-dessous de deux mille quatre.

— Ça ne dépasse pas nos prix, dit Trompe-l'Œil. Nous irons jusqu'à trois mille si l'appartement nous plaît.

— Ces messieurs veulent visiter ? Ils n'aimeraient pas mieux revenir demain au jour, pour mieux voir ?... Ce que j'en dis !... ce n'est pas que je crains le dérangement... et si ces messieurs désirent me suivre ?... Seulement ces messieurs feraient bien de me dire quelles sont leurs vues... cela leur épargnerait de visiter toute la maison...

— Vous n'avez pas un locataire ?...

— Pas un seul... la maison est à peine terminée...

— Si cela vous est égal, nous commencerons par le premier étage, dit Valentin, et nous finirons par les combles.

Le concierge n'eut pas l'air de prêter attention à ces paroles ; il allumait un bougeoir, il monta l'escalier.

La maison fut visitée de fond en comble... le cœur de Valentin battait à rompre sa poitrine.

Nulle part, rien... Pas l'ombre d'un indice...

Au contraire, partout l'évidence que la maison n'avait jamais reçu de locataires...

Ils commencèrent à descendre ; devant eux marchait le concierge, son bougeoir à la main.

— Et les caves ? interrogea Valentin ; les caves ?...

— Ces messieurs désirent ?... Très bien... venez par ici...

Quand ils y furent, Valentin, resté le dernier, ferma soigneusement la porte, qui s'ouvrait sur l'escalier de service... puis, profitant de ce que l'on se trouvait dans un des derniers caveaux, il dit quelques mots à l'oreille d'Auguste et de Trompe-l'Œil, et tout à coup, poussant le concierge contre le mur, il se jeta devant lui pour barrer le passage, et, tirant son poignard :

— Maintenant, mon brave, causons sérieusement. Et pas un mot ou je te fais rentrer ta langue dans la gorge !

Le concierge avait pâli, et ses yeux faux avaient enveloppé les trois hommes d'un même regard de haine.

— Au secours !!! que voulez-vous de moi ?

— Je vais te le dire et tâche d'être franc !... Tu nous as menti lorsque tu as prétendu que cette maison n'avait jamais été habitée... il y a quelques jours, il y avait un locataire... Plusieurs peut-être... et l'on a enfermé ici une jeune fille... Le locataire, quel est-il? La jeune fille, où est-elle?

— Mes bons messieurs, je ne sais rien de tout cela... sur ma part de paradis, je le jure... rien de rien... Je ne suis concierge que depuis avant-hier... avant ,j'étais aux pompes funèbres...

Trompe-l'Œil et Auguste lui avaient pris chacun un bras et le maintenaient solidement contre le mur. Le concierge, du reste, ne cherchait pas à s'échapper. Valentin lui appuya contre la gorge la pointe de son poignard.

— Parle, que sais-tu ? Parle ! ou je te tue !

— Je ne sais rien, râla l'homme en fermant les yeux.

Valentin appuya.

— La pointe disparut dans le cou.

— Une dernière fois, veux-tu parler ?

— Je ne sais rien, je suis ici depuis deux jours ! Interrogez le propriétaire... Il vous renseignera.

— Son nom, son adresse ?

— M. Roussebois, 4, rue des Pyramides...

Valentin retira le poignard...

Il était évident que l'homme ne dirait rien de plus...

Trompe-l'Œil le lâcha... Auguste en fit autant... Le concierge s'abattit sur les genoux, puis sur le ventre, demi-mort de peur...

Les autres se retirèrent, le laissant là... et disparurent...

Mais s'ils s'étaient retournés, en arrivant à la porte de la rue, ils eussent surpris le regard haineux, la figure crispée et hideuse du concierge...

Ce n'était autre que Louffard !...

Dans la loge, Louffard n'était pas seul ; il y avait là un homme qui se dissimulait derrière les rideaux du lit, et qui ne se montra que lorsqu'il vit rentrer le concierge.

Cet homme, dont les lèvres étaient tuméfiées, gonflées et sanglantes, c'était La Guyane, encore malade du coup de poing d'Auguste.

Louffard, blême, le cou saignant, lui dit :

— Les as-tu vus, ceux-là qui viennent de venir ?

— Oui, et je les ai reconnus tous les trois. C'est l'escamoteur de l'autre jour, au *Canon de Marseille*, c'est l'homme au coup de poing et le petit que j'avais pincé dans le soupirail et qu'ils ont sauvé. J'ai un compte à régler avec eux... Patience !

— Moi aussi, dit Louffard avec un sourire sinistre, en essuyant le sang qui perlait goutte à goutte sur son cou... Mais, avant de songer à nos affaires, il faut terminer celles du patron... ces trois hommes savent que la petite a été enfermée ici... d'un jour à l'autre, ils peuvent la retrouver... s'ils la retrouvent, elle est perdue pour nous, car ils ne la quitteront plus.

Il faut avertir Rouquin et le marquis. Reste ici, puisque c'est ton poste... Moi, je m'en charge...

La Guyane trouva les deux complices rue Lafayette.

Ils n'ignoraient ni l'un ni l'autre où s'était réfugiée Gabrielle ; quand on s'était aperçu de sa disparition, Rouquin avait voulu tuer Louffard, et Norbert était entré dans une colère terrible ; lorsqu'un peu de sang-froid lui fut revenu, ils cherchèrent comment Gabrielle avait pu s'enfuir.

En s'accrochant aux pierres d'amorce, la jeune fille avait déchiré ses jupes, et des morceaux d'étoffe étaient restés attachés tout le long de la descente ; le mur et les pierres éraillées, du bal-

con à la remise, disaient le reste... Ce fut cet indice qui la trahit...

Quand ils découvrirent qu'elle s'était réfugiée chez Mourad, ils eurent un moment de stupeur, l'audace même de Rouquin, qui avait choisi cette maison pour y cacher Gabrielle, en se disant que ce serait le dernier des endroits où Mourad viendrait la découvrir, cette audace était ce qui causait leur perte.

Il n'était pas douteux, en effet, que Mourad allait interroger cette jeune fille et que celle-ci raconterait comment elle avait été enlevée ; elle dirait son nom aussi, et Mourad reconnaîtrait en elle l'héritière de la fortune du vieux Bertara.

— Comment faire pour l'attirer hors de l'hôtel ?

C'est à cela qu'ils songeaient depuis quelques jours, sans trouver d'expédient ; et c'est à quoi ils pensaient encore, au moment où La Guyane vint en toute hâte les trouver.

— Voilà, dit-il, écoutez bien, c'est du nouveau. Je ne vous avais pas raconté l'histoire qui m'est arrivée l'autre nuit au *Canon de Marseille*, parce que je croyais que ça ne pouvait pas vous intéresser. Je me trompais, ça vous intéresse.

En quelques mots, il les mit au courant, et, avant qu'il eût fini, Norbert avait deviné qui étaient les trois personnages qui s'étaient trouvés cette nuit-là au bouge de Bigarreau.

— Valentin, Trompe-l'Œil et le clown !... murmura-t-il. Valentin ! j'avais raison de me méfier de ce garçon ! Ah ! malheur à lui, si je le rencontre encore sur ma route.

— Mais ce n'est pas tout, disait La Guyane... qui parlait difficilement à cause de sa blessure, non, ce n'est pas tout. Nous avons revu les trois

hommes tout à l'heure dans la maison de l'avenue... Louffard a failli être égorgé par le petit comme un simple mouton, dans la cave. Ils venaient chercher Gabrielle, et heureusement qu'elle a déguerpi, sans quoi nous aurionse eu du fil à retordre...

— Comment Louffard s'en est-il débarrassé ?

— En les envoyant rue des Pyramides, chez Roussebois.

Rouquin regarda La Guyane, et, froidement, nettement :

— La Guyane et Louffard, depuis quelques jours, vous ne faites que des sottises. Je ne sais ce qui me retient de vous casser aux gages. Ces trois hommes étaient entrés dans la maison, ils n'en devaient pas sortir !

Norbert frissonna.

Souvent, le calme terrible de son complice lui faisait peur.

Rouquin n'y prit pas garde.

La Guyane était parti en grommelant des excuses.

Il était sur le seuil de la porte, quand Rouquin le rappela :

Il avait tiré de sa poche un revolver chargé, dont il s'amusait à faire jouer la batterie, le canon dirigé vers le bandit.

— J'ai dit à Louffard que je lui brûlerais la cervelle s'il ne trouvait pas la petite... tu t'en souviens, tu étais là ?

— J'étais là, je m'en souviens ! dit le misérable qui tremblait.

— Eh bien, tu peux prendre aussi pour toi ce que j'ai dit à Louffard. A présent, tu peux t'en aller !

Quand ils furent seuls, Norbert dit à voix basse :

— J'ai peut-être un moyen de tout réparer.

— Parlez, lequel ?

— Auparavant, dites-moi si vous avez quelque espoir de reconquérir Gabrielle ?

— Aucun. Il faudrait pour cela, l'attirer hors de l'hôtel, et Mourad ne la laissera pas sortir sans la faire accompagner.

— Rien ne nous empêche donc de tout hasarder, voici ce que je propose... Valentin, amoureux de Gabrielle, est fort jaloux... sa jalousie peut nous servir... vous allez voir...

Il s'assit à un bureau et écrivit rapidement quelques lignes ; Rouquin lisait par-dessus son épaule.

« M. Valentin est averti par un ami, qui désire rester inconnu, qu'il cherchera vainement celle qu'il aime dans la maison Roussebois... Ce n'est pas là qu'elle se trouve, mais à l'hôtel Mourad, où M. Valentin pourra s'assurer par lui-même que souvent femme varie, et qu'il ne faut pas attacher trop d'importance aux serments des jeunes filles ! »

— Je comprends, fit Rouquin. Vous envoyez cette lettre rue d'Allemagne ; Valentin la trouve, court chez Mourad, auquel il fait une scène, réclame Gabrielle, et...

— Et le hasard seul nous dirait ce qui s'ensuivra ; mais, comme il faut toujours guider le hasard, je vous prierai, Rouquin, de faire surveiller étroitement l'hôtel Mourad, nuit et jour, par quatre ou cinq de vos agents les plus robustes. Le clown accompagnera Valentin sans aucun doute,

ainsi que Trompe-l'Œil. Ils sont braves, le sang coulera peut-être...

— J'y veillerai. Comptez sur moi.

Un quart d'heure après, la lettre était déposée, rue d'Allemagne, par un commissionnaire.

Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin, sur l'indication donné par Louffard. dans la cave, étaient allés rue des Pyramides, 4, et là, avaient demandé Monsieur Roussebois.

Celui-ci était un homme d'affaires au service de Rouquin, qui n'avait, rue des Pyramides que son cabinet, et demeurait à la campagne.

Il fallut se résigner à attendre jusqu'au lendemain.

Les trois amis regagnèrent donc la rue d'Allemagne et se séparèrent en se donnant rendez-vous pour le matin.

Valentin, en rentrant, trouva la lettre de Norbert et la lut quand il fut dans le petit cabinet qu'il occupait sous le toit.

D'abord, il ne la comprit pas bien, cette lettre, il la relut, puis il laissa échapper une sourde exclamation.

Le papier tomba de ses mains ; un nuage passa devant ses yeux et il s'assit, défaillant, pressant son front de ses doigts crispés.

— Gabrielle ! Gabrielle ! murmura-t-il, tu m'as oublié !

Il n'avait pas eu, même un instant, le moindre doute que l'on pût le tromper.

C'est qu'il venait de se rappeler, justement, en lisant ces lignes, la lettre qu'on avait apportée rue d'Allemagne, le soir de l'enlèvement, et dans laquelle la jeune fille demandait pardon à son père de l'abandonner pour suivre son amant.

— Ainsi, balbutiait-il, c'est vrai ce qu'elle disait, ce soir-là ? j'avais cru que la lettre était d'un autre... c'était elle ?... c'était vrai, tout ce qu'elle écrivait... « J'aime un homme... et je vous quitte, mon père pour suivre celui que j'aime !... c'est plus fort que ma volonté... je l'aime ». Oui, c'était vrai ! Elle se jouait de moi, elle était ambitieuse et coquette, elle en a choisi un plus riche.

Il ne dormit pas, mais le matin, alors qu'à peine le jour naissait, il était allé trouver Trompe-l'Œil et Auguste.

— Lisez ! leur dit le jeune homme.

Ils lurent et devinrent pâles... Auguste se mordit les lèvres.

— Eh bien, puisqu'elle est avec son amant, m'est avis que ce n'est pas la peine de nous faire rompre les os pour cette péronnelle !...

Valentin leur tendit tristement les mains :

— Vous avez raison, mes amis. J'irai seul. Adieu !

— Seul ? et où cela, s'il vous plaît ?

— Hôtel Mourad ! je veux voir cet homme... je l'insulterai, je le frapperai au visage... Je veux voir Gabrielle pour lui reprocher sa lâcheté, son abandon.

— Eh bien, nous ne vous quitterons pas, dit Auguste. Il y a peut-être encore un soupirail à l'hôtel Mourad... Au surplus, je ne serais pas fâché non plus de lui dire deux mots, à Gabrielle.

Une demi-heure après, ils sonnaient à la grille, et l'Arménien, après avoir pris les ordres de son maître, venait leur ouvrir.

Mourad était couché sur une pile de tapis de Perse, le coude appuyé sur des coussins

brodés de vraies perles, dessinant les arabesques les plus capricieuses. Il se souleva, quand il vit les trois hommes ; il ne retint pas un geste de surprise...

— Vous êtes des amis de Mademoiselle Gabrielle Bertara ? dit-il.

Valentin s'était avancé vers lui, les yeux brillants, les lèvres blanches.

— Et vous, dit-il, vous, qui êtes-vous ?

— Ne vous l'a-t-on pas dit, puisque vous êtes chez moi.

Valentin froissa dans ses deux mains la lettre écrite par Norbert, et, avant que Trompe-l'Œil et Auguste n'eussent pu le retenir, il l'avait lancée au visage de Mourad...

Elle tomba sur les coussins.

— Tenez ! dit Valentin, lisez cette lettre.. lisez-là, et dépêchez-vous... et quand vous saurez que j'aime Gabrielle, vous comprendrez tout !

Mourad s'était brusquement levé, d'un bond, sous l'insulte, et il avait décroché un petit poignard égyptien, pendu au-dessus du divan...

Il était horriblement pâle...

Cependant, il eut la force de se contenir.

Il déplia la lettre et la parcourut.

En une seconde, il eut tout compris et sa colère tomba.

Ce jeune homme aimait comme lui !...

Il jeta son poignard sur le divan et regarda longuement Valentin !

— Vous avez été trompé, dit-il... Il est vrai que Gabrielle est chez moi... mais au lieu de l'avoir enlevée, comme vous paraissez le croire, je l'ai sauvée de ceux qui en voulaient à son honneur, à sa vie peut-être. . Vous ignorez sans

doute, que Mademoiselle Bertara a des ennemis redoutables qui en veulent à sa fortune... car elle est riche... très riche !...

— Riche de ses dix doigts pour vivre ! dit Valentin.

— Vous vous trompez de nouveau, monsieur. Mademoiselle Bertara possède des millions... c'était un secret il y a quelques jours ; ce n'en est plus un maintenant, car peu importe que l'on sache que Gabrielle est riche ; puisqu'elle s'est confiée à ma protection, elle n'aura désormais plus rien à redouter de ceux qui lui voulaient du mal.

Valentin, les lèvres tremblantes, les yeux clos, semblait dans une prostration absolue.

Il répétait machinalement :

— Elle est riche ! riche à millions... voilà pourquoi La Guyane parlait d'elle en disant « La petite aux millions »... Alors, elle ne m'aimera plus, c'est fini, elle est perdue pour moi... et déjà elle en aime un autre... c'est certain... sans cela elle aurait pensé à moi et m'eût fait connaître sa retraite...

Et les poings serrés, tout à coup, il demanda .

— Elle est ici, en cet hôtel ?

— Oui.

— Et jurez-moi que la lettre qui m'amène, cette lettre que je vous ai jetée au visage, a menti lorsqu'elle prétend que Gabrielle vous aime et que vous... êtes... son amant !

— Vous ne l'avez jamais aimée, cette jeune fille, si vous avez cru qu'elle est ma maîtresse. . je l'aime... c'est vrai... depuis le jour où je l'ai recueillie, demi-morte d'effroi, de fatigue et de faim.

— Vous l'aimez !... Mon Dieu, voilà ce que je craignais, murmura Valentin... et vous le lui avez dit... et elle vous aime ?... comment peut-il en être autrement ?...

Mourad ne répondit pas...

Il appuya le doigt sur une sonnette électrique, et Azep parut, restant sur le seuil.

Mourad lui dit quelques mots dans une langue étrangère.

Le serviteur sortit aussitôt.

Quelques instants après, il revenait, pâle et consterné.

Il y eut entre Azep et Mourad un échange de paroles rapides.

Mourad se leva brusquement et ne retint pas une sourde exclamation... puis il regarda ceux qui étaient là d'un air effaré.

— Hier soir, cette nuit, Gabrielle était encore chez moi... dit-il d'une voix altérée, — s'efforçant vainement de contenir son émotion, — et l'on vient de m'apprendre qu'elle a quitté l'hôtel ce matin à la pointe du jour !...

— Allons donc ! fit Valentin, vous mentez !

— Oui, ça n'est pas naturel, murmura Trompe-l'Œil.

— Il va falloir faire une visite domiciliaire, comme dans la maison Roussebois, dit Auguste, en regardant autour de lui !...

Mais Mourad était si accablé qu'il n'entendait pas.

— Elle est partie... seule... pourquoi ?... Partie sans me revoir... partie, alors qu'elle me disait : « Oui, je vous aime... je vous aime... je vous aime !... A demain ! » Pourquoi est-elle donc partie ?

Il oubliait Valentin et les autres.

Tout à coup, Azep rentra et s'adressant à son maître, en français, cette fois :

— Maître, la petite Française a laissé dans sa chambre cette lettre qui vous est destinée...

Et il lui présenta un papier que Mourad prit en tremblant et parcourut d'un coup d'œil.

Il chancela et passa la main sur son front, puis fut obligé de s'asseoir et resta là, silencieux, les yeux fermés.

Son émotion était si visible que Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin, incrédules d'abord, en furent impressionnés.

— Tenez ! dit Mourad à Valentin... cette enfant vous aime... vous êtes bien heureux... je donnerais ma fortune pour votre bonheur !

Et Valentin, troublé, lisait à demi-voix :

« Pardonnez-moi... j'aimais avant de vous connaître... je vous fuis, pour être fidèle à mon amour .. »

Et cela était signé du nom chéri de Gabrielle, c'était l'écriture de Gabrielle, tout criait en lui que c'était Gabrielle !

— Serait-ce vrai ? disait-il... M'aimerait-elle toujours ?

— Ah ! fit Mourad à voix basse, vous l'aimez moins que moi; car ce qui me touche, c'est moins son abandon que le danger qu'elle court peut-être en ce moment...

Valentin releva la tête.

— Vous avez raison, monsieur. J'ai pu céder à un mouvement d'égoïsme et ne penser qu'à moi... sachez pourtant que je suis prêt à donner ma vie pour sauver Gabrielle... je vous le jure !

— Vous êtes bien jeune pour tenir un pareil

serment... si je ne vous aide, vous ne pourrez rien contre ceux qui la cherchent.

— Ses ennemis, les connaissez-vous, au moins ?

— J'en connais un !

— Il se nomme ? Ah ! dites-le moi, et je vous promets, qu'à nous trois, nous saurons bien l'empêcher de nuire !.,.

— Vous le connaissez sous le nom de Norbert...

— Norbert ! firent les trois hommes, avec le même cri.

— Son vrai nom est le marquis Norbert d'Argental !...

— Lui ! dit Valentin. Lui qui venait tous les jours chez Gabrielle !... j'aurais dû me douter que cet homme était un misérable... et je comprends la haine instinctive qu'il m'inspirait !

— Il n'a pas caché ses projets honteux à Gabrielle. Sachant qu'elle est riche, il veut l'obliger à l'épouser... voilà pourquoi il l'avait enlevée... et pourquoi il a fait disparaître le père.

— Et Gabrielle ? où la chercher, où la retrouver ?

— Peut-être est-elle retournée rue d'Allemagne, où elle demeurait. C'est son amour pour vous qui l'a fait quitter cet hôtel où elle était en sûreté... c'est ce même amour qui vous la ramènera...

— Puissiez-vous dire vrai !...

— A moins, acheva Mourad, en hésitant, que, dans le trajet de l'avenue du Bois-de-Boulogne à la rue d'Allemagne, elle n'ait rencontré les agents du marquis et ne soit retombée entre leurs mains... ce que je crains, hélas !...

— Non, non, ce n'est pas possible, murmura Valentin, ce n'est pas possible... Dieu ne serait pas juste !...

Tous les trois firent un pas vers la porte, mûs par la même idée, et voulant se précipiter au secours de Gabrielle ; mais ils s'arrêtèrent... et Valentin revint à Mourad...

Celui-ci, pâle, les yeux troublés, les regardait sans les voir...

— Monsieur, dit le jeune homme, je vous ai offensé tout à l'heure... vous avez un noble cœur... et je regrette mon emportement. Voulez-vous me pardonner ?...

Mourad lui tendit la main... Valentin la serra dans les siennes.

— Vous êtes sans ressources, dit Mourad... N'oubliez pas que je suis riche et qu'il faut que vous sauviez Gabrielle !... Ma fortune est à vous... Ne négligez rien !... Traitez-moi comme votre frère !

Valentin et ses deux amis partirent.

Mourad tomba, accablé, sur le divan, mit son visage entre ses mains et dit :

— Gabrielle ne m'aime pas ! ! !

Puis il soupira longuement et rêva...

Et voilà qu'en sa mémoire revinrent tout à coup, avec une sorte d'obstination, les couplets chantés par les femmes de Férédié et de Fatma, et qu'il avait traduits à la prière de Gabrielle :

« La vie, la vie, c'est l'orage ! jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée... changement sans fin... tempête de fleurs dans la jeunesse... flocons de neige dans l'hiver... Oh ! la jeunesse... déluge de fleurs qui s'échappent... qui tourbillonnent et qui fuient ! La main de l'ado-

iescent essaye en vain de les saisir !... Plaisirs et fleurs, tout s'envole ! »

Et il revoyait Gabrielle, palpitante contre son cœur.

— Pourquoi m'a-t-elle fui, puisqu'elle ne m'aimait pas ?... M'aimera-t-elle plus tard ? Dieu est grand !

Si Gabrielle, obéissant à sa première épouvante était rentrée à l'hôtel Mourad, elle eût été sauvée ; son amour pour Valentin en même temps que la crainte qu'elle avait de se trouver faible devant Mourad, causa sa perte.

Elle avait à peine fait, en chancelant, une centaine de pas hors de l'hôtel, que du coin d'une rue, de l'angle d'une maison, d'un arbre, d'un banc, surgirent quatre individus dont deux se mirent à la précéder, pendant que les deux autres se tenaient à une certaine distance en arrière...

Ils marchaient séparément, comme ne se connaissant pas et paraissaient se soucier fort peu de Gabrielle...

Après avoir couru pendant quelques minutes, Gabrielle qui avait descendu l'avenue, au hasard, n'écoutant que cette folie aveugle qui l'avait fait fuir, sans réflexion, s'arrêta pour respirer, en s'appuyant contre un arbre...

L'avenue était toujours à peu près déserte et il n'y avait, devant et derrière elle, que les quatre hommes, toujours les mêmes à la même distance...

Tout d'abord, elle n'y avait pas pris garde.

Mais soudain, elle eut comme le vague soupçon d'un danger.

Depuis qu'elle était arrêtée, les hommes qui la suivaient allaient moins vite, pour ne pas la dé-

passer, sans doute, et ceux qui la précédaient étaient fort occupés, accotés l'un contre l'autre, à allumer leur pipe... et c'était une opération fort difficile, car ils y mettaient le temps...

Ils étaient loin encore, ces deux-là... et cependant Gabrielle était saisie d'effroi en les regardant !...

C'est qu'il lui semblait bien reconnaître à leur allure, le plus grand avec ses épaules de colosse... le petit avec sa tête penchée, sa maigreur, ses longs bras...

— La Guyane et Louffard ! murmura-t-elle...

Elle eut tout de suite l'idée de revenir à l'hôtel... mais au moment où elle se retournait pour prendre sa course, elle aperçut par la rue Pergolèse, à deux pas d'elle, deux gardiens de la paix, qui se promenaient gravement, lentement, les mains derrière le dos...

— Je suis sauvée !

Et elle se précipita vers eux.

Les gardiens de la paix s'étaient arrêtés en la voyant venir.

— Messieurs, dit-elle à voix basse, haletante, voulez-vous me protéger, m'accompagner jusqu'à votre poste ? Je suis suivie par des gens qui me veulent du mal...

— Que vous ont-ils fait ?

— De grâce, ne me laissez pas... au poste, vous saurez tout.

Ils semblèrent se consulter du regard, car ils eurent un clin d'œil significatif.

En même temps, ils se mettaient de chaque côté de Gabrielle et rebroussaient chemin.

De leur côté, sans se soucier des sergents de ville, Louffard et La Guyane avaient enfilé la rue

Pergolèse, et s'étaient rapprochés insensiblement, mais eux-mêmes étaient suivis de près par les deux hommes qui avaient descendu l'avenue du Bois-de-Boulogne derrière Gabrielle, et qui n'étaient autres que Siméon et Chilpéric.

Les agents de Mourad avaient reconnu la jeune fille, presque en même temps qu'elle sortait de l'hôtel — où ils la savaient réfugiée. Se doutant d'un drame possible, ils ne l'avaient plus quittée; en passant près de La Guyane et de Louffard, ils tressaillirent.

— As-tu vu La Guyane ? C'est lui ! il n'y a pas à en douter !...

— Oh ! oh ! qu'est-il donc arrivé ? ça va chauffer !... les sergents de ville ne sont pas de trop..

Ils rejoignirent Gabrielle et marchèrent tout près ; et machinalement ils considéraient ses deux protecteurs, s'en allant les bras ballants, d'un pas mesuré, les épaules garanties par la pèlerine contre la fraîcheur matinale.

— C'est drôle ! murmura Siméon, en poussant son camarade du coude, je leur trouve une étrange figure, moi, aux sergots.

— Dame ! tout le monde ne peut pas être des Adonis !

— Ce n'est pas cela ? enfin ! et puis, regarde un peu quel est donc le numéro qu'ils ont sur le collet ?...

— Le dix-huitième arrondissement...

— Alors, qu'est-ce qu'ils font par ici ?... Nous sommes dans le seizième.

— Probablement qu'ils étaient en course.

— Ça ne me semble pas catholique... ouvrons l'œil.

Ils étaient passés sur l'autre trottoir et les

mains dans les poches, fumant des cigarettes, ils s'en allaient le nez au vent.

Les sergents de ville avaient traversé l'avenue de la Grande-Armée, avaient longé la rue Saint-Ferdinand, traversé l'avenue des Ternes, et pris la rue Demours... et après la rue Demours, ce fut la rue Prony, puis la rue Cardinet, puis, insensiblement, par la rue Guyot, ils revinrent sur leurs pas.

Et toujours dans Paris, personne, si ce n'est que quelques rares balayeurs, interrompant leur besogne pour regarder curieusement la jeune fille entre les gardiens.

De temps en temps, Gabrielle se retournait et tremblait en voyant que Louffard et La Guyane ne cessaient de la suivre ; alors, pour ne pas tomber, elle était obligée de s'appuyer sur le bras d'un de ses compagnons, en disant :

— Les voyez-vous ? Les voyez-vous ? Prenez garde !

— C'est bon, c'est bon, tout à l'heure nous leur dirons un mot.

Qu'est-ce que vous craignez, puisque vous êtes avec nous ?

— Mais le poste ?... Il est donc bien loin ?... Il me semble que nous marchons depuis des heures et que nous n'arrivons pas...

— Patience ! d'abord, ce n'est pas au poste qu'on vous conduit... au poste, ça ne serait pas votre affaire...

— Et où donc, alors ?

— Chez le commissaire de police, qui, seul, peut vous protéger, quand vous lui aurez fait votre déclaration...

Elle ne répondit rien. Un vague soupçon s'emparait d'elle.

Les bureaux des commissariats ne sont pas ouverts avant neuf heures du matin... et il était quatre heures à peine !

Elle regarda à la dérobée les sergents de ville... ils avaient l'œil sinistre, le front bas et déprimé... la bouche hideuse... que recouvraient à peine, chez l'un comme chez l'autre, quelques rares poils de barbe, d'un brun sale.

Au bout de la rue Guyot, à cent mètres, elle aperçut deux gardiens faisant leur îlot en se promenant lentement.

Elle respira.

— Ils vont se voir, se reconnaître, se parler, se dit la pauvrette, alors je n'aurai plus peur... j'étais folle...

Mais ceux qui la conduisaient tournèrent court, au coin de la rue de Prony, puis encore au coin de la rue de Chazelles.

Elle s'arrêta, en tremblant.

— Le poste! dit-elle, je veux qu'on me conduise au poste !

Les gardiens ricanèrent... leur rire était terrible...

Ils l'avaient prise chacun par un bras et l'entraînaient, la portant presque... la faisant courir, tant ils allaient vite.

Elle se débattit.

— Je n'irai pas plus loin, dit-elle... je suis trop fatiguée...

— Il faut marcher, mam'zelle, le commissaire n'est pas loin.

— Ah ! laissez-moi, vous dis-je... j'attendrai ici... laissez-moi !

Alors l'un d'eux se pencha à son oreille :

— Il faut venir, qu'on vous dit... il faut venir !...,

Il lui étreignait le bras dans sa main, à le lui briser.

Elle étouffa un cri de douleur ; mais l'homme avait un court poignard entre les doigts, dont la lame était caché sous la manche de sa tunique.

— Au premier mot, dit-il froidement, je te plante mon couteau dans le dos !...

Gabrielle était devenue horriblement pâle ; elle flageolait sur ses jambes ; elle aurait voulu crier qu'elle ne l'aurait pu, tant l'émotion lui étreignait la gorge.

Et la rue était toujours déserte...

Depuis quelques minutes, même, Siméon et Chilpéric avaient disparu.

Mais, à cinquante mètres derrière, du même pas égal, s'en venaient La Guyane et Louffard.

— Qui êtes-vous ? dit-elle. Pourquoi voulez-vous m'emmener ? Je n'irai pas avec vous... j'aime mieux mourir tout de suite...

Les deux hommes échangèrent un regard d'inquiétude ; tout à coup dans la rue Chazelle, déboucha un fiacre, cahotant au trot d'une rosse efflanquée et poussive ; le cocher, un petit maigre, avait son chapeau descendu jusqu'au nez et le collet de sa houppelande relevé jusqu'au menton, de telle sorte qu'il était difficile de reconnaître que ce n'était autre que Siméon...

Les gardiens lui firent signe ; il s'arrêta.

— Je vais relayer, dit-il, d'un ton de mauvaise humeur...

— Vous irez une heure plus tard.

Ils prirent Gabrielle sous les bras.

Elle se débattait avec rage, trouvant dans son épouvante une force d'homme...

— A moi ! au secours ! on me...

Elle ne put achever. On la jeta brutalement dans le fiacre.

— Tiens ! tiens ! murmurait le cocher... elle est rétive, la petite... qu'est-ce qu'elle a fait ?

Un des sergents de ville s'était assis près de Gabrielle et, ses doigts serrés autour de la gorge de la jeune fille, il l'étranglait presque, l'empêchant de crier...

Elle râlait ; ses ongles s'enfonçaient dans la chair du misérable si profondément que le sang coulait de dix blessures !...

Louffard et La Guyane arrêtés à quelques pas de là n'avaient pas eu besoin de prêter main forte.

Ils avaient assisté à la scène en simples témoins.

La portière du fiacre était refermée ; au moment où le second gardien allait monter sur le marchepied pour s'installer près du cocher, Louffard se coula jusqu'à lui et dit à voix basse :

— Méfie-toi du cocher ! Il nous filait ! C'est Siméon, un ex-agent de police, au service de Mourad...

Les yeux du faux sergent de ville brillèrent.

— C'est bon, je m'en charge !

— Et nous allons ? demanda le cocher.

— A la préfecture, parbleu ! fit le sergent de ville.

Siméon tressauta. Il n'avait pu dissimuler un mouvement de surprise. Il se disait :

— Ils ne manquent pas de toupet !

Le fiacre roulait sur les pavés. Il prit l'avenue de Wagram jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, descendit

les Champs-Elysées. Au moment où l'on arrivait au rond-point :

— Prenez l'avenue Montaigne, fit l'homme.

— C'est pas le chemin de la Préfecture.

— Allez toujours !

Siméon grommela quelques paroles inintelligibles. Au fond, il pensait :

— Ha ! ha ! je me disais bien qu'on n'irait pas jusqu'au quai de l'Horloge... Nous allons échouer la petite dans un coin... c'est connu !... Mais Siméon le saura !

Suivant docilement les indications du gardien, Siméon prit la rue François-I[er] et la rue Bayard.

Au coin de celle-ci et du Cours-la-Reine, le gardien dit :

— Arrête !

Le fiacre ne bougea plus. Le misérable se dressa, jeta un coup d'œil devant et derrière lui. Derrière, personne... Devant, sur le Cours, de temps à autre, déjà, quelques passants...

Au coin de la rue, il y avait un hôtel dont la porte venait de s'entr'ouvrir... sans qu'on eût sonné ou appelé...

Le sergent de ville s'était assis de nouveau ; mais sa main droite était restée derrière Siméon, appuyée sur le haut du fiacre... et cette main serrait convulsivement un poignard à courte poignée et à large lame...

— Eh bien, c'est-il pour aujourd'hui ? gronda le cocher.

— C'est pour aujourd'hui, oui, mon garçon, dit le sergent de ville avec un son de voix étrange...

Et brusquement, derrière le cocher, son poing se leva et s'abattit avec une force de taureau... Le

poignard tout entier avait disparu dans le dos de Siméon.

Celui-ci ne poussa pas un cri... Il rejeta seulement le torse en avant, avec un effort qui le tordit, et ouvrit, par deux fois, des yeux énormes...

Puis il s'affaissa, le dos contre le haut du fiacre, la tête ballante sur la poitrine, ayant toujours, dans ses doigts crispés, les guides qu'il n'avait pas lâchées.

Il était mort sur le coup.

Le sergent de ville sauta du siège et ouvrit la portière.

— Dépêchons-nous ! dit-il, pas une seconde à perdre !

La jeune fille évanouie, fut portée dans l'hôtel; un des misérables ressortit, s'approcha de la voiture et lança un coup de pied dans le ventre du cheval.

La bête s'ébranla lourdement et la tête basse, butant, reprit son petit trot pénible et éreinté, emportant le cadavre.

Le corps, appuyé contre le haut du fiacre, gardait son équilibre ; les deux mains, sur les genoux, tenaient les guides ; la tête ballottait sur la poitrine ; l'homme n'avait pas l'air d'être mort; il ressemblait plutôt à un ivrogne.

Ce fut une promenade fantastique et lugubre que celle de ce fiacre dans Paris ; il fila, du même train, le long des quais, traversa la place de la Concorde, prit la rue Royale, les boulevards, la rue du Helder, la rue Lafayette ; sur son parcours, des ouvriers, voyant le cocher, riaient.

— Paraît qu'il faisait soif, c'te nuit, disaient-ils.

Le manche du poignard, caché par la pèlerine

était invisible, et le sang, empêché par la lame, n'avait pas coulé ; le vieux cheval suivait sa droite, comme si le cocher l'avait guidé toujours ; il n'y avait pas beaucoup de voitures, étant donnée l'heure matinale, de telle sorte qu'il n'y eut pas d'accidents ; cependant, rue de Dunkerque, le fiacre se croisa avec un camion chargé de pierres dans les roues duquel il s'embarrassa ; un choc ébranla toute la caisse et la fit vaciller ; le cocher du camion, furieux, leva son fouet sur Siméon, en l'injuriant ; mais il ne frappa point ; le cadavre avait perdu l'équilibre, roulait sur la roue, et de là par terre ; et la pèlerine, se relevant, montra le poignard planté dans le dos, jusqu'à la garde.

Une demi-heure après, Siméon était à la morgue.

Gabrielle évanouie, avait été transportée dans un petit salon de l'hôtel mystérieux devant lequel Siméon venait de trouver la mort ; les deux faux sergents de ville l'avaient laissée là, étaient ressortis, et presque aussitôt un homme entrait qui s'avança vers la jeune fille avec précipitation.

Ce survenant était le marquis Norbert.

Il contemplait Gabrielle sans prononcer un mot, sans essayer de la rappeler à elle, comme s'il avait trouvé du plaisir à prolonger son évanouissement

— Je l'avais crue perdue, murmura-t-il à la fin... La voici retrouvée... maintenant elle est à moi !!

Elle ouvrit les yeux, regarda tout d'abord Norbert sans le reconnaître, puis autour d'elle, avec surprise... puis son regard se reporta vers le mar-

quis et tout à coup eut une effrayante expression d'épouvante.

— Ah ! dit-elle d'une voix étranglée, c'est vous !...

Il souriait.

— C'est moi, Gabrielle... et cette fois nous ne nous quitterons plus... Tranquillisez-vous donc!... Je ne veux plus confier à d'autres le soin de veiller sur vous... ce sera moi désormais qui resterai auprès de vous jusqu'au jour où vous serez ma femme !

La profonde horreur que cet homme lui inspirait lui rendit un peu de courage ; elle se leva, et tout près de lui, sans baisser les yeux, elle le défia :

— Vous savez pourtant bien, dit-elle, que je ne suis pas peureuse, que je préfère tout à la honte d'être à vous, que j'aimerais mieux mourir que de porter votre nom.

— Je le sais, Gabrielle, dit-il après un silence pendant lequel il la contempla avidement, la trouvant cent fois plus belle encore dans sa colère ; je sais que vous me haïssez et que ce sera à contre-cœur que vous vous marierez avec moi. L'amour viendra après le mariage.

— Vous le croyez ?

— J'en suis sûr !

Et il ajouta plus bas, comme ayant peur de se l'avouer.

— Je vous aime Gabrielle... je pourrais me dispenser de vous le dire, puisque vous me méprisez... Oui, je vous aime... je m'en suis aperçu quand vous n'étiez plus là, au vide que votre absence laissait dans mon cœur... Je vous aime vraiment.

Elle riait... lui était tout pâle... et comme bouleversé...

— A quoi bon mentir ? dit-elle ; c'est à ma fortune que vous en voulez... et pour vous en rendre maître, vous avez eu besoin d'un crime... l'amour est bien inutile en toute cette affaire... puisque vous jouez avec moi cartes sur table, et puisque vous m'avez révélé jadis votre machination odieuse, pourquoi essayez-vous aujourd'hui de me faire croire à un sentiment que vous ne pouvez ressentir et qui n'existe pas ?

— Vous vous trompez, Gabrielle, je vous aime!

Et sa voix était altérée... Il continua :

— C'est une faiblesse... cela est venu malgré moi, en dépit de mes efforts... je vous aime !...

— Je préférerais votre haine ; j'en aurais moins de dégoût !

Il passa sa main sur son front mouillé de sueur...

— Gabrielle ! murmura-t-il... Gabrielle !

Il lui prit les bras, qu'il broyait dans ses doigts, et il la contempla d'un regard enflammé...

Tout à coup, il se recula, la repoussant...

— Oh ! murmura-t-il... Plus tard il faudra bien qu'elle m'aime !!

— Qu'allez-vous faire de moi, s'il vous plaît ? dit Gabrielle.

— Vous me suivrez... je quitte Paris ce soir...

— Et où m'emmenez-vous ?

— Dans mon château de Corbigny, en Morvan. C'est là que se célébreront nos noces, dans quelques semaines...

— Vous croyez donc que je finirai par consentir ?

— J'en suis sûr !

— Et de quel moyen vous servirez-vous pour obtenir mon consentement ? Je vous préviens que ce ne sera pas facile... Aujourd'hui, je me sens plus forte que lorsque je me suis trouvée en votre pouvoir pour la première fois... J'ai des amis qui me protégeront, me chercheront, me sauveront !...

— Mourad ? dit-il avec mépris.

— Lui et d'autres...

— Ecoutez, Gabrielle, pour éviter toute révolte de votre part, tout scandale, toute tentative de fuite, je vais vous dire sur quoi je compte pour que vous soyez à moi... A Corbigny, où nous irons ce soir, vous allez retrouver votre père...

— Mon père !

— Il vous attend... c'est lui qui fera notre mariage !...

— Mon père ne vous connaît pas... et quand il saura tout !

— Vous ne lui apprendrez rien... car vous ne voudriez pas qu'il lui arrivât malheur !... Votre père a confiance en moi... Il est persuadé que je vous cherche, et je lui dirai que je vous ai reconquise, non sans péril...

— Il connaîtra la vérité.

— Non, vous la lui cacherez, au contraire. Du jour où il commencerait à la deviner... entendez-moi bien, Gabrielle, votre père serait un homme mort !

Elle tressaillit.

Norbert avait un ton sec et tranchant ; il parlait sans colère, avec lenteur, comme après une résolution irrévocable.

Et la jeune fille comprit, d'instinct, que sa vie dépendait de ce que cet homme allait dire.

Le marquis tira de sa poche un élégant revolver, à crosse d'ébène, richement incrusté, et fit jouer la batterie, chargée de six balles.

— Au premier mot que vous aurez dit à votre père, fit-il avec calme, je le tuerai. Au premier mot que vous diriez à quiconque, désormais de votre aventure, je tuerai votre père... enfin, si vous refusez d'être ma femme, vous pouvez préparer vos vêtements de deuil... votre père est condamné... A Corbigny, où il attend votre retour, deux hommes qui me sont dévoués, et sur lesquels je puis compter comme sur moi-même, le surveillent sans cesse, ne le quittent pas. Leur surveillance deviendra plus étroite encore, lorsque vous serez là et que j'aurai à craindre vos confidences. Ah ! Gabrielle, je vous le dis, tout refus de votre part est impossible... Il entraînerait la mort de votre père... vous serez ma femme... En cet instant, Mourad viendrait pour vous sauver, ou tout autre, son intervention serait inutile... votre fuite serait le signal de la mort de votre père... c'est de vous, Gabrielle, que dépendent sa vie et sa mort... Mesurez bien vos paroles et pesez bien vos actions... les unes et les autres peuvent être mortelles !

— Vous voulez m'en imposer, il est impossible que vous soyez aussi infâme !

Il eut un sourire froid.

— Vous en jugerez par vous-même.

Alors elle se sentit prise de frissons.

Elle ne le bravait plus, parce qu'elle le voyait prêt à tous les crimes.

Elle devinait que sa menace n'était pas vaine et qu'il l'exécuterait, s'il le fallait. Elle ne craignait rien pour elle, mais pour son père ! Elle se

tordait les mains... que faire ? Le supplier, cet homme ? Il serait insensible. Lui offrir sa fortune, en échange de sa liberté et celle de Bertara ? Elle l'avait fait déjà, il avait refusé.

Alors, quoi. Accepter ce mariage ignoble, pour sauver son père ?... elle ne s'y résignait pas. Elle avait un haut-le-cœur à cette pensée. Elle, la femme de ce misérable, jamais !

— Qui sait, se disait-elle, je lui ai échappé une fois déjà, alors que je désespérais de tout ?... Si je pouvais avertir Mourad ?... Si Valentin et ses amis pouvaient apprendre où je suis ?

Norbert lisait les pensées de Gabrielle sur sa physionomie, comme on lit en un livre ouvert.

— Rien de tout cela ne réussirait, dit-il... n'essayez pas !

Elle eut un mouvement de colère désespérée, et elle regarda autour d'elle, dans le salon, cherchant une arme... résolue à tout, plutôt qu'à cette honte...

Il la comprit une fois encore, et souriant :

— Vous ne trouverez point d'arme... ne cherchez pas !

Elle laissa échapper un cri de rage et se précipita vers la fenêtre. Mais il l'y précéda... et toujours calme :

— Nous ne sommes qu'au premier étage... dit-il... vous vous blesseriez sans vous tuer... et si vous voulez seulement appeler au secours... vous êtes libre...

Il ouvrit la fenêtre toute grande...

Gabrielle se pencha avidement...

Des gens passaient dans la rue...

Deux gardiens de la paix, deux vrais, ceux-là, traversèrent lentement, les mains derrière le dos..

Là, était le salut... un mot, un cri la sauverait !!!

Norbert était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire...

Tout près de la jeune fille, il suivait, d'un œil fiévreux, chacun de ses mouvements...

Les gardiens de la paix arrivèrent devant l'hôtel, machinalement levèrent les yeux et aperçurent Gabrielle...

— Rappelez-vous ce que je viens de vous dire, fit le marquis à voix basse... au moindre mot, c'est la mort de votre père...

Gabrielle avait la moitié du corps penchée hors de la fenêtre...

Les gardiens de la paix étaient si près qu'elle les entendit :

— Joli morceau de fillette... murmurait l'un, dans sa moustache.

— Trop pâle pour moi... faisait l'autre... j'aime mieux les rouges !

Gabrielle se tut... les gardiens s'éloignèrent, disparurent au tournant du Cours-la-Reine.

Et la rue redevint déserte...

Le marquis referma la fenêtre... son sang, un instant arrêté, se reportait à sa tête et lui enflammait les joues et le tour des yeux...

— Allons, dit-il, vous devenez raisonnable...

Il lui prit la main et la baisa galamment, près du poignet.

— Bientôt, vous serez Marquise d'Argental !...

Gabrielle, la tête lourde et vacillante sur les épaules, comme un fardeau incommode, se laissa tomber, hébétée, sur une chaise.

— Bientôt... bientôt ! murmurait-elle... si ma mort pouvait sauver mon père, je mourrais avec bonheur !!

Mais lui, impitoyable, lisant toujours en elle :

— Votre mort serait suivie de la sienne !... songez-y !

Alors elle resta immobile, les yeux fermés, n'osant même plus penser, puisqu'il devinait tout !

XII

Le marquis la laissa, mais elle ne resta point seule ; les deux agents de Rouquin, déguisés en sergents de ville, qui l'avaient arrêtée, entrèrent au salon ; ils étaient habillés de redingotes noires, de pantalons gris. Ils prirent place l'un près de la porte, l'autre devant la fenêtre. Tout cela silencieusement.

Et la journée s'écoula ainsi, longue comme un siècle...

Le soir Norbert apparut ; il avait passé un élégant costume de voyage qui lui seyait à merveille ; il avait le visage reposé. Il s'inclina légèrement devant Gabrielle.

Les agents étaient partis.

— Ma chère enfant, dit le marquis, je viens vous chercher... une voiture nous attend devant l'hôtel. Il nous faut vingt-cinq minutes pour nous rendre à la gare de Paris-Lyon. Le train part à huit heures vingt-cinq. Il est près de huit heures. Nous n'avons pas de temps à perdre...

Elle le regarda... demi-folle de terreur...

— Ainsi, dit-elle... tout cela est vrai ?... Il faut que je vous suive ?... Non, non... je ne veux pas... je ne veux pas !

Et elle se recula jusqu'au fond du salon.

— Gabrielle, dit-il doucement, sans impatience, pour vaincre vos dernières hésitations ne vous ai-je pas dit que vous alliez retrouver votre père ?... Ne devriez-vous pas être heureuse ?

— Misérable ! vous mêlez l'ironie au crime le plus lâche !... Vous vous attaquez à une fille sans défense... et vous n'auriez pas le courage d'affronter le regard d'un homme...

— L'avenir vous montrera peut-être que je ne crains pas non plus les hommes ! L'heure s'écoule... Venez !

— Non !

Norbert tira sa montre et la consulta.

— Si dans trois minutes vous n'êtes pas décidée, voici la dépêche que j'enverrai à ceux qui gardent votre père.

Et, arrachant une feuille à son carnet, il écrivit :

« Monsieur Papillon, château de Bois-Tordu, Corbigny en Morvan. — Par exprès. —

« Faites ce qui est convenu.

« NORBERT. »

Il la lui jeta. Elle la parcourut. Elle comprenait. C'était l'arrêt de mort de son père !...

— Je ne cherche ni à vous tromper, ni à vous en imposer, dit le marquis. Votre père mort, je n'ai plus aucun pouvoir sur vous ; dès lors, notre mariage devient impossible. Par conséquent trois heures après l'envoi de cette dépêche, qui partira demain matin à la première heure, — aujourd'hui il est trop tard, — c'est-à-dire à peu près en même temps que le télégramme arrivera au château et que Papillon tuera votre père, vous

serez libre !... je vous ouvrirai moi-même la porte de cet hôtel et j'attendrai ici la justice !... vous avez encore une minute pour réfléchir...

— Ah ! comme vous me torturez ! dit-elle, frémissante... et comme je vais prier Dieu qu'il me donne la vengeance ! et comme je serai sans pitié alors, ainsi que vous, aujourd'hui !

— La minute est écoulée !...

— Prenez garde ! peut-être vous repentirez-vous un jour ?

— La minute est écoulée... l'heure marche ! dit-il, impassible.

Elle se redressa.

— Je vous suis, mais... malheur à vous !...

Il remit sa montre, déchira la dépêche et offrit son bras. Elle ne le vit pas, elle passa devant lui et descendit.

Quand elle fut dans la rue, il lui prit la main.

Une voiture était là.

Sur le siège, deux hommes ; un cocher, et l'un des faux sergents de ville, Bontemps, l'assassin de Siméon.

— Brûlez le pavé, dit le marquis.

La voiture partit à fond de train.

Elle mit vingt minutes pour aller à la gare.

Le marquis saisit de force le bras de Gabrielle mourante de peur, et le passa sous le sien. Il la portait, la traînait.

Elle n'avait pas la force de marcher.

Il avait un coupé, retenu d'avance.

Le train allait partir ; déjà les portières se refermaient.

Quelques secondes après, la locomotive siffla... le train s'ébranla et au fond du coupé, où elle se peletonnait, se faisait toute petite, se serrant pour

ainsi dire contre elle-même, Gabrielle se mit à pleurer, avec des cris nerveux...

Le marquis la laissa pleurer à son aise, comptant qu'elle serait plus calme ensuite.

Mais aux larmes succèdaient des larmes, toujours, et à la fin, elle fut prise d'une attaque de nerfs.

— J'avais prévu tout cela heureusement ! fit Norbert.

Il tira des sels d'un élégant sac de voyage, qu'il avait jeté dans le filet et les lui fit respirer.

Elle se calma peu à peu, mais garda les yeux fermés, ensevelie dans une torpeur léthargique.

Il s'était glissé à genoux, près d'elle.

Elle était vêtue comme au jour où La Guyane et Louffard l'avaient enlevée, rue d'Allemagne.

Elle avait une robe de laine brune dont la simplicité ne déguisait pas la richesse de sa taille et sa souplesse... Un col droit serrait son cou élégant et fin... et son chapeau, sans fleurs ni rubans, lui serrait les tempes, sans cacher la masse de ses admirables cheveux blonds...

La fièvre, en ce moment, enflammait son visage et rougissait le tour de ses yeux...

Le marquis la contemplait...

Et, chose singulière, sa physionomie avait changé tout à coup, les yeux étaient devenus doux, presque tristes.

Norbert était très beau, d'une beauté mâle et énergique, et, en ce moment, je ne sais quelle pensée intime adoucissait l'expression un peu rude de cette beauté.

Il prit doucement entre ses mains la main droite de la jeune fille qui pendait sur le coussin du coupé et la garda, la baisant du bout des lè-

vres, comme s'il eût voulu qu'elle ne s'en aperçût pas.

Et il disait très bas :

— Gabrielle, je t'aime... Pourquoi t'aimé-je.. d'un amour vrai, plus violent que ce que j'ai jamais éprouvé?... est-ce parce que tu es plus belle, dans ta simplicité, dans ta tristesse, dans tes colères, que celles que j'ai rêvées jusqu'à ce jour ? Est-ce parce que tu me méprises et que je t'épouvante ? T'aimé-je à cause de ces larmes qui rougissent tes beaux grands yeux et que je te fais verser ? t'aimé-je, enfin, parce que tout nous sépare et qu'il m'a fallu des crimes pour arriver jusqu'à toi ?...

Elle fit un léger mouvement.

Elle s'était endormie d'un sommeil pénible.

Il eut peur qu'elle ne se réveillât et se tut.

Mais elle dormait toujours.

Il lui baisa de nouveau la main.

— Depuis que je l'aime... il y a deux hommes en moi, se disait-il, mon cœur est occupé par deux sentiments d'égale force... l'amour et l'ambition... je veux que cette enfant soit ma femme parce que je veux être riche et puissant... et pourtant, si elle me promettait de m'aimer, je consentirais peut-être à rester ignoré de tous, pauvre comme je suis, pourvu qu'elle vécût près de moi !

Il regardait, tout en les embrassant un à un, les doigts fuselés de la jeune fille ; il avait pris l'autre main dont deux doigts, à leur extrémité, étaient criblés de coups d'aiguille.

— Elle travaillait, murmura-t-il, et elle était heureuse !

Et secouant une pensée pénible :

— Oh ! tu m'aimeras, Gabrielle. . tu m'aime-

ras... je le veux... et ma volonté sera plus forte que ta résistance... tu finiras par oublier mon crime et les larmes que je t'ai fait verser !... les splendeurs où tu vivras adouciront ton ressentiment... je veux que tu m'aimes !...

Et Gabrielle, en ce moment, remuait les lèvres, dans son sommeil lourd, agité de rêves et de délires...

Elle se revoyait dans le palais de Mourad, au milieu des parfums et des fleurs...

Et tout le monde était réuni autour d'elle, son père, Valentin, Mourad et Férédié ainsi que Fatma, aux longs et caressants regards...

Et chacun lui disait, — était-ce la voix de Norbert qui, traversant son sommeil, arrivait jusqu'à son rêve ? — chacun lui disait :

— Je t'aime !

Et elle entendit vaguement, mais très loin, la mélancolie du chant oriental qu'elle avait écouté, un soir :

« La vie, la vie, c'est l'orage !... jamais de repos, souffle éternel, brise ardente ou glacée... changement sans fin... tempête de fleurs dans la jeunesse... flocons de neige dans l'hiver !...

Un baiser plus ardent de Norbert la tira de son engourdissement.

Elle se réveilla, et voyant l'homme à genoux devant elle ?... elle eut un cri strident d'appel au secours :

— A moi ! A moi !

Mais il s'éloigna à l'autre bout du coupé...

Et, gravement, les lèvres pâlies par une émotion subite :

— Calmez-vous, Gabrielle... Vous n'avez, je vous le jure, rien à craindre de moi !

XIII

Le château de Bois-Tordu est perdu en pleine forêt de Montreuillon, à près de deux lieues du gros bourg de Corbigny ; c'est la forêt tout autour, avec ses mystères et ses menaces ; la forêt, par conséquent, la solitude.

Depuis le jour où commence notre récit, -- depuis le jour où l'on avait vendu, morceau par morceau, tout ce qui restait de la fortune du marquis d'Argental, Rouquin, en prévision des événements qui allaient s'y passer, avait fait restaurer Bois-Tordu.

Ce n'était plus le castel en ruines, par les ouvertures duquel sifflaient sinistrement les rafales d'hiver ; ce n'était plus ce nid de chouettes et d'orfraies hululant autour des clochetons délabrés, dans la nuit sombre ; Bois-Tordu était réparé, il avait, au dehors, un air de fête qui faisait plaisir à l'œil, et au dedans, Rouquin et Norbert y avaient réuni les meubles les plus confortables, rassemblés là un peu hâtivement. Ce n'était pas encore le luxe, rêvé par le marquis ; ce n'était, dans sa pensée, qu'une sorte d'installation provisoire destinée seulement à rendre pour Gabrielle le château habitable.

Une voiture était venue chercher Norbert à la gare de Corbigny.

La matinée était fraîche, mais splendide ; le soleil, tout d'abord noyé dans un réseau de vapeurs blanches, brillait au-dessus des grands arbres dont les cimes, à l'horizon, semblaient le rejoindre et le toucher.

La route que suivait la voiture était pittoresque et rude, tour à tour plongeant dans les combes de la forêt, pour remonter ensuite en haut de crêtes qu'elle traversait entre des bordures de rocs de granit qu'on eût dit éboulés après quelque formidable tremblement de terre.

Les feuilles et les branches grêles des arbres frissonnaient, agitées par la brise matinale, et c'était le seul bruit que l'on entendît, avec le roulement sourd des roues dans les ornières.

Gabrielle eut la sensation de cette solitude complète.

Tant qu'elle était restée à Paris, tant qu'elle n'avait pas quitté le coupé ou cependant, elle était à la merci de Norbert, elle avait conservé une vague espérance.

Dans la foule qu'elle traversait, où elle vivait, ne pouvait-il se trouver un sauveur ?

Qui viendrait la chercher en ce désert d'arbres, tout plein de chemins inconnus que fréquentaient seuls les sangliers, les cerfs et les loups ?

Personne !...

La voiture où Gabrielle se trouvait avec Norbert, avait quitté la grande route depuis longtemps, pour prendre les chemins de traverse et ceux-ci, parfois, se resserraient à un tel point que les chênes, penchés par-dessus, interceptaient la lumière.

Alors Gabrielle sentit sa frayeur augmenter.

Elle priait mentalement, presque sans y penser.

Norbert ne lui adressait pas la parole ; dans la forêt pourtant, comme il la sentait frissonner, il dit :

— Auriez-vous froid ?

Elle grelottait et ses dents claquaient, mais c'était de peur.

Il l'entoura d'épaisses couvertures, jeta une fourrure sur ses épaules et redevint silencieux et immobile.

La forêt semblait interminable ; tout à coup, la voiture en sortit brusquement et à la demi-obscurité succéda, sans transition, la chaude et ruisselante lumière de ce soleil de printemps ; on était arrivé.

Là-bas, en face, entouré de son jardin, se dressait le vieux château restauré ; une allée sablée conduisait de la forêt jusqu'au pont-levis jeté sur un joli ruisseau, assez large et limpide, qui courait capricieusement autour du jardin ; et, en face du pont-levis, barrant l'allée, un chêne énorme, mal poussé, éparpillait, à deux mètres du sol, ses branches tordues dans des convulsions gigantesques.

C'était lui qui avait donné son nom au château.

Comme l'avenue montait, la voiture allait lentement ; du doigt, le marquis d'Argental, se penchant, désignait à Gabrielle un endroit du ruisseau qui semblait un massif de broussailles entremêlées exprès les unes dans les autres, tant elles étaient inextricables ; auprès de ces broussailles, le long du ruisseau, un homme était assis, à l'ombre... tournant le dos aux arrivants.

Il avait les épaules courbées de l'homme dont la fatigue a alourdi les muscles ; il était vêtu d'une

veste de velours marron à côtes et coiffé d'un chapeau de paille.

— Votre père... qui ne vous attend pas ! fit le marquis...

— Mon père ! dit-elle sans retenir un cri de joie, joignant les mains dans un mouvement d'extase... oubliant tout pour ne plus penser qu'au vieux Bertara...

Et se penchant elle aussi pour mieux voir :

— Mais que fait-il donc ?

— Il pêche des truites !...

Elle tressaillit ; c'est qu'il y avait un contraste étrange, saisissant, dans ce simple mot... Calme, confiant dans Norbert et protégé contre lui-même par sa faiblesse d'esprit qui faisait de lui un pauvre être inoffensif et doux, Bertara pêchait à la ligne ; et sa fille, auprès de lui, se trouvait dans une situation si atroce que, pour y échapper, elle devait tuer son père !

Un moment Gabrielle avait cru retrouver en Bertara un soutien, un protecteur !

Hélas ! n'était-ce pas elle plutôt, qui devait protéger ce vieillard usé, cassé, et dont l'intelligence s'était obscurcie ?

De nouveau, et plus que jamais, elle eut la sensation de son isolement...

Une sueur d'angoisse mouilla son front...

Norbert, qui lisait en elle, avait un sourire glacé...

La voiture arrivait au pont-levis ; le pêcheur leva la tête, regarda la voiture, et reconnaissant Gabrielle, lui tendit les bras.

La jeune fille s'y laissa tomber, en sanglotant, cachant sa tête effarouchée dans le sein du vieillard

— Mon père, oh ! mon père... murmurait-elle.

Et lui aussi pleurait, heureux de la retrouver ; de grosses larmes de bonheur coulaient en suivant les larges sillons tracé par les rides sur son visage.

— Ma pauvre enfant, te voilà ! je te retrouve !... tu es sauvée... ah ! si tu savais comme j'ai souffert et comme j'ai eu peur ! que t'est-il arrivé ?

Elle ne répondit pas.

Ses sanglots parlaient pour elle.

Père et fille restaient dans les bras l'un de l'autre, s'étreignant.

Norbert intervint :

— Mademoiselle Gabrielle vous racontera tout plus tard, dit-il.

Mais Bertara se précipita vers le marquis, lui prit les mains et les porta à ses lèvres.

— Je devine ce qu'elle me dira, monsieur Norbert... vous l'avez sauvée... vous avez couru des dangers peut-être ?... Pourrai-je jamais vous prouver combien je vous suis reconnaissant !!!

Gabrielle écoutait, muette, épouvantée.

On ne l'avait pas trompée ! Bertara était la dupe de Norbert.

Ils rentrèrent au château. La jeune fille au bras du vieillard, se traînant à peine, si effarée par ce qu'elle voyait, qu'elle ne l'entendait plus et oubliait de lui répondre.

— Qu'est-ce que tu as donc ? demanda Bertara.

— J'ai tant souffert ! dit-elle.

Norbert se pencha à son oreille :

— Souvenez-vous ! dit-il... je serai impitoyable !... et pour que vous n'en doutiez pas, vous allez en juger par vous-même...

Et, s'adressant à Bertara :

— Voudriez-vous, dit-il, vous assurer que la chambre de Gabrielle est prête ?... Je vais, pendant ce temps-là, conduire Gabrielle à la salle à manger...

Le vieillard s'empressa d'obéir.

Quand il fut parti, Norbert sonna.

Deux hommes entrèrent, trapus, l'un brun, — c'était Bontemps, l'assassin de Siméon, — l'autre châtain foncé, tous deux les yeux bleu pâle, fuyants.

Ils restèrent immobiles devant le marquis.

— Papillon et Bontemps, dit Norbert d'une voix brève, de quelle mission avez-vous été chargés au château, par un homme auquel vous ne voudriez pas désobéir, même sous une menace de mort ?...

— Nous sommes chargés de veiller sur Bertara !

— Et s'il fuit ?

— De le tuer !

— S'il se doute de ce que nous voulons... de ce que nous faisons ?

— De le tuer !

— S'il reçoit les révélations de sa fille ?

— De le tuer !

— Si Gabrielle cherche à s'échapper, à se sauver, à résister ?

— De l'étendre morte, d'une balle dans la tête !...

Et Papillon et Bontemps tirèrent chacun un revolver chargé.

Et Papillon demanda, avec un sourire sinistre :

— Le moment serait-il venu ? faut-il ?... Nous sommes prêts !

Il arma son revolver et tourna les yeux vers la porte...

On entendait un bruit de pas lourds, dans une chambre voisine, se rapprochant...

C'était Bertara qui revenait...

Gabrielle, blême, se sentait défaillir... n'ayant plus la force de dire une parole...

— Souvenez-vous, Gabrielle ! dit Norbert, calme. Souvenez-vous !

Bertara entra, vint embrasser sa fille et serrer les mains de Norbert.

— Que je suis heureux ! disait-il. Si vous saviez combien je suis heureux !!

Bontemps et Papillon étaient sortis, sur un signe du marquis.

— Monsieur Bertara, fit Norbert... M[lle] Gabrielle aura ces jours-ci tout le loisir de vous raconter quels dangers elle a courus, depuis le soir où elle fut enlevée rue d'Allemagne... ces dangers, en lui prouvant qu'elle pouvait s'attendre de ma part, au dévouement le plus absolu, ont infligé sur son cœur et changé la résolution qui m'a fait tant de peine autrefois...

Et lentement, scandant chacun de ses mots :

— Monsieur Bertara, j'aime toujours Gabrielle... j'ai le bonheur d'être aimé d'elle... voulez-vous toujours me donner sa main ?

Gabrielle s'était dressée, étendant machinalement les bras comme pour écarter un cauchemar !

Bertara allait répondre.

Norbert fit un geste qui indiquait qu'il avait encore quelque chose à dire.

— Il faut que vous sachiez tout, monsieur Bertara. Vous avez hérité de votre frère, parti en Amérique, il y a trente ou quarante ans, et qui est

allé finir ses jours à Constantinople où il est mort. Sa fortune est immense. Vous êtes son héritier, de par son testament. Gabrielle n'est donc plus une ouvrière pauvre ayant besoin de travailler pour vivre... Les millions de son oncle lui assurent un avenir de fêtes, de luxe, d'éblouissement... votre fortune actuelle vous donne à tous les deux le droit d'être difficiles... Ma fortune personnelle, tout en étant considérable, est loin d'égaler la vôtre, mais mon nom que vous connaissez maintenant et que je vous avais caché autrefois pour ne pas effrayer votre modestie, est un des plus hauts noms de France... prononcez donc! je m'inclinerai devant votre décision...

Bertara regardait tantôt Norbert, tantôt Gabrielle... Il croyait sans doute être le jouet d'un rêve...

— Ainsi, dit-il, c'est vrai, cela? Nous héritons? Nous voilà riches ?... Et tu le savais Gabrielle ?

— Je le savais ! dit la jeune fille, sourdement.

Chose bizarre, cette nouvelle paraissait ne pas produire une grande émotion sur l'esprit affaibli du vieillard...

Il hochait doucement la tête, d'un air entendu...

— Qu'est-ce que j'avais toujours dit, murmura-t-il, que je ne mourrais pas dans la misère ?... Eh bien, ça s'est réalisé !... A présent, me voilà tranquille !...

Norbert avait parlé de millions, mais Bertara n'y avait pas pris garde ; l'énormité de la somme ne le frappait point : le fait seul l'intéressait.

— Monsieur Norbert, dit le bonhomme, laissez-moi vous appeler toujours de ce nom, la loyauté de vos intentions ne peut être un doute pour nous. Vous aimiez ma fille avant qu'elle fût riche. Vous

ne pouvez que l'aimer encore, depuis qu'elle n'est plus pauvre. Lorsque autrefois, vous m'avez demandé la main de Gabrielle, je l'ai laissée libre de vous choisir ou de vous repousser. Je n'ai pas changé. Ma volonté sera celle de ma fille, ma réponse sera la sienne... Réponds toi-même à M. Norbert, mon enfant !

Gabrielle se taisait, les lèvres closes par l'épouvante...

Quelle atroce situation !...

Elle était complice d'une abominable intrigue, complice d'un crime... dont elle était la victime première !...

— Gabrielle, fit le marquis avec tendresse, hésiteriez-vous ?

— Parle, ma Gabrielle, disait Bertara, montre-nous le fond de ton cœur !... que redoutes-tu, auprès de nous ?...

Ce qu'elle redoutait !...

— Gabrielle, répéta Norbert, la regardant dans les yeux... répondez !

Il avait glissé sa main droite dans la poche de son pardessus, et la jeune fille, terrifiée, voyait reluire, entre les doigts du misérable, la crosse de son revolver...

Alors, elle dit d'une voix si faible, qu'ils furent obligés de se pencher, pour entendre :

— Oui, je serai votre femme !...

Et elle chancela, mais Norbert la retint, la pressa dans ses bras et sa voix murmurait à l'oreille de l'enfant :

— Il était temps !

Norbert, presque aussitôt, les quitta, ayant des ordres à donner au château ; restés seuls, le père et la fille se considérèrent longtemps en silence ;

Bertara, heureux de la retrouver, heureux d'être riche, souriait ; quant à Gabrielle, elle se mordait les lèvres jusqu'au sang pour ne pas pleurer ; mais cela fut inutile, elle éclata en sanglots.

— Qu'est-ce que tu as, ma pauvre enfant ? Pourquoi pleures-tu ?

Les sanglots l'étouffaient.

Effrayé, Bertara voulut sonner, mais elle se précipita pour l'en empêcher.

— Je n'ai rien, dit-elle... je pleure... mais c'est de joie !

Le vieillard la considérait d'un air soupçonneux.

— Est-ce que tu me caches quelque chose ? Est-ce que ce mariage ne te conviendrait pas ?... Alors, pourquoi consentir ?

Elle l'arrêta d'un geste... regardant autour d'elle.

— Taisez-vous !... Non, je ne vous cache rien ! vous vous trompez, ce mariage me convient parfaitement !

— Tu aimes le marquis ?...

— N'a-t-il pas tout ce qu'il faut pour être aimé?

— Tu l'aimes, enfin ? Réponds sans détour.

— Eh ! oui, je... je l'aime !... dit-elle en cachant son visage rougi de fièvre, humide de larmes, entre ses mains convulsées...

— Eh bien, il n'y a pas à être honteuse pour cela, dit le vieux en riant... Le beau malheur ! Il t'aime aussi et, dans quinze jours ou trois semaines, tu seras sa femme !!!... Maintenant, raconte-moi donc un peu ce qui t'est arrivé...

Alors, ce fut un nouveau supplice.

Il fallut qu'elle inventât des détails...

Et vingt fois, au courant de cette histoire, elle fut sur le point de crier à son père :

— Je mens !... ne vois-tu pas que c'est horrible tout ce qu'on me force à te dire !... je mens !... rien n'est vrai, en tout cela, je mens !... Je n'aime pas Norbert... Il m'épouvante... si je consens à être sa femme, c'est qu'il y va de ta vie, ô mon pauvre père ! Je mens, et ce qu'il y a de plus odieux, en ce triste rôle, c'est que chacune de mes paroles te fait chérir davantage cet homme, ce misérable !...

Et quand elle eut fini d'inventer, de dire comment, ayant été enlevée par des infâmes qui en voulaient à sa fortune, elle avait été sauvée par Norbert au risque de sa vie :

— Aime-le bien, mon enfant, fit Bertara... c'est une dette que tu viens de contracter envers lui... tu lui dois plus que la vie, puisque tu lui dois l'honneur... ne l'oublie jamais !

Elle prit les mains du pauvre vieux et les serra étrangement.

Ses yeux brillaient de lueurs mauvaises ; ses lèvres tremblaient, découvrant ses dents qu'on eût dit prêtes à mordre.

— Non, mon père, dit-elle gravement, je ne l'oublierai jamais.

Norbert ne perdit pas de temps et les préparatifs de la cérémonie commencèrent aussitôt.

Sûr de Gabrielle, sachant bien qu'il la tenait et qu'elle ne lui échapperait pas, il n'essayait même point de cacher le mariage, qui fut bientôt connu de toute la contrée.

Les bans furent publiés, à Corbigny et à Paris.

Gabrielle se sentait devenir folle, par instants, et elle en était à désirer vraiment la folie, pour échapper à cette honte... A plusieurs reprises, chez elle, il lui arriva de perdre si bien la notion

de tout ce qui se passait, qu'en recouvrant connaissance il lui parut qu'il y avait des intervalles mal reliés en sa vie.

Trois ou quatre jours après son arrivée à Bois-Tordu, — journées qui s'étaient écoulées pour elle dans une sorte de léthargie, — le marquis la fit prier de descendre au salon.

Elle obéit, bien qu'elle se sentît si malade qu'elle avait à peine la force de se tenir debout.

Norbert n'était pas seul ; un homme était là, qui salua la jeune fille d'un profond et obséquieux salut.

— Voici M. Samuel, un couturier de Paris, qui vous apporte vos robes de noces, ma chère Gabrielle, dit Norbert. Veuillez les examiner et les essayer... M. Samuel est tout à vos ordres.

Samuel se caressa les favoris, examina Gabrielle d'un coup d'œil et salua derechef, l'échine courbée en deux.

Cinq ou six robes magnifiques étaient étalées sur des chaises et des fauteuils, la robe blanche de noces, avec son long voile et sa guirlande de fleurs d'oranger ; la robe simple que devait mettre Gabrielle pour le voyage qui suivrait la cérémonie ; la robe de bal, avec ses fleurs, ses dentelles précieuses, élégante et décolletée ; la robe plus sérieuse pour les visites ; la robe pour les jours d'opéra ; la robe des jours de réception...

Et Samuel, complaisamment, étalait, faisait valoir chacun des riches costumes à Gabrielle qui ne l'écoutait pas.

Norbert s'approcha d'elle et très bas :

— Il le faut !... dit-il.

Alors, machinalement, comme une victime qu'on mène au sacrifice, elle livra au couturier

ses bras, ses épaules, sa taille, sans un mot, sans dire son goût, sans donner son avis.

Ce luxe de toilettes splendides n'avait pas éveillé sa coquetterie.

De temps en temps, Samuel, dont les demandes restaient sans réponse, se disait, un peu étonné de cette scène étrange :

— Voilà une future marquise qui ne sera pas gaie !

Il employa la journée à faire des retouches aux robes, puis, quand tout fut prêt, il repartit.

Quand Gabrielle rentra dans sa chambre, elle trouva, étalés sur un guéridon, sur sa table à ouvrage, sur son lit, partout, une profusion de diamants, de perles, de colliers, de bagues, de bracelets : émeraudes, saphirs, agates, topazes, opales, girasoles, turquoises, améthystes ; par les fenêtres ouvertes, le soleil versait ses rayons sur toutes ces richesses, et les faisait étinceler de mille feux rouges, verts, bleus, qui éblouissaient...

Gabrielle ferma les paupières, pour ne point voir, mais devant ses yeux réapparurent ces joyaux plus éblouissants encore.

Alors, un instant, elle oublia !... La femme reprit le dessus... ce papillon qui, si souvent, se laisse brûler aux lumières...

Elle eut un sourire vague d'admiration et ses doigts tremblants errèrent sur ces choses tentatrices... n'était-ce pas à elle et n'avait-elle pas le droit de les porter, puisqu'elle était riche ?

Des flammes semblaient s'échapper de toutes ces pierres et se réunir au-dessus d'elle en une flamme où se retrouvait le rouge violet du rubis, le bleu pur du saphir, le vert de l'émeraude, le

jaune des topazes, le violet de l'améthyste, et les rouges noirâtre et violacé des grenats.

— Que c'est beau ! murmura-t-elle, fascinée, que c'est beau !

Sa main frémissante plantait une aigrette de diamants dans ses blonds cheveux, puis la rejetait pour y mettre un diadème digne d'être placé sur le front d'une reine.

Et devant la glace qui renvoyait son visage :

— Comme cela me va bien !... comme je suis belle !...

Mais la glace refléta tout à coup, à côté d'elle, l'image de Norbert qui venait d'entrer sans bruit.

Elle pâlit, ramassa perles, colliers, diamants, et les lança aux pieds du marquis, avec une sorte de colère, honteuse d'un moment de faiblesse.

— Jamais vous ne me verrez ces parures !

— Qui sait ? Je le regretterais, car vous étiez ravissante !... dit-il avec un regard passionné...

— Votre présence m'est odieuse, monsieur, dit Gabrielle, et vous devriez me l'épargner.

— Il faut cependant vous habituer à me voir, puisque nous sommes appelés à vivre l'un auprès de l'autre désormais...

— Est-ce possible, mon Dieu ? dit-elle avec égarement... Non, un crime pareil ne s'accomplira pas..

Il eut un geste d'orgueil et de défi.

— Dans quinze jours, vous serez ma femme ! et je vous aime, Gabrielle, tous les jours davantage, parce que tous les jours je vous trouve jolie et désirable entre toutes... Je vous aime, Gabrielle, au point d'en oublier et mes projets d'ambition, de puissance, et mes désirs de luxe et de fortune... Personne ne pourrait vous aimer plus, puisque

mon amour est criminel... Je n'avais jamais aimé comme je vous aime... Gabrielle, regardez-moi, vous m'affolez !

Et il s'était laissé glisser à ses genoux, humblement.

Elle ne l'avait pas cru jusqu'alors...

Elle se disait qu'il mentait.

Soudain, elle vit clair dans le cœur de cet homme !...

L'amour, peut-être, l'avait touché !...

Elle vint à lui, le regarda, droit dans les yeux, longuement, avec une persistance singulière...

S'il l'aimait, peut-être était-ce le salut !

— Ainsi, dit-elle, vous prétendez m'aimer ?

— Et je cours un danger de mort, en vous aimant, car celui de qui je dépends et qui m'a jeté sur votre route m'a dit : « Surtout prenez garde de l'aimer... Il y va de votre vie ! »

— Si vous disiez vrai, vous ne voudriez pas me rendre malheureuse !... comment vous croire, puisque vous me torturez ?

— Je vous aime, Gabrielle ; mon crime était commis quand l'amour est né ; l'amour est venu trop tard.

— Mais je ne puis vous aimer, moi !

— Ne dites pas cela, Gabrielle, vous me rendriez fou... le temps effacera vos souvenirs. Vous oublierez.

— Le temps fera ma haine plus vivace en rendant mes regrets plus amers... N'ayez point d'illusions... Je n'oublierai pas !

Norbert resta un moment la tête basse... tout à coup il se releva. Il était dans une agitation extrême, il alla s'assurer que personne n'était là, près des portes, pouvant les entendre, et revint.

— Gabrielle, si je prouvais que je ne suis pas si criminel que je le parais, que j'ai cédé, en convoitant votre fortune, à un moment de folie, d'égarement ? Si je vous disais : « Gabrielle, abandonnons tous les deux ces richesses qui sont cause de tout. Fuyons avec votre père, loin, le plus loin que nous pourrons... Oh ! vous ne souffririez pas de la misère tant que je serai fort... Si je vous disais cela, pour vous prouver que je vous aime, oublieriez-vous ce qui s'est passé ?...

— Si vous laissiez partir mon père, en promettant de le protéger ; si vous me rendiez la liberté, oui, j'oublierais...

— Et vous me laisseriez vous aimer ? Vous m'aimeriez ?

Elle se recula, comme ne pouvant vaincre l'horreur qu'elle ressentait.

— Non, dit-elle, cela, jamais !

— Songez, Gabrielle, qu'un peu de votre amour changerait ma vie !

— J'aime... vous savez qui !

Norbert eut un geste de colère.

— Ce Valentin, dit-il, savez-vous bien que je suis capable de le tuer ?... Un crime de plus... qu'est-ce que cela ?

— Oh ! il se défendra... il est brave !

Il haussa les épaules avec mépris.

La fenêtre était grande ouverte.

Le soleil brillait toujours, dans un ciel admirablement pur.

Le jardin était plein d'oiseaux qui gazouillaient.

Le sable cria, sous un pas lent et lourd.

C'était Bertara, qui se promenait, tournant le dos.

Norbert reprit d'une voix basse et précipitée :

— Gabrielle, vous pourriez m'empêcher de rouler dans le crime... regardez... Gabrielle... Je tiens votre vie entre mes mains et celle de votre père, comme je tiendrai un jour celle de Valentin...

Il avait tiré de sa poche le revolver qui ne le quittait pas et l'avait armé...

Bertara s'était arrêté à vingt mètres, auprès d'un massif, et cueillait une branche de lilas...

Norbert l'ajusta...

— Regardez si ma main tremble, dit-il...

Il était aussi calme que s'il se fût trouvé au tir...

Gabrielle fermait les yeux... pâle comme une morte...

Bertara repartait, continuant sa promenade... Cinq minutes après il disparaissait, au bout de l'avenue, dans la forêt...

Une mésange à tête noire venait de se poser sur la branche même dont Bertara avait détaché une fleur... Après avoir sautillé, elle lança quelques notes qui se terminèrent par un gazouillis très doux où l'oiseau semblait se parler à lui-même...

Machinalement Gabrielle avait rouvert les yeux.

— Cet oiseau chanteur m'ennuie... dit le marquis.

Il l'ajusta une seconde et fit feu... la tête vola, écrasée...

Un instant, la mésange décapitée resta immobile sur la branche... puis les pattes se décrochèrent et elle tomba lourdement...

Il remit son revolver dans sa poche...

— Gabrielle, dit-il, réfléchirez-vous ?

— Pour sauver mon père, j'ai consenti à être votre femme... Quant à mon amour... Non... mais

ma haine... toujours ! ma haine, tant que j'aurai une parole pour vous le dire... un regard pour vous le faire comprendre... ma haine jusqu'à mon dernier souffle de vie !

Il soupira et fut une minute silencieux, puis :

— Vous l'aurez voulu, dit-il.

Il s'inclina devant elle et la laissa.

Il n'y eut plus aucune scène entre eux, pendant les jours qui suivirent... seulement la surveillance invisible qui s'exerçait autour de Gabrielle et de son père, jour et nuit, devint encore plus étroite, surveillance habile, où des agents rusés et experts gardaient les dehors de l'indifférence la plus complète.

Norbert déployait une activité fébrile, hâtait les préparatifs du mariage, rassemblait une armée d'ouvriers qui installaient dans le jardin et jusque dans la forêt, des girandoles de couleur, des poteaux en haut desquels devaient flotter les oriflammes aux couleurs de la famille d'Argental.

Norbert avait décidé que, le soir de la bénédiction nuptiale, un grand bal serait donné à tout le village de Corbigny.

Le mariage à la mairie et la cérémonie religieuse devaient avoir lieu le même jour ; déjà le contrat était signé ; Rouquin, prévoyant en toute choses, avait cédé au marquis des titres de propriété qui avaient refait à Norbert une fort jolie fortune ; cela sauvait les apparences car, outre ces propriétés qui consistaient en maisons à Paris et en excellentes fermes, Norbert produisait encore, à son apport, le château restauré et le domaine de Bois-Tordu rachetés par Rouquin.

Quant à Bertara, il abandonnait purement et simplement à sa fille, par conséquent à son gen-

dre, puisque le mariage avait lieu sous le régime de la communauté, tous les droits à l'héritage de son frère...

Il ne demandait qu'à vivre auprès de sa fille et de Norbert le reste de ses jours, sans stipuler même un chiffre de pension, comptant sur l'affection filliale de Gabrielle, et sur la reconnaissance du marquis.

Le mariage approchait ; quelques jours les en séparaient à peine et la situation n'avait pas changé pour Gabrielle.

Dans ce coin de forêt, elle semblait être à mille lieues de Paris.

Elle pensait à Valentin, à Mourad, — à ces deux hommes qui l'avaient troublée au point qu'elle n'osait pas encore consulter son cœur, — à Valentin dont elle connaissait la bravoure, l'esprit inventif, le dévouement, — à Mourad qui avait promis de la protéger et auquel sa grande fortune permettait de réunir une armée de serviteurs zélés.

Personne ne la sauverait donc ?

Chacune des heures de la journée renouvelait son supplice ; elle était saluée très bas et regardée avec envie par tous ceux qui l'approchaient ; Norbert n'avait point de parents ; il était le dernier rejeton de la famille d'Argental, mais dans les châteaux voisins étaient disséminés des amis qui tous, un à un, en apprenant le roman de ce mariage, — où Norbert conservait le beau rôle, — vinrent voir à Bois-Tordu la jolie fiancée.

Sous le regard menaçant du marquis, Gabrielle dut répondre à tous les sourires par un sourire, à tous les compliments, à toutes les flatteries.

Le château recevait des hôtes tous les jours.

La pauvre fille vivait dans une fièvre constante qui lui brûlait le sang, la consummait peu à peu, ébranlait son cerveau.

Et Bertara, joyeux, disait de temps en temps :

— Eh bien, il me semble que tu es heureuse ? On te gâte ! tous ceux qui te voient ne jurent plus que par toi !

Elle répondait :

— Oui, père, je suis bien heureuse !

Norbert n'avait pas renouvelé ses tentatives auprès d'elle et ne lui avait plus parlé de son amour; seulement, il ne la quittait presque pas, la forçant à des promenades en voiture où Bertara les accompagnait et qui étaient autant de triomphes pour la jeune fille, car, partout sur son passage, elle recevait, comme une reine, les marques de l'admiration la plus vive...

Pâle, silencieuse, les yeux fixés droit devant elle, Gabrielle semblait ne rien entendre et ne rien voir.

Jamais la moindre joie n'effleurait ses lèvres, dont les coins tombaient, imprimant à son visage une expression de douleur, de souffrance cachée...

De temps en temps, Bertara la considérait d'un œil soupçonneux et dans son aveuglement passait une inquiétude...

Mais cela ne durait pas longtemps ; sur son esprit faible influaient tous les préparatifs de la grande fête qui approchait, et ces admirations recueillies autour de Gabrielle, et la sollicitude constante dont il était l'objet de la part de Norbert et la douce vie calme qu'il menait, content d'être débarrassé des soucis de l'existence et des travaux monotones pour le pain du lendemain...

Alors, il redisait à Gabrielle la phrase qu'il

avait toujours sur les lèvres, depuis son arrivée à Bois-Tordu, sans se douter que cette phrase était une douleur aiguë en plein cœur de sa fille :

— Eh bien, il me semble que tu es heureuse ? On te gâte...

Et elle, de sa voix grave, voilée de larmes :

— Oui, père, je suis bien heureuse !!!

La veille du mariage il fit, jusqu'à quatre ou cinq heures, une journée superbe, mais très chaude ; le soir, un orage éclata, la pluie se mit à tomber avec violence ; un vent impétueux se leva, qui chassa les nuages et fit cesser la pluie en dehors de la forêt ; mais les rafales, dans l'intérieur de Montreuillon, en secouant les branches, renversaient une grêle de larges gouttes restées sur les feuilles et qui étaient comme une seconde averse.

Par ce temps, propice seulement aux exploits des braconniers, la forêt de Montreuillon eût dû être déserte, et cependant, depuis une heure ou deux, cinq hommes en avaient arpenté les chemins effondrés par l'orage et étaient venus chercher un refuge dans une hutte de charbonniers située au fond d'une clairière de la Combe de l'Homme-Noir, près du carrefour du Blaireau.

Le ravin où se trouvait cette hutte était éloigné d'une lieue du château de Bois-Tordu...

Un de ces hommes était resté dans les arbres, au bout de la clairière, en sentinelle avancée, les autres étaient entrés.

Pas un mot n'était échangé entre eux.

La nuit était si obscure que, si près qu'ils fussent l'un de l'autre, ils n'auraient pu se voir.

Leurs vêtements étaient trempés ; le vent, ayant tourné au nord, était glacial.

Ils grelottaient.

— Brou ! dit l'un... si nous allumions du feu ?

— J'y pensais, dit un autre... Mais voilà ! il s'agirait de trouver des allumettes qui ne soient pas mouillées...

— J'en ai... Je les avais entre cuir et chair...

— Alors, allume...

Il recueillit dans la hutte des brassées de bois mort, abandonnées par les charbonniers.

On en fit un tas dans la cheminée en terre ; une seconde après le bois flambait, illuminant de rouges lueurs fantastiques le visage des hommes rassemblés là.

C'étaient Mourad et Valentin, Trompe-l'Œil et Auguste.

La sentinelle restée dans les arbres, était Chilpéric.

Comment se trouvaient-ils là ?

Comment avaient-ils découvert la piste de Gabrielle et celle de Norbert ?

L'assassinat de Siméon avait fait grand bruit dans Paris et avait mis la police sur les dents ; Siméon était un faux cocher ; le vrai cocher de fiacre s'était fait connaître, mais n'avait pu que raconter qu'un matin deux hommes l'avaient accosté et lui avaient jeté dans les mains un porte-monnaie plein d'or, pour avoir la libre disposition de sa voiture.

Il n'en savait pas plus.

Chilpéric apprit l'assassinat le soir même, par une note publiée dans les journaux et reconnut Siméon à la Morgue.

Ils s'aimaient beaucoup, avaient couru ensemble bien des périls, avaient risqué leur peau plus d'une fois, quand ils étaient à la Préfecture, et plus

d'une fois l'un avait sauvé la vie à l'autre.

Chilpéric ne put s'empêcher de pleurer.

— Le pauvre garçon, murmurait-il... c'est lui qui a écopé ! il avait raison de se défier de ces sergents de ville... et de leur sinistre figure... ce sont eux qui l'ont assassiné... va, mon pauvre vieux, tu peux dormir tranquille... je te vengerai...

Siméon et Chilpéric étaient très connus et très estimés quai de l'Horloge ; on fit appeler Chilpéric et on l'interrogea.

Mais, ne voulant pas mêler la police aux affaires de Mourad, il prétendit ne rien savoir et refusa de parler.

L'assassinat de Siméon était la preuve que Gabrielle était retombée au pouvoir de ceux qui la cherchaient, et que le marquis Norbert et ses agents étaient résolus à ne reculer devant aucun crime pour conserver leur proie.

Dès lors, les recherches recommencèrent.

Connaissant leur ennemi, ils avaient plus de chances, maintenant, de le retrouver.

Le hasard, du reste, les servit à souhait.

En ces derniers jours, Trompe-l'Œil avait bien négligé la prestidigitation, et comme il ne voulait pas rester plus longtemps aux crochets d'Auguste et qu'il n'avait pas d'économies, il s'était remis, un peu partout, à chercher de l'ouvrage.

Mais l'ouvrage manquait, la saison était dure pour les ouvriers, et puis, toujours, les patrons lui demandaient : « Que savez-vous faire ? » Il était bien obligé de répondre : « Tout ! » c'est-à-dire rien !!!

A quoi le pauvre homme était-il bon ? A faire des tours d'escamotage !... c'est un genre de tra-

vail qui est rarement demandé dans les ateliers et les usines !...

Or, un matin, vers dix heures, il passait mélancoliquement avenue Laumière, devant la mairie du XIX° arrondissement.

Il vit là un rassemblement de cinq ou six individus à figure bizarre, assez proprement mis, et qui attendaient, les mains dans les poches, devant la porte d'entrée.

Repassant une heure après dans l'avenue, il vit à la même place, trois des mêmes hommes qui n'avaient pas bougé.

Cela le surprit et il se mit à flâner autour d'eux. Il finit par s'approcher d'un des hommes, et lui demanda :

— Je suis sans travail... Croyez-vous qu'à la mairie on pourrait m'indiquer un peu de besogne, quelque part ?

L'autre haussa les épaules et d'un ton bourru :

— Je suis comme vous. Pas de travail... Faites comme moi.

— Quoi donc ?

— Ah ! voilà, ça ne rapporte pas lourd... il y a des gens qui se présentent à la mairie, sans témoins, pour déclarations de naissances... moi et un de mes camarades qui sont là, nous servons de témoins... ça nous rapporte dix sous, quelquefois vingt, ou une chopine chez le mastroquet, ou souvent rien du tout, selon que le papa est content ou furieux... Une naissance, voyez-vous, c'est bonheur ou malheur, ça dépend !

— Je connaissais bien des petits métiers, se dit Trompe-l'Œil, mais pas celui-là ! Va donc pour témoin de naissance !

Et, en attendant la pratique, il se promena de

long en large, époussetant sa redingote rapée et brossant du coude son chapeau.

Tout en se promenant, époussetant et brossant, il s'était approché de la grille derrière laquelle sont affichées les déclarations de mariage et il les lisait pour passer le temps.

Soudain il laissa échapper un cri de stupéfaction...

Ce qu'il lisait, c'était l'annonce du mariage de Gabrielle Bertara avec le marquis Norbert d'Argental, mariage qui devait être célébré quelques jours après à Corbigny, en Morvan.

Tout d'abord, Trompe-l'Œil crut avoir mal lu.

— Je suis fou, murmura-t-il, à quoi vais-je penser là ?...

Mais il relut de nouveau. Il ne se trompait pas !

Alors, sans autrement réfléchir, il se mit à courir, de toutes ses forces, sans écouter un individu en redingote noire, qui cherchait à le rattraper en lui criant :

— Dites-moi, mon brave, voudriez-vous me servir de témoin ?

Il courait, il courait ; en quelques minutes il fut rue Marcadet, et il eut monté les six étages d'Auguste.

— Ah ! mon vieux, mon vieux ! elle se marie... elle... Gabrielle, avec ce Norbert... c'est annoncé, je l'ai vu, à la mairie...

— Hein ? qu'est-ce que tu dis là ?

Il fallut que Trompe-l'Œil répétât cinq ou six fois ; l'honnête clown ne comprenait point.

— Tonnerre de sort !... dit-il, pour que le marquis ne craigne pas de faire tambouriner son mariage, il faut qu'il ait obtenu le consentement de Gabrielle. Que s'est-il passé ?

— Allons chercher Valentin !... Allons tout apprendre à Mourad !

— Oui, et dépêchons-nous ! le temps presse.

Mourad et Valentin furent prévenus et le soir même à la gare de Lyon ils prenaient un billet pour Corbigny, avec Trompe-l'Œil, Auguste et Chilpéric, qu'ils avaient fait avertir.

A Corbigny, ils étaient descendus, séparément, n'ayant pas l'air de se connaître ; ils se rejoignirent dans la forêt.

Sur le chemin de Corbigny à Lormes, il y a une petite auberge bien connue des touristes sous l'enseigne de l'*Homme Noir*, du nom du ravin profond qui contourne la route ; ils avaient couché la pendant deux jours, passant leurs journées à parcourir les environs, à s'enquérir des habitudes du château, à surveiller Bois-Tordu, à établir enfin, un plan d'opérations.

Tout le pays ne parlait que du mariage de Norbert avec Gabrielle et des grandes fêtes grandioses qui se préparaient...

Comme il vient souvent des voyageurs, des artistes, en forêt de Montreuillon, Gabard, l'aubergiste de l'*Homme Noir*, n'avait pas le moindre soupçon sur lá qualité de ceux qu'il hébergeait. Interrogé par eux sur Norbert et sur sa fiancée, le père Gabard raconta volontiers ce qu'il savait.

— Il paraît qu'elle est très riche, la petite marquise, mais d'hier seulement... car elle était ouvrière... seulement elle a fait un héritage... des millions et des millions... et des malfaiteurs de Paris avaient voulu l'obliger à épouser l'un d'eux... un étranger... un Turc à ce qu'on dit... Heureusement, le marquis, très amoureux depuis longtemps de mademoiselle Gabrielle, a réussi de

la sauver... et l'a tirée des mains de ces misérables... Y en a-t-il, tout de même, des mauvaises gens, dans c'te ville de Paris !

Deux jours après leur arrivée, Valentin, que ses compagnons étaient obligés de rappeler dix fois par jour à la prudence, resta caché pendant la soirée dans les broussailles de Montreuillon, aux abords du chemin qui menait au château...

Le matin, il avait eu, de la même place, une émotion intense.

Il avait aperçu Gabrielle, appuyée au balcon de sa fenêtre et qui était restée là longtemps, immobile, le regard vague perdu dans l'infini du ciel bleu ; oui, c'était elle, il l'avait devinée, reconnue malgré la distance ; son cœur s'élançait vers elle ; il eut peine à retenir un cri... et machinalement ses mains s'étaient tendues, comme si Gabrielle allait se laisser tomber, et comme s'il avait été prêt à la recevoir...

Il était revenu à la même place le soir...

Qu'espérait-il ? Qu'attendait-il ?

Croyait-il que Gabrielle viendrait là, seule, et qu'il pourrait lui parler ?

Depuis si longtemps qu'il ne l'avait pas vue, il avait un immense besoin de lui dire qu'il l'aimait toujours !!!...

Vers cinq heures, quand le soleil déclinait déjà, que, déjà, les oiseaux ne chantaient plus et que la nature, par son silence, annonçait la nuit descendant peu à peu, Valentin, tout à coup, aperçut Gabrielle, qui passait lentement le pont-levis, et s'en venait par l'avenue.

Mais elle n'était pas seule...

Bertara la suivait, marchant près de Norbert...

Et par d'autres portes du château, étaient sortis

en même temps trois hommes, qui semblèrent, de loin, régler leur marche sur celle de la jeune fille, la surveillant, prêts à tout...

Valentin les vit passer près de lui, à quelques pas ; il put contempler les ravages que quelques semaines avaient faits sur la figure de Gabrielle... Pâle, les traits fatigués, les yeux creusés et rouges à force de pleurer la nuit, elle semblait vieillie de dix ans... elle marchait courbée, comme si elle avait eu un fardeau sur les épaules, et parfois elle avait des gestes égarés, pareils à ceux d'une folle...

Il fallut au jeune homme toute sa force d'âme pour ne pas se jeter sur Norbert et l'étrangler.

C'eût été perdre Gabrielle, la perdre sûrement.

Il n'eut pas un instant le soupçon d'une infidélité de la part de la jeune fille... tout en elle indiquait si clairement qu'elle était une victime et qu'elle marchait contre sa volonté, que Valentin se demandait seulement, les doigts crispés dans les cheveux :

— Comment cet homme les tient-il en son pouvoir ?... Pourquoi ne fuit-elle pas avec son père ?...

Cette réflexion était celle que se faisaient, de leur côté, Mourad et ses compagnons.

Par quel artifice, quelle ruse, quel nouveau crime, le marquis retenait-il auprès de lui, presque librement, Gabrielle et Bertara ?

Cependant le temps passait, le mariage approchait, il devait avoir lieu le lendemain ; le lendemain, Gabrielle allait être perdue pour tous...

Il fallait agir...

Toutes les tentatives faites pour se rapprocher de la jeune fille étaient restées infructueuses ;

Mourad résolut donc d'essayer de pénétrer dans le château la nuit, de s'emparer de Norbert, et, Gabrielle et Bertara une fois mis à l'abri de tout danger, de faire prévenir la justice...

On remettrait Norbert et ses complices entre les mains du parquet, l'enlèvement de Gabrielle et l'assassinat de Siméon étaient plus que suffisants pour qu'on n'entendît plus parler d'eux...

Ils s'étaient réunis dans le ravin de l'Homme-Noir pour se concerter avant d'exécuter leur projet ; comme ils s'étaient tenus cachés jusque là, ils étaient sûrs qu'à Bois-Tordu, le marquis ne pouvait se douter de leur présence dans le pays.

Ils étaient cinq, robustes et résolus ; ils savaient rencontrer au château cinq adversaires, aussi vigoureux qu'eux et que le sang répandu ne ferait pas reculer. Norbert, Papillon et Bontemps, puis La Guyane et Louffard, arrivés de la veille.

Mourad et ses compagnons quittèrent, vers dix heures, la hutte du charbonnier ; il ne pleuvait plus, il ne restait plus que la fraîcheur des feuilles encore humides ; mais le chemin était défoncé, et dans les défoncements s'étalaient des flaques d'eau jaunâtre où ils trébuchèrent.

Quand ils furent à quelques centaines de mètres de Bois-Tordu, ils s'arrêtèrent ; aucun d'eux ne parlait ; leur cœur battait.

Ils sentaient qu'ils arrivaient au plus grave moment de la lutte qu'ils avaient entreprise contre Norbert, et ils se serrèrent les mains.

Ils entrèrent dans la forêt de chaque côté du sentier défoncé, et, en rampant dans les broussailles, gagnèrent la lisière.

La nuit était si obscure qu'ils n'aperçurent pas le château.

On eût dit qu'il avait disparu, qu'il s'était évanoui ; aucune lumière ne brillait aux fenêtres ; de temps à autre, Mourad et Valentin, qui marchaient en avant, étaient arrêtés par des fils de fer ; c'étaient les préparatifs des illuminations du lendemain.

Trompe-l'Œil et Auguste, quittant le bois, s'avancèrent dans la plaine avec l'intention de faire le tour du château et de s'assurer que personne ne veillait ; Chilpéric gagna le chêne tordu à quelques pas du pont-levis, et Mourad et Valentin, passant le pont, pénétrèrent dans le jardin et se blottirent derrière un massif, en attendant le retour de l'escamoteur et du clown.

Ils ne furent pas longtemps.

— Rien, dit Trompe-l'Œil à voix basse... tout semble dormir... personne n'est sur le qui-vive!... l'affaire sera faite en deux temps... une... deux... passez, muscade !

Alors, ils s'avancèrent dans le jardin, se jetant à terre chaque fois que l'un d'entre eux avait fait crier le sable de l'allée...

Ils s'arrêtèrent sur le côté du château, où se trouvait l'entrée de l'office ; c'était par là qu'ils avaient résolu de s'introduire ; Chilpéric avait apporté une pince, qu'il fit glisser sous la porte ; il pesa sur la pince, la serrure se détraqua et la porte s'entr'ouvrit.

Par l'office, cinq minutes après, ils devaient être dans le corps même du château ; ils s'arrêtèrent un instant ; ils s'étaient distribué la besogne ; Valentin devait chercher Gabrielle, il avait remarqué la situation de sa chambre et la découvrirait bien vite ; Chilpéric devait trouver Bertara ; Mourad se chargeait de Norbert ; quant à

Trompe-l'Œil et Auguste, ils devaient faire face, avec le secours des autres, aux agents de Norbert.

— Allons, dit Mourad à voix basse, en avant !

La porte donnant sur les couloirs de l'office n'était pas fermée à clé ; au moment où Valentin la poussait, on entendit, dans le jardin, un sifflement doux, modulé avec lenteur...

Ils tressaillirent...

Etait-ce un signal ?

Et de qui venait-il ?...

Etait-ce quelque paysan qui passait ?...

Ils écoutèrent, la main sur leur poignard.

Le sifflement continuait, avec les mêmes lentes modulations ; on eût dit qu'il venait du jardin, là, à quelques pas d'eux.

Chilpéric ressortit et resta une minute dehors.

On n'entendit plus rien... il rentra, et aussitôt le sifflement recommença... mais bientôt il se tut... il n'y eut plus que le vent, passant par rafales brusques, dans les arbres...

Ils attendirent... rien n'interrompit plus le silence... ils s'engagèrent, marchant à la file, dans les couloirs.

C'était une vieille construction que cette demeure de Bois-Tordu ; la famille d'Argental, qui ne l'avait habité que rarement, avait tenu à lui conserver son aspect d'autrefois ; les couloirs de l'office conduisaient à un vaste corridor sur lequel donnait le grand escalier de pierre menant aux appartements du premier étage ; nos cinq compagnons atteignirent l'escalier sans encombre et montèrent, retenant leur souffle.

Pas un bruit dans ce château, qu'on eût dit inhabité.

Déjà, ils avaient franchi la moitié de l'escalier,

lorsque tous, en même temps, furent secoués d'un tressaillement brusque.

Le jardin, la cour, le château, venaient d'être emplis soudainement d'un coup de sifflet strident, aigu.

Cette fois, c'était bien un signal.

Pendant quelques secondes, il ne se passa rien de nouveau...

Mourad, Valentin et les trois autres, accroupis dans l'ombre, sur les marches de pierre de l'escalier, entendaient distinctement les pulsations de leur cœur...

Alors, il se passa une scène étrange qu'on eût dite détachée d'une féerie à surprises...

Brusquement, le château tout entier venait de s'éclairer... comme pour une fête, comme pour un bal...

Les portes, grandes ouvertes, laissaient voir les salons brillamment illuminés.

Mais, chose singulière, personne n'apparaissait, le château continuait d'être désert, et pas un bruit, pas une voix, pas le frôlement d'une marche.

Serrés les uns contre les autres, les amis de Gabrielle éprouvèrent un moment d'angoisse inexprimable ; leur cœur était oppressé comme par un spectacle qui avait quelque chose de surnaturel ; d'instinct, ils s'attendaient à une surprise, à un dénouement qu'ils n'avaient pas prévu.

Comme le silence continuait de régner, Mourad et Valentin montèrent rapidement les dernières marches...

Mais soudain, ils s'arrêtèrent...

Dans la baie lumineuse produite par la porte d'un grand salon, ouverte à deux battants, venait

d'apparaître un homme qui, debout, la tête haute, les regardait en souriant.

Tous le connaissaient, tous lui avaient parlé, à l'exception de Mourad et de Chilpéric ; c'était le marquis d'Argental... Monsieur Norbert, comme on l'appelait chez Bertara, quand il faisait la cour à Gabrielle.

Valentin s'était précipité vers lui...

— Ah ! nous te trouvons enfin, misérable... assassin !

Norbert ne sourcilla pas...

Valentin lui barra le passage, il l'écarta doucement, de sa main puissante, et faisant deux pas vers les nouveaux venus que la surprise clouait là où ils étaient :

— Je ne m'attendais pas à votre visite, messieurs, dit-il d'un ton goguenard, mais, vous, monsieur Valentin, et vous, monsieur Trompe-l'Œil, et vous, monsieur Auguste, vous n'en serez pas moins reçus, ainsi que vos amis... Veuillez donc vous donner la peine d'entrer.

Il s'effaça pour leur faire place.

Ils se regardèrent interdits.

Le marquis leur indiqua des sièges ; ils restèrent debout.

Alors, Norbert, du même air ironique et hautain :

— Me feriez-vous, messieurs, l'honneur d'assister demain à mon mariage ? J'en serais aussi charmé que surpris... et je vais, à l'instant, donner des ordres pour qu'on vous prépare des chambres...

Ils se remettaient peu à peu et recouvraient leur sang-froid.

Valentin, toujours près de Norbert, le

poursuivait de son regard chargé de haine.

— Trêve d'ironies, monsieur, dit-il, vous savez pourquoi nous sommes ici, et vous allez répondre à nos questions.

Norbert eut un rire silencieux.

— Je suis chez moi, dit-il, je serais en droit de vous demander ce que vous venez y faire, la nuit, en forçant mes portes et en vous présentant, un poignard à la main...

Et tirant son revolver et l'armant :

— Vous êtes cinq ; je tiens dans ma main la vie de six hommes ; si je vous tuais tous les cinq, croyez-vous que la justice me donnerait tort ?... et ne serais-je pas en droit de légitime défense ?...

Trompe-l'Œil fit un bond en avant :

— Pas de bêtises, hé, dit-il, vous allez déposer ce joujou-là, tout de suite... ou sinon, attention !... je compterai jusqu'à trois !

Norbert l'ajusta au front, froidement, le doigt sur la gâchette.

Mais l'escamoteur, très calme :

— Une fois ?... deux fois ?... trois fois ?... Non... attrape !!...

Il étendit le bras, son poignard fila, comme envoyé par un ressort, avec une adresse merveilleuse, et alla se planter dans la main du marquis... qu'il traversa...

Norbert poussa un cri de douleur.

Le revolver était tombé et Mourad avait mis le pied dessus.

— Voilà, dit Trompe-l'Œil, ça sert toujours à quelque chose d'avoir de l'adresse dans les doigts.

Norbert était désarmé ; le sang coulait de sa blessure ; le poignard de l'escamoteur était tombé

près du revolver et Mourad avait vivement ramassé l'un et l'autre.

— Maintenant, dit Mourad, nous causerons plus à notre aise.

Sur un signe, le clown s'était rangé près de la porte qu'il avait refermée ; Trompe-l'Œil et Chilpéric se tenaient devant les fenêtres ; Mourad et Valentin restaient auprès de Norbert...

Le marquis, le sourcil froncé, l'œil cruel, n'avait rien perdu ni de son sang-froid ni de son audace.

— Que me voulez-vous ? dit-il d'une voix rude.

— Ne le devinez-vous pas ?

— Je ne devine rien... je vous interroge... Répondez...

— Soit, bien que ce serait à nous d'interroger, à vous de répondre. Vous avez ourdi contre Gabrielle une intrigue infâme... vous savez que cette enfant est l'héritière d'une immense fortune... cette fortune, vous la convoitez... vous avez enlevé Gabrielle qui, la première fois, a pu vous échapper... vous avez réussi une seconde fois à vous emparer d'elle... vous la retenez contre sa volonté. A quelles menaces obéit-elle ? Nous l'ignorons, mais nous allons le savoir... Vous demandez ce que nous venons faire ici ?... Eh ! parbleu... nous venons la sauver et sauver son père...

Norbert eut un rire éclatant.

— Vous êtes fous..., dit-il, quelle histoire forgez-vous là ?... où avez-vous pris que j'avais enlevé Gabrielle ?... et que je voulais de force l'épouser ?... quel rêve de l'autre monde faites-vous donc ? c'est librement que Gabrielle m'a suivi... c'est librement qu'elle m'épouse !...

— Tu mens ! tu mens, misérable ! s'écria Valentin.

Norbert lui adressa un regard méprisant et ne répondit pas.

Il se retourna vers Mourad, et sèchement :

— La présence de Bertara dans mon château, auprès de sa fille, n'est-elle pas la meilleure preuve de ce que je vous dis ?... Mon mariage est-il donc environné de mystères ? Tout le monde le connaît, dans le pays. Les fêtes de demain vous prouveront que je me marie au grand jour... quand me suis-je caché ? A Paris, tous mes pairs savent de quelle noblesse je suis... et le nobiliaire vous eût indiqué le château de Bois-Tordu... tous mes amis de Paris, dans tous les châteaux voisins du mien, ont reçu la nouvelle de mon mariage et beaucoup d'entre eux seront là demain, à l'aube... où voyez-vous là dedans, l'apparence de ce que vous racontez ?... Vraiment, je le répète, vous êtes fous, et je ne sais qui m'oblige à répondre à vos sottises... vous m'avez fait tomber dans un guet-apens dont vous me rendrez raison, tous autant que vous êtes...

Il parlait toujours avec la même froideur, et très lentement :

— Nous allons faire venir Gabrielle et son père...

— Il n'y a que ce moyen de confondre ce misérable ! dit Valentin.

— J'allais vous en prier, fit Norbert.

Et se tournant vers Valentin :

— Monsieur, dit-il, vous devriez vous apercevoir que je me soucie peu de vos insultes... elles ne tombent que sur vous !...

Les regards haineux des deux hommes se croisèrent.

— Valentin, dit Mourad, vous avez remarqué où est situé l'appartement occupé par Gabrielle. Veuillez vous y rendre et la prier de nous rejoindre ici.

Déjà Valentin, fou de joie, s'élançait, quand Mourad l'arrêta.

— Non, restez... vous pourriez tomber dans un guet-apens. Il est bon que nous ne nous séparions pas...

Mourad frappa sur un timbre.

— Ce château est trop silencieux pour qu'il n'y ait point, sur-le-champ, des domestiques prêts à répondre, dit-il.

En effet, on entendit un pas sur les dalles du corridor, et sur le seuil du salon un homme se montra.

C'était Louffard.

Il resta un moment interdit.

Norbert le regardait fixement... Mais, se sentant surveillé, il ne pouvait faire aucun signe.

A la vue de Louffard, Trompe-l'Œil, Auguste et Valentin avaient laissé échapper un geste de surprise.

— Le concierge de la maison Roussebois, murmurèrent-ils.

— Louffard ! se dit Chilpéric. La Guyane ne doit pas être loin.

Auguste, doucement, derrière le bandit, avait poussé la porte...

— Allez prier Mlle Gabrielle de descendre au salon ! fit le marquis à l'agent.

Celui-ci allait obéir quand tout à coup Auguste l'enlaça de ses deux bras d'hercule, par le milieu

du corps, le soulevant de terre, l'étouffant, le serrant à lui broyer les côtes.

Dans cette étreinte puissante, Louffard se débattait vainement.

— Nous connaissons le citoyen, dit le clown, c'est lui qui gardait Mlle Gabrielle, avenue du Bois-de-Boulogne... m'est avis qu'il ne faut pas le lâcher... le château doit être plein de gredins de son espèce... ça fait toujours un de moins...

Louffard poussait des cris rauques de détresse ; en se débattant, un revolver tomba de sa poche...

— Ah ! ah ! fit Auguste en riant, paraît qu'ils sont sur leurs gardes, les domestiques ici...

Prestement, avec une agilité sans égale, Trompe-l'Œil avait attaché les mains et les jambes de Louffard...

Le clown le jeta comme un paquet dans un coin, et lui faisant luire son poignard sous les yeux :

— Si tu cries, si tu bouges, je te cloue au parquet !

Norbert n'avait pas fait un mouvement pour secourir Louffard.

On eût dit que ce qui se passait là ne l'intéressait point...

Il était pourtant devenu un peu plus pâle...

Mourad appuya sur le timbre...

Auguste laissa la porte libre... personne ne vint, cette fois...

Mourad sonna de nouveau, vainement...

Alors, le marquis eut un sourire poli.

— Vous avez une trop singulière façon de vous faire obéir de mes gens pour que je ne souhaite pas voir jusqu'où vous pousserez l'originalité... Personne ne viendra si vous ne sonnez

pas deux fois de suite... puis trois fois... puis quatre fois...

Mourad craignit un piège, mais une simple réflexion le rassura...

Tant que la vie de Norbert serait en son pouvoir, ni lui ni ses compagnons n'avaient rien à redouter...

Et il sonna...

Norbert avait dit vrai ; un homme parut... Bontemps.

Chilpéric eut un cri et s'élança à sa gorge.

— Le sergent de ville !... Un des assassins de Siméon !...

Bontemps, rapide comme l'éclair, avait tiré un revolver de sa poche et en avait appliqué la gueule sur le front de Chilpéric.

Une seconde et c'en était fait de l'agent !...

— Arrête ! dit vivement Norbert.

Le bras de Bontemps s'abaissa...

— Jette là ton arme, fit le marquis, impérieux.

Le pistolet tomba.

— Laisse-toi garrotter et ne te défends pas !...

En une minute, Bontemps eut rejoint Louffard.

Et Trompe-l'Œil, tapant sur l'épaule du marquis :

— A la bonne heure, au moins, vous y mettez de la bonne volonté.

Le marquis eut un sourire froid et s'adressant à Mourad :

— Sonnez trois fois, monsieur...

Mourad et Valentin commençaient à être inquiets...

Le calme de Norbert devait cacher un piège.

Mais quel piège ?... Ils ne savaient..

Quand Papillon parut, appelé par les trois coups

de sonnette, il comprit d'un coup d'œil ce qui s'était passé...

Norbert, désarmé, la main sanglante, était entouré ; Bontemps et Louffard gisaient dans un coin, râlant.

Mais, avant qu'il eût fait un mouvement pour se défendre, le marquis, levant la main, avait ordonné :

— Laisse là ton pistolet. Ne résiste pas, je le veux !

Alors, passivement, Papillon avait tendu les mains à Trompe-l'Œil.

— De mieux en mieux, faisait l'escamoteur en riant... Sapristi ! jamais je n'ai autant rigolé ! et toi, Auguste ?

— Moi, ce que je me fais du bon sang, dit le clown épanoui.

Valentin et Mourad étaient de plus en plus inquiets.

— Maintenant, dit Norbert, je n'ai plus qu'un cuisinier qui dort sous les combles et deux femmes de chambre au service de Gabrielle.

— Tu mens ! dit Chilpéric, tu mens !

Et soulevant par le cou Louffard, il le jeta au milieu du salon :

— Voilà un bandit qui ne marche jamais sans un autre... Puisque Louffard est ici, La Guyane doit y être...

Norbert se taisait.

— Allons, il faut répondre ! dit Chilpéric.

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit... vous êtes les maîtres du château... cherchez !...

Et, s'inclinant avec une politesse ironique devant Mourad :

— Seulement, je trouve que cette scène est bien longue, et j'ai hâte d'en finir...

— Soit ! dit Mourad... finissons-en !

— Gabrielle a son appartement à l'étage au-dessus. Elle doit dormir... veuillez ne point l'effrayer, en la réveillant brusquement...

— Oh ! fit Valentin, je n'aurai qu'à lui dire qui nous sommes... et qu'elle n'a plus rien à craindre de vous !...

— Allez donc ! fit Norbert. Je vous attends !...

Valentin s'élança hors du salon, grimpa l'escalier...

Gabrielle, dans sa chambre, couchée tout habillée sur son lit, ne dormait pas !...

Elle écoutait machinalement le bruit monotone de la pendule, dont chaque tic tac la rapprochait de l'heure où elle serait la femme de Norbert !

Dormir !... est-ce qu'elle aurait pu !...

La fièvre lui brûlait le sang, enflammait son cerveau...

— Demain, se disait-elle à haute voix... comme si elle se refusait à y croire... demain !... et pour échapper à cette honte... je ne puis même pas mourir.

Et les yeux grands ouverts dans l'obscurité, elle rêvait...

Elle entendit qu'on frappait doucement...

Croyant s'être trompée, elle ne s'en préoccupa point.

Au bout de quelques instants, on frappa de nouveau, et une voix tremblante murmurait :

— Gabrielle !!! ma chère Gabrielle !!!...

Elle se jeta hors du lit, effarée.

— Cette voix !!! dit-elle... allons, je rêve toujours... ou bien je suis décidément folle !!!

Elle alla mettre son oreille contre la porte... elle entendait, de l'autre côté, une respiration haletante, précipitée... et de nouveau, on frappa, mais un peu plus fort, et la même voix dit :

— Gabrielle ! je t'en supplie, Gabrielle, réponds-moi !...

Elle eut un cri étouffé.

— C'est Valentin !... je suis sauvée !...

Elle ouvrit la porte... et tomba dans les bras du jeune homme.

Il l'étreignit de toutes ses forces sur sa poitrine, lui baisant les cheveux... ne trouvant plus rien à dire que des mots sans suite...

— Gabrielle ! je te retrouve... tu ne me quitteras plus...

Elle se tut... ses larmes seules répondaient pour elle... mais tout à coup le sentiment de sa situation lui revint.

— Comment te trouves-tu ici ? tu vas te perdre... tu ne sais donc pas que l'homme qui me poursuit est capable de tout...

Valentin eut un sourire de triomphe :

— Oh ! tu n'as plus rien à craindre de lui ! Nous le tenons ! Ah ! comme il voulait nous tromper, le misérable ! sais-tu ce qu'il prétendait ?... que tu l'aimes... que c'est volontairement que tu l'as suivi... que c'est avec bonheur que tu l'épouses !... Mais qu'as-tu ?

Gabrielle venait de repousser Valentin, balbutiant :

— Mon père... tu ne me dis rien de mon père !

— N'est-il pas au château ?

— Ah ! c'est lui qu'il faut trouver, c'est lui qu'il faut sauver... d'abord... tout de suite... ou bien...

— Ou bien ? dit Valentin, effrayé de son invitation...

— Ou bien, je suis perdue... ne m'interroge pas... je ne pourrais répondre... je n'oserais... cherche mon père... défends-le... protège-le de ton corps... et alors, je pourrai parler... alors, tu sauras tout !...

Il la prit par la main et l'entraîna vers le salon.

En entrant, elle ne retint pas une exclamation de joie...

Tous ces visages qui lui souriaient étaient des visages d'amis...

Son cœur se dilatait...

Elle joignit les mains dans une prière muette.

— Mon Dieu ! murmurait-elle, comme je vous remercie !

Ils l'entouraient, à l'exception de Mourad, qui veillait sur Norbert...

Ils lui serraient les mains à les lui broyer.

— Mon père ! dit-elle, c'est mon père qu'il faut sauver !...

— As pas peur, mam'zelle Gabrielle, dit Trompe-l'Œil... plus rien à craindre, le vieux, puisque nous sommes là...

Mourad la suivit d'un regard doux et attristé...

Elle vint à lui, un peu gênée et rougissante... sentant qu'en son cœur tout n'était pas fini avec le vif sentiment qu'il lui avait inspiré...

— Vous ne m'en voulez pas, dit-elle, puisque vous êtes ici... vous êtes noble et bon... comment vous remercier ?...

Elle était debout près de Norbert, si près qu'elle eût pu le toucher... Elle le frôla sans lever les yeux...

Elle avait peur, toujours... parce que son père n'était pas là...

Lui, les bras croisés, se mordant rageusement les lèvres, la regardait :

— Gabrielle, dit-il...

Elle tressaillit.

Sur un geste de Mourad, Trompe-l'Œil et les autres s'étaient rangés auprès de Gabrielle. Valentin était resté près d'elle, et la jeune fille se tenait debout, au milieu de la pièce.

— Gabrielle, répéta Norbert, veuillez répondre à ces hommes qui se disent vos amis et se déclarent vos protecteurs... Veuillez leur dire que, ne courant aucun danger, vous n'avez pas besoin de sauveurs et que vous ne reconnaissez pas pour vos amis des gens qui se sont introduits dans ce château comme des malfaiteurs pour accuser de je ne sais quels crimes odieux l'homme dont vous porterez le nom demain.

— Gabrielle, fit Valentin d'une voix vibrante, jette ses crimes à la face de cet homme... ou plutôt non, pourquoi lui répondrais-tu ?... de quel droit t'interroge-t-il ?... c'est toi qui le juges... c'est toi qui commandes... Nous n'avons qu'à t'obéir... Parle ! que veux-tu que nous fassions de lui ?

— Gabrielle, répéta Norbert, veuillez leur dire qu'ils se trompent, que vous êtes heureuse... puisqu'ils prétendent vous obéir, faites cesser ces insultes que je ne puis châtier, puisque je suis victime d'un guet-apens... et ordonnez-leur de s'éloigner...

— Gabrielle, dit Valentin, tu l'entends, humilie donc l'orgueil de ce misérable...

— Gabrielle, dites-leur, pour les convaincre,

que vous m'aimez... et que c'est en souriant que vous irez à l'autel.

— Tu l'entends ?... Tu l'entends, Gabrielle ? faisait Valentin frémissant.

— Gabrielle, continua Norbert, ne gardez pas plus longtemps le silence... N'hésitez pas plus longtemps... votre hésitation ferait croire qu'un doute vous effleure et que vous n'avez pas confiance en moi.

— Tais-toi donc, Gabrielle, puisque ton silence le condamne !

— Gabrielle, parlez, dit Norbert ; il le faut, je l'exige.

La jeune fille, les mains pendantes au long du corps, la poitrine haletante, était dans une affreuse angoisse.

Que devait-elle faire, que devait-elle dire ?

— Je parlerai, oui, je veux parler... puisqu'il le faut... mais je ne veux parler que lorsque mon père sera présent...

— Vous savez où est la chambre de votre père, Gabrielle, dit le marquis... veuillez vous-même aller le chercher...

Elle s'en alla en chancelant.

Cinq longues minutes s'écoulèrent. Elle redescendit.

Quand elle rentra, elle n'eut que le temps de s'asseoir pour ne pas tomber.

— Mon père est absent, dit-elle... J'ai pénétré dans sa chambre... Il ne s'est pas couché, car le lit n'est pas défait...

— Que veut dire ceci ? fit Mourad à Norbert.

— Je l'ignore... ce n'est pas la première fois que M. Bertara s'absente la nuit... il est libre, du reste... absolument libre... Gabrielle ne l'ignore

pas... aussi libre que Gabrielle elle-même... du reste, la présence de Bertara est inutile. Il est même préférable qu'il n'assiste pas à une scène qui pourrait ébranler son esprit un peu faible. Je comprends que Gabrielle ait désiré la présence de son père... et je suis de son avis... parce que cela eût donné plus de gravité encore aux déclarations qu'elle va nous faire... Gabrielle, nous attendons...

Et attachant sur la pauvre fille un regard incisif, cruel, qui la fit frissonner jusqu'aux os... il scanda ces mots :

— Il est onze heures moins cinq minutes... je désire que, à onze heures sonnant, ces messieurs se retirent... Puisque vous avez sur eux tout pouvoir... je compte sur vous pour cela... Gabrielle, vous m'entendez ?... J'y compte...

Elle regardait le marquis, épouvantée, et lisait en ses yeux ainsi qu'en un livre ouvert.

Et ce qu'elle y voyait, c'était une menace de mort pour Bertara.

Car elle l'avait compris, si Norbert était aussi calme, c'est que Bertara était toujours à lui... c'est que, même prisonnier et réduit à l'impuissance, il disposait toujours de la vie du pauvre vieux !

Et ces cinq minutes qu'il lui donnait !...

Elle avait compris que c'était cinq minutes qu'il accordait à Bertara, et que ces cinq minutes écoulées, c'en était fait du vieillard...

Et, pour qu'elle comprît bien, Norbert, l'œil sur sa montre :

— Quatre minutes !...

Elle se leva, les mains sur le front.

— Je ne sais plus ce qu'il faut que je réponde,

râla-t-elle... Il faut qu'on me le dise, sans cela je ne pourrais...

Tous s'étaient approchés... surpris... pleins de terreur...

Et Valentin, lui saisissant les mains :

— Gabrielle, que vas-tu dire ?... Dans les paroles de cet homme, il y avait une menace, je l'ai deviné... Ne t'en préoccupe point !... Ne sommes-nous pas là pour te défendre ?...

— Trois minutes ! faisait Norbert.

Alors, la jeune fille, fascinée par le regard du marquis :

— On me parle de menaces... qui donc me menacerait ?... Personne !... On promet de me défendre ?... qui veut m'attaquer ?... Personne !... je suis libre ici et puis faire ce que je veux !...

Norbert remit sa montre et se croisa les bras, attendant.

— Gabrielle, tu es forcée de mentir... tu parles à contre-cœur...

— Non...

— Ce n'est pas possible... tout prouve que tu mens !

— J'ai dit la vérité !... fit-elle défaillante.

— Oseras-tu répondre à toutes mes questions ? dit Valentin qui en cet instant suprême, sentait, lui aussi, s'en aller sa raison.

— Interroge !... je répondrai...

Elle parlait d'une voix brève, les yeux grands ouverts fixés sur le marquis et les paupières ne s'abaissant plus...

— Oseras-tu dire que cet homme ne t'a pas enlevée ?

— Je l'ai suivi ! de ma propre volonté !...

— Que tu l'aimes ?

— Je... oui... je l'aime !!!

— Que ton mariage est libre.. que tu y consens ?

— Je me marie librement...

— Que tu me mentais... que tu ne m'as jamais aimé !...

— J'ai menti. Je ne t'aimais pas !...

— Tu es donc une créature méprisable et infâme ?

— Je suis méprisable et infâme, en effet...

— Gabrielle, reviens à toi... écoute-moi... tu ne me comprends pas sans doute... Gabrielle, j'ai vu tout à l'heure, quand je t'ai retrouvée... j'ai vu, à ta joie, que tu m'aimais toujours... je ne me suis pas trompé à ce point !... suis-nous, Gabrielle, nous sommes les maîtres de ce château, rien ne peut te retenir... suis-nous... ton père, nous le retrouverons... Il reviendra... nous l'attendrons et te le ramènerons... Reviens avec nous, Gabrielle... Ainsi, tu échapperas à ce honteux mariage... tu ne seras pas la femme de cet homme.

— Je serai sa femme !

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! murmura Valentin, que se passe-t-il donc en elle ? Est-ce qu'elle serait devenue folle ?

Et la prenant dans ses bras, l'étreignant :

— Gabrielle... est-ce que tu ne me reconnais pas ?

— Pourquoi ne te reconnaîtrais-je pas ?... Tu es Valentin !

Alors, tous se rapprochèrent d'elle, pâles, consternés, et Mourad :

— Gabrielle, nous vous sommes dévoués... Nous sommes prêts à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Nous vous aimons... et nous l'avons bien prouvé, puisque

déjà l'un d'entre nous, qui voulait vous secourir, est mort ! Gabrielle, ne méprisez pas ce sang versé pour vous ! Cela vous porterait malheur !... Nous sommes venus pour vous défendre, pour vous sauver de cet homme... ce que vous dites ne peut être que mensonge... Car vous aviez horreur de lui quand je vous ai recueillie et cachée, avenue du Bois-de-Boulogne... Gabrielle, revenez à vous ! si cet homme mourait... là, devant vous, tout de suite... et je n'ai qu'un mot à dire pour cela... s'il mourait, que feriez-vous ? que diriez-vous ?

Elle eut un geste d'épouvante...

— Non, dit-elle, non, il ne faut pas qu'il meure... puisque... ah ! mon Dieu, mon Dieu !... puisque je l'aime !...

Elle l'aimait !... tous ceux qui étaient là se regardèrent.

Il y eut un instant d'effarement ; ils semblaient se consulter l'un l'autre et se demander s'ils avaient bien entendu.

Et Gabrielle, anéantie, brisée, pâle comme une morte, restait devant eux, les yeux baissés, ne pleurant même pas.

Mourad, sombre, considérait la jeune fille, ne voulant pas croire, lui non plus, à cet amour, voyant là un mystère, mais ne le devinant pas.

— Gabrielle, cet homme, bien que notre prisonnier, exerce encore sur vous une influence fatale... Malgré vous, cet homme mourra... Mort, il vous rendra votre liberté.

Il fit signe à Trompe-l'Œil et à Auguste.

Et avant que Norbert eût pu se défendre, avant que Gabrielle eût pu s'y opposer, le marquis était couché sur une table, dans l'impossibilité de remuer, et Mourad levait un poignard.

Le poignard brilla une seconde dans sa main, sous la lumière du salon, et s'abaissa avec une rapidité foudroyante.

Mais deux bras s'étaient jetés entre l'arme et la gorge du misérable...

C'était Gabrielle, Gabrielle encore, qui le sauvait.

— Ne le tuez pas...!!! Ne le tuez pas...!!!

Et, repoussant Mourad de toutes ses forces, elle se précipita, entre lui et Norbert, échevelée, en désordre, folle.

Alors ils s'éloignèrent avec un mouvement d'horreur.

Que s'était-il passé ?... Ils ne comprenaient plus qu'une chose, c'est que la jeune fille les épouvantait... Ils avaient honte d'elle... une grande colère les envahissait...

Elle dut saisir leur pensée, car elle se tordit les mains.

Auguste et Trompe-l'Œil laissèrent échapper Norbert.

Le marquis se releva, possédant toujours le même calme étrange ; il ne remercia même pas Gabrielle d'un regard.

Celle-ci, à côté de Norbert, se trouva soudain isolée.

Elle avait fini par les convaincre.

Ils la croyaient amoureuse de cet homme.

Alors ils se disposèrent à partir.

Qu'avaient-ils encore à faire au château ?... Rien...

Un à un, ils défilèrent devant la jeune fille, ne lui adressant point la parole ; mais ayant dans les yeux une telle expression de mépris, qu'elle se cacha le visage dans les mains pour ne plus rien voir.

Seul, Valentin, resté le dernier, lui dit :

— Gabrielle, je te savais riche et je ne me faisais plus d'illusions, tu étais perdue pour moi... mais riche ou pauvre, je t'aimais toujours parce que je ne pouvais deviner que la fortune t'avait changée à ce point. Et je voulais te sauver quand même... Adieu ! tu n'entendras plus parler de moi.

Et tout à coup, pris d'un accès de rage, si près de Norbert qu'il le força de reculer.

— Quant à vous, avant d'épouser Gabrielle, vous me tuerez, ou bien vous ne l'épouserez pas, car vous serez mort...

Et les poings levés s'abattirent lourdement sur les deux joues de Norbert, qui chancela en poussant un cri étouffé.

— Voilà une insulte qui veut du sang, fit le jeune homme, et je vous offre la réparation demain matin, à cinq heures, à l'arme que vous voudrez, au carrefour des Quatre-Chemins.

— J'y serai, fit Norbert... et partez ! ah ! partez vite, car ma patience a des bornes... je vois rouge et j'ai envie de vous étrangler.

— A demain, donc ! vous aurez le temps de vous marier ensuite.

Et il sortit, rejoignant les autres.

Gabrielle, dans un élan, lui tendit les bras pour l'empêcher de partir, mais il ne la vit pas.

Lorsque Norbert fut seul avec elle :

— Vous avez bien fait, dit-il : en m'empêchant de mourir, vous avez sauvé votre père ! Ma mort eût été le signal de sa mort !...

Et il essuya son front mouillé de sueur, — une sueur d'angoisse.

Maintenant, seulement, il avait peur !

XIV

Qu'était devenu, pendant cette scène, le père Bertara ?

Il était parti, le soir même, après dîner, en compagnie de La Guyane, sous prétexte de pêcher des truites à la lanterne. La Guyane avait su habilement le retenir loin de Bois-Tordu une partie de la nuit.

Il l'avait abandonné pour revenir jusqu'au château, où il savait que Norbert se débattait contre les défenseurs de Gabrielle.

Norbert avait été prévenu de leur présence dans la forêt, et on a vu, lors de leur entrée mystérieuse, que le marquis attendait leur visite.

Arrêté dans le parc, La Guyane était monté dans les branches d'un marronnier, et là, invisible parmi les feuilles, il avait vu la scène tragique du salon.

Les fenêtres étaient ouvertes, il avait tout entendu.

Si Mourad avait tué Norbert, Bertara était mort.

Si Gabrielle avait avoué, Bertara n'aurait jamais revu sa fille.

Le lendemain, Norbert se fit réveiller à l'aube.

Le soleil n'était pas levé.

La course, jusqu'au carrefour des Quatre-Chemins, était longue.

Louffard, seulement, l'accompagnait, portant, sous son bras, une boîte de pistolets.

Valentin et Mourad étaient au rendez-vous.

Le jeune homme était pâle et résolu ; son regard ne quittait pas la figure de Norbert.

Après quelques brèves explications, il fut convenu que le duel aurait lieu à quinze pas, avec faculté pour les deux adversaires d'avancer chacun de cinq pas, de telle sorte que, s'ils profitaient tous deux de cette faculté, c'était un duel à bout portant.

Mourad avait, lui aussi, des pistolets.

Le choix des armes favorisa Valentin.

Piètre avantage, et qui le fit sourire.

Il n'avait jamais tenu un pistolet.

Au moment de prendre place, Valentin et Mourad se serrèrent la main.

— S'il vous arrive malheur, dit Mourad, je vous vengerai.

Ils gagnèrent leur poste.

Au signal donné par Mourad, Valentin fit cinq pas et s'arrêta ; puis, du même mouvement, il éleva son pistolet à la hauteur de l'œil et, sans viser pressa la détente.

La balle enleva le chapeau de Norbert et lui érafla le crâne.

Un peu de sang coula le long de l'oreille.

— Mes compliments, monsieur, dit Norbert avec calme.

Il n'avait pas fait un pas.

A son tour, il visa.

On sait quelle était sa merveilleuse adresse.

Une seconde, il tint au bout de son canon, le cœur de Valentin qui, la tête haute, sans même songer à s'effacer, attendait le coup.

— Eh ! tirez donc, monsieur ! fit le jeune homme.

Que se passa-t-il dans l'âme de Norbert ?

Avait-il oublié le sanglant affront de la veille ?

Avait-il pitié de cette jeunesse généreuse et ardente qu'il pouvait trancher par une simple pression de l'index ?...

Ou seulement tremblait-il de reparaître devant Gabrielle, les mains souillées du sang de celui qu'elle aimait, élevant ainsi, par cette mort, entre elle et lui, une infranchissable barrière ?

Peut-être un peu de tout cela !

Un chardonneret chantait sur un hêtre ; il vint à quitter le hêtre, et traversa le carrefour pour aller se percher sur un frêne ; il passa, rapide comme une flèche, au-dessus de Norbert.

Plus rapide que l'oiseau, le marquis l'ajusta et fit feu.

Le chardonneret, coupé en deux, tomba.

Des plumes du pauvret volèrent jusque sur Valentin.

— Vous avez eu tort de ne pas me tuer, monsieur, dit le jeune homme, dont la colère faisait siffler les paroles dans la gorge ; je vous jure, moi, qu'à la première occasion, je ne vous épargnerai pas !

Norbert salua, et avec une courtoisie parfaite :

— A votre aise, monsieur, et quand vous voudrez !...

— Cet homme est réellement très fort, pensa Mourad...

Le marquis avait disparu, suivi de Louffard.

Au château, Gabrielle attendait, le cœur serré par une atroce angoisse.

Quand elle l'aperçut, elle fut sur le point de s'évanouir.

Si Norbert revenait vivant, sans blessures, c'est que l'autre était mort.

Quand il entra dans la chambre de celle qui allait être sa femme, il s'arrêta sur le seuil...

Gabrielle s'élançait et lui entourait le cou de ses dix doigts, avec une force que la rage centuplait :

— Ah ! misérable, dit-elle, tu l'as tué !

Un moment suffoqué, il ne répondit pas ; il lui fallut tordre les poignets de l'enfant pour se débarrasser d'elle.

Quand il put parler :

— Vous vous trompez, Gabrielle, il vit... j'ai tenu sa vie entre mes mains ; il n'est même pas blessé...

— Vous mentez... vous n'avez pas fait cela...

— Je l'ai fait parce que je vous aime...

Elle se recula, interdite, et n'ajouta plus rien.

Quant à Norbert, rajustant sa cravate et son col dérangés par la pression des doigts de la jeune fille, il dit en souriant :

— La cérémonie est pour dix heures. J'espère, Gabrielle, que vous serez prête ?... Il nous faut un quart d'heure en voiture pour nous rendre à Corbigny ; le maire nous attend à neuf heures et demie, et le curé prévenu pour dix heures.

Il fit quelques pas vers la porte, puis revint :

— Je vous prie de vouloir bien paraître plus gaie lorsque vous serez devant le monde, il ne faut pas que l'on devine ce qui se passe entre nous.

Et, s'inclinant derechef, il la laissa.

Gabrielle resta immobile au milieu de sa cham-

bre, puis elle regarda autour d'elle... ouvrit les fenêtres... se pencha au dehors... considéra la nature qui s'éveillait, le soleil qui ruisselait... les fleurs dont les parfums montaient jusqu'à elle, rendus plus subtils par la rosée matinale... elle écouta les oiseaux qui emplissaient les arbres de leurs chansons... et elle eut un cri de désespoir suprême :

— Ainsi cette iniquité s'accomplit et personne ne me sauvera !... et tout semble heureux autour de moi !... et il n'y a rien de changé ! alors que ma vie se brise !...

Et les heures s'écoulèrent.

Et une femme de chambre, à huit heures, entra chez elle pour l'habiller, apportant les blanches et immaculées parures de l'épousée, la robe de neige, le long voile, les souliers de satin et la couronne qui devait ceindre son front virginal.

Ce fut un étrange mariage que celui-là !...

Pendant la matinée, de tous les environs arrivèrent des amis du marquis, et bientôt les chambres du château furent occupées.

A neuf heures, ainsi que l'avait ordonné Norbert, Gabrielle était prête, plus blanche que ses vêtements.

Son père vint la prendre, guilleret, l'air radieux, heureux parce qu'il croyait sa fille heureuse.

Devant lui, Gabrielle ne souriait-elle pas toujours ?

Les voitures attendaient dans la grande cour d'honneur.

La jeune fille descendit, défaillante, mais puisant dans son amour filial les dernières forces qui lui restaient.

Elle monta, avec son père, dans la première voiture.

Et le marquis murmura à son oreille au moment où il lui tendait la main alors qu'elle mettait la pointe de son soulier sur le marchepied :

— Souvenez-vous, Gabrielle, que je suis armé !

Tous les paysans de Corbigny s'étaient échelonnés le long de la rue du village que suivait le cortège, tirant des coups de fusil, des coups de pistolet, des pétards.

Des jeunes filles attendaient à la porte de l'église rustique, avec des bouquets de fleurs.

Le village, ainsi que le château, était en fête et célébrait cette union.

Le maire, ceint de l'écharpe, attendait dans la grande salle de l'état-civil ; il fit une courte allocution à Gabrielle et à Norbert, les félicitant l'un et l'autre.

Lorsqu'il lui fallut répondre à haute et intelligible voix qu'elle consentait à prendre Norbert pour époux, Gabrielle eut une dernière et suprême révolte.

Elle promena autour d'elle un regard éperdu.

Rien ! Ceux qui étaient là étaient des indifférents ou des ennemis.

Alors, elle baissa la tête, prête au sacrifice.

Et ce ne fut plus, jusqu'à la fin de la journée cruelle, qu'une machine inconsciente, sans énergie, sans pensée.

Au sortir de la mairie, elle entra à l'église.

Elle essaya de prier, mais elle ne le put.

Elle ne se rappelait même plus ses prières d'enfant.

Là encore, elle dut subir une allocution du prêtre.

On lui parla de la noblesse de Norbert, de ses hautes qualités, de sa charité, des vertus qu'il tenait de ses ancêtres.

On lui dit qu'elle était maintenant, avec son mari, dernier descendant de ces preux au cœur noble et vaillant, la personnification de l'avenir, et qu'elle était tenue d'enseigner à ceux qui viendraient après elle les grands exemples de ceux qui l'avaient précédée...

On lui dit aussi qu'elle devait aimer, respecter et craindre son mari...

A Norbert on dit qu'il devait aimer et respecter sa femme...

Et pendant tout le temps que parla le prêtre, un méprisant et douloureux sourire erra sur les lèvres de Gabrielle...

Quelle triste ironie que tout ce qu'elle entendait !

Enfin, la cérémonie se termina.

Elle était mariée !...

Elle avait roulé tout au fond de l'abîme, et il faisait si noir dans sa vie, qu'elle avait beau lever les yeux, elle ne voyait rien là-haut, pas le plus petit coin de ciel bleu, couleur d'espérance...

Sur les marches de l'église, des fillettes du pays lui présentèrent des bouquets en lui récitant un compliment.

Elle embrassa deux ou trois de ces innocentes, leur souhaitant intérieurement plus de bonheur qu'elle n'en avait.

Elle remonta en voiture et s'éloigna.

Elle ne vit pas alors un jeune homme qui sortit derrière elle, qui s'était tenu caché en un coin sombre, les yeux rouges et les poings crispés, pendant toute la cérémonie, et qui, le mariage de-

venu irrévocable, s'en alla chancelant et titubant, à travers la foule, faisant dire aux paysans goguenards :

— En voilà un qui a bu un coup de trop !

C'était Valentin.

Tout n'était pas terminé encore pour Gabrielle.

Rentrée au château, des fermiers du domaine de Bois-Tordu, — le domaine avait été reconstitué par Rouquin, — vinrent lui présenter leurs hommages.

Partout, un concert de joie et de félicitations.

Le soir, il y eut bal et illuminations.

Tout le pays était là, dansant et s'amusant, et de temps à autre, des cris s'élevaient, dominant la musique du bal, le choc des verres, le bruit des des danseurs :

— Vive Monsieur Norbert ! Vive Monsieur le marquis !

Et un homme silencieux traversa la fête, sombre et fatal, contempla avec ironie tout cela qui était son œuvre, et rencontrant Norbert, lui prit le bras :

— Vous le voyez, je n'ai pas manqué à ma parole... mais l'heure du repos n'est pas venue... Nous avons d'autres héritiers à découvrir, avant d'entrer en possession de la fortune...

Cet homme, c'était Rouquin.

Et il ajouta plus bas, à l'oreille du marquis frissonnant :

— Et ceux-là, il faudra qu'ils meurent !...

XV

Une année s'est passée depuis ce mariage et depuis un an, Paris retentit du nom de Norbert.

Le marquis est apparu un jour, comme un météore, et il a ébloui la grande ville, si fastueuse et si difficile à l'admiration.

Après avoir végété dans la pauvreté de ses débuts, après avoir disparu quelque temps, sans que les anciens amis de son monde eussent deviné ce qu'il était devenu, voilà qu'il surgissait soudain, fort d'une fortune immense, et produisant au soleil parisien une créature frêle et blonde, aux yeux tristes et rêveurs, pâle, délicate et délicieusement jolie : Gabrielle, sa femme.

Ce fut comme un coup de théâtre, suivi, du reste, à bref délai, d'autres surprises non moins vives. Paris se lasse vite lorsque l'on ne tient pas sa curiosité en éveil ; Paris n'eut pas le temps de se fatiguer, car, comme s'il n'avait attendu que ce moment pour faire prendre l'essor à sa grande intelligence jusqu'alors obscurcie par la misère, le marquis d'Argental sut occuper Paris chaque jour par une révélation nouvelle.

Il avait racheté le vieil et splendide hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain, où ses ancêtres avaient habité, où lui-même était né, et il l'avait meublé avec un luxe inouï.

Sa maison fut sévèrement et royalement tenue.

Les plus beaux chevaux, les plus riches équipages furent les siens.

Nul ne put rivaliser avec lui de dépenses, et nul ne put égaler son goût exquis.

Il éblouissait et charmait.

En même temps et comme s'il avait eu à cœur d'attirer à lui les pauvres comme il avait fait des riches, il achetait, derrière les Invalides, un vaste terrain où il faisait construire un hôpital ; il fondait des établissements de charité ; subventionnait les bureaux de bienfaisance, et, par les dons magnifiques que laissait tomber à tous ceux qui souffraient sa main généreuse, montrait que la bonté de son âme était inépuisable comme sa fortune.

Mais il ne s'en tenait pas là.

Cette magnificence, toute princière qu'elle fût, ne pouvait absorber ses hautes facultés.

Il montra bientôt, en se lançant dans de grandes affaires financières, des qualités d'homme politique et d'organisateur de premier ordre, qui attirèrent sur lui l'attention du gouvernement.

Quelque temps après son mariage, et comme il était encore à Bois-Tordu, une dizaine de fermiers très influents dans la contrée étaient venus lui offrir la députation ; il avait accepté.

C'était le marchepied nécessaire à son avenir.

Son début au Corps législatif fut éclatant.

Il conquit, en cinq ou six mois, une influence telle qu'il passa bientôt, dans tous les esprits, pour être le ministre du lendemain.

Il n'avait qu'à tendre la main pour prendre le portefeuille.

Il tenait, dans cette main, Paris tout entier

attentif à ses volontés et à ses caprices ; il tenait la France éveillée par ce que les journaux lui racontaient des prodigieuses facultés de cet homme; dans cette main qui, tant de fois pour vaincre Gabrielle, avait serré la crosse d'un revolver, il tenait plus que Paris, plus que la France, il tenait les marchés de l'Europe, remués par les combinaisons financières et les projets grandioses de cette intelligence d'élite.

Quelques mois avaient suffi pour faire de Norbert, aidé par la fortune que Rouquin avait mise à sa disposition, le roi de la mode et de la finance, le roi des salons et de la politique, le roi du luxe et de la charité, le *Roi de Paris*, enfin.

Une année à peine lui avait suffi pour franchir d'un bond les échelons du pouvoir.

Il était monté haut, déjà, et voulait monter plus haut encore.

Il l'avait dit un jour à Gabrielle :

— J'éblouirai le monde par mon génie !

Et cet homme que suivait la curiosité bienveillante partout où il passait, cet homme que l'on acclamait, parce qu'il ne se contentait pas d'être grand, mais parce qu'il se montrait bon, cet homme dont le visage était connu de tous et devenu populaire, cet homme ne souriait jamais : un cancer rongeait son cœur !...

Il aimait avec une violence désordonnée, mortelle.

Un an s'est passé depuis le drame du château de Bois-Tordu, et c'est aujourd'hui l'anniversaire de ce mariage tragique.

Une grande fête se prépare à l'hôtel d'Argental.

Norbert ne veut pas qu'on puisse se douter des tristesses qui dévorent sa vie intime, mais cha-

cune de ces fêtes arrache, pour ainsi dire, à son âme quelque lambeau palpitant, car elles renouvellent le mépris de Gabrielle et remuent le foyer de sa haine.

Rue de Grenelle, Rouquin ne paraît qu'à de rares intervalles.

Depuis un an, il a déployé une activité fiévreuse pour retrouver celui des deux héritiers désignés avec Bertara, dans le testament du millionnaire : c'est une sœur de Bertara restée introuvable.

En vain Rouquin a interrogé le père de Gabrielle :

— Vous n'êtes pas seul à recueillir cette colossale fortune, monsieur Bertara... nous ne vous l'avons pas caché, dès le premier jour...

— En effet, j'ai une sœur, appelée Jeanne, et il est juste qu'elle ait sa part. Malheureusement, j'ignore où elle est... Existe-t-elle encore même ? Je n'en sais rien.

— Comment l'avez-vous perdue de vue ?... Si vous me donniez tous les renseignements possibles, j'essaierais de la retrouver...

Le vieux avait hoché la tête, puis tristement il avait dit :

— Ma sœur Jeanne a cinquante ans, si elle vit toujours. Elle est née, comme moi, à Chamesson, près de Châtillon-sur-Seine dans le département de la Côte-d'Or. Elle était très jolie, ma sœur, trop jolie, car c'est ce qui fait qu'elle a mal tourné... Elle s'est laissé conter fleurette au village, et, comme le père et la mère lui faisaient la vie dure, elle a quitté Chamesson pour venir à Paris. Elle a donné de ses nouvelles pendant quelque temps. Puis, le père et la mère sont morts. Alors

je n'ai plus entendu parler de Jeanne. J'ai essayé à plusieurs reprises, quand moi-même je me suis installé à Paris, de retrouver ses traces. Soit qu'elle fût morte, soit qu'elle eût quitté la France, j'ai toujours échoué. Pour moi, voyez-vous, j'estime qu'elle est morte.

Lui aussi, Rouquin avait remué Paris, mais sans découvrir Jeanne Bertara.

Ses agents, dans ces recherches, s'étaient rencontrés plus d'une fois avec les agents de Mourad, chargés de la même mission.

Et ce qui consolait Rouquin de son insuccès, c'était de savoir que son adversaire n'était pas plus heureux.

— Si Jeanne Bertara n'existe plus, se disait-il, après chaque insuccès, tant mieux pour le marquis et pour moi. Moins de risques à courir. Le malheur, c'est qu'il faudrait prouver cette mort, pour réclamer la mise en possession de l'héritage tout entier.

Moins confiant dans son audace, il comptait sur le hasard, et le hasard, en effet allait le servir.

Depuis quinze jours, les journaux à informations mondaines s'occupaient de la fête que l'on préparait à l'hôtel d'Argental.

A l'hôtel affairé et bruyant, empli des ouvriers qui préparaient les salons, Gabrielle, triste et silencieuse, se tient renfermée dans son appartement particulier.

Elle a refusé de s'occuper d'aucun des détails de la fête.

Elle voudrait, pour ne rien voir et ne rien entendre, rester comme en un cloître, dans la chambre la plus retirée et la plus obscure.

Quelle vie cruelle que la sienne !

Le monde la caresse, les femmes l'envient, les hommes l'adorent... et elle pleure.

Elle est entourée, pareille à une reine, — et elle est reine vraiment, — de toutes les magnificences du luxe, de tous les enivrements de la puissance que donnent une grande fortune et la haute situation de Norbert, — et elle pleure, son cœur saigne.

Elle sait qu'elle s'affaiblit et que sa vie s'en va. La vie ne résiste pas à d'aussi rudes secousses.

A peine, depuis un an qu'elle est mariée, a-t-elle échangé avec son mari quelques rares paroles... quand le monde les regardait, et qu'il fallait sourire pour ne pas être devinée...

Chacun des deux vit isolé, elle avec le désespoir de son existence brisée, sa soif de vengeance.

Lui, avec son remords et son impossible amour !

Depuis un an, il n'a pas supplié... il n'a rien dit... ses yeux seuls, parfois, imploraient un pardon... mais ne rencontraient qu'un impitoyable mépris...

Et le matin même du jour où devait se donner à l'hôtel, la mémorable fête dont le Paris viveur et élégant s'entretenait, ce matin-là, Norbert fit demander à Gabrielle si elle consentait à le recevoir.

Gabrielle était levée depuis peu ; elle était en peignoir.

Elle devint pâle, en entendant la femme de chambre qui lui transmettait cette demande.

C'était la première fois que Norbert lui adressait une aussi étrange requête.

Elle fit signe qu'elle recevrait son mari, et elle

attendit pelotonnée au fond d'un canapé, serrant autour de sa taille les dentelles de son peignoir, fiévreuse et ayant froid.

Il entra et derrière lui referma la porte.

Son visage énergique reflétait une profonde agitation.

Elle ne fit pas un geste en le voyant, à peine tourna-t-elle la tête en l'entendant entrer, et il resta debout devant elle.

— Gabrielle, dit-il, d'une voix qu'il essayait d'affermir; mais qui était, malgré lui, tremblante, ma démarche doit vous sembler étrange, je le comprends ; mais vous me rendrez au moins la justice de reconnaître que, depuis notre mariage, c'est la première tentative que je fais d'un rapprochement entre nous.

Elle se dressa, debout, et violemment :

— Un rapprochement ? s'écria-t-elle. C'est folie que d'y penser, monsieur, et si tel est l'objet de votre présence chez moi, je ne vous retiens pas...

— Ecoutez-moi, Gabrielle... jusqu'au bout...

— Avez-vous donc trouvé dans ma conduite un motif d'espérer ?...

— Non, oh ! non, vous vous êtes montrée sans défaillance et sans pitié... Vous n'avez pas eu un moment de faiblesse... non, Gabrielle...

— Eh bien ?

— Cependant il faut que vous m'écoutiez.

Et humblement, suppliant, très bas :

— Ne me refusez pas !

Elle eut un geste d'indifférence et de lassitude, qui voulait dire :

— A quoi bon ? Tout ce que j'entendrai changera-t-il quelque chose à ce que je suis, à ce que je veux rester ?

— Ainsi, Gabrielle, vos sentiments à mon égard ne se sont pas modifiés depuis un an ?

— Non.

— Cependant vous n'ignorez pas que je vous aime ?

— J'ai honte d'être votre femme et je rougis de porter votre nom.

— Gabrielle... Gabrielle, ne me poussez pas à bout... Toute autre, à votre place, serait orgueilleuse d'être aimée ainsi... Si je travaille, Gabrielle, si je suis devenu riche, si je suis devenu puissant, c'est que je veux vous attendrir !

Regardez, Gabrielle, autour de vous. Les plus haut placés baissent la tête devant moi, parce qu'ils savent que je suis leur maître. Je tiens, dans un trait de ma plume, les vingt fortunes de Paris qui passent pour être les plus inébranlables et qu'un caprice de moi, qu'un mot de vous, pourrait faire s'effondrer si bien qu'il n'en resterait pas une bribe... Demain, si je voulais, vingt suicides épouvanteraient Paris, et vingt familles misérables, tombées du faîte de l'opulence, se traîneraient à vos genoux pour implorer de vous votre influence sur moi. Demain, si je voulais, je serais ministre et gouvernerais la France... N'avez-vous jamais entendu parler de moi ?... vanter mes générosités ?..., mes charités ?... mes œuvres philanthropiques ?... Et rougissez-vous tant que cela de porter le nom d'un homme que tout le monde est obligé d'admirer, parce que jusqu'aujourd'hui il n'a eu que des idées grandes et généreuses et pas une faiblesse...

— Je vous connais trop !

— Votre haine ne s'arrêtera-t-elle pas ?... Me poursuivra-t-elle sans cesse ?...

— A jamais !...

— La vie n'est pas possible de la sorte.

— Elle est plus pénible pour moi que pour vous.

— Non. Cent fois non, car je souffre horriblement, Gabrielle ; ne le voyez-vous pas ?

— Je le vois et j'en suis heureuse, et votre supplice grandira tous les jours, à mesure que ma haine se fortifiera.

— Gabrielle, ne dites pas cela, vous me rendriez fou. Du moins, laissez-moi l'espoir. Si vous saviez, Gabrielle, quelle torture de vous avoir auprès de moi, vous si belle, vous que j'adore, et de ne pouvoir vous prendre dans mes bras, d'être séparé de vous par un abîme... Ma passion s'augmente de l'obstacle que vous lui opposez... Vous devriez me redouter, Gabrielle, car je ne suis, après tout, qu'un criminel, et je suis capable d'un nouveau crime.

Elle releva la tête avec un défi superbe.

— Que voulez-vous dire ? Vous menacez, à présent ?

— Oui, je menace. J'aime mieux votre épouvante que votre dégoût. Je suis votre mari, je suis votre maître... Je suis fort et vous m'appartenez, puisque vous êtes ma femme. J'ai des droits sur vous... et je puis vous prendre, et, si vous résistez, user de ma force. Non, Gabrielle, ne me poussez pas à bout... car souvent, quand je vous vois, parée pour une fête, rayonnante de jeunesse et de beauté, mille fois plus belle qu'au jour où je vous connus, il me vient dans l'esprit des idées mauvaises... Ne me défiez pas, Gabrielle, ce serait faire déborder la coupe, déjà trop pleine de vos outrages et de vos insolences...

C'est une torture au-dessus des forces d'un homme que celle que j'endure auprès de vous... Si je ne vous aimais pas, vous seriez quand même désirable ! Et je vous aime ! Et près de moi, vous souriez à d'autres qu'à moi... Et j'entends autour de vous les admirations qui vous enivrent. Et vous passez, dans le monde, dans les fêtes dont vous êtes la reine, éblouissante et captivante... Vous êtes belle entre toutes... et les hommes m'envient, moi, qui ne puis pas même effleurer d'un baiser le bout de vos doigts... Ne suis-je pas heureux d'avoir une aussi jolie femme ! Et, après ces soirées si pénibles où je dévore mon cœur, nous rentrons à l'hôtel. Et dans la voiture où je suis assis auprès de vous, j'entends votre haleine, j'entends votre cœur qui bat... je sens vos parfums qui me grisent... et alors que je voudrais vous emporter, vous retenir dans mes bras, étouffer vos soupirs sur votre bouche, nous arrivons à l'hôtel... je suis obligé de me séparer de vous... et vous me saluez d'un mot glacial... Et je suis votre maître et je suis votre mari !

Il s'approcha de Gabrielle et lui prit les mains qu'elle avait froides et inertes et qu'elle ne retira point.

— Gabrielle, ne me pardonnerez-vous pas ?

— Non.

— Prenez garde de me forcer au désespoir !...

— Ma vie vous appartient...

Il la serra contre sa poitrine dans une étreinte folle.

— Ce n'est pas ta vie que je veux, c'est ton amour !...

— Mon amour est à un autre.

— Ah ! malheureuse !... malheureuse !...

Il lui étreignait les deux poignets dans une de ses mains, et son autre bras, passé autour de sa taille, la fit ployer comme un roseau frêle.

Il la domina ainsi, un instant, les lèvres frémissantes, le sang aux yeux, le visage empreint d'une passion furieuse.

— Je n'ai qu'à vouloir pour que tu sois ma femme !... Tu ne résisterais pas plus à ma force qu'une enfant !... Ne me brave plus !... Crains-moi !!!

— Je ne te crains pas et je te brave !

Elle n'avait pas essayé de se défendre.

Elle savait bien que c'était inutile.

Mais ses yeux largement ouverts, où il n'y avait même point d'épouvante, poursuivaient le marquis d'un regard méprisant.

Si elle s'était défendue, c'en était fait d'elle, peut-être.

Sa résistance eût irrité Norbert.

Mais il recula devant ce dégoût, manifesté avec tant de calme, avec une si surprenante tranquillité d'esprit.

Il laissa tomber Gabrielle sur le canapé, se mit à genoux et, la tête cachée dans les mains, pleura.

— Pardon, Gabrielle, je suis fou quand je suis auprès de toi. Je ne me connais plus. Qu'allais-je faire, mon Dieu ? Je me fermais à jamais ton cœur... Pardonne-moi... Est-ce que je t'ai fait mal ?...

Elle ne répondit pas. Elle ne cessait pas de le regarder.

— N'es-tu pas assez vengée, Gabrielle ? Je suis à tes pieds et je t'implore... Ah ! si tu savais ce qu'il faut que j'humilie d'orgueil !... Regarde-

moi, Gabrielle ; repais ta vue de ma souffrance... Redis-toi que tu repousses un homme devant qui chacun s'incline... un homme qui n'est devenu si puissant que parce qu'il t'aimait... Que te faut-il encore, et quelle épreuve, quelle humiliation me réserves-tu ?....

— Vous pouvez vous épargner toute humiliation... j'y reste insensible !

— Ah ! je te briserai !...

Elle hocha doucement la tête.

— Peut-être, mais vous briserez mon cœur avec ma vie !

— Rien ne te fera fléchir ?

— Rien !

Il réfléchit quelques minutes, la tête penchée, puis :

— Qui sait ? dit-il tout à coup, un éclair dans les yeux...

Et comme elle avait un geste d'incrédulité, il ajouta :

— Quel sacrifice, faudrait-il, quel dévouement idéal, quelle abnégation, allant même jusqu'à la mort pour conquérir ton estime ?

— Je n'en connais pas de possible !

Il resta silencieux encore, puis répéta sur le même ton singulier :

— Qui sait ?... Peut-être un jour me verras-tu si grand, si bon, si repentant, que la pitié entrera dans ton cœur !

Elle ne répondit pas.

Son œil restait méchant et ironique.

Il se retira, la saluant d'un geste de la main.

— Que la vie continue donc entre nous, telle que vous l'avez voulue ; mais si je ne suis rien pour vous qu'un mari de nom, souvenez-vous que

je ne souffrirai pas que vous ayez une intrigue avec ce jeune homme, que vous vous obstinez à chérir... Je l'ai épargné une fois, parce qu'il n'avait outragé que moi-même... Je ne puis commander à votre cœur, puisque vous l'aimez... soyez certaine toutefois que, si ce garçon ose lever les yeux sur vous, je le tuerai comme un chien...

Il sortit sur ce mot.

Les derniers préparatifs de la fête du soir s'achevèrent dans la journée.

L'hôtel était inondé de fleurs rares et de plantes exotiques.

De nombreuses invitations avaient été lancées.

Le bal promettait d'être des plus brillants.

Vers la fin de l'après-midi, le marquis monta chez lui pour s'habiller, après avoir donné partout un dernier coup d'œil.

Le soir, tout ce que Paris comptait d'illustrations dans la politique, dans le monde aristocratique, — les plus grands noms de France étaient représentés à cette fête, — dans la magistrature, la finance, la littérature et les arts, défila dans les salons splendides de l'hôtel et dans les jardins éclairés comme en plein jour.

Ce fut vraiment un triomphe pour Norbert que cette fête. Il était bien le roi de tout ce monde élégant et fin, par la beauté, par la force, par la fortune et la supériorité de son génie.

Et Gabrielle aussi était reine.

Suprêmement délicate et jolie, je ne sais quel mystère s'attachait encore à sa personne.

D'où venait-elle ? Où le marquis l'avait-il rencontrée ?

On ne savait.

Elle conservait sa grâce timide de jeune fille au milieu de ce monde, et la tristesse intime de son cœur brisé, le drame qui déchirait sa vie, ajoutaient encore, par une langueur de malade, à la distinction de son visage, un peu pâli et amaigri.

Norbert, de loin, regardait sa femme, à la dérobée et soupirait.

Tout à coup, parmi la foule d'invités qui se pressaient autour de lui, il aperçut un homme très grand, maigre, à la figure froide et énigmatique : Rouquin.

Profitant d'un moment où la presse était moins forte, Rouquin vint à Norbert et lui dit à voix basse :

— J'ai à vous parler.

Norbert fronça le sourcil.

— Vous choisissez mal votre heure... Ne pouvez-vous demain, par exemple... ou quelque autre jour ?

— Il est difficile de vous rencontrer. Les affaires et la politique prennent votre temps. Du reste, personne ici ne me connaît, nous pouvons aller dans un salon... au jardin, tenez... et nous causerons tranquillement.

Et comme le marquis hésitait, le front toujours plissé.

— Il le faut... je le veux ! dit brutalement l'homme.

D'Argental devint blême. Ses poings se crispèrent.

Mais le ton de Rouquin ne souffrait pas de réplique.

Norbert le précéda dans un petit salon.

— Monsieur, lui dit Rouquin avec une feinte

politesse, vous êtes mon associé et je tiens à vous rendre compte de la situation où nous sommes. S'il vous paraît étonnant que j'aie choisi l'heure d'une fête aussi brillante pour vous parler, je ne vous en cacherai pas la raison.

— Il y a donc un motif ?... Je l'avais deviné...

— Cette raison existe, en effet, mais elle est d'une nature particulière. J'ai cru m'apercevoir depuis quelque temps, que vous aviez oublié le service que je vous ai rendu, la source de votre fortune et même l'œuvre qu'il nous reste à accomplir. Vous vous endormiez dans les délices de votre mariage et d'un luxe dont vous étiez déshabitué. Je ne vous ai pas réveillé. Aujourd'hui le moment est venu de vous remettre à l'action. Si je vous importune au milieu des hommages que vous recevez de toutes parts, c'est que je veux vous rappeler que, malgré votre influence et votre rapide pouvoir, vous ne vous appartenez pas.

Le marquis gardait les yeux baissés :

— Enfin, monsieur, expliquez-vous ! dit-il.

— J'y arrive. J'aime en toutes choses les situations nettes. Ecoutez-moi donc attentivement. La fortune que nous convoitons ne deviendra la nôtre, réellement, et en entier, qu'au jour où il n'existera plus d'autre héritier que votre femme. Bertara nous a servi tant que votre mariage n'a pas eu lieu. Aujourd'hui, Bertara nous gêne. Vous me comprenez ?

— Vous voulez qu'il meure ?

— Je simplifie, je vous l'ai dit.

Votre héritage, c'est toujours Mourad qui le détient, provisoirement, et vous avez vécu longtemps des avances que je vous offrais, sur ma cassette. Lorsque nous aurons prouvé qu'il

n'existe pas d'autre héritier que votre beau-père et votre femme, — ou, si vous aimez mieux, — ajouta le misérable avec un sourire, — lorsque nous aurons supprimé les autres héritiers, s'il s'en présente, — Bertara deviendra le seul et unique possesseur de l'héritage. Mais alors, supposez que le bonhomme, malgré notre surveillance, finisse par apprendre de quelle façon nous l'avons joué, il trouvera vingt moyens de nous frustrer de cette fortune. Voilà pourquoi il faut qu'il meure. Je simplifie, je le répète.

Norbert ne répondait pas. Il rêvait à Gabrielle.

— Et j'ai pensé à vous pou. cela, ajouta Rouquin.

— Eh bien ! vous avez eu tort, dit le marquis d'une voix étouffée. Ce meurtre est une cruauté inutile. Je ne vous suivrai pas jusque-là !

— Avez-vous bien réfléchi avant de me parler ainsi ?

— J'ai réfléchi.

Il y eut un moment de silence.

Entre les deux hommes grondait une sourde menace.

Rouquin, pourtant était calme et froid.

Il reprit la parole :

— Il peut arriver des incidents où l'existence de Bertara serait un danger perpétuel pour notre sécurité. Ce danger, je le supprime, avant qu'il ne se manifeste. En outre, il me faut un gage de votre bonne foi et de votre dévouement.

— Jadis, vous n'aviez exigé que ma parole.

— L'assassinat de Bertara nous liera l'un à l'autre plus solidement. Quant à votre parole, monsieur le marquis, rappelez-vous ce que vous

aviez promis et dites si vous êtes homme d'honneur...

— Je ne vous comprends pas.

— Cela m'étonne, car je m'exprime clairement. Autrefois, monsieur, à la crainte que je manifestais de vous voir amolli par les beaux yeux de Gabrielle, vous avez répondu par l'ironie. Vous étiez sûr de votre cœur. Aujourd'hui, vous aimez votre femme. Ne niez pas. Vous l'aimez avec emportement. Eh ! cela se lit sur votre visage. Eh bien, monsieur, dans des affaires comme les nôtres, l'amour est plus qu'une faiblesse, c'est un péril, c'est presque une trahison !... Voilà pourquoi j'ai résolu que Bertara mourrait frappé par votre main. Ensuite, je serai sûr de vous !

— Ne comptez pas sur moi pour cette sinistre besogne.

— Souvenez-vous, monsieur d'Argental, que vous n'êtes pas votre maître. Je me suis montré bon prince jusqu'à ce jour, et, si vous aviez tenu vos engagements, je ne vous eusse jamais revu que pour vous apporter de bonnes nouvelles. Aujourd'hui, j'ordonne. Obéissez !...

Norbert releva la tête et le regarda avec un souverain mépris.

— Je refuse.

— Je m'y attendais. Je pourrais vous tuer, mais ce serait vengeance trop facile et punition trop mince. Voici donc ce qui arrivera. Si demain, à cette heure-ci, je n'ai pas la preuve que Bertara est mort, après-demain à la première heure, deux de mes agents — ils me sont dévoués jusqu'à la mort, ne l'oubliez pas, — se présenteront au parquet et édifieront M. le procureur général sur votre compte.

— En me livrant, vous vous perdez.

— Non pas. En vous livrant, je perds La Guyane et Bontemps. Moi, j'aurai quitté la France. Et, prenez-y garde, les charges seront suffisamment lourdes pour qu'il s'agisse sinon de la guillotine, du moins du bagne à perpétuité... Les détails les plus circonstanciés seront donnés au parquet... sur l'enlèvement de Gabrielle, sur votre mariage ingénieux et sur l'assassinat de ce pauvre diable de Siméon... la plus lourde charge... Entendez-vous le joli bruit que cette révélation fera dans votre monde ?...

Norbert était très pâle. Un frisson lui courait sous la peau.

— Vous ne ferez pas cela ! bégaya-t-il.

— Je le ferai. Je vous le jure. Peste ! me croyez-vous un sot ?

— Il ne suffit pas de dénoncer. Il faudra donner des preuves.

— Tranquillisez-vous. Il y en aura. Bontemps et La Guyane aiment à bavarder. Et Mourad, Chilpéric, Gabrielle elle-même, et Valentin et les autres leur donneront la réplique. Puis, j'aurai soin de mettre certaines pièces intéressantes à la disposition de la justice, qui est aveugle, mais qui, pourtant, saura lire entre les lignes.

— Des pièces ?

— Celles qui constituent une preuve de notre intimité : les lettres contenant vos demandes d'argent ; le double de mes lettres répondant aux vôtres et toujours plus explicites que les vôtres ; la restitution de Bois-Tordu ; la reconstitution de votre domaine... enfin il vous faudra expliquer d'où provient cette fortune qui vous a aidé dans vos débuts... Toutes choses très claires, j'en con-

viens, et sur lesquelles vous ne serez pas le moins du monde embarrassé pour répondre aux magistrats...

Le marquis se taisait. Un combat se livrait en lui.

— Soit, dit-il à la fin. Je suis en votre pouvoir. Je ne suis pas monté si haut pour retomber aussi brusquement.

— A la bonne heure ! Vous entendez raison.

— Je n'ai qu'une objection à faire. Elle touche autant à vos intérêts qu'aux miens.

— Parlez. Je suis prêt à discuter.

— Bertara a été le grand moyen dont nous nous sommes servis pour contraindre Gabrielle au mariage. Bertara disparu, — mort de mort violente surtout, — rien ne retiendra plus Gabrielle. Un mariage, où la volonté de l'un des conjoints n'a pas été libre, peut être entâché de nullité. Le code est précis.

— Votre objection, je l'ai prévue. N'ayez aucune crainte à ce sujet. Mes agents se feraient couper par morceaux avant de parler. Et seuls, ils pourraient, par leurs révélations, fournir des preuves contre vous. Gabrielle, sans eux, sans moi, est impuissante ainsi que ses amis. Elle ne tentera rien. Du reste, si vous avez suivi mon conseil, vous avez dû vous faire mutuellement une donation au dernier survivant de votre fortune.

— L'acte a été passé quelques mois après notre mariage.

— Dès lors nous sommes en règle ; si votre femme fait mine de vous trahir, comme elle est surveillée de près, je l'apprendrai bien vite, et alors... marquis... vous pourriez peut-être bénéficier de cette donation entre-vifs...

Norbert eut un cri étouffé.

— Ah ! misérable, si tu touches jamais, même d'un doigt, la traîne de sa robe, je ne t'épargnerai pas...

— Tout doux, monsieur le marquis, tout doux ! On pourrait vous entendre... Je vais vous indiquer, en prenant congé de vous, un moyen bien simple de m'empêcher de recourir à ce triste expédient. Gabrielle n'est votre femme que de nom... Ah ! vous avez, pour un mari, de singulières délicatesses ! Je lis dans votre ménage comme en un livre. Eh bien, qu'elle devienne vraiment votre femme, marquis... vous savez, je simplifie tout !... Si votre femme connaissait les douceurs de la maternité, elle ne tenterait rien contre vous et souffrirait, sans se plaindre, dans la crainte que le scandale ne retombât plus tard sur son enfant ?

Ils étaient restés seuls pendant cette scène. Comme plusieurs invités entraient au salon, ils sortirent et gagnèrent une allée écartée du jardin ; Norbert marchait accablé ; Rouquin souriait doucement.

— Je vous quitte, monsieur d'Argental. Je n'ai plus rien à vous dire. Je me résume : Demain, il faut que Bertara soit mort. Adieu...

Et avant que le marquis eût le temps de répondre, l'homme s'était éloigné, avait gagné le vestibule où il prenait son manteau et avait disparu.

Norbert rentra dans les grands salons, sombre et morne.

Et la première personne qu'il vit fut Gabrielle... la fille de cet homme que Rouquin venait de condamner.

Et dans les salles, où se pressait toujours la

foule brillante et parée, il jeta un regard où il y avait comme une sorte de rage désespérée.

Lui, le roi de ce monde, il se faisait pitié. Lui, si influent, si puissant, était au pouvoir de Rouquin !

Le marquis s'était laissé tomber sur un siège et rêvait...

Longtemps il resta ainsi... immobile... on eût dit qu'il dormait...

Tout à coup il releva le front :

— Ah ! si j'étais sûr qu'elle me pardonnât quelque jour, murmura-t-il... que ne ferais-je pas, mon Dieu !...

Il rêva encore.

La lune, que des nuages avaient cachée jusque-là, éclaira vaguement son visage.

Quel changement s'était fait en lui !...

Qui dira les mystères du cœur de l'homme ?

Il semblait transfiguré... Un sourire erra un instant sur ses lèvres...

Il hocha la tête à plusieurs reprises :

— Oui, c'est cela... dit-il... et puisqu'il faut que Bertara soit mort demain... donc à demain !!!

XVI

Bertara n'habitait pas, rue de Grenelle-Saint-Germain, dans l'hôtel où demeurait sa fille.

Norbert lui avait acheté, à Auteuil, non loin de la Seine, un fort joli pavillon entre cour et jardin, et le brave homme s'adonnait là tout à son aise à sa passion pour la pêche à la ligne.

Il partait tous les matins à l'aube avec des ustensiles sous son bras, et un pliant pour s'asseoir.

A midi, il rentrait pour déjeuner.

Il repartait presque aussitôt et regagnait sa place favorite au bord du fleuve.

On ne le revoyait plus qu'à la nuit tombante, ou lorsque le temps changeait et que la pluie menaçait.

Le lendemain du jour où s'était donnée, rue de Grenelle, la fête du marquis, le vieux Bertara se leva tout guilleret et courut à sa fenêtre, écarta les rideaux et consulta le ciel.

Le temps était calme ; quelques nuages couraient dans le bleu de l'éther ; selon l'expression des pêcheurs, « le temps était en mouvement », excellent pour la pêche.

Bertara se frotta les mains et, s'étant habillé prestement, passa dans sa salle à manger où l'attendait un en-cas préparé tous les soirs par Mme Donadieu, sa gouvernante, une bonne vieille,

grincheuse mais dévouée, qu'il avait connue jadis rue d'Allemagne et qu'il s'était attachée lors de sa nouvelle fortune ; Mme Donadieu le soignait comme un enfant.

— Allez, disait-elle à Gabrielle qu'elle avait vue gamine et qui venait souvent déjeuner avec son père, il ne lui manque rien et vous pouvez dormir sur vos deux oreilles : il mange à son goût et, s'il bougonne de temps en temps, c'est lorsqu'il rentre bredouille ou mouillé comme un barbet, de sa maudite pêche !

Bertara avala un morceau de viande froide, dégusta un verre de vieux bourgogne, — son vin de prédilection, — dont sa fille et le marquis avaient abondamment pourvu sa cave, et s'en alla le nez au vent, le sourire aux lèvres, heureux et sans soucis.

Il descendit vers le Point-du-Jour, longea quelque temps la Seine du côté de Billancourt, et, s'arrêtant sur la berge, déposa ses ustensiles auprès de lui.

Un quart d'heure après, le liège flottait dans les eaux calmes, à peine frissonnantes sous une petite brise matinale.

Mme Donadieu s'était levée à six heures ; elle fit son ménage, se rendit au marché et prépara le déjeuner de son maître.

Bertara rentra à midi.

Il était radieux. Il avait pris un brochet d'une dizaine de livres.

— Je l'enverrai à ma fille, s'était-il dit aussitôt.

Et, en effet, il le fit porter par Mme Donadieu à la marquise, dans le courant de l'après-midi.

Il déjeuna en toute hâte, se brûla en avalant son café trop chaud, et, alléché par son succès du

matin, repartit, plus gai, plus riant, plus jeune qu'il n'avait jamais été.

Mme Donadieu fut de retour, vers cinq heures, de l'hôtel d'Argental.

Elle revint dans la voiture du marquis, avec Gabrielle qui, fatiguée de la fête de la veille, voulait se reposer dans la compagnie de son père.

Elle avait hâte d'oublier l'odieux visage de Norbert devant la naïve et bonne figure de Bertara.

Bertara n'était pas rentré.

Gabrielle fit un bouquet de roses et d'œillets blancs, dans le jardin, en l'attendant.

Le jour baissait. Le soleil se coucha. La nuit vint.

— Monsieur s'attarde aujourd'hui plus que d'habitude ! fit la gouvernante... Le rôti va être desséché...

Gabrielle commençait à être inquiète.

— Est-ce que mon père revient quelquefois aussi tard ? dit-elle.

— En général, il rentre avant le brouillard, qui le fait tousser. Oh ! il ne sera pas longtemps, tranquillisez-vous. Monsieur revient toujours tout droit sans s'arrêter aux guinguettes du Point-du-Jour.

Gabrielle prit patience. Neuf heures sonnèrent Elle n'y tint plus.

— Mon père est malade, dit-elle, il a fait très chaud cette après-midi, peut-être a-t-il besoin de secours. Retrouveriez-vous l'endroit où d'habitude il va jeter sa ligne ?

— Je crois bien. C'est toujours à la même place. J'y suis allée vingt fois. Figurez-vous qu'il y a un an, quand il s'est installé ici, peu de temps après votre mariage, il lui prit la fantaisie de ne

même pas rentrer au logis pour déjeuner. J'étais obligée de lui porter à manger sur la berge. Une vraie folie. Heureusement, ça n'a pas duré. J'aurais rendu mon tablier.

— Courons. Vous me montrerez le chemin.

— A cette heure-ci ?... Deux femmes ?... Il y a au Point-du-Jour un tas de vagabonds et de joueurs de bonneteau qui vous feraient un mauvais parti.

— J'irai seule. La lune va se lever. Je verrai clair. Donnez-moi mon manteau. Vite !

— Pous sûr, j'accompagnerai Madame. Ah ! si vous n'aviez pas renvoyé votre cocher... Il viendrait avec nous ! Allons !

Les deux femmes sortirent. Gabrielle marchait si vite que M[me] Donadieu était obligée de courir, pour ne pas être distancée.

— C'est par ici, n'est-ce pas ? C'est par ici ? disait la jeune femme.

Au bout d'une demi-heure de cette course haletante, M[me] Donadieu s'arrêta, et quand elle eut recouvré la respiration :

— C'est dans ces environs que Monsieur s'installe toujours.

Et criant de toutes ses forces dans la nuit.

— Monsieur ! Monsieur ! Monsieur Bertara !...

Et Gabrielle, l'imitant, cria :

— Mon père !... mon père !... où êtes-vous ?

Aucun bruit ne répondit à leur désespoir. La campagne autour d'elles était déserte. Paris, dans le lointain, grondait sourdement. En face, c'étaient les coteaux boisés de Meudon, où la lune caressait doucement, sur l'autre rive de la Seine, quelques maisons silencieuses, dont les blanches murailles apparaissaient à travers les arbres. Le

fleuve coulait sans murmure, comme une nappe d'huile.

Elles longeaient la berge, au plus près de l'eau.

Il n'y avait là personne, sur l'espace de plus d'un kilomètre.

Tout à coup, Gabrielle, qui toujours marchait en avant, s'arrêta, se baissa, et se relevant soudain, poussa un grand cri.

La berge était haute, à pic et glissante.

Or, sur le pré, se trouvaient épars tous les ustensiles de pêche qui servaient à Bertara, une boîte avec ses hameçons, des perches, des lignes, un panier, une serge et une courroie pour envelopper les bâtons lorsqu'il revenait, un pot en fer-blanc avec des asticots, un autre, plus large, plein d'eau, que Mme Donadieu découvrit et où nageait quelque menu fretin.

La ligne était encore tendue comme si Bertara venait seulement de disparaître et le bouchon était resté accroché à de hautes herbes, non loin du bord.

La lune, brillant dans le ciel bleu, permettait d'embrasser tous ces détails d'un seul coup d'œil.

Gabrielle, terrifiée, ne criait plus. Quant à Mme Donadieu, elle tremblait de tous ses membres.

Enfin, une dernière découverte, qu'elles firent à quelques pas, rendit impossibles leurs dernières espérances.

Gabrielle venait d'apercevoir, retenu à une racine, sur le bord extrême de l'eau et trempant dans le fleuve, le chapeau de paille de Bertara.

Plus de doute, le bonhomme avait glissé le long de la berge, n'avait rien rencontré sous la main pour se retenir et était tombé dans la Seine.

Il ne savait pas nager ; il était mort ; et son

pauvre vieux corps roulait maintenant sous l'eau, au gré du courant...

Gabrielle, sans un cri, sans un soupir, porta ses mains à son front, puis tout à coup s'abattit lourdement sur le sol.

Elle était évanouie.

Mme Donadieu, effarée, presque aussi faible que la jeune femme, fut longtemps à la faire revenir à la vie.

Enfin, Gabrielle reprit connaissance, et, quand elle comprit de nouveau ce qui s'était passé, elle pleura abondamment.

Les larmes la soulagèrent.

Les deux femmes rentrèrent à Auteuil.

Elles ne se couchèrent pas.

Leur nuit se passa à pleurer.

Le lendemain, dès les premières lueurs du jour, elles retournèrent à la berge: et là purent constater qu'elles ne s'étaient pas trompées la veille.

La glissade de Bertara était visible sur la terre jaune humide, et, en bas, on voyait distinctement les traînées de ses mains et la trace de ses ongles incrustés dans le sol dans les efforts qu'il avait dû faire pour arrêter sa chute.

Hélas ! il était mort noyé ; il n'y avait pas de doute.

Déclaration fut faite au commissaire de police, mais toutes recherches furent vaines.

On retrouva bien des gens qui connaissaient Bertara pour le voir tous les jours jetant sa ligne au même endroit ; ces mêmes personnes l'avaient aperçu le jour de sa mort, vers quatre heures de l'après-midi, mais aucune ne put donner d'autre renseignement.

Cette mort parut accidentelle ; si quelque soupçon vint à l'esprit de la jeune femme, il fut vite dissipé.

Ce fut elle-même qui apprit cette catastrophe à son mari, Norbert en parut tristement surpris et essaya de la consoler.

Trois jours se passèrent, pour Gabrielle, au milieu des larmes ; les recherches continuaient et n'aboutissaient pas ; le cadavre du pauvre vieux restait introuvable.

Enfin, le soir du troisième jour, la Préfecture de police fit passer une note au marquis d'Argental, pour lui dire qu'un corps venait d'être retiré de la Seine, à deux kilomètres de l'endroit de la berge où Bertara était tombé. Le cadavre avait été envoyé à la Morgue.

Il répondait au signalement donné par le marquis, et la Préfecture priait Norbert de se rendre à la Morgue afin de le reconnaître.

Norbert ne prévint pas tout de suite Gabrielle et partit.

A la Morgue, après une rapide inspection du cadavre, il déclara reconnaître Bertara ; le vieillard, — le rapport du médecin commis par la police était explicite, — avait été pris, sous l'eau, entre les quilles de deux bateaux, et son visage était défiguré. Aucun trait n'apparaissait plus, ni les yeux, ni le nez, ni la bouche.

La déclaration du marquis fut faite sans hésitation.

En outre, elle fut confirmée par le témoignage de Mme Donadieu, appelée en toute hâte.

Cependant la gouvernante avait fait une remarque singulière :

— Notre maître n'était pas aussi fort... il n'avait

pas, le cher homme, les épaules aussi larges.

Mais le marquis affirmant toujours, la vieille, en pleurant et frémissant, avait fini par être du même avis.

Du reste, personne ne prêta grande attention à l'exclamation de Mme Donadieu, car aucun doute ne paraissait possible.

C'étaient les vêtements de Bertara, sa veste de toile blanche, son pantalon blanc, son gilet de coutil blanc ; c'étaient ses brodequins avec des guêtres qui lui serraient le bas de la jambe ; c'était sa cravate ; c'était sa chemise marquée de ses initiales.

Donc, c'était Bertara.

En outre, on trouva dans une poche intérieure de la veste un portefeuille renfermant quelques papiers prouvant son identité.

Sur le cadavre on retrouva un porte-monnaie avec quelque argent et dans le gousset du gilet une montre en or avec ses initiales gravées sur la boîte, et dont Gabrielle lui avait fait cadeau deux ou trois mois auparavant.

C'était Bertara, cela semblait certain.

Et, comme nous l'avons dit, le médecin affirmait que ces blessures avaient été occasionnées par le frottement du cadavre entre deux bateaux, remarque qui n'était pas nouvelle et que l'on a souvent constatée sur les cadavres repêchés dans la Seine.

Le marquis donna donc des ordres pour que le corps de Bertara fût transporté de la Morgue à Auteuil, dans le petit pavillon occupé par le bonhomme.

Ce fut là que Gabrielle revit le vieillard.

Mme Donadieu avait caché sous un voile la

figure horriblement mutilée de Bertara ; Gabrielle, quand même, voulut contempler une dernière fois son père et souleva le voile ; elle poussa un grand cri et s'évanouit.

Elle resta au chevet du lit, en prières, jusqu'à ce que l'on vînt enlever le corps pour le mettre dans la bière. Elle accompagna le convoi jusqu'au cimetière. Norbert, les convenances le voulaient, — était auprès d'elle, dans une voiture de deuil.

A force de pleurer, Gabrielle n'avait plus de larmes ; ses yeux étaient rouges et son visage gonflé. Sa douleur était déchirante.

Norbert, pendant tout le trajet du pavillon au cimetière, la regarda silencieusement.

Son regard avait une singulière douleur.

A deux reprises, il se pencha vers elle, et entre'ouvrit les lèvres comme s'il avait eu l'intention de lui parler.

Alors il lui venait une sorte de sourire d'autant plus étrange, que la tristesse de cette cérémonie semblait devoir lui commander plus de respect ; mais deux fois, au moment de parler, il se retint avec un hochement de tête qui signifiait :

— Plus tard ! le moment n'est pas venu.

Au cimetière, Rouquin attendait.

En l'apercevant, Norbert tressaillit, mais se remit aussitôt.

Quand le marquis fut sur le point de remonter en voiture, Rouquin s'approcha de lui et dit à voix basse :

— C'est bien. Je suis content de vous !

Norbert détourna les yeux et ne répondit pas...

XVII

Nous laisserons le marquis d'Argental et Gabrielle, et nous suivrons Rouquin, que sa voiture attendait à la porte du cimetière.

Au lieu de regagner directement Paris, Rouquin qui, ce matin-là sans doute, avait des loisirs, donna l'ordre à son cocher de prendre par le Bois de Boulogne.

La matinée était superbe ; Rouquin s'enfonça dans un coin de sa victoria, alluma un havane odorant, — un de ces exquis cigares qui parviennent aux amateurs, entourée de feuilles d'argent et qu'on appelle des « *representantes* »; puis, rassuré sans doute du côté de Norbert, s'abandonna aux douceurs de cette promenade, voyant l'avenir en rose, et le présent point trop sombre.

Quant aux remords, Rouquin ne les connaissait pas.

Le rôle de cet homme allant se développer et grandir, il est temps de montrer avec plus de précision le personnage que nous avons laissé à dessein dans l'ombre aussi longtemps que, sans prendre une part directe à notre drame, il s'est contenté de lui donner l'impulsion de la coulisse.

On le connaît au moral, froid et déterminé, capable de tous les crimes, si ces crimes le conduisent à son but.

On le connaît au physique, avec sa distinction de magistrat et sa vigueur indomptable sous sa frêle et maigre apparence.

Rouquin, dont l'action et l'audace contre-balancent souvent les efforts de la Préfecture de police, a une colossale fortune, augmentée par toutes les spéculations véreuses nées du pavé parisien.

Rouquin est marié, et son mariage a été la source de sa fortune ; Rouquin n'a pas d'enfants : la nature a reculé devant l'obligation de perpétuer cette race infâme.

Fils d'un juge de paix, Rouquin avait fait ses études de droit et s'était fait recevoir docteur.

Sa famille s'était saignée aux quatre veines pour lui faire compléter ses études ; celles-ci terminées, Rouquin eut peur de la vie de province et se jeta avec frénésie dans cette existence de déclassés qui va du cercle au tripot, du tripot à la police correctionnelle et de là en Cour d'assises.

Dans ce monde bizarre et bigarré, où il n'est pas rare de rencontrer parfois un honnête homme, surtout si cet homme est étranger, Rouquin fit la connaissance d'un banquier italien, Foricelli, devint son ami, bientôt son intime et fut reçu chez lui.

Six mois après, il était l'amant de sa femme.

D'une beauté dangereuse, souple et adroit, Rouquin eut l'art d'affoler cette malheureuse, qui fut prise pour lui d'une passion effrénée allant jusqu'à l'esclavage le plus complet.

Quand Rouquin fut maître d'elle, un atroce projet naquit dans son esprit : Lydia Foricelli était très riche et n'avait point d'enfants ; il fallait se débarrasser du banquier ; Lydia, restée libre, deviendrait sa femme.

Tout d'abord, Lydia accueillit ce projet avec horreur.

Mais Rouquin, fort de la passion qui lui livrait cette malheureuse, déploya toutes les ressources de l'amour, toutes les subtilités que lui suggéra une intelligence infernale pour venir à bout de ses répugnances.

Lydia résistait toujours. Alors, il la quitta.

Un mois après, demi folle, changée lamentablement, elle frappait à la porte de son amant :

— Je l'ai empoisonné, dit-elle... A présent veux-tu de moi ?

La misérable n'avait pas menti. Foricelli était mort.

Quelques mois après, ils étaient mariés, la fortune de Lydia devenait la sienne ; mais l'amour de la jeune femme n'avait pas résisté à son crime. Elle haïssait Rouquin ; elle se faisait horreur ; sa vie était un enfer.

Elle vivait dans une solitude complète ; rarement elle voyait son mari : celui-ci ne l'aimait pas et ne l'avait jamais aimée. Son cœur glacé était rebelle à ces tendresses.

Les années s'étaient écoulées.

Lydia, grande, élancée, aux yeux flamboyants, aux cheveux noirs superbes, avait maintenant une trentaine d'années.

Elle était admirablement belle, mais d'une beauté sévère et triste ; jamais une lueur de gaîté n'adoucissait son regard sombre : jamais la fleur du sourire ne s'épanouissait sur ses lèvres.

Pourtant, depuis deux ou trois mois, sans que le caractère de sa physionomie eût changé, son visage s'était comme éclairci.

Par les temps couverts, on voit parfois un coin

de ciel bleu et l'espérance renaît ; le ciel annonce le soleil.

Etait-ce une espérance qui naissait au fond de ce cœur flétri ?

Demi-couché en sa victoria, Rouquin songeait à ses affaires, et point du tout à sa femme, quand son regard errant s'arrêta tout à coup sur une allée ombreuse du bois.

Et en même temps il se redressa d'un brusque soubresaut.

Une femme venait de traverser lentement la contre-allée, appuyée sur le bras d'un jeune homme, presque d'un enfant, et avait disparu derrière le feuillage...

Et cette femme, il avait eu le temps de la reconnaître.

C'était la sienne, c'était Lydia...

Il n'aimait pas ; il n'était point jaloux ; peu lui importait que sa femme eût des intrigues.

Cependant une sorte de force mystérieuse le poussa à acquérir la certitude de l'infidélité de Lydia.

Il renvoya sa voiture, et, à pied, s'engagea dans l'allée par laquelle il avait vu disparaître sa femme ; de loin, il l'aperçut ; c'était bien elle...

Etait-ce bien la triste créature dont il avait fait sa victime, cette femme souriante et alanguie au bras de cet enfant ?

Son visage était rose ; sa lèvre rouge ; ses yeux étaient profonds et d'une douceur infinie...

Elle avait donc retrouvé l'amour ?

Mais c'était l'amant qu'il regardait, bien autrement qu'elle.

Il avait un visage fin et distingué, les yeux bleus, les cheveux blonds ; son âge, vingt ans

tout au plus, l'air délicat d'une plante à laquelle le soleil fait défaut ; frêle, élégant et mince comme une jeune fille.

Deux fois, Rouquin, caché derrière des arbres, le vit d'assez près pour ne rien perdre de ses traits.

Et, deux fois, la même surprise le tint cloué au sol.

— Où ai-je vu ce jeune homme ?...

Il cherchait dans ses souvenirs et ne trouvait rien.

Pour la troisième fois, il alla se mettre, invisible, sur leur passage.

Ils arrivèrent, serrés l'un contre l'autre, comme des enfants qui ont froid, se regardant au fond des yeux, tout à eux-mêmes et oubliant le monde entier pour ne songer qu'à leur amour.

Elle s'appuyait lourdement sur lui, et leurs doigts étaient entrelacés et leurs visages étaient si près l'un de l'autre, quand ils se parlaient, que leurs cheveux s'emmêlaient.

Et quand, de nouveau, ils eurent disparu, Rouquin murmura :

— C'est étrange !... Si Gabrielle Bertara avait un frère... je dirai : le voici... Ce garçon lui ressemble !

De loin, il suivit le couple amoureux.

Lydia et le jeune homme montaient dans un fiacre.

Il sauta dans un autre et donna l'ordre au cocher de ne les point perdre de vue.

Les deux voitures passèrent la barrière et rentrèrent dans Paris.

Arrivé à la place de la Concorde, le fiacre qui emportait Lydia passa le pont et prit les quais.

Il s'arrêta non loin de la Halle aux vins et du Jardin des Plantes, sur le quai de la Tournelle.

Rouquin avait donné des instructions à son cocher qui s'arrêta à cinquante mètres environ de Lydia.

La jeune femme et son amant, sans défiance, disparurent dans la maison ; comme ils ne redescendaient pas, Rouquin allait prendre le parti de monter, quand ils apparurent de nouveau, et, sur le seuil de la maison, se séparèrent, se suivant longtemps des yeux, tant qu'ils purent s'apercevoir.

Rouquin, en deux sauts, fut près du concierge et lui glissait deux louis dans la main :

— Vous avez depuis longtemps pour locataires les deux personnes qui sortent à l'instant de chez vous ?

— Hé ! hé ! fit le concierge, clignant de l'œil. Ce ne sont point mes locataires.

— Le nom du jeune homme, le connaissez-vous ?

— Oui, car la dame, souvent, lui écrit à cette adresse...

— Dites...

— Hé ! hé ! Il paraît que vous y tenez ferme ?

— J'y tiens et je ne marchande pas...

Un troisième louis rejoignit les deux premiers dans la main du concierge, qui, radieux, débita d'un seul coup :

— Le jeune homme s'appelle André Sénéchal ; la dame se fait appeler Lydia tout court ; c'est deux tourtereaux qui se donnent des rendez-vous dans l'appartement d'une amie presque toujours absente et qui habite la province toute l'année.

— Ils se voient souvent ?

— Deux ou trois fois par semaine.

— A des jours déterminés ? A des heures fixes ?

— Non. Rien n'est moins régulier. N'importe quel jour... Tantôt le matin, tantôt le soir ; par exemple, jamais la nuit...

Le concierge eut un air malin et ajouta :

— Entre nous, cela prouve que la jolie dame est mariée !...

— En effet, dit Rouquin qui souriait comme d'une chose fort intéressante... mais, un dernier renseignement, s'il vous plaît ?

— Tout à votre service.

— Où demeure ce monsieur André Sénéchal ?

Le concierge se gratta l'oreille.

— Ah ! dit-il, j'en ignore... Désolé, monsieur, désolé...

Rouquin réfléchit une seconde, puis murmura :

— C'est bon. Je le saurai bientôt.

Et, sans être autrement ému, il remonta en fiacre et rentra chez lui.

La première personne qu'il vit, dans le salon du somptueux appartement qu'il habitait rue Lafayette, fut Lydia.

Il la salua et s'informa de sa santé avec plus de sollicitude que d'habitude.

Du quai de la Tournelle, il ne fut pas question.

Il y avait trois mois qu'avaient commencé les relations de Lydia et d'André Sénéchal.

Un soir, en revenant du Bois, la voiture de Lydia allait au pas, et Lydia respirait l'air rafraîchissant de la nuit, quand elle vit, sur le trottoir de l'avenue, un jeune homme s'arrêter tout à

coup, porter les deux mains à son cœur et s'écrouler, sans force, sur le sol, comme frappé de la foudre.

Il était tard, l'avenue était déserte. Lydia, effrayée, fit arrêter sa voiture. Le valet de pied descendit, releva le jeune homme et l'assit sur un banc. La lumière d'un bec de gaz voisin éclairait sa pâleur mortelle. Il paraissait très jeune et il était d'une beauté remarquable.

Lydia l'admirait tout émue.

Comme il ne reprenait pas connaissance, le valet de pied le prit dans ses bras et le déposa sur le coussin de la voiture, et Lydia descendit elle-même à la première pharmacie de l'avenue des Ternes. Au bout d'un quart d'heure, le jeune homme revenait à lui. Il s'excusa en souriant avec une indicible tristesse.

— Je vous remercie, madame, dit-il, vous êtes bonne de m'avoir secouru. Je suis sujet à ces faiblesses. L'air était trop vif pour moi.

Lydia insista pour qu'il remontât dans sa voiture ; elle craignait une rechute, mais la station de fiacre était tout près. Le jeune homme refusa, craignant d'être indiscret.

Il voulut savoir le nom de Lydia, savoir où elle demeurait, pour aller lui rendre visite. Lydia secoua la tête.

— A quoi bon ?

Et ils se séparèrent ainsi.

Mais le hasard qui les avait fait se rencontrer les réunit de nouveau.

Un lien secret était déjà né entre ces deux êtres.

Une puissance d'attraction les poussait l'un vers l'autre.

Il y a toujours une attraction mystérieuse dans les intimités nées d'un accident.

Lydia était attirée par cette faiblesse si grande qu'un souffle semblait devoir l'abattre.

Tout, dans André Sénéchal trahissait une de ces organisations débiles, condamnées à une fin précoce ; les yeux brillaient d'un éclat singulier ; la peau était d'une transparente blancheur; les pommettes des joues étaient roses ; les épaules étaient maigres, la poitrine était étroite.

André était étudiant en droit, c'est-à-dire souvent libre.

Ils se revirent et André se mit à aimer Lydia avec la passion folle d'un homme qui se sait marqué pour une mort prochaine et qui se hâte de vivre vite.

Ils se revirent dans tous les coins de Paris propices aux amoureux.

Mais Lydia restait pour lui enveloppée d'un impénétrable mystère ; elle n'avait pas voulu dire son nom ; elle n'avait pas voulu nommer son mari ; bien plus, elle n'avait pas avoué qu'elle était mariée, et elle avait fait jurer à André de ne pas essayer de découvrir qui elle était.

— Alors, avait-elle dit, à cette condition, je vous reverrai. Si vous n'y souscrivez pas, que ce soit tout de suite fini entre nous et brisons là. Cela vaut mieux.

Déjà, elle lui était devenue nécessaire ; l'amour éclatait en lui avec une impétuosité mortelle.

Tout le sang raréfié de ses veines avait reflué vers son cœur, où il s'était réchauffé au foyer de cet amour, et la vie semblait plus intense en ce frêle garçon aux lèvres pâlies et aux yeux doux de jeune fille.

Lydia ne fut point sa maîtresse.

C'était, — bien plutôt que l'amour, — la pitié, le besoin d'être aimée, et une sorte de curiosité attendrie, qui l'avaient poussée vers André.

Mais dans l'affection qu'elle lui témoignait, il y avait, — qu'on nous pardonne de nous servir, pour cette femme, de cette expression, — il y avait une sorte de maternité.

Dans leurs épanchements, Lydia se possédait toujours et résistait aux supplications ardentes d'un amour impérieux.

Elle se savait criminelle, — marquée au front d'une tache sanglante, — et elle rougissait de honte devant André, regrettant la passion qu'elle voyait se développer en lui et n'ayant plus la force de s'y soustraire.

Et souvent, quand il la pressait sur son cœur et l'étreignait contre sa poitrine, lui reprochant de ne pas l'aimer, puisqu'elle restait insensible à ses larmes, elle eût voulu, la pauvre femme, pour racheter son crime d'autrefois, faire passer sa propre vie dans les veines taries du jeune homme et ranimer cette existence au prix de la sienne.

Certes, elle ne fut pas complètement heureuse, elle devait ne plus jamais l'être, mais il y eut pourtant dans son âme un apaisement, et voilà pourquoi la tristesse de son visage n'était plus aussi grande ; pourquoi sa physionomie semblait éclairée parfois comme d'un rayonnement intérieur.

Rouquin, après la découverte qu'il venait de faire, mit deux de ses agents en campagne, Bontemps et Louffard.

Ils s'installèrent dans les environs du quai de la Tournelle.

Comme Lydia et André se voyaient souvent, — ainsi qu'avait dit le concierge, — leur attente ne fut pas longue.

Ils n'avaient pas à s'occuper de Lydia.

Rouquin leur avait donné pour mission de surveiller André seulement, de s'enquérir de son domicile, et de recueillir sur lui tous les renseignements possibles.

Cela leur fut facile.

Deux ou trois jours après que Rouquin eut découvert leurs relations, Lydia et André se promenaient au Jardin des Plantes ; ils y restèrent deux heures ; après quoi Lydia monta dans un fiacre et André longea les quais à pied jusqu'au pont Saint-Michel.

Bontemps et Louffard ne le perdaient pas de vue.

Auprès du pont, il fit la rencontre de quelques étudiants qui se promenaient avec leurs maîtresses, resta cinq minutes à causer avec eux, puis continua sa route.

Il remonta la rue Montmartre, prit le faubourg, puis la rue Richer, et entra au numéro 11 de la rue Bleue.

Cinq minutes après, Bontemps demandait au concierge :

— M. André Sénéchal, s'il vous plaît ?

— Au quatrième, la porte en face l'escalier.

Bontemps monta, s'arrêta au premier étage, puis redescendit.

Il retrouva Louffard dans la loge. Le concierge était causeur. En outre, Louffard avait fait l'offre d'une bouteille cachetée chez le marchand de vin voisin. La connaissance fut faite.

Louffard apprit bientôt ce qu'il voulait.

La famille Sénéchal habitait le numéro 11 de la rue Bleue depuis cinq ans seulement.

Elle était composée de M. Sénéchal, un homme d'une cinquantaine d'années, employé dans la maison de banque Terrenoire et Cie, boulevard Haussmann, d'André Sénéchal et de Georges, un jeune médecin âgé de trente ans, qui avait son cabinet de consultations à Passy, mais qui restait peu de jours sans venir rue Bleue déjeuner ou dîner avec son père et son frère.

— Ce sont des gens pauvres, dit le concierge; le père ne gagne pas grand'chose... deux cents francs par mois.. C'est à force de privations qu'il a fait instruire l'aîné de ses fils. Aujourd'hui, M. Georges lui vient en aide. Quant à M. André, c'est l'enfant gâté de la maison. Et ça se comprend, il a une si faible santé... Toujours malade !... Quelquefois crachant le sang... il ne fera pas de vieux os, c'est sûr !..

— Vous ne me parlez pas de leur mère ? fit Louffard.

Et il frappa de son verre la table de zinc, en demandant :

— Patron, une seconde bouteille, du même.

— Ah ! leur mère, on ne l'a jamais vue.

— Morte ?

— Je crois l'avoir entendu dire, mais je n'en réponds pas. Les Sénéchal vivent assez retirés, ne voient personne et ne sont pas très causeurs.

Louffard ne poussa pas plus loin ses investigations et vint rendre compte à Rouquin de ce qu'il avait appris.

Celui-ci espérait sans doute en quelque révélation, car il fronça le sourcil.

Son instinct lui disait que la ressemblance

d'André Sénéchal avec Gabrielle ne pouvait être le fait du hasard.

Il flairait chez les Sénéchal un mystère.

Et ce mystère l'intéressait.

— Vous reprendrez vos recherches, dit-il, il faut savoir où habitait Sénéchal avant la rue Bleue ; il faut trouver des gens qui ont connu sa femme ; il faut me dire d'où venait celle-ci. Allez et faites vite... A propos, La Guyane et Papillon surveillent toujours Mourad ?

— Toujours, patron.

— Et ils n'ont rien de nouveau ?

— Rien. Mourad et ses agents ont été suivis partout où ils sont allés ; d'abord, à Chamesson, dans la Côte-d'Or, où sont nés les Bertara frère et sœur ; là, Chilpéric a relevé l'état civil de Jeanne Bertara ; La Guyane et Papillon en ont fait autant ; il a pris des renseignements : La Guyane et Papillon l'ont imité ; il a suivi la piste de Jeanne Bertara jusqu'à Dijon, où elle a été domestique, à Troyes, où elle est rentrée dans un magasin de modes, à Reims, où elle est entrée dans une troupe de théâtre qui exploitait en même temps la Marne, la Meuse et les Ardennes. La Guyane et Papillon l'ont suivi partout. Enfin, Chilpéric a perdu les traces de Jeanne Bertara au moment où, quittant le théâtre, elle est venue à Paris. La Guyane et Papillon n'ont pas été plus heureux et c'est à Paris aussi qu'ils l'ont perdue.

Rouquin eut un geste de colère.

— Imbéciles ! murmura-t-il entre ses dents.

— Ce qui peut vous rassurer, patron, ajouta Louffard, c'est que le Mourad n'est pas plus avancé que nous.

— Que m'importe ! Dites à La Guyane et à Papillon que je leur donne quinze jours encore. Si dans quinze jours ils ne m'ont pas dit où je dois aller prendre Jeanne Bertara, ou s'ils ne m'ont pas prouvé qu'elle est morte, qu'ils prennent garde !

Louffard s'inclina, tremblant.

Il savait que Rouquin ne pardonnait jamais.

S'ils ne réussissaient point, La Guyane et Papillon étaient deux hommes morts !

Le jour même, Rouquin se rendit quai de la Tournelle.

Il avait eu soin de prévenir Lydia, d'un air indifférent, qu'il ne rentrerait peut-être pas avant deux jours ; il voulait laisser à sa femme une liberté complète.

Quai de la Tournelle, le concierge, — qui avait deviné en lui soit un amant, soit un mari trompé, — se laissa séduire par quelques louis, et introduisit Rouquin dans l'appartement où Lydia et André se donnaient leur rendez-vous.

En lui confiant une clé, le concierge lui fit, toutefois, ses recommandations.

— Surtout, pas de bruit, pas d'esclandre... n'est-ce pas ?... La maison est tranquille... Les locataires se plaindraient... Vous me feriez perdre ma place...

Rouquin avait promis, en souriant.

Et le concierge, rassuré, était redescendu en se disant :

— Si c'est l'amant ou le mari, il prend son malheur du bon côté, car il ne paraît pas plus colère que moi !

Il était environ deux heures de l'après-midi quand Rouquin entra dans l'appartement, refermant à clé la porte derrière lui.

Le logis où il se trouvait était très simple, quoique meublé avec assez de confortable.

On devinait, à l'absence de ces mille bibelots qui indiquent la chambre habitée souvent, que ce n'était là qu'un pied-à-terre ; quatre pièces, — deux sur la cour, deux sur le quai, séparées par un couloir sur lequel s'ouvrait une petite cuisine, — composaient l'appartement : salle à manger en bois de chêne ; salon, dont les fauteuils et le canapé étaient recouverts de housses ; deux chambres à coucher.

— Où me cacherai-je ? se demanda Rouquin.

Dans un logis aussi étroit, la chose était difficile.

Il pensa à la cuisine et voulut l'ouvrir.

La porte en était fermée.

Il chercha partout la clef et finit par en découvrir deux ou trois pendues à un clou, dans un coin de l'antichambre ; une araignée avait tissé sa toile par-dessus.

— Preuve qu'on ne s'en sert jamais ! murmura Rouquin.

La clef de la cuisine s'y trouvait, ce qu'il reconnut après les avoir essayées toutes. Cinq minutes après, il était invisible, en sûreté.

Il était temps, car, à peine était-il caché qu'il entendait des pas dans l'antichambre, puis dans la salle à manger, puis dans le salon.

On ouvrit une fenêtre.

Il n'entendit plus rien.

— Je parie que c'est André Sénéchal !... se disait Rouquin.

Et, sortant doucement, il alla coller son œil à la serrure.

Le couloir était sombre, mais le salon était inondé de soleil.

André, appuyé à la fenêtre, guettait sur le quai l'arrivée de Lydia et froissait dans ses mains fiévreuses une lettre sur laquelle de temps en temps il jetait les yeux.

— Elle m'avait dit deux heures, fit-il tout haut... Pourquoi donc est-elle en retard ?

Rouquin ne perdait ni ses gestes, ni aucune de ses paroles, et son œil se fixait sur André avec une persistance si opiniâtre, avec une telle ardeur de volonté, qu'à deux reprises, comme sous un courant magnétique, le jeune homme frissonna et se retourna vers la porte.

Mais ce fut machinal. Il n'avait pas de soupçons.

Rouquin éteignit le feu de son regard.

Tout à coup André se pencha au dehors et laissa échapper un cri de joie.

Ses deux mains, appuyées sur ses lèvres, envoyèrent au-dessous de lui, sur le quai de la Tournelle, un discret et amoureux baiser.

Puis, quittant la fenêtre, il se précipita vers l'antichambre.

Rouquin eut à peine le temps de se rejeter dans la cuisine.

Il prêta l'oreille, — toujours calme, — souriant toujours.

Il entendit le bruit de la porte ouverte et fermée, des paroles pressées, un petit rire nerveux, le frôlement d'une robe et un parfum subtil et délicat glissa jusqu'à lui.

C'était sa femme !...

Il laissa écouler quelques minutes, après quoi il alla reprendre son poste derrière la porte du salon qu'il entr'ouvrit pour mieux entendre.

Il n'essaya même plus de regarder.

Son but était d'écouter, non de voir.

Lydia, pâle, mais souriante, et les yeux singulièrement lumineux et profonds, debout, se débarrassait de sa visite en dentelles noires, qu'André posait sur le dos d'un fauteuil, et enlevait son chapeau.

Elle apparut alors avec sa taille cambrée et riche, ses larges hanches, ses épaules rondes et grasses, son col un peu long, gracieux et d'une blancheur laiteuse.

André l'avait prise très doucement dans ses bras.

Elle pencha la tête et, sur ses lèvres, il mit un baiser.

— Lydia, tu m'aimes ?

— Je t'aime, chéri !...

Lydia s'était faite amante sans devenir maîtresse, mais l'amour passionné du jeune homme souffrait impatiemment de n'avoir pas à lui tout entière la femme qui restait mystérieuse en sa vie.

Et souvent c'étaient des reproches entre eux après des scènes de tendresse et d'effusion où ils se donnaient toute leur âme.

— Vois-tu, disait André, — et Rouquin ne perdait pas une de ses paroles, — je ne croirai à ton amour que lorsque je te connaîtrai mieux... Est-ce que l'amour n'appelle pas la confiance réciproque ? Et tu te défies de moi !

— Oh ! André, que tu me fais de peine chaque fois que tu reviens sur ce sujet... Je t'aime, enfant, que veux-tu de plus ?... Je t'aime de toutes les forces de mon être... Cela ne se sent donc pas, ne se devine donc pas, ne se voit donc pas, l'amour !... Est-ce que tous les serments du

monde te prouveront mieux mon affection que ce que je fais en ce moment ?...

Et penchant sous sa main dégantée la jolie tête rêveuse du jeune homme, qui fermait les yeux, elle mit deux baisers sur ses paupières, — deux baisers très longs et doux.

Mais lui, secouant la tête :

— Tu ne m'appartiens pas toute, Lydia... il y a entre nous un mystère que tu t'obstines à ne pas me laisser deviner... pourquoi restes-tu dans ma vie, ainsi voilée, pour ainsi dire ? Tu m'as caché tout de toi... ton enfance... tes premières larmes... tes premières joies... tes rêves de jeune fille... ta vie de femme... Tu m'as refusé un des plus grands plaisirs de l'amour, qui est de se mêler plus intimement à la vie de celle qu'on aime... Tu m'as montré seulement que tu es belle et bonne... et tu sembles te jouer étrangement de la folle passion que tu m'as inspirée...

— Au moins, dit-elle, il est une chose que je ne t'ai pas cachée, c'est que je t'aime... André... et t'aimerai toujours...

— Oh ! toujours ! Le soin que tu mets à te dérober à moi n'est-il pas la preuve que tu songes à disparaître quelque jour, sans me laisser même le moyen de te retrouver et de te crier : Parjure !...

Elle eut un geste désolé.

— André, dit-elle, le crois-tu vraiment ? Qui m'obligeait à venir ? à t'écouter ? à te revoir ? Qui m'obligeait à t'aimer ?

— Ah ! va, je t'ai comprise... Quand tu m'eus rencontré, quand tu fus témoin de ma faiblesse, c'est la pitié qui est entrée dans ton cœur... Tu crains, dans ta sublime compassion de femme, de

me causer quelque chagrin... n'est-ce pas ?... Et voilà pourquoi tu dis que tu m'aimes !... Et tu ne t'aperçois pas que tu me fais souffrir... Ah ! que tu eusses été mieux inspirée le premier soir où nous nous sommes vus, au Bois, si tu avais laissé ta voiture me passer sur le corps... ce serait fini, à présent !... Avoue donc, Lydia, avoue donc qu'il n'y a que pitié, en toi, et point d'amour !!!...

Il avait voulu se lever pour s'éloigner d'elle. Il s'exaltait peu à peu et le sang lui montait aux pommettes.

Elle le retint, et, malgré ses efforts, le garda auprès d'elle.

L'enfant frêle et malade se débattit un instant dans ses bras, puis, vaincu, baissa la tête sur le sein de la jeune femme et pleura :

— N'est-ce pas que je suis faible, murmura-t-il... Un souffle me ferait tomber !... Est-ce qu'il est possible que j'inspire de l'amour ?

Rouquin, accroupi derrière la porte, ne cessait pas d'écouter.

— Avoue que voilà pourquoi tu crois m'aimer, c'est que tu me vois si faible, si sûrement condamné à ne point vieillir que tu as voulu laisser tomber un rayon de soleil sur ma vie et réchauffer mon âme !... Est-ce vrai ?

— Pourquoi te montres-tu cruel, André, et me fais-tu souffrir ?

— Tu as raison, pardonne-moi, dit-il en prenant les mains de la jeune femme et les appuyant sur son front brûlant. Je suis injuste envers toi. Et pourtant, ma Lydia, si tu savais comme ma vie est à toi, comme je sens bien que je mourrais si tu venais à disparaître pour ne plus jamais revenir ; si tu savais quelles angoisses douloureuses

verse en moi chacun de tes sourires, et comme tes baisers me brûlent les lèvres !... Car, chaque fois, je me dis : « C'est peut-être son dernier sourire et son dernier baiser ! » Souvent il m'arrive de rêver que tu passes, en ma vie, comme une apparition indéfinie, insaisissable, faite de rêves, de vagues désirs de jeunesse, et, quand je tends les bras pour la saisir, je ne serre rien que moi-même, que mon pauvre cœur meurtri !... Pourquoi ne veux-tu pas être ma maîtresse, Lydia, puisque tu m'aimes ?

Elle ne répondait pas, baissant la tête, — ou bien l'interrompit par un baiser sur les lèvres.

Elle avait eu tort de l'aimer, cet enfant... elle avait eu tort de venir, d'être faible devant ses instantes prières...

Elle avait eu tort de croire qu'il pouvait se trouver encore un peu de bonheur pour elle...

Elle avait eu tort de croire qu'elle oublierait peut-être...

Cet amour de mère et d'amante, dégagé de matérialité, lui semblait comme une rénovation ; mais cet amour, tel que l'eût voulu André, eût paru à Lydia un crime envers le jeune homme...

Pouvait-elle devenir la maîtresse de cet enfant au cœur vierge, elle, la femme de ce misérable qu'on appelle Rouquin ?... Elle, qui toutes les nuits, en son sommeil, voyait surgir le fantôme de son mari empoisonné ? Elle, la malheureuse, la criminelle, l'infâme... qui avait aimé Rouquin, pouvait-elle aimer André d'un autre amour que celui qu'elle lui montrait ?... C'eût été une profanation.

— Oh ! ce n'est pas de l'amour que tu as pour

moi ! répétait André en l'enveloppant de ses bras.

— Pourquoi ne l'acceptes-tu pas tel que je te l'offre ?

— Je n'en veux plus ou je le veux tout entier... Tu restes calme auprès de moi comme si tu étais ma sœur... Aime-moi comme une maîtresse aime son amant, et non comme une mère m'aimerait.

Elle voulut se dégager, mais ne le put. Elle se sentait brûlée par la flamme de ses yeux. Elle avait peur d'être faible.

— Lydia ! Lydia ! par pitié ! dit-il. Ne sois pas impitoyable, ne te montre pas si cruelle... laisse-moi espérer que tu m'aimeras comme je le veux... comme je t'aime !!!

Elle secoua la tête...

— Non, dit-elle, faiblement, non, André ! n'insiste pas !

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il, avec violence, les poings crispés, lui jetant un regard brillant de colère...

Il se leva, marcha à grands pas dans le salon. Elle le regardait, éperdue... épouvantée tant il était pâle...

— André ! murmura-t-elle... André !

Il revint à elle et, brutalement :

— Savez-vous ce que je pense, quelquefois ? qu'il doit y avoir en votre vie quelque honteux secret... Pourquoi tant de mystère !... Etes-vous si grande dame que vous n'osiez me dire votre nom ?... Ou votre nom n'est-il pas peut-être si connu, qu'il soit synonyme d'opprobre !...

Elle joignit les mains ; deux larmes lui vinrent aux yeux.

— Je t'aime, André, je t'aime !...

— Non, ce n'est pas de l'amour, ce n'est pas

de l'amour, répétait-il avec une fureur insensée. Et je n'en veux pas... de cet amour. Non, je n'en veux pas... reprenez-le, et que ce soit fini... et oubliez-moi comme je vous oublierai...

Il s'était remis à marcher au hasard, trébuchant, faisant de grands gestes.

Tout à coup, il s'arrêta et appuya les mains sur sa poitrine. Son visage reflétait une souffrance aiguë.

— Ah ! que j'ai mal ! que j'ai mal ! dit-il haletant.

Il chancela.

Elle se précipita vers lui pour le soutenir.

Il fût tombé.

Elle le reçut dans ses bras et le coucha sur un canapé.

— J'ai mal là ! J'ai bien mal là ! dit-il avec une plainte d'enfant, en étreignant sa poitrine dans sa main crispée.

Un peu de sang vint à ses lèvres.

Lydia, pâle, l'essuya.

André ferma les yeux. Il avait une faiblesse. On eût dit qu'il venait de mourir.

Elle s'était assise auprès de lui, avait soulevé sa tête qu'elle appuya sur ses genoux, et le regarda longtemps avec une tendresse et une compassion infinies.

Il rouvrit les yeux, se vit ainsi et sourit tristement.

— Pauvre moi ! dit-il, pauvre moi !... Lydia, pardonnes-tu ?

— Tu souffres ?... Je t'aime !...

Il hocha lentement la tête...

— Voilà... dit-il... en deux mots, tu viens de résumer ton amour... et l'amour de bien des

femmes. Ce qui souffre les attire... Elles sont faites pour consoler et guérir... n'est-ce pas, Lydia ?...

— Je t'aime parce que je t'aime, André, et je donnerais tout de suite mon dernier souffle, ma dernière goutte de sang, pour te rendre heureux et te donner la santé...

— Ah ! la santé ! la santé ! c'est-à-dire la force, la gaieté, le sourire... la santé, c'est-à-dire l'amour, c'est-à-dire la vie auprès de toi, longtemps, toujours !... Hélas ! je suis si faible... une impression trop vive me renverse... Mon frère Georges me l'a dit : « Sois calme, ni de grande peine, ni de grand plaisir... la mort est au bout de l'une ou de l'autre ! » Embrasse-moi, Lydia, je t'aime !...

Elle se pencha, mit un baiser sur son front.

— Comme tes yeux sont beaux, et profonds, et doux, Lydia !...

Il garda le silence un instant, restant toujours demi-couché sur les genoux de la jeune femme.

— Tu t'étonnes, n'est-ce pas, Lydia, de me voir si faible, toi qui respires la vie si largement ! C'est un triste cadeau que m'a fait ma mère... Ma mère fut très malade tout le temps de sa grossesse... Elle est morte quelques jours après m'avoir donné la vie... Morte malgré les pleurs de mon père... les cris de Georges, âgé de dix ans, qui s'attachait au lit funèbre avec tant de force qu'on ne put l'en arracher... Que de fois l'on m'a raconté ce drame depuis lors !... Mon père et mon frère jouissent d'une santé robuste... Mais ma mère, sur la fin de sa vie, avait été languissante... Un médecin, consulté avait déclaré que la poitrine était attaquée... suite de privations, de misères... Je suis d'un sang appauvri... C'est à force de

soins que j'ai vécu... Ah ! si ma pauvre mère vivait !...

— Tu l'aimes, André, sans l'avoir connue ?

— Oui.

— Reste-t-il quelque souvenir d'elle ?

— Son portrait.

— Elle était belle ?

— Admirablement belle... d'un blond ardent que l'on ne retrouve plus, paraît-il, qu'en certaines provinces de France où se perpétuent les vieilles races... elle était née bien près du pays de Morvan, à Chamesson, dans la Côte-d'Or... Deux fois nous avons fait ce voyage, Georges et moi, pour retrouver, là-bas, quelques-uns des jeunes souvenirs de celle qui n'était plus... Et partout on nous dit, sans savoir que nous étions ses fils, que Jeanne Bertara avait passé, de son temps, pour être la plus belle.

— Jeanne Bertara, dis-tu, André ?

— C'est le nom de fille de ma mère !...

Tout à coup, il s'arrêta, se souleva brusquement, regarda un instant autour de lui, puis reporta son regard sur Lydia...

Celle-ci, également, venait de faire un mouvement brusque.

— As-tu entendu, Lydia ? fit André... Il m'a semblé qu'on avait poussé un soupir... non loin de nous... Est-ce que nous ne serions pas seuls ?...

— Oui, j'ai entendu aussi ! fit Lydia à voix basse...

Ils prêtèrent l'oreille.

Une voiture roula sur le quai, suivie d'un camion, puis d'un omnibus.

Des bruits de voix montèrent jusqu'à eux.

C'était tout.

— Nous nous serons trompés... qui nous écouterait ?

— Je vais m'en assurer...

André sortit, traversa la salle à manger, l'antichambre, s'assura que la porte était toujours fermée, revint par le couloir et les chambres à coucher.

Personne.

Il avisa la cuisine et heurta.

La porte ne s'ouvrit pas.

Alors, il rentra.

— Nous sommes fous ! dit-il en souriant...

Depuis un an, les agents de Rouquin recherchaient Jeanne Bertara, la seconde héritière des cent millions du nabab ; et rien n'était venu les mettre sur sa piste ; rien n'était venu leur dire que cette femme fût morte ou vivante !...

Depuis un an, les agents de Mourad la recherchaient aussi, sans plus de succès... semant l'or à pleines mains sans rien récolter.

Et voilà que le hasard livrait ce secret à Rouquin !...

En entendant ce nom de Jeanne Bertara, la surprise fut si grande chez le misérable, sa joie si vive, qu'il ne put retenir un rugissement de triomphe... trop tard étouffé par un dernier reste de prudence...

C'est ainsi qu'André Sénéchal avait été mis en éveil.

Mais, se croyant surpris, Rouquin s'était rejeté aussitôt dans la cuisine, où il s'était enfermé...

Il était pâle, ses yeux étaient injectés de sang et étincelaient d'un orgueil infernal.

Un moment, il avait désespéré, Jeanne Bertara restant introuvable...

Maintenant, il tenait au bout de sa main l'énorme fortune qu'il convoitait...

Entre lui et cette fortune, il n'y avait que l'obstacle de la famille Sénéchal !

Il se mit à rire tout haut.

Triste obstacle, en vérité, pour un homme comme lui !...

Le vieux Sénéchal disparaîtrait comme avait disparu le père de Gabrielle !...

Georges, le médecin, mourrait.

Comment ? Il trouverait plus tard.

Quant à cet enfant, quant à André, dont il venait de surprendre l'amour, ne tenait-il pas sa vie ?...

André était l'amant de sa femme...

La loi n'excuse-t-elle pas le mari qui tue ?

Il sortit doucement et rentra dans le couloir.

Il serrait dans sa main son revolver chargé.

Mais près de la porte du salon, au moment de la pousser et d'apparaître brusquement il s'arrêta.

Une réflexion venait de lui traverser l'esprit.

Jouer le mari outragé, tuer André d'un coup de pistolet, c'était attirer l'attention de la police, c'était se faire arrêter.

Sous les verrous, privé de ses moyens d'action, il devenait faible.

On sait lorsqu'on entre en prison ; on ne sait jamais quand on en sortira.

Rouquin, si fort qu'il fût, craignait beaucoup que la Préfecture ne mît le nez dans ses affaires.

Il avait blâmé l'assassinat de Siméon ; non qu'il reculât devant un crime... le sang ne lui répugnait pas... mais, selon son expression, « il

aimait les crimes proprement commis ». Bontemps avait reçu une forte semonce.

Il remit son revolver dans sa poche.

— Ne brusquons rien, murmura-t-il... je trouverai bien un autre moyen !...

Il s'agenouilla près de la porte et se remit à écouter.

Les deux amants étaient revenus au canapé.

Leurs mains étaient entrelacées et Lydia appuyait sa belle tête pâle sur l'épaule d'André.

Le jeune homme parlait doucement, si doucement, si lentement qu'on eût dit qu'il se faisait des confidences à lui-même.

— Ma pauvre Lydia, ce sont de tristes rendez-vous que les nôtres.

— Pourquoi, cher André ?

— C'est une sœur de charité qu'il me faudrait plutôt qu'une maîtresse ! dit-il, un peu nerveux et infiniment triste.

— Je t'aime, André, mon amour te rendra fort.

— Hélas, je crains bien que tu n'aies pas longtemps à m'aimer. Je te chagrine en parlant ainsi ? Comme il faut que tu sois bonne pour aimer un pauvre être comme moi ! Tiens, je ne sais pourquoi ton affection si grande, si touchante, me fait penser à mon frère Georges... Lui aussi m'aime, va... un jour, je te le ferai connaître... Tu verras comme il est beau, et fier... Figure-toi qu'il voulait être soldat... ç'a été l'idée de toute sa vie... mais, au moment d'entrer à Saint-Cyr, il m'a vu si faible, si délicat, qu'une pensée lui est venue, qui ne pouvait être inspirée que par une affection comme la sienne...

— Je me ferai médecin, a-t-il dit à mon père...

je deviendrai un grand médecin et je guérirai mon frère.

Son unique ambition, son seul but est de me guérir ; toute son intelligence est concentrée sur l'étude des maladies de poitrine ; les jours ne lui suffisent pas : il prend sur ses nuits ; très fort en chimie, il se livre à des expériences dont il recueille précieusement le résultat... Il m'a dit qu'il était sur le point de faire une découverte qui le classerait parmi les grands noms de la science... Pour compléter ses études, il est parti il y a quelques mois pour l'Allemagne, et nous l'attendons de jour en jour, mon père et moi. Sa dernière lettre nous disait : « Je reviendrai bientôt et j'apporte avec moi de la gloire. » Pauvre frère ! comme je l'aime !... Comme je serai heureux de son bonheur !... Son bonheur, c'eût été terrible, s'il n'avait pas réussi à se faire un nom, à sortir de pair, à devenir ce qu'il voulait : un grand médecin... c'était la mort pour lui... la mort, dans quelques jours...

— La mort, dis-tu, André ?

— Ah ! oui, tu ne sais pas. Je ne t'ai jamais dit. C'est un touchante histoire. Mon frère aime... il aime une jeune fille à l'adoration.... Georges a un cabinet à Passy, près de l'avenue du Bois-de-Boulogne... Or il y a un an, un Turc, Mourad, qui habite là un hôtel splendide, le fit appeler pour qu'il donnât ses soins à l'une de ses sœurs assez gravement malade : Férédié. Les mœurs orientales veulent que les femmes restent voilées. Mais devant le médecin, tous les voiles se lèvent, Férédié guérit. Mais Férédié est merveilleusement belle, et mon pauvre frère, qui n'avait jamais aimé que mon père, que moi, qui n'avait eu d'au-

tre maîtresse que la science, mon frère devint éperdument amoureux. Il ne mangeait plus, était pâle. Il en serait mort. Férédié, elle aussi, l'aimait. Ils se revirent, la nuit, dans le jardin de l'hôtel, dont Férédié ouvrait à Georges la porte secrète.

L'amour de mon frère grandissait à chacun de ces rendez-vous. C'était une folie. Plus rien n'existait pour lui, pas même moi.

Un drame brutal vint le rappeler à la raison.

Un soir, les deux amants furent surpris par Mourad.

Mon frère m'a raconté une fois seulement cette scène saisissante et elle est restée gravée dans ma mémoire, comme si j'en avais été le personnage.

Mourad s'approcha d'eux et toucha mon frère à l'épaule.

Puis froidement, sans colère apparente, il dit :

— Suivez-moi...

Et à sa sœur, qui chancelait, défaillante, et que Georges soutenait :

— Vous, Férédié, rentrez dans votre appartement.

Georges suivit Mourad. Ils traversèrent une partie de l'hôtel ; Mourad marchait le premier. Tout à coup, il s'effaça en poussant une porte. Georges entra dans un salon où le bruit de leurs pas s'étouffait dans les tapis épais, dans les tentures merveilleuses ; où la lumière d'un lustre d'or étincelait sur les pierreries d'armes d'un travail et d'une richesse inouïs.

Les deux hommes restèrent debout... Mourad avait les lèvres blanches... Sa paupière bistrée, obstinément baissée, cachait l'éclat de ses yeux noirs.

— Monsieur, dit-il à Georges, de quel nom se sert-on chez vous pour qualifier ce que vous faites ?...

Georges reconnut noblement ses torts.

— C'est vrai, monsieur, dit-il, je suis sans excuses. J'aime Férédié. Ah ! je l'aime à ce point que je suis prêt à tout pour elle... J'aurais dû vous le dire... tout de suite... ou plutôt, non, j'aurais dû ne point vous le laisser voir, ni à vous, ni à elle, et fuir bien loin, ne plus la regarder, ne plus l'entendre... oui, j'aurais dû faire cela, et c'est cela que je n'ai pas fait...

Mourad souriait ironiquement.

— Pour être franc jusqu'au bout, monsieur, dit-il, vous devriez ajouter : « Je ne l'ai pas fait, parce que je trouve là une occasion superbe de faire fortune d'un seul coup ! »

— Monsieur, vous m'insultez !

— En quoi, s'il vous plaît ?

— En ce que vous suspectez ma probité et mon amour !...

— Votre probité ? Votre amour ? Voilà de grands mots. La chose est plus simple. Un accident, — la maladie de Férédié, — vous introduit ici. Il était facile de deviner, d'après le luxe qui vous environnait, — que je suis riche, que mes sœurs sont riches. — Férédié vous aime ; vous jouez l'amour... quoi de plus simple ?... La différence de religions n'est pas un obstacle invincible... L'amour est plus fort que tous les préjugés, que toutes les religions, que tous les fanatismes...,. Férédié, séduite, avait besoin de votre nom... Férédié, mariée, vous apportait la fortune... Je ne suis pas très au courant des subtilités de votre langue... Je vous demande pour la se-

conde fois : « De quel nom se sert-on chez vous pour qualifier ce que vous faites ? »

Georges se tordait les mains.

— Je ne puis me défendre, monsieur. Les apparences me condamnent. Et pourtant, je voudrais vous convaincre... Est-ce que j'ai eu le temps de réfléchir, depuis que j'aime Férédié ?... J'ai été entraîné par cet amour comme une épave inerte dans un torrent impétueux... J'ai aimé, sans penser à rien... parce que j'aimais... Un jour, je me suis vu infiniment désespéré, parce que Férédié étant guérie, il ne me serait plus permis de l'approcher... Et j'étais si triste que je songeais à mourir... Vous souriez ? Je jure que je ne mens pas... Une autre fois, je me suis trouvé infiniment heureux, parce que Férédié m'aimait et parce qu'elle voulait bien me revoir... Et puisque je suis vivant, monsieur, c'est que l'on ne meurt ni de la suprême tristesse, ni de la suprême joie !..,.

— Calcul et mensonge !

— Ah ! Si Férédié était là, elle me défendrait.

— La belle protection et la belle conquête que celle d'une fille ignorante de vos mœurs, qui se laisse prendre à votre langage doré... Jamais Férédié n'avait entendu une parole d'amour... Est-ce vous qu'elle aime, cette enfant ? N'est-ce pas plutôt l'amour ?.,..

— Vous m'accablez, monsieur... Je devine, en tout ce que vous me dites, un mépris et un outrage...

— Certes. Et je ne veux pas que vous partiez sans que, mépris et outrage, je vous aie jeté les deux à la face dans un seul mot...

— Taisez-vous ! taisez-vous ! fit Georges, hors de lui.

Mais Mourad continua, sans même élever la voix, ayant sur lui une merveilleuse puissance :

— Monsieur Sénéchal, je vous tiens pour un félon...

— Monsieur !

— Un félon et un lâche !

Georges se précipita sur Mourad avec un cri de rage et leva les deux mains, comme s'il avait voulu écraser sur les lèvres du Turc son insulte mortelle... mais il ne frappa point...

Il recula et alla tomber sur un divan où il resta anéanti.

— Monsieur Mourad, dit-il après un long silence... je ne puis vous frapper, ni vous tuer, puisque vous êtes son frère, à elle... c'est donc... cruauté de votre part... de m'outrager.

Mourad haussa les épaules.

— Ingénieux prétexte pour ne pas vous battre...

Georges devint encore plus pâle. Il s'essuya le front. Tout à coup, il se releva, et d'une voix brève, saccadée :

— Non, je l'avoue... Je ne veux pas me battre avec vous... je ne veux pas... à cause d'elle... Me battre ! Est-ce que c'est possible ?... Et je le sens... vous ne croirez jamais à un désintéressement complet de ma part. Vainement, je vous dirai : « Ce que je veux, c'est Férédié !... Je n'ai pas souci de votre fortune... Gardez-la et donnez-moi Férédié ! » Vainement je vous dirai : « Je n'ai rien, mais que m'importe que Férédié soit riche ou pauvre, son amour, pour moi, est plus pré-

cieux que toutes les richesses. » Vous resteriez incrédule.

— Certes ! dit Mourad, toujours ironique.

— Patience. Je saurai bien forcer votre estime. Voici ce que je vous propose : Nous sommes le 25 juillet. Dans un an, jour pour jour, à pareille heure, nous reprendrons cet entretien... Aujourd'hui, je suis pauvre et je suis inconnu... Si, dans un an, je ne vous apporte pas, sinon la fortune, du moins la gloire qui lui est supérieure, je prends l'engagement de me tuer... Vous souriez toujours ?... Vous vous dites qu'en un an tant de choses se passent... et bientôt vient l'oubli !...

Georges se précipita vers un petit bureau orné d'ivoire et de nacre, dans une encoignure, et écrivit fébrilement quelques mots.

Puis il signa d'une main ferme.

Mourad le regardait faire, surpris.

Georges lui tendit le papier et d'un ton hautain :

— Lisez et gardez-le précieusement... c'est mon arrêt de mort...

Le papier ne portait que ces quelques lignes :

« Cejourd'hui, 25 juillet, à onze heures du soir... las de la vie, n'ayant pas réussi... fatigué de ma pauvreté... je mets fin à mes jours... Qu'on n'accuse personne de ma mort qui est volontaire et réfléchie. »

— Gardez ce papier, dit Georges, dans un an, à pareil jour, relisez-le. Si je n'ai pas tenu ma promesse, si je ne vous apporte pas un nom que la gloire commencera d'éclairer, je me tuerai... Si je manque de parole, si j'hésite, ma vie est entre vos mains... Je ne serai plus qu'un lâche...

J'aurai mérité de mourir... Et ce papier qu'on trouvera sur moi empêchera qu'on vous soupçonne.

Mourad écoutait, singulièrement ému. Ce langage si fier et si ferme avait trouvé le chemin de son cœur.

La droiture et la noblesse brillaient dans le regard de Georges.

Il était impossible qu'il ne fût pas ce qu'il paraissait être.

On lisait dans ses yeux, en même temps que sa décision était irrévocable et qu'il était prêt à mourir pour prouver son honneur, je ne sais quelle profonde tristesse d'être obligé d'avoir à le prouver.

Mourad froissa le papier entre ses doigts et se dirigea lentement vers une lampe au-dessus de laquelle il le tendit.

Le papier se tordit, noircit, prit feu et flamba.

— Que faites-vous, monsieur ? dit Georges.

— Vous le voyez, monsieur, je brûle cet engagement téméraire.

— Monsieur, fit Georges gravement, l'engagement existe, — que ce papier soit anéanti ou non, — et vous avez ma parole...

— Votre parole me suffit.

Et spontanément, dans un élan chaleureux, Mourad lui tendit les mains ; mais Georges secoua la tête :

— Non, dit-il. Dans un an ! Vous m'avez outragé et déshonoré à mes propres yeux ! Dans un an, vous m'appellerez votre frère et alors je serai lavé de cette insulte, — ou bien je serai mort. Adieu !

— Soit donc ainsi que vous le voulez, fit Mou-

rad. Dans un an, à pareil jour, le 25 juillet... Et que Dieu vous guide !

— Dans un an, le 25 juillet, dit Georges.

Et il partit, s'enfuyant comme un fou, les mains sur les oreilles et fermant les yeux, parce qu'il craignait de voir Férédié ou de l'entendre... Mais quand, ayant traversé le jardin, il allait sortir, deux bras l'enlacèrent... deux bras souples qui lui firent un collier doux et velouté... et il sentit sur ses lèvres, avec l'effleurement d'un baiser plein d'ivresse, ces mots :

— Je t'aime ! Je t'attendrai !... Mon amour te protège !...

C'était Férédié qui avait tout entendu...

André avait fait ce récit tout d'une haleine.

Lydia ne l'avait pas interrompu une seule fois.

Mais si grande qu'eût été son attention, elle n'avait pas égalé celle de Rouquin.

Presque couché le long de la porte, pâle à force d'émotion, fiévreux et tremblant malgré toute sa puissance sur lui-même, le misérable n'avait pas perdu un mot de cette confidence.

— Comme j'ai bien fait de ne pas me montrer, se disait-il... comme j'ai bien fait de ne pas brusquer les choses...

Et, se penchant, il écoutait André qui achevait :

— Mon frère va revenir. Sa dernière lettre, datée de Cologne, est pleine de confiance : « J'ai fait une grande découverte », me disait-il. Dans quelques jours, il sera ici. Dans quelques jours, les journaux du monde scientifique parleront de lui. Et il pourra se présenter, joyeux et la tête haute, devant Mourad, car nous ne sommes que le 15 juillet. L'année que mon frère s'était fixée

n'est pas écoulée. Georges vivra. Il est sauvé !...

— Il est perdu ! murmura Rouquin.

Et, doucement, sans faire plus de bruit qu'un serpent qui se fût glissé le long du corridor, il gagna l'antichambre, ouvrit la porte et s'esquiva.

En bas, il se croisa avec le concierge.

— A la bonne heure, dit le bonhomme... vous ne faites point de tapage, et c'est un plaisir de vous rendre service...

Rouquin ne répondit pas, mais il eut un rire silencieux.

XVIII

Ces révélations, arrivant coup sur coup, avaient surpris Rouquin.

Il avait besoin de se remettre, de respirer, de réfléchir.

Mais c'était un homme à promptes décisions ; son plan fut bientôt prêt ; dans l'après-midi du même jour, il avertit le marquis d'Argental de la nouvelle phase de leur intrigue :

« J'ai besoin de causer avec vous. Venez me
» voir. Je vous attends. J'ai découvert les der-
» niers héritiers : Jeanne Bertara est morte, mais
» elle laisse un mari et deux fils, c'est beaucoup.
» Je ne sortirai pas avant de vous avoir vu. »

Il confia ce mot à Louffard avec mission de le porter rue de Grenelle, à Norbert. Louffard partit aussitôt.

Le marquis venait de sortir.

Louffard courut au corps législatif, comptant l'y trouver. Il l'y attendit.

Le marquis ne vint pas.

Alors Louffard retourna à l'hôtel d'Argental et y laissa le billet.

Gabrielle était seule au salon.

Elle vit entrer l'homme, qu'elle connaissait pour être l'un des complices de Norbert, un des agents de Rouquin...

C'était cet homme qui l'avait enlevée, qui avait été son geôlier avec La Guyane...

Elle eut le pressentiment qu'il se tramait entre Rouquin et Norbert quelque nouvelle et ténébreuse intrigue.

Quand Louffard fut ressorti, elle sonna.

Un domestique entra, s'inclina et attendit.

— Vous avez vu cet homme ? demanda-êt-elle, montrant Louffard qui disparaissait dans la rue.

— Je l'ai vu, oui, madame.

— Que voulait-il ?

— Remettre à monsieur une lettre pressée. C'est la seconde fois qu'il vient, depuis deux heures. Il a laissé la lettre.

— C'est bien.

Le valet sortit.

Gabrielle entra dans le cabinet de son mari... Un moment, elle hésita...

La lettre était sur le bureau...

Elle la prit, la décacheta, la parcourut.

Aussitôt elle rentra chez elle... Elle était blême et frissonnait... Pourquoi ?...

C'est qu'une horrible épouvante venait d'entrer dans son âme...

Rouquin et Norbert étaient capables de tout pour l'entière possession de cette fortune...

Qu'allaient-ils faire ?

— Ah ! dit-elle, j'empêcherai de nouveaux crimes... Je lutterai seule, s'il le faut... mais si mon mari veut atteindre cette famille, qui est encore la mienne... il me trouvera sur son chemin...

Une demi-heure après, vêtue d'une robe noire très simple, elle quittait l'hôtel, longeait un instant la rue de Grenelle, et, avisant un fiacre qui allait au pas, lui fit signe d'arrêter.

— Et nous allons, ma petite dame ? fit le cocher.

— Rue d'Allemagne, dit-elle à voix basse, au coin du passage d'Hautpoul. Allez bon train !

— Compris ! fit le cocher. Un rendez-vous et on est en retard... Mince de rigolade...

Et il cingla sa bête d'un vigoureux coup de fouet.

Qu'allait-elle faire passage d'Hautpoul où on ne l'avait pas revue depuis le jour où elle en avait disparu d'une façon si mystérieuse et si dramatique ?

Isolée, se sentant environnée d'ennemis, elle avait songé à Valentin, à Trompe-l'Œil, à Auguste... qui déjà l'avaient défendue jadis, et qui, sans doute, ne refuseraient pas de la protéger encore, dans cette lutte qu'elle voulait entreprendre contre son mari.

Elle avait songé à Mourad aussi... ; mais elle avait peur de se retrouver devant cet homme qu'elle avait failli aimer...

Et puis, que lui dirait-elle ?...

Avant de l'instruire, il fallait qu'elle connût le nom de cette famille qui se révélait à elle inopinément, le nom de ces héritiers que Mourad saurait bien défendre ensuite...

Car la lettre de Rouquin ne donnait ni nom ni adresse.

C'est au hasard qu'elle venait passage Hautpoul.

Saurait-on lui indiquer l'adresse de Valentin ?

Depuis un an, elle ne l'avait pas revu !

Qu'était-il devenu ?...

Elle avait plus d'une fois pleuré en pensant à lui...

Elle avait pleuré, parce qu'elle se disait : Il me croit infidèle et coupable... Il croit que je lui ai menti et que je suis parjure ! Comment me recevra-t-il ?... »

Mais elle n'hésitait plus, à ce moment-là.

Jadis, ses confidences eussent entraîné la mort de Bertara.

Puisque Bertara était mort, qu'avait-elle à craindre ?... Pour elle ?... peu lui importait !...

Son cœur battait avec violence, au fur et à mesure que la voiture descendait la rue d'Allemagne...

Elle était blanche, ses lèvres étaient sèches. et elle les rafraîchissait fréquemment du bout de la langue.

La voiture s'arrêta.

Il n'y avait pas de concierge, on se le rappelle.

Gabrielle entra chez le fruitier.

Elle s'informa de Valentin...

— Au second, au fond du couloir... lui fut-il répondu.

Elle eut un éblouissement...

Le second au fond du couloir, là, c'était l'ancien logis de son père ; c'était là qu'elle avait été si heureuse ! c'était là que Valentin l'avait aimée !... c'était de là qu'elle était partie, le soir de sa fête... pour aller aux provisions, son petit panier au bras...

Et elle y revenait, ce jour-là, en grand deuil de son père... et marquise d'Argental, et riche à millions...

Et elle y retrouvait Valentin — Valentin qu'elle aimait — malheureux, sans doute, et fidèle à son souvenir...

— M. Valentin est chez lui, avait dit le fruitier,

je viens de le voir rentrer, il n'y a pas cinq minutes...

Ah ! comme elle tremblait, en montant cet escalier qu'elle avait franchi tant de fois en chantant, quand elle était ouvrière...

Comme elle tremblait en longeant le couloir obscur... où elle se retenait à la muraille humide, pour ne pas tomber.

Comme elle tremblait en frappant à cette porte.

— Entrez ! dit une voix, de l'intérieur.

C'était sa voix. Elle l'avait reconnue. Valentin était là !...

Elle voulut soulever le bras, tourner la clef dans la serrure et pousser la porte. Mais il fallait un peu de force pour les trois mouvements, et elle était faible, à cette heure, comme une enfant.

Elle étouffait.

— Entrez ! dit-on encore.

Puis tout à coup des pas se firent entendre... la porte s'ouvrit ; un flot de lumière enveloppa Gabrielle.

Et Valentin recula, les mains crispées sur son cœur, en retenant un cri.

— Gabrielle !... Gabrielle !...

La pauvre femme n'avait pas fait un pas.

Elle sentait qu'elle allait tomber, s'écrouler pour ainsi dire, et fermait les yeux.

Et lui, répétait avec violence :

— Gabrielle, malheureuse, que viens-tu faire ici !...

Elle joignit les mains :

— Ne m'insulte pas !... Ne me chasse pas ! Tu sauras tout !...

Alors elle se laissa glisser sur les genoux et se mit à pleurer, à sangloter bruyamment.

Gabrielle et Valentin ne s'étaient pas vus depuis un an, et ils se regardèrent un instant en silence, fort troublés.

Malgré la simplicité de ses vêtements de deuil, Gabrielle était d'une extrême élégance ; sa robe était de la meilleure faiseuse, moulant les perfections de sa taille fine... Son chapeau noir orné de jais rendait plus profonde la pâleur de son visage.

Valentin aussi avait changé.

Ce qui restait de l'enfant en lui avait disparu. Ses épaules s'étaient élargies.

Sous ses cheveux qu'il portait rejetés en arrière, son front semblait être devenu plus puissant.

Il travaillait. Gabrielle l'avait surpris au milieu de son travail.

Des livres, des papiers, des dessins encombraient un petit bureau d'acajou, au milieu de la pièce où jadis Gabrielle avait eu sa table à ouvrage : partout des livres de mécanique, de chimie, de science ; partout l'aspect de l'étude.

Valentin fit entrer la jeune femme, la fit asseoir, et resta debout devant elle, grave et triste.

— Gabrielle, dit-il, pourquoi êtes-vous venue ?... Ce n'est pas pour moi, et vous ne saviez pas me trouver ici... En outre, il ne peut rien y avoir de commun entre la marquise d'Argental et moi !... Vous vouliez sans doute visiter ce coin de Paris où vous avez passé des années dans la pauvreté... Vous vouliez comparer votre état présent à votre ancienne misère... Je vous laisse donc... Restez chez moi, Gabrielle, aussi longtemps qu'il vous plaira... Je sors... vous serez plus libre...

— C'est pour vous que je suis venue... vous vous trompez... mon ami... Et je vous en supplie,

ne m'accablez pas davantage, je suis si malheureuse !...

— Malheureuse ? Vous ? dit-il avec un méprisant sourire... N'avez-vous pas ce qu'il faut pour être heureuse ? La fortune, pour faire face à vos besoins de luxe ?... un nom illustre ?... un mari qui vous aime et que... vous adorez ?... Que vous manque-t-il ?...

Elle hocha tristement la tête, et doucement, très bas :

— Ne vous montrez pas trop cruel pour moi, Valentin... Tout à l'heure, vous pourriez vous en repentir !... Je ne mérite pas vos sarcasmes.

— Allons donc !... Ne jouez pas à la victime... Votre sort est envié !

— C'est qu'on ne le connaît pas...

— Votre mari ne vous aime-t-il plus ?... Après un an de mariage !

— Ecoutez, dit-elle — puisque aussi bien je vois qu'il faut tout vous dire, — je vais vous révéler un secret, celui de ma vie nouvelle, — et qui est presque un secret de mort !

— A quoi bon, et pourquoi cette subite confiance ?... Ne sommes-nous pas séparés éternellement ?... Quelque chose peut-il nous réunir désormais ?

— Ecoutez-moi, vous dis-je, vous me jugerez ensuite ; remarquez-vous que je suis en grand deuil ?... J'ai perdu mon père tout récemment... Sa mort me permet aujourd'hui de tout vous révéler... parce que, moi aussi, j'ai assez longtemps souffert, parce que j'ai assez du mépris que je devine en vous et que je ne mérite pas... Vous n'avez donc pas deviné, mon ami, que cet homme, ce marquis infâme, m'avait entourée de pièges si

habiles que je ne pouvais faire un pas sans y tomber ? Enlevée par lui, gardée par deux de ses complices, j'ai réussi à m'échapper, au péril de ma vie. Est-ce donc parce que je l'aimais, que je le fuyais ? Retombée entre ses mains, je voulus m'échapper de nouveau... Cette fois, il me tenait bien mieux que s'il m'avait mis des fers aux pieds... Il tenait ma volonté, commandait à mes yeux, à mes paroles, au plus indifférent de mes gestes, au plus vague de mes regards...

— Que dites-vous, Gabrielle ?... Comment cet homme avait-il pu acquérir pareille puissance sur vous-même ?

— Ah ! c'est bien simple, allez... Le marquis avait la confiance de mon père... Et le pauvre vieillard n'a jamais soupçonné quel jouet terrible il a été entre les mains de Norbert... la vie de mon père dépendait de mon silence, de mon obéissance passive à toutes les volontés du marquis... Si je fuyais, mon père était mort !... Si j'avertissais un ami, vous, Mourad, n'importe qui, c'était la mort de mon père... Et mon père était surveillé... deux hommes ne le quittaient ni le jour ni la nuit...

— Gabrielle, dites-vous vrai ? Cela est horrible !...

— Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je n'ai pu rien dire en cette atroce nuit où vous êtes venu pour me sauver ? Comprenez-vous pourquoi il m'a fallu faire l'odieux aveu d'un amour pour Norbert ?... Pourquoi il m'a fallu sauver la vie de cet homme de laquelle dépendait la vie de mon père ? Pourquoi j'ai été obligée de le défendre contre vous ?... Pourquoi, enfin, ce mariage a eu lieu ?... Pourquoi j'ai paru consentir, partout,

toujours, à la mairie, à l'église, devant les invités, pendant la fête, alors que j'avais soif de vengeance, et que mon cœur était brisé par votre abandon ?...

— Gabrielle, mon Dieu, que me dites-vous là !

— La vérité, je le jure... rien que la vérité.

— Alors, cet homme est un monstre... Il faut le livrer à la justice, aux tribunaux, au bagne dont il est digne !...

Elle eut un geste de colère et de découragement.

— Ah ! s'il ne fallait que le désigner du doigt ! quelle volupté j'aurais à le frapper ! Mais je ne le veux pas...

— Vous ne le voulez pas ? mérite-t-il donc quelque pitié ?

— Certes non. Le bagne même serait trop doux.

— Alors, pourquoi l'épargner ?

— Je ne l'épargne pas. Ecoutez encore. Supposez que je m'en remette à la justice du soin de punir. On me demandera des preuves. Quelles preuves donnerai-je ? Norbert est puissant. Il tient dans sa main la finance, la politique, la France entière. Demain il sera ministre. Que puis-je contre lui ? On me traitera de folle !... On ne m'écoutera même pas, et Norbert me fera enfermer dans un asile d'aliénées. Ah ! il est fort, vous dis-je... presque invulnérable... Il a du génie cet homme... le génie des grandes et des mauvaises choses... Je ne puis, de front, me heurter contre lui... Il me broierait et, avec moi, tous ceux qui m'aiment... Non, avertir la justice, c'est folie que d'y songer... Mais j'ai rêvé autre chose !...

— Parlez, Gabrielle... et si je puis donner ma vie pour vous...

— Si vous mourez pour moi, je mourrai avec vous, mon ami... car je n'ai jamais cessé de vous aimer et d'être digne de vous.

— Gabrielle !... dit-il transporté, ivre de joie...

Et, l'entourant de ses bras, il la serra contre son cœur... couvrit de baisers ses lèvres, ses yeux, son front, ses cheveux...

— Oui, je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! dit-elle avec une sorte d'emportement... Et je suis toujours libre de te le dire, vois-tu... parce que je suis toujours la Gabrielle que tu as connue ! Le marquis m'a épousée de force... il voulait ma fortune... il n'aura de moi jamais rien de plus !... Je t'aime, tu m'entends ?... Je n'aime que toi !...

— Gabrielle, Gabrielle, mon Dieu, que je suis heureux !

Mais elle l'éloigna doucement... voulant échapper aux ardeurs du jeune homme et recouvrer son sang-froid.

Elle resta un instant, oppressée, souriant vaguement.

Il s'était mis à ses genoux... et la contemplait, la dévorait des yeux et, sans un mot de plus, lui faisait comprendre qu'il était tout à elle, jusqu'à la mort !

— Voici pourquoi je suis venue, mon ami. Le temps presse. Mon mari et Rouquin, son complice, n'auront la jouissance tout entière de ma fortune que lorsqu'ils auront fait disparaître les autres héritiers. Ces héritiers, Rouquin vient de les découvrir. Leur vie est donc en danger. Je veux empêcher de nouveaux crimes. Je veux les sauver de mon mari. Ensuite viendra le châtiment.

— Je t'y aiderai, Gabrielle.

— J'avais compté sur toi. Une sœur de mon père, héritière comme moi, est morte. Mais elle a laissé un mari, elle a laissé deux fils. Où demeurent-ils ? Comment s'appellent-ils ? Je l'ignore. Rouquin le sait, lui. Norbert l'apprendra tout à l'heure. En les surveillant, nous en serons instruits nous-mêmes. En ne les quittant pas, nous préviendrons leurs projets. Tes amis Trompe-l'Œil et Auguste te sont toujours dévoués ?...

— Oui, comme à toi, Gabrielle, et ils vont être bien heureux d'apprendre que tu es toujours celle qu'ils ont connue... leur vie est à toi, comme la mienne... Je sais où les retrouver... Je cours me concerter avec eux. Auguste est sorti du cirque... il a fondé un petit gymnase rue Marcadet... Trompe-l'Œil ne l'a pas quitté et donne des leçons d'armes, et même de prestidigitation à ceux qui veulent... Ils sont à leur aise... ce qui est bien... mais en même temps, ils sont libres, ce qui est mieux...

— Va donc, mon ami. Je prierai Dieu pour vous!

Il lui tendit les bras. Elle s'y laissa tomber, et il l'étreignit longuement.

Puis elle le quitta, les yeux mouillés de larmes, ayant soudain un remords de hasarder ainsi pour elle la vie du jeune homme... cette vie souriante et intelligente devant laquelle s'ouvrait si largement l'avenir.

Valentin écrivit à son bienfaiteur Lehoussu, pour lui demander un congé de quelques jours qu'il était sûr d'obtenir, et aussitôt sortit pour aller s'entendre avec Trompe-l'Œil et Auguste.

Une heure après, les trois amis erraient, rue Lafayette, aux alentours de la maison habitée par Rouquin.

Ils n'étaient pas là depuis cinq minutes qu'ils voyaient arriver Norbert ; le marquis avait été rejoint par Louffard, et sans même passer rue de Grenelle, où il se fût aperçu que le billet de Rouquin avait disparu, Norbert était venu rue Lafayette ; Louffard connaissait le contenu du billet ; le marquis avait froncé les sourcils, et une angoisse lui étreignait le cœur... en apprenant que Rouquin était sur la trace des héritiers.

Il prévoyait de nouveaux forfaits... du sang répandu...

Il s'enfonçait de plus en plus dans la fange, dans la honte.

Et les crimes nouveaux étaient la fatale conséquence des crimes anciens.

Quel abîme d'ignominie dans lequel il roulait !...

Cependant il avait repris son masque d'indifférence lorsque Louffard l'introduisit auprès de Rouquin.

Même il souriait.

Les deux hommes s'enfermèrent.

L'entretien ne fut pas long.

Quand Norbert en sortit, il était d'une pâleur mortelle.

Ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux.

Cependant il souriait toujours. Mais, en descendant l'escalier, il chancelait un peu comme si une ivresse, — était-ce l'ivresse du sang ? — avait amolli ses jambes.

Que s'était-il passé entre eux ?

Il est inutile de le dire.

Les événements qui vont suivre et se précipiter le feront mieux comprendre.

XIX

Le marquis était venu à pied chez son complice, sans prendre la peine de passer par la rue de Grenelle. En sortant de chez Rouquin, il appela un fiacre et donna très bas, à l'oreille du cocher, l'adresse suivante :

— Quai de la Tournelle !... Et vingt francs de pourboire si j'y suis dans dix minutes !

Le cocher avait fait un bond sur son siège. La voiture partit au triple galop. Mais si vite qu'elle allât, elle était quand même suivie par un fiacre dans lequel venait de sauter Valentin, laissant Trompe-l'Œil et Auguste devant la maison de Rouquin. Et le pourboire promis au second valait celui du premier, car les deux citadines rivalisaient de vitesse, allant d'un train d'enfer.

Dix minutes se passèrent. On atteignit le quai de la Tournelle.

Norbert jeta un louis au cocher, et, sans écouter ses remerciements, s'élança dans l'allée d'une maison où nous avons vu, quelques jours auparavant, pénétrer André Sénéchal, Lydia et Rouquin lui-même.

Sans doute que le marquis, auquel Rouquin avait raconté comment il avait surpris le secret des Sénéchal, avait été mis au courant, par ce récit, des êtres de la maison, car il ne demanda

aucun renseignement au concierge, accouru à sa rencontre.

Il grimpa l'escalier et sonna violemment à la porte de l'appartement qui servait aux rendez-vous de Lydia et d'André.

Derrière la porte, un pas léger se fit entendre, mais on n'ouvrit pas...

On écoutait...

Alors Norbert frappa, disant, à voix basse :

— De grâce, ouvrez, ouvrez sans hésitation, il y va de votre vie !

La clef grinça dans la serrure et la porte s'entr'ouvrit.

André apparut, barrant le passage à Norbert, sans trouble, sans crainte, l'air résolu.

— Qui demandez-vous, monsieur, et que voulez-vous !... Vous vous trompez, sans doute ? En ce cas...

Mais le marquis, d'une voix précipitée, l'interrompait :

— Je ne me trompe pas si je parle à M. André Sénéchal.

— C'est bien moi, en effet, fit l'étudiant, surpris.

— Alors, laissez-moi entrer...

— Je ne suis pas ici chez moi, vous le savez peut-être...

— Raison de plus... oui, je le sais... je connais votre secret... je sais que vous attendez une jeune femme... que cette jeune femme est votre maîtresse... qu'elle va venir...

— Monsieur ! fit André.

— Ne craignez rien de moi et ne vous fâchez pas de m'entendre parler de la sorte. Je viens ici pour vous sauver la vie...

— Qui êtes-vous donc ?

— Mon nom vous importe peu... Ce qu'il importe que vous sachiez, c'est qu'un grand danger vous menace...

— Un danger ?... Lequel ?... D'où vient-il ?

— Un danger de mort...

— Expliquez-vous !... Suis-je seul menacé, ou une autre vie, plus précieuse que la mienne, est-elle aussi en péril ?...

— Je l'ignore, mais à coup sûr, vous, monsieur André Sénéchal, vous côtoyez un abîme...

Le jeune homme fit un geste d'impatience.

— Soyez plus explicite, encore une fois !

— Eh ! en aurais-je le temps ? Fuyez, monsieur, si vous tenez à votre vie... fuyez, n'attendez pas une minute, pas une seconde de plus... fuyez, au nom du ciel.

Et le marquis, dans une agitation extrême, joignait les mains.

Mais, chose bizarre, plus son sang-froid semblait l'abandonner, et plus André semblait recouvrer de calme et de présence d'esprit.

— Monsieur, dit-il, puisque vous connaissez mon secret, — je ne sais trop comment vous l'avez surpris, — vous ne devez pas ignorer que j'attends, ici même, quelqu'un...

— Je ne l'ignore pas...

— Dès lors, il ne m'est pas possible de fuir, et si quelque danger survient et menace, en même temps que moi, la personne que j'attends, je serais un lâche si je m'y dérobais...

— Je vous le dis, monsieur, c'est courir à une mort presque certaine ; un homme va venir, le mari de celle que vous aimez ; cet homme a tramé contre vous une intrigue funeste, vous ne lui

échapperez pas, et il vous frappera d'autant plus sûrement, qu'il n'est point jaloux, que son honneur, en cela n'est pas en jeu, et qu'il a, en vous frappant, un autre but...

— Je ne vous comprends pas... je le répète.

— Vous comprendrez plus tard. Fuyez d'abord!

— Non.

— Vous refusez ? C'est impossible !... C'est un acte de démence...

— Je refuse. Je veux bien croire au danger que vous me signalez, mais puisque je suis prévenu, le danger n'est plus à craindre...

Le marquis était en proie à une terrible angoisse.

— Monsieur, dit-il, vous ne cédez pas à la prière d'un inconnu ; si je vous disais qui je suis, peut-être alors devineriez-vous qu'il a fallu une cause bien grave pour que je vinsse moi-même vous arracher au péril dont je vous parle... Il est peu de monde, à Paris, qui ne connaisse mon nom... Jurez-moi de me garder le secret, et, quoi qu'il arrive, de ne révéler jamais à personne, sans ma permission, que j'ai essayé de vous sauver...

— Je vous le jure, fit André, troublé, cette fois, par l'inexplicable émotion de Norbert.

— Je suis le marquis Norbert d'Argental.

André fit un geste de surprise et s'inclina. Ce nom était populaire... Tout Paris parlait de cet homme...

— Me croyez-vous, maintenant, si je vous dis qu'il faut vous hâter de quitter cette maison... et que fuir n'est pas une lâcheté ? Ah ! n'essayez pas de déchiffrer cette énigme. Demain, un autre jour, plus tard, vous saurez tout... Aujourd'hui, il faut vous sauver.

— Mais Lydia... Lydia... que j'attends... qui va venir !...

— Elle ne court aucun danger... Du reste, je l'avertirai, comme je vous ai averti.

André hésitait...

Peut-être allait-il consentir à la fin, convaincu par les étranges et ardentes supplications du marquis ; mais, soudain, on entendit frapper à la porte quelques coups précipités. En même temps, la sonnette vibrait.

— Trop tard ! murmura Norbert, avec accablement.

André s'était précipité vers la porte.

Derrière, une voix haletante murmurait :

— André ! André !...

— C'est Lydia ! fit le jeune homme en se retournant vers le marquis. Il est trop tard, comme vous l'avez dit. Il arrivera ce qu'il plaira à Dieu!... Eloignez-vous, monsieur. Je ne veux pas que Lydia rougisse en voyant son secret connu d'un étranger.

— Veuillez me permettre de ne vous point quitter. Je me cacherai en quelque coin de cet appartement. Et je serai, de cette façon, prêt à vous venir en aide.

— Non, retirez-vous, monsieur.

— Je comprends vos scrupules et je vous obéis. Du moins, monsieur, prenez ce revolver et si vous êtes attaqué par l'homme qui sera ici dans un instant, défendez-vous. Ah ! défendez-vous sans crainte... car ce n'est pas un mari outragé qui vous demandera compte de son honneur... C'est un aventurier, un assassin vulgaire, qui en veut à votre vie pour arriver plus facilement à votre fortune.

— Ma fortune !... Hélas ! monsieur, comme vous vous trompez !

— Plus tard, plus tard vous saurez tout !

On frappait de nouveau à la porte. Et la même voix répétait plus haletante, plus angoissée :

— André, André, je t'entends... par grâce, ouvre-moi !

Le marquis s'était retiré discrètement, s'éloignant, par le corridor, au fond de l'appartement.

André ouvrit.

Lydia se précipita, affolée, dans ses bras.

— Je t'entendais causer... qui donc était là ?...

Le jeune homme avait eu le temps de cacher dans sa poche le revolver du marquis.

Il avait composé son visage, et c'était en souriant qu'il avait accueilli sa maîtresse.

Il feignit la surprise :

— Personne... Lydia... Vous vous trompez, ma chérie... Mais comme vous êtes pâle et défaite !... Vous êtes tremblante ! Qu'avez-vous ?... Que se passe-t-il donc ?...

— André, André, mon ami... ne restons pas ici un instant de plus... Mon mari sait tout... Il me suit... Comment a-t-il découvert notre secret ?... Quelle imprudence avons-nous faite ?... Je l'ignore... En venant tout à l'heure... par trois fois, j'ai vu sa voiture qui suivait la mienne... Alors, j'ai essayé de l'égarer... J'ai fait passer ma voiture par des rues qui me conduisaient je ne sais où, afin de le dépister... Ai-je réussi ?... Je n'ose le croire... Fuyons, mon ami, mon mari vous tuerait...

André la prit dans ses bras et la couvrit de baisers.

— Soit, dit-il, je ne veux pas t'exposer inutilement au danger de te trouver en face de ton mari... Allons-nous en, puisque tu le veux !... Toi, d'abord, la première !...

Ils se dirigèrent vers l'antichambre et ils allaient sortir, quand ils entendirent un bruit de pas dans l'escalier.

Quelqu'un, — c'était le pas solide d'un homme, — montant lentement, sans se presser, l'escalier...

André et Lydia s'arrêtèrent, retenant leur respiration.

La main d'André, tendue vers la porte, retomba...

Qui était celui-là, qui montait ?

Etait-ce un locataire ?

Etait-ce donc Rouquin ?

Tout à coup, l'homme se mit à fredonner tout en montant.

André se mit à rire.

— Tranquillise-toi, ma chérie... ce ne peut être lui...

Mais il n'ajouta pas un mot. Lydia, défaillante, se laissa aller sans force dans les bras de son amant...

— Tu te trompes, disait-elle... nous sommes perdus... c'est lui !

Et en même temps les pas s'approchaient de la porte et une clef s'introduisait dans la serrure...

Et l'homme ne cessait pas de chantonner !

Lydia, éperdue, répétait :

— C'est lui... Il s'est procuré une clef... nous sommes perdus !

Et recouvrant ses forces, prenant André dans ses bras, elle l'entraîna, l'emporta malgré lui, en

courant, jusqu'au fond de l'appartement, poussant les portes derrière elle.

Au salon, l'étudiant put se débarrasser de cette étreinte désespérée. Lydia s'effondra, le visage dans les mains, sur un canapé ; André se croisa les bras, se mit devant la jeune femme, pour la protéger de son corps, et attendit.

Derrière eux, toutes les portes se rouvraient et le même pas lent, mesuré, le pas d'un homme qui ne se pressait pas, sûr de lui, sans doute, sûr du châtiment, sûr de la vengeance, s'approchait toujours.

Enfin, l'homme apparut au salon, et s'arrêta.

C'était Rouquin.

Il n'était pas armé, — du moins, il ne portait pas d'arme apparente. Il regarda froidement, sans irritation, les deux amants.

Lydia s'était relevée, en le voyant, et le bravait.

Rouquin paraissait réfléchir. Mais ses réflexions ne furent pas de longue durée. Son œil dur s'arrêta sur André.

— Vous savez qui je suis, monsieur ? dit-il avec ironie.

— Je le sais et je me tiens à votre disposition.

— Un duel ? Merci. Vous savez également que cette femme étant ma femme, et vous étant son amant, j'ai le droit de vous tuer tous les deux, sans crainte de la loi ?

— Tuez-moi donc, monsieur, mais, du moins, épargnez-là, elle... Je vous jure qu'elle est innocente... Ma vie est peu de chose et, si en la prenant, votre vengeance est satisfaite, n'hésitez pas et tuez-moi.

— Ne voyez-vous pas que je n'ai point d'arme ?

— Qu'à cela ne tienne !

Et sur un fauteuil, près de Rouquin, André lança le revolver chargé que Norbert avait mis entre ses mains.

Le misérable haussa les épaules et ne se dérangea pas.

— J'ai mieux que cela, murmurait-il, j'ai un moyen aussi sûr et moins dangereux pour moi...

Il alla fermer la porte et revint.

— Causons ! dit-il.

Lydia, les dents serrées convulsivement, essayait vainement de parler. Elle était plus émue par le calme effrayant de son mari qu'elle ne l'eût été par sa colère. Que voulait-il ? Quelle infernale ruse avait-il préparée ?

Et machinalement, comme si elle prévoyait un danger suprême, elle regardait ce revolver abandonné sur ce fauteuil par André et méprisé par Rouquin. Ah ! si elle avait pu s'en approcher, le saisir ! Alors, plus rien à craindre de cet homme dont la vie eût été à sa merci !

Et lentement, de chaise en chaise, elle venait au fauteuil.

Rouquin ne prenait pas garde à ce manège...

— Monsieur, disait celui-ci en s'adressant à André, je ne vous ferai pas de reproches. Ce qui est fait est irrémédiable. Vous êtes l'amant de ma femme. Et non seulement je ne vous reprocherai pas votre conduite, mais je vais même essayer de vous rendre service en vous donnant sur celle que vous aimez des renseignements fort intéressants qui vous manquent sans doute.

André fit un mouvement et se tourna vers sa maîtresse.

Lydia était devenue horriblement pâle et tremblait sur ses jambes. Elle fut obligée de se retenir des deux mains à une chaise pour ne pas tomber. Ses yeux étaient effarés. Son visage portait l'empreinte de l'épouvante la plus atroce.

— Que va-t-il dire ? pensait-elle.

Mais sa pensée, il lui était impossible de l'exprimer à haute voix.

Rouquin reprenait, avec un imperceptible sourire :

— Il vous plaira sans doute d'entendre raconter ce qu'elle est, cette femme que vous aimez... Elle a dû s'entourer d'une ombre protectrice, et elle n'a point voulu vous prendre pour son confident. C'est une négligence que je veux réparer. Vous avez besoin de savoir qui vous aimez... et je vais tout vous dire...

André, de plus en plus ému, le cœur serré comme s'il avait prévu quelque inexprimable torture, regardait tour à tour et Rouquin et Lydia... L'angoisse de celle-ci ne lui échappait pas.

Cependant l'imminence du danger qu'elle courait, un danger plus terrible que la mort, puisqu'elle était menacée de voir révéler à cet enfant, qu'elle adorait, son infamie, sa honte, son crime, lui rendait quelque force.

Elle retrouva la parole. Ses lèvres se desserrèrent.

— Monsieur, balbutia-t-elle, monsieur, par pitié !

Mais Rouquin feignit de ne pas l'entendre. Alors, elle se précipita vers lui, suppliante, à genoux :

— Monsieur, dit-elle, tuez-moi, étouffez-moi, martyrisez-moi, mais ne lui dites rien à cet en-

fant, ce serait trop horrible, ne lui dites-rien... prenez plutôt ma vie... épargnez-le...

Rouquin la repoussa et elle alla rouler près du fauteuil sur lequel était toujours le revolver du marquis.

Elle resta là, les bras tendus, n'implorant plus, et ses larmes avaient cessé de couler comme arrêtées par une idée fixe qui s'était emparée d'elle tout à coup.

Rouquin poursuivait impitoyablement :

— Vous n'êtes, monsieur, que le troisième amour de Lydia. Elle a aimé un premier mari, d'abord, puis je la connus, je lui fis la cour et elle m'aima... Le mari vivait, et sa jalousie était un obstacle à nos épanchements... Les années qui ont passé ont adouci le caractère de Lydia. En ce temps-là elle était violente. Sa violence s'arrangeait mal des obstacles qui la séparaient de moi. Son irritation s'en accroissait chaque jour, et son amour devenait plus emporté, plus irraisonné, au fur et à mesure qu'entre elle et moi s'accumulaient les difficultés des rendez-vous... C'est alors que je vis germer peu à peu dans son esprit une idée qui m'épouvanta, contre laquelle j'essayai de réagir.

Lydia avait d'abord écouté, comme si elle n'avait pas compris.

Puis, peu à peu, elle avait relevé la tête, enfin, elle se redressa, s'avança de deux pas vers Rouquin :

— Tu mourras avant d'avoir tout dit ! fit-elle.

Et le canon du revolver alla toucher le front de son mari. Le geste avait été si brusque, l'attaque si prompte, que Rouquin rejeta le corps en arrière. Un moment il se crut perdu. Déjà Lydia ap-

puyait le doigt sur la détente. Déjà le chien se soulevait !... Moins d'une seconde encore, et c'en était fait du misérable...

Mais André s'était précipité vers la jeune femme, avait abaissé son bras, l'avait désarmée... malgré sa résistance, sa rage muette, sa folie désespérée... André, qui prévoyait quelque terrible aveu, la révélation de quelque drame dans le sang duquel peut-être se noierait son amour... André, si bouleversé par les premiers mots de Rouquin, par l'attitude épouvantée de Lydia, que, brisé par le suprême effort qu'il venait de faire, il tombait sur le canapé, témoin de tant de douces et charmantes scènes d'amour...

Les deux mains du jeune homme, crispées sur sa pauvre poitrine, disaient assez combien étaient grandes ses tortures.

La respiration sortait de sa gorge rauque et sifflante. Les pommettes des joues étaient d'un rouge sanglant. Les yeux restaient fermés. Un peu de sang lui vint au lèvres, et il l'essuya vivement avec son mouchoir.

Lydia, éperdue, affolée, le contemplait, sans oser faire un pas vers lui.

Rouquin, un pied sur le revolver tombé des mains d'André, considérait cette scène comme s'il eût été un spectateur indifférent.

D'une voix basse, Lydia murmura :

— Monsieur, vous voyez bien que vous allez le tuer, cet enfant, si vous dites un mot de plus !...

Rouquin ne répondit pas et se contenta de pincer les lèvres. Ce geste était plus éloquent que toutes les paroles. Il disait :

— J'y compte bien !

Lydia le comprit. Elle vit qu'elle était perdue, que l'amour de cet enfant, cet amour qui était comme une rénovation de sa vie, — allait se changer en dégoût, en horreur !...

Et s'abandonnant en désespérée à ce torrent qui l'emportait, elle appuya les doigts sur ses yeux et sur ses oreilles, pour ne plus rien voir, ni rien entendre de ce qui allait se passer et se dire !... étouffant ses sanglots et dérobant ses larmes...

André semblait redevenu un peu plus calme.

Il se retrouvait debout devant Rouquin.

— Monsieur, dit-il, vous avez raison de vouloir tout me dire, car je veux tout savoir !...

— Je me doutais bien que cette histoire piquerait votre curiosité, je vais donc la reprendre où je l'ai laissée... Puisque son premier mari la gênait, l'idée vint à Lydia de se débarrasser de lui !... Quoi de plus simple ! Vous rencontrez un obstacle sur votre chemin ? Vous l'écartez. Eh bien, monsieur, celle qui a su conquérir votre cœur, celle qui charmait vos rêves, celle qui emplissait de poésie votre jeunesse amoureuse, celle que vous aimiez, votre premier amour, peut-être, cette femme que vous voyez devant vous, n'osant plus lever les yeux, tant elle est abattue par l'horreur de son crime, cette femme, devinez-vous maintenant ce qu'elle est, ce qu'elle a fait ?

— Non, non, je ne veux rien deviner... murmurait André, les deux mains crispées sur son cœur... je veux savoir... Et c'est horrible, cela !

— Ce qu'elle est ?... Tout simplement une criminelle qui, si elle était livrée à la justice, irait droit à l'échafaud ou au bagne !... Demandez-lui donc de me démentir !

— Mon Dieu ! Mon Dieu !... soupira André.

— Ce qu'elle a fait ?... Elle a empoisonné son premier mari !!!

Et Rouquin, la face contractée, avait lancé ce mot comme un coup de poignard en plein cœur d'André... Et ce mot était tombé comme un venin mortel, sur ce cœur saignant.

André, trébuchant, se laissa glisser jusqu'à Lydia.

D'un geste farouche, il lui détacha les mains du visage et pendant un instant il la regarda en silence. Puis, d'une voix presque indistincte :

— Lydia ?... Il a menti cet homme ? Dis qu'il a menti !...

Elle n'eut pas à répondre. Tout en elle criait l'aveu de son crime. Tout criait qu'elle était coupable...

Alors André eut un rire de fou, fit au hasard quelques pas, chancelant, et s'abattit raide ; du sang, de ses lèvres, coulait doucement le long de son menton et sur son cou, frêle et blanc comme celui d'une fille.

La terrible tâche de Rouquin était terminée.

Il avait tué cet enfant.

Il n'avait pas eu besoin d'arme pour cela. Connaissant sa faiblesse, sa délicatesse extrême, connaissant la profondeur de son amour pour Lydia, il s'était dit qu'un mot suffirait pour broyer cet être à la vie chancelante.

Il avait froidement calculé et calculé à coup sûr, avec une intelligence de démon.

Il ne l'eût pas frappé plus sûrement, s'il lui avait appliqué sur le cœur le canon de ce revolver chargé dont Lydia le menaçait tout à l'heure.

Il ne l'eût pas frappé plus sûrement, si lentement, ligne à ligne, il lui avait, de sa main ro-

buste, enfoncé un poignard dans le cœur.

Il se retira donc, ainsi qu'il était venu, sans se hâter, et sans que la moindre émotion apparût sur son visage.

Qu'était devenu Norbert pendant cette scène ?

Conduit une heure auparavant par Louffard chez Rouquin, celui-ci ne lui avait pas caché son projet de se débarrasser du jeune Sénéchal. Il avait raconté à Norbert les rendez-vous de l'étudiant avec sa femme au quai de la Tournelle, et lui avait confié son projet ; mais Norbert avait cru à un assassinat, sous le couvert d'un flagrant délit, qui l'eût expliqué et excusé. Il s'attendait à une scène sanglante. C'était contre cette scène qu'il avait préparé André et en prévision d'une pareille attaque qu'il lui avait donné son revolver. Il ne pouvait prévoir la diabolique cruauté de son complice. Après l'arrivée de Lydia, et un peu rassuré maintenant, puisqu'il savait André prévenu, armé et sur ses gardes, Norbert était redescendu. Il se déroba, sur le quai, sous une porte cochère, et vit, par le côté opposé, arriver la voiture de Rouquin. Il le vit descendre de voiture, il le vit entrer dans la maison... disparaître...

Il sortit de sa cachette et se rapprocha. Il écoutait anxieusement. Comment se dénouerait ce drame ? Les minutes s'écoulaient. Aucun bruit. Aucune détonation. Que se passait-il ?

Et pendant qu'il attendait ainsi, machinalement, Norbert faisait un retour sur lui-même... Que de changements !... Il était devenu l'ennemi secret de Rouquin, de son complice ; son amour pour Gabrielle avait amolli son cœur, et, pour conquérir sa femme, il rêvait de réparer le mal qu'il avait fait.

Tout à coup, sur le seuil de la maison, reparut Rouquin.

Il ne semblait pas ému. On eût juré qu'il venait de rendre une visite. Il remonta dans sa voiture qui s'éloigna, passa le pont et disparut.

Norbert attendit encore. Il espérait voir descendre André, puis Lydia, mais il ne vit rien. Il fut pris d'inquiétude.

Peut-être allait-il rentrer, s'informer, quand il aperçut au fond d'un fiacre stationnant non loin de lui, deux yeux étincelants qui ne le perdaient pas de vue.

Le marquis tressaillit.

Il venait de reconnaître Valentin. Cette découverte lui rendit toute sa prudence.

S'il remontait chez André, s'il s'était passé là quelque scène sinistre, s'il y était mêlé, comment expliquerait-il sa présence ? Mieux valait disparaître.

Il avait fait tout ce qu'il avait pu pour sauver André.

Ou, à cette heure, André avait la vie sauve, ou le crime était consommé.

Des deux parts, l'intervention du marquis était inutile.

Il le comprit, regagna sa voiture laissée à quelque distance et, grâce à un second louis jeté au cocher, le fiacre disparut avec la rapidité d'un éclair.

Revenons à Lydia et à André.

Le malheureux gisait étendu.

Lydia, elle-même, presque sans vie, resta longtemps ensevelie dans une sorte de torpeur léthargique.

Un lourd silence, un silence de mort, que ne

troublait même pas le soupir de l'un ou de l'autre, régnait dans cette chambre autour de ces deux abandonnés.

A la fin, Lydia parut se réveiller.

Elle se releva.

Elle avait le visage d'une folle, les yeux rouges et le regard éperdu.

Elle se traîna sur les genoux, jusque là où était son amant, et s'asseyant sur le plancher, elle passa un bras sous sa tête, et le soulevant doucement, comme elle l'eût fait d'un tout petit enfant, elle le mit sur ses genoux.

Et comme la tête ballottante, se renversait en arrière, elle l'appuya contre son cœur.

Ainsi dans cette posture, infiniment désolée, mais ne trouvant plus de larmes, elle regardait l'enfant évanoui, cet enfant dont l'amour lui avait rendu un peu du respect d'elle-même, cet enfant dont on venait de lui ravir l'âme !

Elle se pencha pour lui mettre un baiser sur le front, mais s'arrêta, comme si cela avait été une profanation.

Elle se contenta, du coin brodé de son mouchoir, d'essuyer le sang qui était venu aux lèvres et rougissait le cou, comme d'une blessure.

— André, murmurait-elle, mon enfant chéri, pardon, pardon du mal qu'on vient de te faire... André, reviens à toi, ne reste pas ainsi, regarde-moi...

Mais André n'entendait pas, et ne pouvait obéir. Il semblait mort, ainsi abandonné sans mouvement sur les genoux de la jeune femme... les bras pendants, les mains blanches comme de la cire.

Elle se pencha sur lui, le considéra de très

près... aucun souffle ne sortait de la bouche du jeune homme aucune respiration, si légère qu'elle fût, ne vint caresser son visage.

Il paraissait vraiment mort.

Cette idée, qu'elle tenait dans ses bras un cadavre, lui vint à l'esprit et lui fit passer un frisson dans les épaules.

— Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible ! murmura-t-elle.

Et, réunissant toutes ses forces, elle réussit à asseoir le jeune homme sur le canapé.

Elle l'appela de nouveau :

— André ! André ! parle-moi, réponds-moi, ouvre tes yeux et reconnais-moi !... André, ne crois pas ce qu'a dit cet homme... Le crime vient de lui, plus que de moi... ô mon André, que faut-il donc te dire pour te rappeler à la vie ?...

Et elle lui embrassait les mains.

Et ses doigts tremblants erraient le long de ses joues et dans ses cheveux.

Mais ni les caresses, ni les supplications passionnées ne réussissaient.

André restait inanimé.

Alors elle se recula, prise d'épouvante.

L'horreur la glaçait, l'horreur de ce tête-à-tête avec son amant, mort à cause d'elle, mort en apprenant son crime...

Elle avait cru à un évanouissement... Etait-ce donc vrai qu'il fût mort ? Elle eut un grand cri :

— André ! André ! Réponds-moi !...

Mais cette jolie bouche pâlie, dont les paroles avaient été si tendres, et les baisers si doux, semblait fermée à jamais..., à jamais silencieuse...

Lydia se mit à marcher comme une folle dans le salon, avec de grands gestes d'insensée...

Elle sanglotait nerveusement, mais sans verser de larmes.

Et une sorte d'imprécation s'échappait de ses lèvres :

— Mon Dieu, disait-elle en un flot de paroles entrecoupées et avec une énergie sauvage, vous n'êtes pas injuste, vous êtes un Dieu de bonté et d'indulgence infinies... Eh bien ! mon Dieu ! pourquoi frappez-vous cet innocent et non pas moi qui suis coupable ?... Lui n'a jamais fait de mal... Ne le laissez pas mourir, mon Dieu !... J'ai confiance en vous, en votre pouvoir, en votre justice... J'ai commis un grand crime... le châtiment des hommes ne m'a pas atteinte mais le vôtre ne peut m'atteindre dans cet enfant... Je l'aime, ô mon Dieu, je l'ai aimé d'un amour qui ne peut attirer votre colère... car il est chaste. Ne le faites point, par sa mort, servir à votre vengeance. Ne soyez pas le Dieu des sombres et inexorables colères !... Laissez-le vivre... ne serai-je pas assez punie par sa douleur, son mépris ?... Sa mort ajouterait-elle à ma souffrance, ô mon Dieu ?...

Et enfin, vaincue par l'excès même de son désespoir, ses sanglots nerveux cessèrent et des torrents de larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux.

Elle revint à André toujours privé de sentiment.

— Peut-être n'est-il pas mort, murmura-t-elle... Et rien, rien ici, dans cet appartement maudit... pas même un peu d'eau pour lui rafraîchir le front et le rappeler à la vie. Oh ! comme je donnerais mon sang — et ce n'est pas une vaine parole, — pour obtenir de lui un regard, fût-ce même un regard d'horreur !!

Et la malheureuse se tordait les bras, en proie à une exaltation voisine de la folie.

— Un médecin, dit-elle... Un médecin le sauverait peut-être... Mais ce médecin, il le faudrait tout de suite... Où le trouver?... Et que lui dire?... que faire ?...

Elle s'arrêta soudain, le regard ardemment fixé sur André.

Il venait de faire un mouvement.

Elle avait entendu un soupir léger... à peine perceptible...

— Il vit !... Il vit !... O mon Dieu, auriez-vous eu pitié de moi ?...

Elle se précipita hors de l'appartement, et allait descendre l'escalier lorsqu'elle fut arrêtée par un jeune homme qui montait et qui lui barra le passage... C'était Valentin.

— Monsieur, dit-elle... de quel droit ?...

— Deux mots, avant tout, fit Valentin d'une voix brève... Il est venu tout à l'heure ici deux hommes... l'un le marquis Norbert d'Argental...

— Je l'ignore. Je ne le connais pas.

— L'autre s'appelle Rouquin... et vous êtes sa femme.

— C'est vrai.

— Quand ces deux hommes se réunissent, c'est pour commettre un crime... Je veux savoir quel crime s'est commis ici... Vous voulez fuir... Rentrez ! Précédez-moi !

Et la prenant par les épaules, il la repoussa. Mais elle se débattit, épouvantée, répétant des mots entrecoupés, toujours les mêmes, avec un entêtement farouche :

— Non, laissez-moi... Il faut un médecin... un

médecin, tout de suite... il se meurt... Un médecin !

Elle obéissait, malgré elle, à l'impulsion de Valentin. Elle ne réfléchissait pas. Elle ne se demandait pas quel était ce jeune homme, ce qu'il voulait, comment il avait pénétré, à demi, le mystérieux drame qui venait de se passer.

— Un médecin, disait-elle, un médecin !

Valentin, au premier regard qu'il jeta sur André, comprit que cet enfant se mourait et que ce qu'il fallait, avant tout, c'était ce médecin que réclamait Lydia.

Il désigna du doigt le moribond.

— Il y a un crime, n'est-ce pas ?

— Oui, dit-elle, farouche, les yeux brillants de haine, et un crime d'autant plus horrible qu'on n'a eu besoin, pour l'accomplir, ni de poignard, ni de poison.

— Et l'assassin ?... Ne l'avais-je pas deviné ?...

— Ah ! qui que vous soyez, ami ou ennemi, je vous le livre... L'assassin, vous l'avez nommé tout à l'heure. C'est mon mari. Mais par grâce, monsieur, n'exigez pas de moi plus d'explications. Songeons à cet enfant, d'abord. Il sera temps, plus tard, pour vous, de tout apprendre... Un médecin, monsieur, il faut un médecin !

— Allez donc en chercher un. En attendant, je tâcherai de rappeler ce pauvre garçon à la vie...

— Oh ! que vous êtes bon, monsieur, soyez béni...

Et elle partit en courant pendant que Valentin, prenant André dans ses bras, le redressait, l'appuyait doucement contre le canapé, déboutonnait le col de sa chemise et le gilet, et, l'oreille appuyée contre ce cœur qui venait de se briser, essayait

d'y surprendre quelque dernier et faible battement.

Il rôda ensuite par l'appartement, cherchant un peau d'eau et n'en trouvant pas. Il descendit alors chez le concierge. Le digne homme était fort effaré, Lydia venait de passer près de lui en courant, lui demandant l'adresse d'un médecin, proférant des mots qui lui firent comprendre qu'un drame se passait dans ce logement inhabité devenu depuis peu un rendez-vous d'amour.

A la première parole de Valentin demandant de l'eau, il voulut entrer en conversation, mais le moment était assez mal choisi et Valentin, ayant trouvé ce qu'il désirait, se hâta de remonter l'escalier, oubliant de répondre.

Revenu auprès d'André, il trempa son mouchoir dans le vase plein d'eau fraîche qu'il avait apporté, et humecta le front du jeune homme, son visage, sa bouche, son cou, ses mains et ses poignets.

André, au bout d'un certain temps, poussa un soupir.

Mais il n'ouvrit pas les yeux.

La syncope continuait.

Seulement, la blessure intérieure, produite par un déchirement, sous la parole terrible de Rouquin, semblait s'être momentanément cicatrisée, car le sang n'arrivait plus aux lèvres.

Depuis un quart d'heure déjà, Lydia était partie, et elle ne revenait pas.

Il était évident, s'il n'était pas trop tard déjà, que si le médecin n'intervenait pas, si de premiers soins n'étaient pas donnés au moribond, c'était la mort, pour lui, certaine et à bref délai, il ne sortirait même pas de sa syncope.

Lydia n'avait voulu s'en remettre à aucun autre du soin de ramener un médecin.

Le concierge, avec force interrogations et exclamations, lui avait indiqué le plus voisin du quai de la Tournelle : c'était un vieux praticien très connu, nommé Lombard, qui demeurait à quelques pas du quai, dans la rue des Bernardins.

Les différents événements que nous venons de raconter avaient pris toute l'après-midi.

Il était près de six heures quand Lydia quitta la maison du quai de la Tournelle.

Trouverait-elle le docteur chez lui ?

C'est en tremblant qu'elle sonna.

Un valet de chambre vint ouvrir. Lydia tremblait de plus en plus en lui parlant.

Le docteur était chez lui. Elle respira. On la fit entrer dans un salon... Et là, le valet de chambre lui dit :

— Monsieur vient de rentrer, harassé par une journée de courses... Il s'est mis à table... Veuillez l'attendre...

L'attendre? Mais c'était la mort d'André !!! Attendre, mais autant eût valu achever le malade, en l'étranglant.

— Dites à votre maître, oh ! dites-lui que cela presse... que c'est un accident... que la vie d'un jeune homme dépend de sa promptitude... que déjà l'on a trop attendu !...

Le valet eut un geste qui signifiait :

— Je doute que je puisse convaincre mon maître.

Cependant il sortit avec empressemnt, pour obéir à la prière de Lydia.

Il revint presque aussitôt.

— Monsieur vous prie de patienter... il est

désolé, mais il ne sera pas longtemps...

Lydia pâlit : un moment elle eut la pensée de s'enfuir, de sonner chez un autre. Mais chez qui ? il fallait d'abord qu'elle s'enquît d'une adresse, puis qu'elle y courût. Tout cela était une perte de temps. Et rien ne lui prouvait qu'elle rencontrerait un médecin, et qu'elle ne serait pas obligée de chercher ailleurs !...

Elle resta. La valet avait disparu.

Les minutes s'écoulèrent.

Le salon où elle se trouvait communiquait avec la salle à manger.

Le docteur était veuf et sans famille. Il dînait seul, ce soir-là.

Elle entendait le bruit des assiettes et des fourchettes. Et tous ces détails vulgaires, auxquels elle n'eût point prêté d'attention en toute autre circonstance, la frappaient comme autant de blessures.

Il ne se pressait guère, cet homme !... Vraiment, ne comprenait-il donc point par quelles angoisses elle passait ?... Ne pouvait-il abréger son repas ?... N'était-ce pas presque un crime qu'une pareille indifférence ?...

A la fin, elle n'y tint plus... Elle ouvrit la porte et fit irruption dans la salle à manger.

En la voyant entrer, le médecin surpris, se souleva de sa chaise, puis se rassit sans la saluer.

— Eh bien, madame, eh bien ? fit-il surpris, interloqué.

— Oh ! monsieur, dit-elle, mais il se meurt ! il se meurt !...

Le vieux savant haussa imperceptiblement les épaules.

Il était, de longue date, habitué à ces sortes de scènes et sa sensibilité était émoussée.

Il ne répondit pas, se contenta d'indiquer un siège, du bout de sa fourchette, et continua de manger.

Et comme, sans plus parler, mais les mains jointes, elle l'implorait, il dit, la bouche pleine :

— J'ai fini... J'ai fini... une minute seulement.

Il arrivait à la fin de son dîner, en effet ; mais cette fin, comme elle fut longue, si longue qu'il semblait à Lydia qu'il l'allongeait à plaisir !...

On lui servit du fromage. Puis ce fut le tour des fruits. Il était doué d'un vigoureux appétit.

Il y avait près de lui une vieille bouteille poudreuse que le valet de chambre avait débouchée avec des soins presque maternels. Le docteur Lombard s'en versa deux verres qu'il but lentement, très lentement, avec une volupté de gourmet.

Enfin, ce fut fini. Du moins Lydia le croyait, mais non.

Le docteur prenait du café le soir. Il le huma à petites gorgées, parce qu'il était brûlant, ensuite avala prestement un demi-verre de fine champagne que dorait, dans sa bouteille à col élancé, la lumière de la lampe suspendue.

Après quoi, il s'essuya soigneusement la bouche et se leva.

Déjà Lydia était à la porte, le regardant, se demandant si elle ne se jetterait pas sur cet homme et ne l'entraînerait pas de force...

— Je vous suis ! dit-il.

Et ayant mis son pardessus, s'étant coiffé, ayant cherché sa canne, il alluma une cigarette et allégrement :

— Allons ! Est-ce loin ?

— Oh ! monsieur, à cinq minutes, sur le quai de la Tournelle.

— Tant pis ! tant pis !... J'aime à marcher, après mes repas.

Et ils descendirent. Il ne fallait pas plus de cinq minutes, en effet. Le docteur n'eut que le temps d'achever sa cigarette.

L'indifférence du médecin avait révolté Lydia.

Il faut dire cependant, à la louange du vieux praticien, qu'aussitôt dans la chambre où gisait André, le devoir professionnel l'emporta sur toute autre préoccupation ; il n'y eut plus chez lui que le dévouement machinal et froid du médecin, en dehors de tout intérêt et de toute compassion.

Valentin l'aida à découvrir le haut du corps d'André. Le docteur appuya son oreille contre la poitrine, d'abord, puis contre le cœur, puis dans le dos.

Lydia ne perdait pas un de ses mouvements et n'osait plus respirer, tant était grande sa détresse, tant elle craignait ce qu'il allait dire, après cet examen.

Quant à Valentin, il était pris de pitié pour ce jeune homme, presque de son âge, qu'il ne connaissait pas, mais vers lequel il se sentait attiré d'instinct...

Celui-là n'était-il pas victime, comme Gabrielle ? Car Valentin ne pouvait douter que ce ne fût là un des héritiers de cette fortune colossale convoitée par Norbert et Rouquin ?

Celui-là ne venait-il pas de tomber, frappé par la main audacieuse et puissante qui s'était appesantie si lourdement sur la vie de Gabrielle ?

L'examen du docteur fut long et silencieux.

Quand il se redressa, il regarda alternativement Valentin et Lydia et, sans autre émotion :

— Vous êtes parents de ce jeune homme ?

— Ses amis ! fit Lydia d'une voix basse et tremblante.

— Eh bien ! je vous conseille d'avertir ses parents, s'il en a... Je ne pense pas qu'il passe la nuit... Et, s'il la passe, je ne crois pas qu'il verra demain le soleil se coucher...

Lydia éleva les mains au-dessus de son front, dans cette posture que certains peintres ont donnée à la Madeleine repentante et elle ne dit que ces mots, en roulant aux pieds de Valentin :

— Mon Dieu, votre punition est terrible !!!

XX

Il fallut transporter André hors de cette maison fatale où il venait d'être frappé mortellement.

Dans cet appartement nu, qui, jamais, ou presque jamais, ne recevait ses locataires, il n'y avait rien pour le soigner : ni eau pour le rafraîchir, ni linge pour le laver, ni verre pour le faire boire, ni draps au lit pour le coucher.

Le docteur Lombard avait bien vite compris la situation délicate de Lydia.

Il avait demandé :

— Savez-vous où demeurent les parents de ce jeune homme ?

— Rue Bleue, n° 11.

— Eh bien, faites appeler une voiture et transportez-le doucement chez lui. Là, du moins, il pourra mourir en paix. Surtout, que la voiture aille au pas. Un brusque mouvement pourrait amener chez cet enfant une seconde hémorragie intérieure qui l'étoufferait. Et vous croiriez encore tenir un être vivant que vous n'auriez plus dans vos bras qu'un cadavre.

Et le bonhomme, comme s'il se repentait de la compassion que laissaient entrevoir ses paroles :

— Du reste, un peu plus tôt, un peu plus tard !!!

Et il était parti, sans même saluer.

— Oh ! monsieur, dit Lydia à Valentin en joi-

gnant les mains, — mais sans pleurer, car la sources des larmes était tarie, — vous que je ne connais pas, mais qui semblez prendre en pitié ce malheureux, ne m'abandonnez pas... Aidez-moi à le sauver, si c'est encore possible...

— Je ne vous quitterai pas, madame ! dit Valentin. Il y a eu ici un crime que je n'ai pu empêcher ; j'essayerai du moins de rendre la vie à la victime, si Dieu le permet.

— Oh ! Dieu le voudra, monsieur, n'en doutez pas !

Valentin retint un geste de découragement. Il ne croyait pas.

Il descendit aussitôt en courant pour aller chercher une voiture.

Le fiacre qui l'avait amené était à quelque distance.

Il fit signe au cocher d'approcher.

Le cocher obéit. Valentin remonta.

Alors, aidé de Lydia, qui soutenait la tête d'André, il redescendit, emportant ce frêle corps, si délicat et si féminin qu'il ne pesait pas plus que celui d'une fillette.

Il entra dans le fiacre, suivi par la jeune femme qui prit place devant lui, et André fut maintenu par tous les deux.

Valentin avait recommandé au cocher d'aller au pas. C'est pourquoi ils mirent près d'une heure pour se rendre du quai de la Tournelle à la rue Bleue. Là, Lydia retrouva des larmes. Elle allait être obligée de quitter cet enfant pour lequel elle eût donné sa vie. Elle n'osait aller plus loin, ni se retrouver devant le père d'André. Que lui dire, en effet ? Quelles explications lui donner ? Elle dit son embarras à Valentin. Et celui-ci la vit

si triste qu'il essaya de lui rendre un peu de courage.

— Laissez-moi le soin de voir les parents de ce jeune homme. J'inventerai quelque histoire. Je dirai, par exemple, qu'il s'est trouvé mal dans la rue... Et cependant ne leur devrais-je pas la vérité tout entière ?... Vous n'avez vu là qu'une vengeance de votre mari, madame... Vous vous trompez... C'est plus qu'une vengeance, c'est un crime.

— Un crime !... Ah ! lui qui a fait de moi une misérable est capable de toutes les ignominies ?... Je vous crois, hélas !

Et son regard anxieux interrogeait Valentin.

Celui-ci allait peut-être tout dire, parler à Lydia de cette fortune dont le jeune homme était l'un des héritiers, et que convoitaient Rouquin et Norbert, mais il se retint.

Ce secret n'était pas le sien.

Et puis, il avait une dernière crainte, vague, indéfinie.

Cette femme, si franche dans son désespoir, n'était-elle pas une abominable comédienne ? Ne lui tendait-elle pas un piège ? Ne le trompait-elle point ?

Il se tut.

Elle comprit sans doute, car elle poussa un profond soupir et baissa sur sa poitrine son front chargé d'angoisses.

— Et vous, madame, qu'allez-vous devenir ?

— Que m'importe ?

Et elle haussa les épaules.

Si André mourait, elle avait la ferme intention de ne lui point survivre.

— Pardonnez-moi d'avoir été peut-être indiscret,

dit Valentin d'une voix douce, et cependant, permettez-moi d'insister.

— Hélas ! monsieur, sais-je où reposer ma tête ?

— Et justement, voilà pourquoi je vous fais cette question. Vous ne songez pas à rentrer... chez votre mari ?

Elle eut un geste d'horreur et d'épouvante.

— Jamais !

— Et comme je vois le vif attachement que vous portez à cet enfant, comment ferai-je pour vous donner de ses nouvelles ?...

— Oh ! monsieur, que je vous remercie d'avoir songé à cela ! Je viendrai tous les jours, tous les jours et plusieurs fois par jour chercher de ses nouvelles... Ah ! si je pouvais rester auprès de lui et ne le point quitter... peut-être le sauverais-je ?

— Et s'il revient à la vie... s'il reprend connaissance... si, avant de mourir, il veut vous parler... où vous trouverai-je ?

Lydia essuya ses yeux...

La voiture arrivait rue Bleue...

La pauvre femme se pencha à la portière, puis :

— Tenez, dit-elle, dans cette maison, presque en face de celle où vous allez entrer, je louerai une chambre. C'est là que je serai, priant Dieu. Vous m'y trouverez, à quelque heure que ce soit.

Ils arrivaient au numéro 11. Alors, très vite, elle ajouta

— Vous allez transporter André, n'est-ce pas ? Puis vous enverrez chercher de nouveau un médecin ?... Puis vous demanderez son père, s'il n'est pas chez lui ?... Eh bien, je ne veux pas m'éloigner. Pendant ce temps, je resterai cachée dans cette voiture, les stores baissés, et je vous

supplie, monsieur, je vous en supplie par tout ce que vous avez de cher, lorsque le médecin sera parti, revenez me dire ce qui se passe... ce qu'il faut craindre... ce qu'il faut espérer...

— Je vous le promets, dit Valentin, ému.

Il n'avait plus de doute, cette fois.

C'étaient bien de vraies larmes, ces larmes qu'il voyait couler !... C'était bien le cœur qui dictait ses troublantes paroles et faisait trembler ses mains !...

Avec l'aide du concierge de la maison très effaré de retrouver son jeune locataire en cet état, Valentin transporta hors du fiacre André toujours évanoui.

Lydia avait rabaissé son voile sur son visage et se dissimulait au fond de la voiture ; les curieux s'amassaient, mais André disparut dans l'escalier ; la rue Bleue redevint tranquille.

Tout en montant, et pendant que des locataires qui, des fenêtres, avaient, vu ce qui se passait, accouraient sur les carrés pour distinguer de plus près ce lugubre cortège, le concierge disait :

— Il n'y a personne chez les Sénéchal... il n'y a que la vieille bonne Marguerite... Le père Sénéchal, qui est employé à la banque Terrenoire, boulevard Haussmann, n'est pas encore rentré...

— Nous l'enverrons chercher, dit Valentin.

— Quel malheur que M. Georges, le frère de M. André ne soit pas à Paris, lui qu'on dit si habile médecin, quoique tout jeune... Il guérirait M. André, peut-être. Et si vous saviez, monsieur, comme ils s'aiment, ces deux jeunes gens. Si M. André meurt, quand M. Georges reviendra, il est capable d'en devenir fou... Mais ça n'est pas

grave, n'est-ce pas ? Est-ce que vous vous y connaissez ?

Valentin fit un signe négatif.

Le concierge s'arrêta et, reposant doucement sur la dernière marche de l'escalier les jambes du moribond, pendant que Valentin continuait de le soutenir dans ses bras, il alla sonner à une porte.

Ils étaient arrivés.

Une bonne vint ouvrir.

La vieille Marguerite était chez les Sénéchal depuis vingt ans. Elle avait élevé Georges, elle avait élevé André. Elle les considérait un peu comme ses enfants.

A la vue d'André inanimé, elle poussa un grand cri, se précipita sur lui et lui entoura la tête de ses deux bras.

Puis, en chancelant, sans demander d'explications, elle rentra et alla préparer le lit de celui qu'elle appelait son enfant.

— Et Monsieur qui ne rentre pas ! murmurait-elle. Mon Dieu, quel malheur !...

En bas, Lydia attendait, dans une anxiété terrible.

Une heure se passa ainsi.

Elle avait vu passer Valentin.

Elle l'avait vu revenir, accompagné d'un inconnu.

Elle attendit encore, ne vivant plus, comprimant de ses deux mains fermées les palpitations de son cœur.

Puis, Valentin reparut encore et s'approcha d'elle.

— Hélas ! dit-il, le médecin est là...

— Eh bien ? fit-elle haletante.

— Il n'a fait que confirmer ce que l'autre avait dit...

— Ainsi, plus d'espoir ?

— Je n'ose plus vous dire d'espérer.

Elle resta quelques secondes silencieuse, puis poussa un profond soupir, et prenant la main que Valentin lui tendait :

— Adieu, merci, je vous serai éternellement reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour lui !... Je ne m'éloigne pas... Je vais où je vous ai dit... Ne me laissez ignorer rien de ce qui se passera... Je veux tout savoir... même le dénouement... si terrible qu'il soit...

— De nouveau je vous le promets, car je ne quitterai pas André... du moins jusqu'à ce que M. Sénéchal soit rentré.

Et Valentin alla reprendre, auprès du lit d'André, la place que lui assignait autant sa compassion pour cette victime que son amour et son dévouement pour Gabrielle.

André restait plongé dans son évanouissement. Les efforts du médecin restaient infructueux. Cependant l'enfant vivait, le cœur battait. Mais le médecin hochait la tête. Evidemment, il n'avait aucun espoir.

Valentin avait prié Marguerite de lui donner une plume, du papier et de l'encre. Et il s'était mis à écrire à Gabrielle pour lui apprendre les événements de cette après-midi.

Sa lettre finie, il descendit, la confia à un commissionnaire, avec ordre de ne la remettre qu'à la marquise elle-même, et rentra.

M. Sénéchal, qu'on avait envoyé chercher depuis plus de deux heures, n'était pas encore de retour.

Et Marguerite, superstitieuse, murmurait :

— Un malheur n'arrive jamais seul !

Gabrielle était seule quand on lui remit cette lettre. Elle reconnut l'écriture de Valentin et tressaillit. Qu'allait-elle apprendre ?... Un instant elle eut peur de lire. S'il y avait là quelque nouveau crime, ne ferait-elle pas mieux d'ignorer ?...

Mais cette hésitation fut de courte durée.

La lettre était longue et pourtant Gabrielle la parcourut, pour ainsi dire, d'un coup d'œil et elle la laissa tomber, devenue toute blanche et les yeux comme agrandis.

— Mon Dieu, dit-elle, qui donc punira cet homme ?

Valentin ne pouvait raconter, dans la lettre, que ce qu'il avait vu, que ce qu'il avait deviné...

Il disait qu'ayant suivi Norbert, il était arrivé au quai de la Tournelle. Là, Norbert était monté, d'abord, puis Rouquin. Norbert était redescendu et d'en bas avait guetté le départ de son complice.

Tous deux s'étaient éloignés ensuite, sans se parler, sans paraître se connaître, chacun allant de son côté.

Valentin racontait comment il avait deviné qu'il se tramait là quelque sinistre intrigue, comment il était arrivé trop tard auprès d'un jeune homme qui, sans blessure apparente, semblait pourtant se mourir.

A quelques mots de Lydia, il avait cru comprendre qu'il ne s'était pas trompé et qu'il y avait eu un crime...

Lequel ?... Il ne le savait !... Comment s'était-il accompli ?...

André seul pouvait le dire, ou Lydia.

André ne pouvait répondre.

Quant à Lydia, elle le dirait sans doute, mais elle était si accablée, que Valentin avait remis à plus tard les questions qu'il brûlait de lui poser.

Valentin terminait sa lettre en donnant à Gabrielle tous les renseignements qu'il avait recueillis sur la famille Sénéchal. Et ces renseignements étaient complets, car il avait interrogé adroitement Marguerite et avait appris d'elle tout ce qu'il voulait savoir.

Pour Gabrielle, après la lecture de cette lettre, comme pour Valentin, du reste, il n'y eut pas un seul doute : Rouquin et le marquis avait juré l'extermination de cette famille et c'était par André, par le plus faible, qu'ils avaient commencé.

Le crime était visible, peu importait à Gabrielle de savoir comment il avait été commis.

Elle resta longtemps dans un anéantissement absolu.

Femme d'un assassin, il lui semblait que, par son impuissance à les empêcher, elle devenait complice de tous ces crimes.

Elle eut, durant quelques minutes, une hallucination pendant laquelle elle vit distinctement du sang sur ses mains et des cadavres autour d'elle.

Quel parti prendre ? Pouvait-elle rester plus longtemps auprès de cet homme ainsi souillé de crimes ?

Elle eut l'idée de fuir.

Fuir, c'était se déshonorer aux yeux du monde, qui ne connaissait pas sa triste histoire. Mais elle restait insensible à ce déshonneur, elle avait sa dignité pour elle, son respect d'elle-même et sa conscience.

Une autre considération la retenait.

Si elle fuyait, elle abandonnait sa vengeance.

Et sa vengeance, n'était-elle pas là, sous sa main, puisqu'elle pouvait à sa guise déchirer et broyer le cœur de cet homme ?

Cependant, n'était-ce pas être coupable que de laisser s'accomplir ces crimes et puisqu'elle n'était pas de force à lutter contre son mari allié à Rouquin, son devoir ne lui commandait-il pas d'avertir la Préfecture de police ?

Mais chaque fois que cette idée lui venait, toujours la même réflexion la calmait brusquement.

Quelles preuves donnerait-elle ?...

Un nouveau crime venait d'être commis... Un enfant se mourait... Mais de quoi mourait-il ?

Elle était épouvantée quelquefois, en pensant à l'effroyable prudence de Norbert et de Rouquin.

Ils avaient tout prévu et ne laissaient derrière eux rien qui les accusât ou les inquiétât.

Cependant, en l'affolement de son esprit, c'était sa suprême ressource, il lui semblait que quelques mots jetés à la Sûreté préviendraient peut-être d'autres attentats.

Une enquête serait ouverte. Si elle aboutissait, c'était au milieu d'un atroce scandale qu'allaient s'effondrer Norbert et sa fortune. Ce scandale rejaillirait sur elle, mais elle l'attendrait impassible, comptant bien que la pitié publique saurait découvrir en elle la victime et la protégerait.

Si l'enquête n'aboutissait pas, du moins, il arriverait peut-être que la police, dont l'attention serait éveillée, profiterait du moindre indice pour relier les fils de cette ténébreuse intrigue.

Toute la nuit, Gabrielle rêva à ce projet. Le matin sa résolution était prise. Elle écrivit :

« Bien des crimes se commettent que la justice
« ne connaît et ne punit pas. Je suis la victime

« d'un de ces crimes, et d'autres victimes vien-
« dront après moi. En ce moment, trois hommes
« sont en danger de mort ! L'un d'eux est mou-
« rant : à l'heure où j'écris, que sont devenus les
« deux autres ? Ils s'appellent Sénéchal et demeu-
« rent rue Bleue, n° 11. Les mêmes mains les
« frapperont, les mêmes hommes ont juré leur
« perte, dont dépend une immense fortune. L'un
« de ces hommes s'appelle Rouquin. L'autre... »

Elle hésita; allait-elle écrire le nom de son mari ?

Ce qu'elle faisait, elle le considérait comme un devoir, et son âme, pleine de haine contre le marquis, n'avait plus de place pour la pitié.

Non, si elle hésita, ce fut parce qu'elle se dit : « Ecrire ici le nom de Norbert, marquis d'Argental, de l'homme le plus populaire et le plus puissant de Paris, c'est courir le risque de voir cette lettre jetée au panier, avec un haussement d'épaules et un rire de mépris... Une accusation contre Norbert paraîtra ridicule... Je tairai le nom de Norbert !... »

Et elle termina sa lettre accusatrice :

« L'autre... cherchez ! Mais ne cherchez ni
« parmi les humbles, ni parmi les petits... Portez
« les regards plus haut et cherchez parmi les
« grands ! »

Et, dans la matinée, elle alla, elle-même, jeter la lettre à la poste. (1)

(1) L'épisode qui fait suite à *La Marquise Gabrielle*, a pour titre : LE DERNIER BAISER.

65 c. le Volume

LES GRANDS ROMANCIERS POPULAIRES
SONT TOUS ÉDITÉS DANS LA COLLECTION DU
"LIVRE NATIONAL"

65 c. le Volume

Œuvres parues dans la Collection :

Paul d'AIGREMONT

1 L'Empoisonneuse.
57. Les Deux Aimées.
59 Le Martyre d'Arlette
61. L'Amour vainqueur.
65 Tragique Amour.
66. L'Heure terrible.
78. Vierges de France.
79 Filles de Lorraine.
80. Suprême Victoire.

DE BOISGUILLAUME

76. Amours tragiques de Marguerite de Bourgogne.

Th. CAHU

7. Criminel par Amour.

H. DEMESSE

8. La Fille du Forgeron.
40. La Fleuriste des Halles.
43. La Jeune Veuve (Baronne Isabelle).
45. La Jeune Veuve (Claude Renard dit Biribi).
47 La Jeune Veuve (L'Accusée)

P. FÉVAL

6. Le Collier sanglant.
32. Le Fils du Diable.

L. FOREST

17. On vole des Enfants à Paris.

J. de GASTYNE

10 Flétrie.
23. Coupable
35. Le Mystère d'Auteuil
50. Le Secret de l'Inconnue
58. Cœur sacrifié.
69. Le Roman d'une Jeune Fille.

H. GERMAIN

44. La Fauvette du Faubourg.
46. Le Calvaire d'Yvonne.

E. LADOUCETTE

9 Pauvre Mignon.

E. LEPELLETIER

73. Madame Sans-Gêne (La Blanchisseuse)
74. [illegible] (La Maréchale).
75. — (Le Roi de Rome).

P. MAHALIN

12. Les Sergents de La Rochelle.
24. Le Filleul d'Aramis
31. Mademoiselle Monte-Cristo.
36. Chevaliers du Clair de Lune.
51. Les Espions de Paris
60. Fin de Chicot

G. MALDAGUE

[illegible] Tra[illegible] d'Am[illegible]

Jules MARY

18. Le Regiment (Une Mère Martyre).
19. (Les Frères d'Armes).
20. Mortel Outrage.
21. Secret de Marie-Rose.
25. Charmeuse d'Enfant.
26. Démon de l'Amour.
29. La Bête féroce.
30 Le Châtiment d'un Monstre.
34 Diane la Pâle.
37. Blessé au Cœur.
41. Roger la Honte.
42. Mère Coupable.
48. La Pocharde.
49. Celui qui venge
55. La Vierge en danger.
56. Les Enfants de la Frontière.
62 Pantalon rouge.
63. Barbe blonde.
64. Déserteur.
71. La Goutte de sang.
72. Perdues dans Paris
201 Trompe la Mort
202. La Dame au Sourire terrible.
203. La Marque d'Infamie.
204. Aimer jusqu'à la Mort.
205. La Marquise Gabrielle.
206. Amours Parisiennes.

Ch. MÉROUVEL

2. Misère et Beauté (Sans Tombeau).
3. — (L'Une ou l'Autre).
22. La Passerelle
53 Mariage de Convenances.
54 Drame du Mariage
67 Batards
68. Le Fils de Rose
301. Abandonnée
302. Seules dans la Vie.
303. La Fille de l'Amant.
304. Les Deux Pères.

L.-A. SPOLL

52. La Belle Diane
70. Guerre des Amoureux.

Max. VILLEMER

77. Sans Asile.

R. VERNEUIL

81. Ce que Femme veut.

Michel ZÉVACO

82. Buridan.
83. La Reine Sanglante.

En vente partout : 65 c. Librairies, Kiosques, Gares

ENVOI FRANCO contre 0.80 mandat ou timbres adressés à l'Éditeur,
Jules TALLANDIER, 75, rue Dareau, PARIS (14e).
10 volumes au choix franco contre 6,50 en mandat-poste adressé à l'Éditeur.